

AMERÍGO VESPUCCI.

HOMMAGE À LA JUSTICE, À LA MORALITÉ ET À LA VÉRITÉ HISTORIQUE
EN FAVEUR DU NOM AMÉRICAIN.

REMARQUE.

Le format de cet opuscule est un peu plus grand, parce qu'il a fallu l'approprier à la reproduction des textes des deux premières lettres page par page et ligne par ligne. Pour compléter un volume, nous nous proposons de publier plus tard un second livre contenant :

1.° La traduction en français de ces deux lettres.

2.° L'éloge de Vespucci par Canovai (en italien), sans les notes.

3.° Quelques extraits de Bandini, de Humboldt, de Santarem, de Barros Arana (du Chili), et d'autres écrivains de bonne foi de nos jours.

4.° Une lettre en anglais écrite de Florence le 29 juin 1858, et publiée dans le *National Intelligencer* de Washington du 15 juillet de la même année, où se trouve une appréciation de notre explication du premier voyage.

5.° Quelques pages (en allemand) du livre de Mr. Peschel, sur l'*Age des Découvertes*, et un article du *Ausland*, número 32. du 6 août 1858.

6.° Les documents (en espagnol) sur les recompenses accordées à Amerigo Vespucci depuis 1505 jusqu'à sa mort en 1512.

7.° Enfin tous les articles critiques plus importants qui paraîtront sur cette publication.

AMERÍGO VESPUCCI.

SON CARACTÈRE, SES ÉCRITS (MÊME LES MOINS AUTHENTIQUES), SA VIE ET SES NAVIGATIONS,

AVEC UNE CARTE INDIQUANT LES ROUTES,

PAR

F. A. de Varnhagen,

MINISTRE DU BRÉSIL AU PÉROU, CHILI ET ECUADOR, ETC.



LIMA

IMPRIMERIE DU "MERCURIO," RUE DE LA RIFA, N° 58.

—

1865

INTRODUCTION.

Il est un fait de nos jours bien avéré que le vénitien Jean Cabotto attérit au continent américain le 24 juin 1497, et par conséquent plus d'un an avant l'amiral Colomb, qui ne vit la terre ferme que le 1er août 1498.

Grâce à la découverte du navigateur vénitien, les panégyristes aveuglés du grand génois sont devenus plus tolérants et moins intéressés à nier au malheureux florentin Amerígo Vespucci [1] rare "exemple d'une flétrissure morale croissant avec l'illustration du nom," le voyage qu'il assure avoir fait la même année de 1497.

D'un autre côté, on a réussi à prouver que la première idée de donner au nouveau continent le nom d'*Amérique*, ne fut indiquée [2] qu'en 1507, et cela à Saint-Dié (Vosges), dans un livre intitulé *Cosmographiæ Introductio*, où l'allemand Martin Waldzeemüller, sous le pseudonyme de Hylacomylus, inséra une défectueuse traduction latine de la lettre du navigateur florentin, rendant compte en 1504, de quatre voyages qu'il avait faits au même continent. Et tout porte à croire que ce navigateur, alors très occupé au service d'Espagne, a été tout-à-fait étranger à la publication de ce livre, ainsi qu'à toutes les autres éditions contemporaines de la même lettre et d'une autre écrite par lui antérieurement. Nous verrons (pages 9, 10, 28, 30 et 31) comment ces deux lettres se répandirent alors en Europe, en trois ou quatre langues différentes, par milliers d'exemplaires sortis des typographies d'Italie, de France et surtout de l'Allemagne, typographies sur lesquelles il est impossible d'admettre qu'un seul homme eût pu exercer de l'influence, même en le supposant très puissant.

[1] Voir le *fac-simile* de sa signature (page 68). On l'appelait de son temps en Espagne et on l'appele encore à Florence, *Amerígo* et non pas *Amérigo*. De là vient, quant à nous, que, sans qu'il fut trop remarqué, on le nommait aussi *Morigo* (page 105). Le nom de famille on le prononçait aussi en Espagne à l'italienne. Colon écrit même *Vespuchi*. Nous écrivons encore souvent *Améric Vespuce*, mais il serait à désirer que le véritable nom fut universellement préféré.

[2] Nous allons reproduire ici les termes dans lesquels l'indication fut faite. Ils se trouvent dans le neuvième chapitre, à la page 15 *verso* (feuille CIII *verso*) du livre, dans sa première édition de 1507. Après avoir traité des trois premières parties de la Terre, l'auteur ajoute qu'il ne voyait de motifs pour ne pas donner à la quatrième partie nouvelle le nom d'*Amérique*, d'après celui de son *inventeur* Amerigo Vespucci, quand l'Europe et l'Asie avaient reçu leurs noms de deux femmes. ["*& alia quarta pars per Americum Vesputium (vt in sequentibus audietur) inuenta est—quam non video cur quis iure vetet ab Americo inuentore sagacis ingenii viro Amerigen quasi Americi terram, siue Americam dicendam: cum & Europa & Asia a mulieribus sua sortita sint nomina*"]

Mais ce qui, plus que ces deux faits, a contribué à attirer un peu d'indulgence sur le navigateur florentin, c'est la certitude obtenue que, loin d'avoir été le rival ou l'ennemi de Colomb, il lui a été, au contraire, tout dévoué. C'est l'amiral lui-même qui nous l'affirme dans une lettre (dont l'original existe encore) adressée à son fils Don Diego, le 5 février 1505, c'est à dire l'année qui a précédé sa mort.

Voici cette lettre:

"Mon cher fils: Diego Mendez est parti d'ici lundi trois de ce "mois. Depuis son départ, j'ai parlé à Amerigo Vespuchi, qui se "rend à la cour, où il est appelé pour être consulté sur des ma-"tières relatives à la navigation. Il a toujours eu le désir de "m'être agréable: c'est tout-à-fait un homme de bien; la fortune "lui a été contraire, comme à beaucoup d'autres. Ses travaux ne "lui ont pas profité comme il avait droit de s'y attendre. Il part "bien disposé pour moi, avec le vif désir de faire en ma faveur "tout ce qu'il pourra et tout ce qui dépendra de lui. Je ne peux "d'ici lui marquer en quoi il pourra m'être utile, ne sachant pas "ce que l'on lui veut là-bas. Il y va dans la résolution de faire "pour moi tout ce qui lui sera possible de faire. Tu verras en quoi "il pourra être employé; tu l'occuperas, et il parlera et mettra "tout en œuvre; bien entendu cela secrètement," etc.[1]

Et cependant, malgré cette lettre de recommandation de Colomb et les circonstances avantageuses dont nous avons fait mention, et malgré les favorables témoignages de Sébastien Cabotto et de Pierre Martyr d'Anghiera, que nous citerons plus loin, la mémoire du navigateur florentin n'est pas encore réhabilitée.

Du moment qu'il s'agit de connaître l'homme par ses ouvrages mêmes, on entre dans le chaos, et le doute vous saisit de tous côtés. A défaut d'éditions fidèles du petit nombre d'écrits (déjà eux-mêmes fort incomplets) qui restent de Vespucci, on tombe forcément dans les mains de ses commentateurs, qui ne sont pas toujours exempts de certaines préventions, et qui en tout cas, pour prouver leurs assertions, renvoient le lecteur à des opuscules extrêmement rares et qu'il n'a pas le moyen de consulter, et cela après quelques peines passées pour comprendre la signification de ces renvois aux textes Valori, Hylacomylus, Quattuor Navigationes, Fracantius, Edition Vicentine, Madrignano, Itinerarium Por-

[1] Muy caro fijo: Diego Mendez partió de aquí lunes tres de este mes. Despues de partido fablé con Amerigo Vespuchi, portador desta, el cual va allá llamado sobre cosas de navegacion. El siempre tuvo deseo de me hacer placer: es mucho hombre de bien: la fortuna le ha sido contraria como á otros muchos: sus trabajos no le han aprovechado tanto como la razon requiere. El va por mio y en mucho deseo de hacer cosa que redonde á mi bien, si á sus manos esta. Yo non se de acá en que yo le emponga que á mí aproveche, porque non sé que sea lo que allá le quieren. El va determinado de hacer por mi todo lo á él que fuere posible. Ved alla en que puede aprovechar, y trabajad por ello, que él lo hará todo y fablará, y lo porná en obra; y sea todo secretamente porque non se haya dél sospecha. Yo, todo lo que se haya podido decir que toque á esto, se lo he dicho, y enformado de la paga que á mí se ha fecho y se haz. — Esta carta sea para el Sr. Adelantado tambien, porque él vea en que puede aprovechar, y le avise dello. — Crea Su Alteza que sus navios fueron en lo mejor de las Indias y mas rico: y si queda algo para saber mas de lo dicho, y lo satisfaré allá por palabra, porque es imposible á lo decir por escrito. Nuestro Señor te haya en su santa guardia. Fecha en Sevilla á cinco de Febrero.

Tu padre que te ama mas que á si

S.
S. A. S.
X M Y
XPO FERENS.

tugalensium, Ruchamer, Otmar, Hüpfuff, Pier Voglienti, Lettres à Medicis, à Soderini, au Roi René, etc., etc.

Par notre expérience même dans ces études, nous avons reconnu que ce serait rendre un grand service au public et à la mémoire du navigateur qu'il désire sans doute bien connaître pour être juste envers lui et pour voter consciencieusement dans le grand jury qui doit proclamer cette justice, que de réunir dans un seul *dossier* toutes les pièces du procès, éparses dans ces livres si rares, écrits en langues différentes et publiés en plusieurs pays.

Pour ce qui regarde les ouvrages de Vespucci lui-même, nous en possédons très peu. Nous savons qu'il laissa des observations de latitudes et de longitudes [1], des cartes dessinées ou retouchées par lui [2], et même ses journaux de voyage [3], qu'il assure lui-même avoir écrits [4]. Mais de tous ces travaux nous ne possédons rien. Ce qui nous reste ce sont à peine des lettres, écrites à la hâte à deux de ses amis, sans aucune correction littéraire, et que bien sûrement il ne pensait pas faire publier.

Dans la *Première Partie* de ce livre nous reproduisons fidèlement, précédées des plus scrupuleuses indications bibliographiques (qui plus d'une fois dans ces études jeteront beaucoup de lumière sur les questions historiques) deux de ces lettres qui ont été publiées pendant sa vie et qui furent autorisées au moins par son silence. Au texte latin de la première nous avons ajouté, reproduit page par page et ligne par ligne, celui en dialecte vénitien de la fameuse collection publiée à Vicenza en 1507; et de cette même manière nous reproduisons le texte original, en italien barbare, de la seconde.

Nous avons remis à une *Deuxième Partie* trois autres lettres, imprimées en Italie, et seulement en italien, plus de deux siècles (l'une plus de trois) après la mort de Vespucci. En les reprodui-

[1] Nuño Garcia était d'opinion en 1515 "que se debe dar crédito á Amerigo, el cual fué al cabo de S. Agustin, y tomó su *derrota desde la isla de Santiago*, que es al occidente del cabo Verde, al sur-sud-oeste 400 leguas y mas 50; y me decia muchas veces que podia poner el cabo en 8°, haciendo yo cartas en su casa; y despues de sus dias lo mismo he hecho. Y aunque Andres de Morales diga lo contrario y diga que fué (Amerigo) á descubrir por el Rey de Portugal, no creo yo que si él lo hiciera maliciosamente, *que él me lo mandara á mí poner estando en Castilla*" (Navarrete, t. III, p. 320).

Sébastien Cabot disait la même année que "Amerigo era hombre *bien experto en las alturas.*" (Navarrete, t. III, p 319).

[2] Pierre Martyr (*De Reb. Oceanicis*, Dec. II, lib. x) parle d'une de ces cartes faites en Portugal "*in qua manum dixitur imposuisse Americus Vesputius Florentinus, vir in hac arte peritus, qui ad Antarticum et ipse auspiciis et stipendio Portugallensium ultra lineam æquinoctialem plures gradus adnavigavit.*"

[3] C'est Jean Vespucci lui-même qui l'a assuré: "E desto tengo escritura de su mano propia (d'Amerigo), cada dia porque derrota iba, é cuantas leguas hacia." Cela est confirmé par ces mots de Martyr (Ibid., Dec. III, livre v): "....Vesputius, Americi Vesputii Florentini nepos, cui moriens, *maritimam et polarem artem reliquit hæreditariam.*"

[4] Avant son quatrième voyage, dans sa lettre de 1503 à Lorenzo di Pier Francesco, il dit qu'il gardait par devers lui les journaux de ses deux premiers voyages (*in sanctuariis meis servo*: p. 25), et que le routier du troisième voyage était encore dans les mains du Roi Don Manuel. Après son retour du quatrième voyage, il assure dans sa grande lettre adressée en 1504 à Soderini, avoir écrit, sur ses quattre voyages, un livre auquel il avait donné le titre *Les Quatre Journées* ("Tutto ho redutto in un volume in stilo di geografia, e le intitulo *Le Quattro Giornate*: p. 45)", et il ajoute encore: "*Les Quatre Journées* où je fais mention de tout ce que j'ai vu....ce que je n'ai pas encore publié, (quoique l'on m'engage à le faire) parce que je suis si peu content" etc. (Voir page 41).

sant fidèlement, telles qu'elles ont été publiées, nous les ferons précéder de quelques réflexions sur leur autenticité.

Nous réservons pour une *Troisième Partie* l'analyse critique de la vie de Vespucci, surtout dans le cours de ses voyages; et, pour la meilleure intelligence de ceux-ci, nous y ajouterons une carte qui désigne les routes, selon les données encore vagues que nous possédons aujourd'hui.

En énonçant nos idées, nous n'avons contrarié ou combattu celles des autres, que quand cela nous a pas paru essentiel. Par honneur pour la critique littéraire, comme par respect et estime pour nous-mêmes, nous nous garderons autant que possible de querelles et de luttes avec certains athlètes trop ingénieux pour se laisser battre par les seules armes de la bonne foi et de la raison [1].

En présence d'une recommandation aussi significative que celle du grand Colomb, nous avons cru devoir agir avec autant de bienveillance que de circonspection. En admettant l'honnêteté du navigateur florentin, il était de notre devoir commencer par bien étudier les écrits autorisés par lui, en nous efforçant de les comprendre et d'en expliquer même quelques fautes, d'après les règles de la bonne critique et conformément aux plus généreux sentiments du cœur humain, surtout quand ces fautes portent seulement sur les chiffres [2] ou la ponctuation. Nous avons cru qu'il ne serait aucunement possible d'accepter, sur le seul témoignage de Vespucci, ses deux voyages au service du Portugal, et, en même temps, mettre en doute les deux autres que dans la même lettre écrite en 1504, il dit qu'il avait faits avant au service d'Espagne. Nous avons accepté franchement le dilemme: ou bien Vespucci a fait réellement ces quatre voyages, depuis 1497 à 1504, ou il faut le traiter d'imposteur et de faussaire, et n'ajouter foi à rien de ce qu'il nous dit.

Ce dilemme en engendre un autre. Ou Vespucci a fait ces voyages, dont la presse s'est occupée dans son temps, même publiant ses écrits dans des livres en latin qui se répandaient dans toute l'Europe, et sans avoir provoqué la moindre réclamation de la part de l'Espagne ni du Portugal, ou l'on outrage, d'une manière aussi grave qu'imméritée, la culture de ces deux pays au commencement du XVIe siècle, et leur point d'honneur; car c'est affirmer ou qu'on n'y lisait pas ces publications, ou que, en les lisant, on n'attachait d'importance ni à la gloire ni à la vérité historique.

Guidé par ces raisonnements, et voué de cœur à étudier cette

[1] .... "perduta opera, dit Napione, si é il ragionar con persona, da cui altri non ha la sorte di potersi far intendere e si fatte controversie adaltro non riescono, sinon se ad oscurare, non mai a far triumfare la verità."

[2] .... "erreurs de chiffres se trouvent dans les lettres de ce temps.... qui proviennent en partie de l'emploie de chiffres arabes mal figurés et mêlés aux chiffres romains" (Humboldt, Ex. Crit., II, p. 332).

.... "Ces erreurs si communes dans les chiffres arabes, employés à la fin du XVe siècle, se retrouvent dans tous les journaux de Colon." (Ibid., III, p. 353).

Dans quelques éditions de la traduction latine par Cosco de la première lettre de Colon, imprimée depuis 1493, on la dit même adressée à Raphael (au lieu de Gabriel) Sanchez, et l'on fait partir Colon de Cadix (*Gadibus*) au lieu de Palos.— (Sur ces éditions voyez l'opuscule *Primera Epistola del Almirante Don Cristóbal Colon* etc., Valencia, 1858, in-4°).

importante question d'histoire et de moralité à la fois, nous croyons avoir réussi à expliquer les contradictions signalées dans les récits de Vespucci. Et nous devons ajouter que nous le jugeons aujourd'hui si innocent, qu'il nous tarde d'entendre prononcer ce solemnel verdict, qui réhabilitera, nous l'espérons, pour toujours un brave homme si injustement condamné. Hélas! oui: condamné encore.

Les paroles d'Ayres de Cazal, de Navarrete et de Santarem, accusant il n'y a pas longtemps notre navigateur d'imposture, de fausseté ou de mensonge, sont souvent citées: Washington Irving n'a pas hésité à traiter de *fabrication*, de pure invention (voir page 94) le récit du premier voyage: et Humboldt lui-même, l'honorable défenseur du bon renom de Vespucci, a terminé ses recherches sur lui, en déclarant que ce navigateur ignorait avoir découvert un *nouveau continent*[1], et en assurant que son premier voyage avait eu lieu, non comme il affirme, de 1497 à 1498 et vers le nord du tropique de Cancer, mais en 1499 et sur les côtes de Venezuela; et il a ajouté tout le poids de son autorité, si bien acquise, pour laisser dans de véritables ténèbres ce qui concerne le second voyage, qu'il n'hésite pas à mettre en parallèle avec ceux de Pinzon et de Lepe.

Et tout cela principalement pour avoir ajouté foi à un document sur l'authenticité duquel déjà Camus en 1802 avait des doutes (voir pages 67 et 68), et que, grâce à un voyage fait exprès à Florence, nous avons trouvé être évidemment entaché de tous les symptômes de fausseté.

Loin de nous la pensée d'oser faire le moindre reproche au grand encyclopédiste de ce siècle, dont nous avons tant étudié et admiré les écrits, comme nous l'avons prouvé en lui dédiant le résultat de nos premières *inspirations*, pour expliquer ce fameux premier voyage (par lui déclaré *problématique*) comme une véritable exploration primitive, presque méconnue, du golfe du Méxique et des côtes des États-Unis en 1497-1498.

Et nous gardons même comme un véritable trésor la réponse qu'il daigna nous donner alors, toute écrite de sa main[2]. En même

[1] "Bien qu'il soit certain que Colomb et Amerigo Vespucci sont morts avec la persuasion d'avoir seulement touché à une partie de l'Asie Orientale." — (*Cosmos*, vol. II, p, 292 de la traduction par Charles Galuski, Paris, 1855 : Humboldt y cite son *Ex. Crit.*, vol. V, p. 182-185). Le lecteur trouvera dans ce livre (page 113) les preuves du contraire, quant à Vespucci.

[2] De l'autographe on a tiré à Rio-Janeiro, en 1860 (dans la lithographie de Rensburg), un fac-simile pour la *Revista de l'Instituto Historico*, mais nous ignorons s'il y a été publié.
Voici cette réponse :

" Monsieur.

" J'ai été on ne peut pas plus sensible au bienveillant intérêt que vous avez bien voulu témoi-
" gner à mon *Examen Critique de la Géographie du XVe siècle*. Vous avez répondu avec une
" noble modération aux objections qui vous avaient été faites. (Humboldt fait allusion à mon
" travail *Examen etc.*, réponse à une critique de Mr. d'Avezac.) Je m'empresse de vous offrir
" l'hommage de ma vive reconnaissance. Vous êtes parvenu à jeter de la lumière sur des pro-
" blèmes peu éclaircis jusqu'ici.

" Les trois notes de Colomb dont vous aviez déjà parlé dans votre savante *Histoire Générale*
" *du Brésil*, m'ont beaucoup intéressé (p. 16), de même que le parti que vous avez tiré du docu-
" ment fourni par Mr. Ranke (p. 29) ; mais l'état de ma santé et le peu de loisir qui me reste
" pour terminer, à l'âge de 89 ans, les ouvrages dont le public s'occupe plus que je le désire, me
" prive du plaisir de m'entretenir avec vous sur des objets qui m'ont occupé autrefois. Je dois
" me borner à fixer votre attention, Monsieur, sur l'ouvrage que j'ai publié in-4º avec Mr. Ghil-
" lamy de Nurnberg (sic) *Geschichte des Ritters Martin Behain und der ältesten Karten* 1853,
" et sur *Oscar Peshel Geschichte des Zeitalters der Entdeckungen*, Stuttgard, chez Cotta, 1858.
" Ce savant ouvrage renferme des faits très nouveaux.

temps, nous sommes non moins heureux de nous rappeler le grand plaisir que, jeune étudiant encore, nous avons éprouvé à l'apparition du cinquième volume de l'*Examen Critique*, en y voyant appuyée par une si puissante autorité notre chaleureuse défense de Vespucci, écrite depuis l'année précédente[1] dans une note du *Diario* de Pero Lopes.

Mais nous avions besoin d'indiquer l'état actuel de la question pour bien informer les lecteurs.

Nous devons ajouter que tout en respectant toujours les grandes autorités, il n'y a pas longtemps que nous avons été encouragé[2] à travailler plutôt dans la poursuite de leurs recherches, qu'à nous arrêter là où celles-ci avaient été laissées.

Nous reconnaissons le premier que nous présentons dans ce livre un travail de peu de mérite littéraire; et nous demandons, surtout aux lecteurs français, de vouloir bien nous pardonner pour ce qu'ils trouveront dans notre langage de peu élégant ou de peu correct.

Qu'ils nous accordent néanmoins que nous y avons mis beaucoup de patience et toute notre conscience, guidé par le plus pur dévouement pour tout ce qui est grand, juste et vrai.

Nous devons ajouter que ce petit travail, sauf quelques petites interpolations, est fini depuis 1859; et qu'il nous a été impossible de le faire imprimer avant, en raison du peu de loisir que nous laissaient nos fonctions officielles, dans des voyages continuels d'abord au Paraguay et sur le littoral du Brésil jusqu'au Pará, puis à Venezuela, à Quito, aux Antilles, au Chili, etc., etc.

Lima, octobre 1864.

" Il m'est doux de vous dire en finissant combien je suis heureux de vous annoncer que votre " illustre parent, qui compte parmi les plus spirituels littérateurs de l'Allemagne et qui m'honore " de son amitié depuis quarante ans, se conserve dans toute la force de son génie et de l'indé- " pendance de son beau caractère.

" Hommage affectueux de haute estime

" A Berlin, ce 19 mars 1858." " A. v. HUMBOLDT.

[1] Note A des *Reflexões Criticas*, vol. V, n. II des *Mem. Ultramarinas* de l'Académie Royale des Sciences de Lisbonne.

[2] L'habile historien Muñoz (suivi par le capitaine Becher et par le savant Peschel) avait cru que l'actuelle île *Watling* (ancienne *Guanima*) était la Guanahani ou San Salvador de Colomb. Navarrete préféra un des ilots *Turcos*. Washington Irving, suivi par Humboldt, indiqua l'actuelle *Cat* (ancienne *Ciguateo* ou San Salvador de quelques cartes); et pourtant nous croyons avoir assez prouvé que l'île visitée la première par Colomb, n'a été autre que la modeste *Mayaguana*. Or, y serions-nous arrivé avec le *Magister dixit* des Pythagoriciens? Nous remettons le lecteur à notre dissertation *La verdadera Guanahani de Colon*, publiée avec une nouvelle édition critique du Journal *(Diario)* de Colomb, (de son premier voyage), dans le vol. XXVI (janvier 1864) des *Anales de la Universidad de Chile*. Dans cette dissertation nous croyons avoir aussi prouvé que l'île *Saometo* ou Isabela n'est autre que la *Crooked*, que la *Babeque* est la *Grande Inagua*, que la *Concepcion* est la *Ackling*, et enfin que la *Fernandina* ne peut être autre que la *Long* (ancienne *Yumâ*). Nous y démontrons aussi que le port de *Gibára* (Cuba) doit avoir été le premier visité par Colomb, et non celui de *Nipe*, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

LETTRES DE VESPUCE

IMPRIMÉES PLUSIEURS FOIS AVANT SA MORT

(22 FÉVRIER 1512).

ERRATA DE CETTE PREMIÈRE PARTIE

ET QUELQUES OBSERVATIONS ET VARIANTES.

PREMIERE LETTRE.

Page 9, ligne avant dernière de la 2e colonne: nous la croyons etc.; lisez: nous ne la croyons pas etc. — p. 13, l. 16e aerem magis; — p. 15, l. 11e Toutes les éditions disent VII (*septima*), mais c'est une faute. Ce fut le 17 (XVII) que les caravelles jetèrent les ancres près du cap *San Roque*. — p. 18. Il faut lire (sur les titres) 1504, 1505, 1507 (et non pas 1505, 1506, 1507).

SECONDE LETTRE.

Texte Italien. — Page 9, ligne 5e: stato; — p. 50, l. 21e: prolungando; — p. 59, l. 32e: perduto; — p. 60, l. 14e, 27e, 28e: giudicarono, grandissimo, tanto; — p. 61, l. 8e: 300; — p. 63, l. 9e: fu. Quant aux mots *de tre* (p. 62 l. 38e), *tra'o* (p. 41, l. 4e) et *pratifissimo* (p. 64, l. 10e), on doit les interpréter *dette*, *tanto*, *gentilissimo*.

Texte Latin. — Ayant préféré reproduire, dans le corps de cet ouvrage, une copie plus correcte que celles des éditions d'Hylacomylus (d'ailleurs impossibles de réimprimer avec ses nombreuses abréviations), nous allons publier les variantes plus importantes qui résultent de la confrontation de notre texte avec celui des mêmes éditions. Voici ces

VARIANTES DES ÉDITIONS DE 1507.

Page 34, colonne I, ligne 2.... 12.... 17 Bara.... Fernandum.... l. M; — ib., II 9: Manuelis; — 36, I, 5: hoccine; — ib., I, 12. Manuelem. — 37, I, 1: tractum; — ib., ib., 3: ingressi; — ib., ib., 14: consueverunt; — 38, I, 16: captum; — ib., ib., 21: consanguinei *sui*; — 39, I, 4: saepius *ultimam*; — ib., II. 1: *denuo* [illegible]; — 40, II, 26: forsitan; 41, II, 26: vix *dici*, — 42, II, 8: Caeterumque, — 43, I, 4.... 16: nostris *terra*.... *supervenientes*; — 44, II, 11: quidem *est*; — 45, I, 5.... 15: sua *secu*.... nobiscum; — ib., II, 29: *sed* tamen; — 46, I, 12: venerimus; — ib., II, 15: quoniam (pro *quo animo*); — 47, II, 5.... 6.... 18: ut *illos*.... *in* phaselis.... mortuis; — 48, II, 22.... 24: ne sibi.... [illegible]; — 50, II, 1.... 21: [illegible].... tunc fugere; — 51, I, 19.... 21: terram eorum.... quam in populum; — 52, II, 11.... 16.... 17, les mots *et [illegible]*.... *eorum*.... *ex ipsis*.... manequent; — 54, I, 17.... 19: fuimus *animi*.... pertinaces; — ib., II, 4.... 16.... 24: [illegible].... eorum insulam.... Quae quidem; — 56, I, 5.... 10 et II, 1.... 11: Manueli.... nondum *tunc* deliberavi.... nequit.... Manuele; — 61, I, 17: sua *una* ad latus; — 62, I, 1.... 2: in *tertia* (erreur manifeste) navigatione.... perspeximus; — ib., II, 10: etiam arctitudinem (sans *maris*); — 63, I, 14.... 22 tute *satis*.... dum nos.

Remarque. — Nous devons ajouter ici, à défaut d'une meilleure occasion pour le faire, que dans les éditions de Hylacomylus (et probablement dans le manuscrit latin), les nombres ont été indiqués en chiffres romains principalement; et c'est cela ce qui peut expliquer comme erreur de copie ces remarquables différences entre le texte italien et le latin que nous indiquons (p. 39) et celles que l'on voit v. g. à la page 40 où, au lieu de XLII (jours) on a lu XLX. Aussi à la page 51, les 70 (LXX) figurent au texte latin comme XX, les 150 perles comme 500. On y lit aussi 13 avril au lieu de 15 (p. 60), 5 (V) jours au lieu de 10 (X) (p. 61), XXVIII juin au lieu de 18 (XVIII), et XXXV degrés au lieu de 37 (XXXVII) (p. 64). Aussi à la page 35 on dit XX mai au lieu de 10 (X); à la page 44, 23 au lieu de 28. Ce qui n'est pas facile à expliquer, ce sont ces mots (d'ailleurs sans aucune véritable importance), que l'on trouve à la traduction page 61, colonne I: "in quibus V [illegible], CC & L in mari penetravimus leucas"; et encore moins ceux-ci de la page 51, colonne II: "et secundum eam (plagam) navigatis lxxx circiter leucis, stationem quamdam naviculis tutam repperimus" etc. Ce sont ces mots qui principalement nous ont fait croire (p. 104) que ce port était celui de Demerara et non dans le golfe de Paria, comme paraissaient indiquer les mots "entrammo dentro nella *insenata*." A la page 62 les mots *versus horizontem* doivent évidemment avoir résulté de la mauvaise lecture du manuscrit au lieu de *versus orientem*.

ERRATA DE CETTE ÉDITION.

Page 35, colonne I, ligne 20: hominem; — ib., II, 9: portu; — 36, II, 24: nostram; — 37, II, avant dernière: *cos*; — 38, II, 5.... 27: *aliis*.... plerumque; — 39, I, 4: Perspeximus; — ib., II, 20: vitam; — 40, I, 13: *ex* piscium; — ib., II, 17.... 18: victum.... ex; — 41, I, 5: eum; — 43, I, 6: juvenculis; — ib., II, 13: mordere; — 44, I, 18.... 20.... 23: conceperant.... autem.... *tres*; — 46, I, 2: enarratuque; — 51, I, 4.... 6: saltum.... nisi; — 52, I, 16: et quemadmodum *illae procrearentur et quemadmodum* nascerentur; — ib., ib., 22: nostrae gratiae *subsumus*; — 54, I, 8.... 19: quidem.... pertinaxque; — ib., II, 4: nobis *manentibus*, — 56, I, 9: *ipse* etenim; — 58, I, 23: remeare *sollicitassent nos denuo illas tandem* expeteremus; — 59, I, 17: campum; — 61, I, 1.... 10: abinsecutus.... praemissis; — 63, I, 16. Qui cum non; — sans compter quelques lettres échangées, telles que *e* et *c*, *u* et *n*, *l* et *i*, qui produisent des fautes très faciles à reconnaître. Ces fautes étaient inséparables de la grandeur des caractères dont il fallait se servir pour faire entrer à chaque page sa correspondante traduction en latin.

§ I

LETTRE DE 1503.

ÉTUDE BIBLIOGRAPHIQUE SUR CETTE LETTRE.

La publication en latin, en 1504, ou très peu avant, d'une lettre adressée par Vespuce à son ancien patron Laurent Pier Francesco di Medici, en lui rendant compte de son voyage aux côtes du Brésil, depuis mai 1501 à septembre 1502, fut le premier fait qui fit publiquement connaître à l'Europe le nom du navigateur florentin.

La lettre, dans cette traduction latine, ne porte pas de date, mais de son simple contenu on reconnait que l'original a dû être écrit vers le mois de mars ou avril de 1503; c'est-à-dire un ou deux mois avant le départ de Vespuce pour le voyage suivant (le quatrième), qui eut lieu simultanément avec le décès de son protecteur, auquel la dite lettre était adressée.

L'original italien n'a jamais été publié, et probablement il n'existe plus. Dans les éditions de la traduction latine on déclare † qu'elle fut faite par le traducteur *Jocundus;* nom que l'on croit interpréter *Giocondo*, et que l'on pense devoir être Giuliano di Bartolomeo del Giocondo, nommé par Vespuce lui-même.

L'on ignore la ville où se fit la première édition, et par quel moyen cette lettre, d'une nature tout-à-fait amicale et intime, a passé dans le domaine de la presse; puisque les premières éditions ont été faites sans nous laisser de vestiges, ni de l'année, ni du lieu de l'impression. Aujourd'hui qu'on la sait évidemment écrite de Lisbonne le troisième ou quatrième mois de 1503, l'on est porté à croire qu'avec le temps nécessaire pour arriver à sa destination, et celui pour exécuter la traduction, la composition et l'impression, à une époque ou tout marchait plus lentement qu'à présent, les premières éditions n'ont pas dû paraitre avant le commencement de 1504.

En tout cas elles se sont succédées les unes aux autres avec très grande rapidité. Nous en avons vu des éxemplaires des huit suivantes, faites jusqu'au mois d'août 1505:

a) Mundus novus. Quatre feuillets in-4.° caractères gothiques: 2me page 41 lignes, 3me 44 lignes, 4me 45 lignes, 8me en blanc.

b) Quatre feuillets in-folio, caractères également gothiques. 1re page *Epistola Albericij De novo mundo.* En bas une vignette, à gauche un homme barbu armé d'arc et de flèches, à droite une femme: 2me page *Mundus novus Albericus Vesputius* etc., 42 lignes: 3me page 46 lignes, 4me 48 lignes.

A la dernière page on voit une hemisphère représentant le Vieux Monde, depuis l'ouest de l'Afrique jusqu'à la fin de l'Asie, précédé de ces lignes:

"Habet nonnichil latentis energie precedens
"Albericij Epistola Quo circa ca'dide lector hec
"subsequens tabula a Ptolomeo quide' mente
"paululu' alien Cum exp̄ientia aut recentior Cos-
"mographorū & narratione sup̄ius p̄missa facile
"quadra's: haud sine causa huic operi è subiecta
"In qua no' mod̄o Europam & Asiam verum
"etiam Affricam ip̄am secundu' eius continentem
"quosq̄ se in gradibus longitudinalibus latitudi-
"nalibus p̄ tendat haud difficulter absq̄ tu' di-
"versaru' Insularum annotatione p̄ter tabule
"exiguitatem conspicer e licet: vt non solum
"legere sed & coram quiuis videre possit miran-
"da & a mundi p̄ncipio usq' modo omnibus phi-
"losophis in co'perta dei opifitio"

c) Mundus Novus, Augsbourg, 1504, quatre feuillets in-4.° par Magister Johan Otmar (Bib. Grenville, 6482.)

d) Mundus Novus &., quatre feuillets, caractères gothiques. Toutes les pages pleines, de 42 lignes chaque page.

e) Mundus Novus, cinq feuillets (Grenville, 6537 et 6539.)

f) Albericus Vespucius &., édition † de Paris, par Jehan Lambert, connue des bibliographes, six feuillets in-4.° (Bib. Imperiale de Paris, in-4.°, O, 1373).

g) Mundus Novus, imprimée par Gilles de Gourmont (donc de Paris), neuf feuillets in-8.° (Voyez le catalogue de Greuville p. 765).

h) "*Be* (*sic* au lieu de *De*) *ora antartica per regem Portugallie pridem inventa,*" Strasbourg, août 1505, cinq feuillets in-4.° *per Mathiam Büpfuff* (*sic* au lieu de *Hüpfuff*).

Cette édition, à peine cité par Humboldt (Ex. Crit., t. IV, p. 75) sur l'autorité de Panzer (An. Typogr., t. VI, p. 133), doit être considerée comme plus importante que les précédentes; parceque non seulement elle parait avoir été éditée par M. Ringman, dont il sera question

† "Ex italica in latinam linguam Jocundus interpres hanc epistolam vertit." Navarrete (vol. III, p. 263) s'est trompé en croyant que ce Jocundus avait été le traducteur de l'autre lettre (de 1504).

† Cette édition était considerée comme la première parce que Camus (p. 122 et 130) l'avait declarée de l'année 1501, ce qui était impossible. Steevens, dans son catalogue (p. 750), la considère de l'année 1505.

Quoiqu'il en soit nous la croyons plus ancienne que la plupart des précédentes.

dans l'*Etude bibliographique* sur la lettre suivante (pages 30 et 31), mais elle contient à la fin cette curieuse déclaration:

"Et ego Johánes Michaelis, Clerigus Uiber-"gensis dioces': publicus sacra auctoritate apos-"tolica notarius p,ns & p, sonaliter fui Rhome in "palacio Smi. D. N. Julii Pape II, in consisto-"rio publico: dum et q,n, oratores reg, Port. "fecerim (sic) prefacto Smo. D. Julio obedien-"tia' et inter cetera, de & sup, ista terra, vt "premittit nouiter inventa: quod p,nti meo cy-"rog' pho p, testor."

Presque à la même époque on faisait sur cette traduction latine une traduction allemande, qui de suite se reproduisait séparément par plusieurs éditions.

Nous avons vu des exemplaires des trois éditions les plus anciennes, qui ont été collectionnées par lord Grenville (C. 32, f. 9, 6542 et 6545). Le 1er n'indique ni la date, ni le lieu de l'impression; le 2me *Von den neu gefunden Region*, in-4.° comme le precédent, est du mois de mai 1505, mais n'indique ni la typographie, ni le lieu de l'impression. Le 3me est de Leipsig, de 1506. On cite encore des exemplaires de Strasbourg de 1506 et de 1508.

On ne connait pas de traduction française ni italienne publiées séparément vers le même temps. Comme le latin était alors si connu par tous les gens lettrés des races latines, il se peut que les textes en latin leur suffisaient.

Après les éditions en latin et en allemand, nous n'avons à enregistrer qu'une traduction en dialecte vénitien, insérée dans la collection de Vicence du 3 novembre 1507, sous le titre: *Paesi nuovamente retrouati e Novo Mondo da Alberico Vesputio.* †

Nous dirons plus loin ce que nous savons sur l'origine de cette collection, et sur son véritable éditeur. Pour le moment il nous suffit de savoir que c'est le texte de cette édition que nous reproduisons, page par page et ligne par ligne, depuis la page 13 à la page 26.

Le dialecte vénitien se dénonce par les mots *zorno, za, manzano, zoveni, mazori, mazo, etc.*, au lieu de giorno, già, mangiano, gioveni, maggiori, maggio, etc.

Quoique l'on dise à la fin de cette traduction qu'elle fut éxécutée de l'espagnol "*in lengua ro.* (romana)," il ne reste pas le moindre doute que l'on a eu devant les yeux le texte latin. Le traducteur lui-même, a dénoncé involontairement son mensonge en traduisant, sans la comprendre, une déclaration qu'il a trouvé dans la traduction latine. On y disait que le traducteur de la lettre de l'italien en latin avait été *Giocondo* (Jocundus *interpres*). Et le traducteur vénitien, après nous avoir dit qu'il traduisait de l'espagnol, continue avec ces phrases: "el *iocondo* interprete questa epistola ha traducta" (le *joyeux* interprète a traduit cette épitre) †

Nous devons ajouter que cette collection dont nous nous occupons, publiée à Vicence en 1507, fut de suite reproduite en latin, ‡ en allemand ‡† et en français ‡‡.

Mais les traducteurs, au lieu de profiter des textes de la lettre, déjà publiés en latin et en allemand, l'ont de nouveau traduite dans ces deux langues, en lui faisant souffrir quelques modifications; et quoiqu'ils aient voulu faire croire que leurs traductions procedaient directement de l'original ‡‡†, ils se sont tous fourvoyés, en traduisant aussi la déclaration mentionnée.

Ainsi les documents de toutes ces éditions ont moins d'autorité que ceux qui se trouvent à leur source, c'est-à-dire la première édition vicentine (de 1507).

Et par conséquent aussi de cette lettre de Vespuce, le meilleur texte, après le latin des éditions publiées séparément, est celui de l'édition vicentine, qui d'ailleurs a été réimprimée la même année à Vicence et à Milan, et puis de nouveau (en 1512 et en 1519) à Milan, et à Venise en 1512, etc.

L'on sait aujourd'hui que cette collection ne peut pas être considérée comme le plus ancien recueil de voyages de découvertes, et qu'elle n'a été qu'une nouvelle édition augmentée, d'une publication faite à Venise en 1504 (in-4.°), par Albertini Vercellese, sous le titre de "*Libretto de tutta le navigazione de Re de Spagna de le Isole et terreni novamente trovati.*"

Le seul éxemplaire connu de cette brochure ne contient pas, il est vrai, la lettre de Vespuce insérée dans la collection vicentine; mais nous croyons que cette lettre doit aussi avoir été publiée à Venise vers 1504, attendu que si Vercellese s'occupait alors d'y publier les voyages des espagnols Niño et Pinzon, il ne semble pas naturel qu'il eut laissé de côté ceux, bien plus curieux, d'un italien. Le fait est que la collection vicentine a l'air d'être une réimpression de plusieurs livraisons ou cahiers. A la fin du livre 3me on lit *Finis*, et ce même mot se trouve de nouveau à la fin du 4me livre; ce qui peut bien faire croire que ces indications se

† La traduction y occupe tout le *Livre cinquième* de la collection. On l'a divisée en dix chapitres, qui ont reçu des numeros depuis 124 jusqu'á 134. Le tout en 13 pages non numérotées, depuis la feuille 93 jusqu'á la 105. La collection entière contient 126 feuillets in-4.° savoir:

Registres *a* jusqu'a *s*	92
& (manque dans l'index)	4
S, R, A, B, C,	30
	126

Dans les éxemplaires que nous avons consulté dans le titre on lit *Velputio;* mais dans l'éxemplaire Grenville, 6546, la lettre *l* est presque effacée. Nous devons ajouter que nous citerons indifferemment cette collection avec le titre que nous avons écrit dans notre texte et celui de *Mondo Novo, Paesi &*, sous lequel elle est généralement plus connue. Mais nous croyons que le premier titre est le plus exact, et que sur le frontispice de la première édition on doit lire le mot *Paesi* avant le *Novo Mondo*, comme a fait si justement le traducteur allemand, disant: *Unbekante Landte und ein neu Welt &.* (Voyez Humboldt, Ex. Crit. t. IV. p. 87).

† Voyez page 26.

‡ La traduction latine faite par un moine cistercien de Clairvaux, le frère Archange Madrignan, a été publiée á Milan le 1er avril 1508, en un volume in-folió de 88 feuillets, avec le titre hange en celui-ci: *Itinerariu' Portugale'siu' e Lusitania in India & inde in occidentem & demúm ad aquilonem.*"

‡† La traduction en allemand fut publiée á Nuremberg, (dans la semaine de l'apôtre Saint Mathieu) en 1508, par Jobst Ruchamer, format in folio, sous le titre: *Unbekante Landte und ein newe weltte in kurzts verganger zeith erfunden.*"

‡‡ La traduction française (par le licencié ès-loix Martin Redouer, avec le titre: *S'ensuyt le Nouveau Monde et navigations faites par Emeric* (sic) *de Vespuce, florentin, des pays nouvellement trouvés auparavant à nous incongneus etc.*) a eu plusieurs éditions sans designations de lieu ni de date de publication.

‡‡† Le frère Madrignan a dit: "Fidus interpres praesens opus é *lusitano* italicum fecit."

Ruchamer dit aussi (Humb. Ex. Crit. IV, 75) que la traduction avait été faite de l'*espagnol* en *italien* et de l'italien en allemand."

Redouer dit: "*De langue spaignolle en langue romaine le joyeux interpreteur ceste epistre a translatée &c.*"

trouveraient à la fin des cahiers de Vercellese, et auraient été copiées servilement dans la collection vicentine.

Qu'il nous soit permis d'ajouter deux mots au sujet de la question dernièrement élevée sur le véritable nom de l'éditeur de cette collection.

Le livre est précédé d'une dédicace au voyageur en Perse, Giam Maria Anzolello. Cette dedicace est signée *Fracan'*. De ce nom l'on a voulu faire *Fracantius*, d'après une version donnée par une poésie latine; mais les auteurs italiens [†] sont d'accord pour assurer que le véritable nom de l'éditeur était *Fracanzano;* et en réalité l'on n'a jamais connu en Italie de famille *Fracanzio*, tandis que l'on avait connaissance d'une famille *Fracanzani*, de Vicence.

Dernièrement l'on a voulu distinguer l'*éditeur* de cette collection vicentine de son *compilateur* (*raccoglitore*), en assurant que celui-çi était un Alesandro Zorzi, vénitien (*Baldelli*, t. I, p. XXXII, et *Humboldt*, Ex. Crit., t. IV, pages 79 et 80). Cependant, ayant cherché, à Florence, à éclaircir ce point, d'ailleurs peu important, nous avons obtenu des résultats bien contraires aux assertions du savant comte de Baldelli.

Il y a en effet à la Bibliothèque Magliabechiana (Class. XIII, Var. Palch., 8, cod. 21 et 84) un éxemplaire de la collection vicentine avec des additions marginales, etc., comme s'il était préparé pour servir à une nouvelle édition.

Sur les feuilles 31 et 31 *verso*, on lit comme addition:

"*Copia de una carta* (*que*) *escrive Simont del Verde* [†], *fiorentino mercala'te* (sic) *in Venesia* (sic) *a di* 2 *Genaro* 1498" (sic, peut être au lieu de 1508, ou 1509, ou 1518). L'on voit que dans cette lettre Verde disait (à Mateo Cini?) que l'année 1505 (sic) Bartolomé Colomb [‡] se trouvant à Rome après le décès de son frère Cristophe, (mort au mois de mai 1506), et ayant pour confesseur un chanoine de Saint-Jean-de-Latran, celui-çi reçu en cadeau du même Bartolomé un *dessin et description de Beragua* (Veragua), et que le chanoine étant allé à Venise se loger au monastère de *la Carità*, et s'étant lié d'amitié avec Verde, lui avait donné des renseignements par écrit.

Voilà tout ce que nous avons lu. Verde écrivait de Venise et non pas d'Espagne, et il n'y est pas question d'Alesandro Zorzi.

Nous devons cependant ajouter que l'édition de la collection de Fracanzano, publiée en 1521 à Venise, fut faite par un *Zorzo de Rusconi*, et que selon lord Grenville (Catal. p. 764) cette édition contient quelques additions aux précédentes.

[†] Foscarini (p. 432) écrit *Fracanzan*; Angiolgabriello di Santa Maria, de Vicence (*Biblioteca e Storia di quei Scritori cosi della citta come del territorio di Vicenza &*, 6 vol. Vicenza, 1796) dit (tome III. pages VI et VII) *Fracanzano;* et Napione (*Del Primo Scopritore &.*) pag. 34, ajoute: "*Fracanzano detto in latino dal traduttore] Francanus &c.*"

[†] Le nom de Simon Verde (de Cadix) est cité à la lettre publiée par Baldelli et attribuée à Vespuce.

[‡] Informatio' di Bart. Colo'bo della navigatio' di pone'te et garbi'di Beragua nel mondo nouo.

"D'el 1505 esse'do Bartolomeo Colo' bo fratello di Cristophoro Colo'bo dapoi la sua morte andato a Roma p. hauer letere do po'tifice al Re dispagna (pour lui demander des pretres pour aller à la terre découverte en 1503) (Veragua) ditto barto. co'fesato da uno frate hieronimo del ordine di frati canonici regulari f. s. Jo. Latera' li dete di suo mano uno diesgnio di tutti di tal terre doue ero'discripte i lochi la co'ditio' et natura et costumi; et abibi di quelli popoli et ese do dicto frate hieron. qui in Venecia nel monasterio loro della Carità esso'do mio amico mi dette scripto la conditio' et popoli di tal paesi."

REMARQUES.

L'apostrophe placé après une voyelle servira à remplacer l'accent (til ~ portugais) qui la fait nasale ou lui fait ajouter une *m* ou une *n*.

Ainsi *a'*, *e'*, *i'*, *o'* et *u'*, doivent être lus *ã*, *ẽ*, *ĩ*, *õ*, et *ũ*.

L'apostrophe renversé ' généralement placé après une *p* ou une *q*, nous servira à remplacer certains caractères que la typographie ancienne avait pour designer les syllabes *per*, *pro*, *pre*, etc., et *que*, *quo*, etc.

Pour attirer l'attention sur certains mots reproduits, comme ils étaient dans le texte original, au lieu de mettre souvent le mot *sic*, nous ferons souvent usage d'un simple *.

PREMIÈRE PARTIE.

LETTRES DE VESPUCE, PUBLIÉES PENDANT SA VIE.

PREMIÈRE LETTRE.

[Texte (avec les variantes) des éditions de 1504, 1505, etc.]

¶ Albericus Vespuccius * Laurentio Petri de Medicis salutem plurimam dicit.
¶ Superioribus diebus satis ample tibi scripsi de reditu meo ab novis illis regionibus quas et classe et impensis et mandato istius serenissimi Portugalie Regis perquisivimus & iuvenimus. Quasq, novum mundum appelare licet. Quando apud maiores nostros nulla de ipsis fuerit habita cognitio & audientibus omnibus sit nouissima res. Et enim hec opinionem nostrorum antiquorum excedit: cum illorum maior pars dicat vltra lineam equinotialem et versus meridiem non esse continentem, sed mare tantum quod Atlanticum vocauere et si qui eorum continentem ibi esse affirmauerunt, eam esse terram habitabilem multis rationibus negaverunt. Sed hanc eorum opinionem esse falsam et veritati omnino contrariam, hec mea vltima navigatio declarauit, cum in partibus illis meridianis continentem invenerim frequentioribus populis & animalibus habitatam q,' nostram Europam, seu Asiam vel Africam, et insuper aorem magis temperatum et amenum q,' in quauis alia regione a nobis cognita: prout inferius intelliges vbi succincte tantum rerum capita scribemus, et res digniores annotatione et memoria

* *Vespucius* dans quelques éditions. *Vespuccius*, dans celle de Lambert (de Paris.)

[Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition Vicentine de 1507.]

¶ El Nouo Mondo de Lengue Spagnole interpretato in
Idioma Ro. Libro Qvinto.
¶ Alberico Vesputio Alorenzo patre * de imedici * salutem.
capitulo. cxiiii.
A Li passati zorni assai amplame'te te seris-
si de la mia retornata de q,lli noui paese:
iquali & cu' larmata & cu' lespese & com a'
dame'to de q,sto Serenissimo Re de por-
togallo hauemo cercato & retrouato: i q'li
nouo mondo chiamare ne sta licito p, ch'
ap,sso de imazori n,ri niuna de q,lli estata
hauta cognitio'e: &a tuti q,lli che aldira'no sera nouissime co-
se: imperoche q,sto la oppinione de li n,ri antiq, excede: co'cio
sia che d' q,lli la mazor p,te dica ultra lalinea eq,notiale: & uer
so el mezo zorno no' esser co'tinente: Ma el mare solame'te:
elqual Atala'tico ha'no chiamato: E si qual che uno de q,lle co'
tinente li esser ha'no affirmato: q,lla esser terra habitabile per
molte rasione ha'no negato. Ma questa sic oppinione esser
falsa & alauerita ogni modo co'traria: Questa mia ultima na
uigatione he dechiarato: co'ciosia che in quelle parte meri-
dionale el co'tinente io habia retrouato: de piu frequenti
populi & a'i'ali habitata de la n,ra Europa: o uero Asia: o uero
Affrica: & ancora laere piu temperato & ameno: che in que
banda altra regione de nui cognosciute: come de sotto in-
tenderai: Doue breuamente solamente de la cose icapi seri-
ueamo: & le cose piu degne de annotatio'e & de memoria:

*) Sur l'emploi des apostrophes ' et ,, et du signe * après les mots, etc., consultez la page précédente.

VARIANTES

[Texte (avec les variantes) des éditions de 1504, 1505, etc.]

que a me vel vise vel audite in hoc nouo mundo fuere: vt infra patebit.

¶ Prospero cursu quartadecima mensis maii millesimo quingentesimo primo recessimus ab Olysippo mandante prefato regi cum tribus nauibus ad inquirendas nouas regiones [†] uersus austrum & viginti ** mensibus continenter nauigauimus ad meridiem. [‡] Cujus nauigationis ordo talis est. Nauigatio nostra fuit per insulas fortunatas, sic olim dictas, nunc autem appellantur insule magne Canarie que sunt in tertio climate: & in confinibus habitati occidentis. Inde per oceanum totum littus africum: et partem ethiopici percurrimus usq, ad promontorium ethiopicum [‡†] sic a Ptolomeo dictum: quod nunc a nostris appelatur caput viride. & ab ethiopicis Beseghice. et regio illa Mandingha gradibus 14. intra torridam zonam a linea equinoctiali versus septem'trionem que a nigris gentibus & populis habitatur. Ibi resumptis viribus & necessariis nostre nauigationi extulimus anchoras, & expandimus vela ventis. et nostrum iter per vastissimum oceanum dirigentes versus Antarticum parumper per occidentem infleximus per ventum, qui vulturnus [‡‡] dicitur et a die quo recessimus a dicto promontorio duum mensium et trium *** dierum spacio nauigauimus anteq, vlla terra nobis appareret. In ea autem maris vastitate quid passi fuerimus, que naufragi pericula, & que corporis incommoda sustinuerimus: quibusq' anxietatibus animi laborauerimus existimationi eorum relinquo qui multarum rerum experientia optime norunt q,d sit incerta q,rere et que an si sint ignorantes

[†] *Terras* dans quelques édit.

[‡] "Continenter ad meridiem navigantes abeundo terras perlustrando et redeundo" Éd. 1505.

[‡†] *Ethiopum* dans quelques éditions.

[‡‡] *Aphricus*, idem.

** Première faute évidente de lecture du manuscrit de Vespuce. Parti le 14 mai 1501, et arrivé de retour à Lisbonne le 7 septembre de l'année suivante, il n'a été que presque 16 mois en voyage, des quels, tout au plus 10 (et non pas 20) naviguant en direction du midi. Dans les manuscrits de Colomb aussi les chiffres 1 et 2 se confondent souvent.

*** Seconde faute de lecture plus évidente encore. On a lu 3 au lieu de 7. Deux mois et 7 jours sont les mêmes 67 jours de la page suivante et de la narration de ce voyage, dans la grande lettre de 1504.

[Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition Vicentine de 1507.]

le qual da mi: o uero uiste: o ouero audite in questo nouo mo'
do foreno: como de sotto sera'no manifeste.

¶ Ordene de la nauigation * cum una grandissima fortuna.
capitulo. cxv.

CVm felice nauigatione a. xiiii di del mese de
Mazo * del. M.CCCCCI. si partissemo da Olisip
po comandandone el prefato Re cum. iii.
naue a cercare noui paesi uerso ostro. &. xx. **
mesi continuamente nauigassemo al mezo
zorno: de la qual nauigatione lordene e tale:
la nauigatione nostra fo per le insule fortunate: cosi gia ditte:
Ma el presente sechiama'o insule grande canarie: le quale so'
no in nel. iii. clima: & in ueli co'fine de labitato occidente. Da
poi per loceano tuto illito affrico & parte echiopico * straco-
ressemo: infin al p,mo'torio echiopo * cosi da tholomeo d,co: il
q,le adesso da n,ri se chiama capo Verde: & da li ethiopi bise
ghier: * & quel paese Ma'draga: * gradi. xiiii. dentro la torrida zo-
na da la linea equinotiale uerso la septe'trio'le. la quale da lene-
gre ge'te & populi se habita: li repigliate liforze & le cose ne-
cessarie ala n,ra nauigatione inalzassemo la'ncore & expan-
dessemo leuele aiuenti: & il n,ro uiazo per el largissimo ocea'
no uerso elpolo a'tarticho unpochetino p, loccide'te pigliasse
mo per elue'to: el quale volturno se chiama: e dal di: el quale se
partissemo dal d,co p,montorio: p, spacio de dui mesi &. iii. ***
di nauigassemo: auanti che niuna terra a nui aparesse: in q,lla
grandeza de mare: ueramente que habiamo suferto: que pe-
ricoli de naufragii: a la existimatione de q,lli lo lasso liquali de
molte cose la experientia benissemo ha'no cognosiuto: q, co-
sa sia lecose incerte cercare: & che abenche siano ingnora'te

[Texte (avec les variantes) des éditions de 1504, 1505, etc.]

inuestigare. & vt vno verbo vniuersa perstringam, scies q. ex diebus sexagintaseptem quibus nauigauimus continuos. quadragi'taquattuor habuimus cum pluuia, tonitruis & coruscationibus: ita obscuros vt neq. solem in die. neq. serenum celum in nocte nunquam viderimus. Quo factum est vt tantus in nobis incesserit timor: q. pene jam omnem vite spem abieceramus. In his autem tot tantisq. procellis maris: & celi placuit altissimo nobis coram monstrare continentem & nouas regiones ignotumq. mundum: Quibus visis tanto perfusi fuimus gaudio quantum quisq. cogitare potest solere his accidere. qui ex varijs calamitatibus & aduersa fortuna salutem consecuti sunt. Die autem septima Augusti millesimo quingentesimo in ipsarum regionum littoribus submisimus anchoras, gratias agentes deo nostro solemni supplicatione. atq. vnius misse cantu cum celebritate. Ibi eam terram cognouimus non insulam. sed continentem esse. quia & longissimis producitur littoribus non ambientibus eam. & infinitis habitatoribus repleta est. Nam in ea innumeras gentes & populos & omnium siluestrum animalium genera: que in nostris regionibus reperiuntur inuenimus. & multa alia a nobis nunquam visa de quibus singulis longum esset referre. Multa nobis dei clementia circumfulsit qu. illis regionibus applicuimus nam ligne defecerant & aqua. paucisq. diebus in mari vitam p.ferre poteramus. Ipsi honor & gratia & gratiarum actio.

¶ Consilium cepimus nauigandi secundum huius continentis littus versus orientem nunq. illius aspectum relicturi. Moxq. illud tamdiu percurrimus q. p.uenimus ad unum angulum: vbi littus versuram faciebat ad meridiem & ab eo loco vbi primus terram attigimus vsq. ad hunc angulum fuerunt circa trecenta

[Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition Vicentine de 1507.]

cercare azo che in una parola tute le cose breueme'te narre
sappie che de di. lxvii. i' quali nui nauigassemo continui. xliiii.:
ne hauessemo co'pioza tonitroni & coruscatio'e in tal mo. scu
ri: che ne sole el zorno: ne sereno in lanocte mai uedessemo:
per laqual cosa tanta i'nui intro gra' paura: che q.si za ogne
speranza de uita haueuomo persa: in q.'ste ueramente tante
terribele p'celle de mare & de celo piacete alaltissimo auanti
de nui mostrare el co'tinente & noui paesi: & un altro i'cogni-
to mondo: le qual cose uiste: ta'to se fossemo relegrati: qua'to
cadauno pensare po: solere a coloro i'trauignire: iquali da ua
rie calamita & da la co'traria fortu'a salute ha'no co'secute: el di
ueramente. vii. d. agosto. del. M.CCCCCI. incliliti d' q.lli paesi sor
gessemo regratia'do el n.ro signor idio cu' sole'ne suplicatio'e:
& celebra'do una messa i ca'to: li q.lla terra cognoscessimo no'
e'er isula: ma co'tinente: p'ch' d' longissimi liti se deste'de no' cir-
cu'da'te q.lla: & d. ifiniti habitatori era repleta: i'p.ho che in q.lla
assai gente & populi: et deogni generatio'e de anima siluestri
iq'li i' ne li n.ri paesi no' se ritrouano: caressemo: & molte altre
da nui mai uiste: de iq'li seria longo aun p. uno referire: molte
cose a nui p. la cleme'tia d' dio ne fo circu'fuse: q.n a q.lle regio'e
se applicassemo: i p.och' le legne ne era'o ma'cate: & lacq. p. po
chi zorni i mare la uita p.longare poteuamo. a esso lo hono
re & gloria & de le gratie lactione.

¶ Dista'tia dal capo Verde allo retrouato co'tine'ti. c. cxvi.

C Onsiglio fessemo d' nauigare s'c'do d' q'sto co'ti'e'te &
lito uerso orie'te: & mai laspecto d' q'llo aba'donar.: e
subito q.llo ta'to lo'go t.po p.currissemo: ch.' p.uenisse-
mo a un a'glo doue el lito uersera feua * a mezodi: & da q.llo lo
co done pri'a laterra tocassemo i'fina aq.sto a'glo forono cir-

VARIANTES.

† "Conversati fuimus cum ea gente."

‡† "Omnes simul orbis naucleri."

‡‡ ab eis q'. (Édition de J. Lambert.)

[Texte (avec ses variantes) des éditions de 1504, 1505, etc.]

leuce in hujus nauigationis spacio pluries descendimus in terram, & amicabiliter cum † ea gente conversati fuimus, vt infra audies. Oblitus fueram tibi scribere q, a promontorio capitis viridis vsq, ad principium illius continentis sunt circa septingente leuce: q,'vis existimem nos nauigasse plus q,' mille octingentas, partim ignorantia locorum & naucleri: partim tempestatibus & ventis impedientibus nostrum rectum iter et impellentibus ad frequentes versuras. Q,d si ad me socii animum non adiecissent, cui nota erat cosmographia nullus erat nauclerus seu dux noster nauigationis, qui ad quingentas leucas nosceret vbi essemus. Eramus enim vagi & errantes & instrumenta tantummodo altitudinum corporum celestium nobis ad unussim veritatem ostenderunt & hi fuere: quadrans et astrolabium: vbi omnes cognouere. Hinc deinceps me omnes multo sunt honore prosecuti. Ostendi enim eis quod sine cognitione ‡ marine carte nauigandi disciplina magis callebam q, omnes naucleri totius orbis. ‡† Nam hi nullam habent noticiam nisi eorum locorum q' sepe navigauerunt. Ubi autem dictus angulus terre monstrauit nobis versuram littoris ad meridiem conuenimus illud preter nauigare. & inquirere quid in illis regionibus esset. Nauigauimus autem secundum littus, circa sexcentas leucas, et sepe descendimus in terram: & colloquebamur & conuersabamur cum earum regionum colonis, et ab eis ‡‡ fraterne recipiebamur. & secum quandoq' morabamur quindecim vel viginti dies continuos amicabiliter et hospitabiliter. vt inferius intelliges. ¶ None istius con-

‡ Ce mot manque dans l'édition de Lambert.

[Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition Vicentine de 1507.]

cha. ccc. leghe. In questo spacio de nauigare piu nolte disce
dessemo in terra: & amichenolmente cum quella gente con-
nerssauemo como de sotto ite'derai: me era desme'tigato scri-
uerete: che dal p,montorio de capo Verde: i' fina al principio
de q,sto co'tinente so'no cerca. dcc. leghe. Abenche io existi-
me nui hauer nauigato piu ch' mille & octoce'to parte per in
gnorantia de ilochi & del nochiero & parte de le tempeste
& uenti: i quali impediuano el nostro recto uiazo. Mandan-
done adiuerse nersure: & che si ame ico'pagni lo animo non
hauesseno azonto: al qual era neto lacosmografia: niuno no
chiero era o uer duce de lanauigatione el qual a. cccc. leghe
cognoscesse doue nui fossemo. Imperho che nui tremo ua-
ghi & errabundi: & listrumenti solamente de li altri corpi ce
lesti a nui apontino la uerita demonstrauano; & questi fore-
no el quadrante & lastrolabio: como tutti cognosceteno: &
cusi da q,llo impoi tutti grandemente me ha'no honorati. im
pero che li ho mostrato che senza cognitio'e de la carta del
nauigare del nauigare * la disciplina piu celebrato che tuti ino
chieri de louiuerso mondo: imperoche quelli no' ha'no noti-
tia: sino' de quelli lochi che assai uolte ha'no nauigato: Doue
ueramente el d,co angolo de laterra a nui ne mostro la uersu
ra delitto al mezo zorno: co'uenimo q'llo excepto in nel na-
uigare & cercare que cosa in quelli paesi fosse: impero che
nauigassemo secu'do et litto cercha. dc. leghe: & assai uolte
desceudessemo in terra: et parlauemo & co'uersauemo cum
quelli del paesi: & da q,lli cremo fraternelmente receuti: & cu'
essi q,lche uoltra stenemo. xv. & xx. di co'tinui amicheuolme'-
te & hospitalmente. como de sotto i'tenderai. De questo co'-
tinente

[Texte (avec les variantes) des éditions de 1504, 1505, etc.]

VARIANTES

tinentis pars est in torrida zona vltra lineam equinoctialem versus polum Antarcticum, nam eius principium incipit in octauo gradu vltra ipsam lineam equinoctialem. Secundum huius littus tandiu nauiganimus q. pretergresso capricorni tropico inuenimus polum Antarcticum illo [1] eorum orizonte altiorem quinquagiuta gradibus. Fuimusq' prope ipsius Antarctici circulum ad gradus decem septem semis. & quid ibi viderim & cognouerim de natura illarum gentium deq. earum moribus et tractabilitate, de fertilitate terre, de salubritate aeris, de dispositioue celi, corporibusq. celestibus, & maxime de stellis fixis octaue sphere nunquam a maioribus nostris visis: aut pertractatis deinceps narrabo.

¶ Primum igitur quo ad gentes. Tantam in illis regionibus gentis multitudinem inuenimus: quantam nemo dinumerare poterat (vt legitur in Apocalipsi) gentem dico mitem atq. tractabilem. Omnes vtriusq. sexus incedunt nudi, nullam corporis partem operientes. & vti ex ventre matris prodeunt, sic vsq. ad mortem vadunt. Corpora enim habent magna quadrata bene disposita ac proportionata. & colore declinantia ad rubedinem. Quod eis accidere puto, quia nudi incedentes tingantur a sole. Habent & comam amplam & nigram. Sunt in incessu & ludis agiles & liberales.[11] atq. venusta facie, quam tamen ipsimet sibi destruunt. Perforant enim sibi genas & labra et nares & aures. Neq. credas foramina [11] illa esse parua, aut quod vnum tantum habeant. Uidi enim nonnullus habentes in sola

[1] Cum illo.

[11] Liberali (Édit. de Lambert.)

VARIANTES. { * Le mot *lineam* manque dans l'édition de Lambert. / ‡‡ Le mot *foramina* manque dans l'édition de 1505. }

[Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition Vicentine de 1507.]

tinente una parte e in latorrida zona oltra la linea equinociale uerso el Polo antartiho. imp.ho chel sus pri'cipio incomenza in. viii. gradi. oltra essa equinotiale: Secu'do q.sto lito tanto longo t.po nauigassemo che passato de capricorno el tropico retrouassimo el polo antaricho:* de q.llo suo orizonte piu alto. l. gradi. & fossemo apresso de esso antatricho* circo lo a gradi. xvii. e mezo. & quel ch' li habia uisto: & cognosinto de la natura de q.lle gente: & de licostumi de q.lli: & de la tractabilita & fertilita de la terra: de la salubrita de liere: de la disposition del cielo: & de li corpi celesti: & maximamente d' le stelle fixe. viii. de la spera mai da inostri mazori uisti: o uero p.tractate: de sotto narraro.

¶ Natura & costumi de quelle gente. c. cxvii.

IMprimame'te adonq. inqua'to alege'te: i q.lli paesi tanta moltitudine de gente hauemo retrouato: q.nta niuno dinumerar' poteria: co'e se leze i loapocalipsi: gente dico ma'sueta & tractabile: & tuti de luno & laltro sexo ua'no nudi: niuna parte del corpo couerzeno: esi como dal uentre de la matre so'no usiti: cosi ifina ala morte ua'no: imperho che ha'no corpi gra'di iquadrati: ben disposti: & p.portionati: & de colore declina'te ala roscieza: la qual cosa a q.lli interuegnire penso: p'che nudi andando sono tenti dal sole: & ha'no icauilli ampli & negri: so'no i'uelandare & i'nelizochi agile: & de una liberale & uenusta faza: la quale essi medemi lo destruze'o: imp.ho che se forano le galte & lelabre: & le narize & le orechie: & no' credere q.lli forami esser pizoli: o uero che uno solame'te ne habiano: imp.ho che ho uisto assai: iq.li ha'no solame'te in

VARIANTES.

[Texte (avec les variantes) des éditions de 1505, 1506, etc.]

facie septem faramina. quorum quodlibet capax erat vnius pruni. Obturant sibi hec foramina cum petris ceruleis, marmoreis, cristallinis & ex alabastro pulcherrimis, et cum ossibus candidissimis, & alijs rebus artificiose elaboratis secundum eorum vsu'. Quod si videres rem tam insolitam & monstro similem. Hominem scilicet habentem in genis † solum, et in labris septem petras, quarum nonnulle sunt longitudinis palmi semis, non sine admiratione esses. Sepe etenim considerani et indicaui septem tales petras esse ponderis vnciarum sexdecim preter quod in singulis auribus trino foramine perforatis tenent alias petras pendentes in annulis, & hic mos solus est virorum. Nam mulieres non perforant sibi faciem, sed aures tantum. Alius mos est apud eos satis enormis, & preter omnem humanam crudelitatem. Nam mulieres eorum cum sint libidinose, faciunt intumescere maritorum inguina in tantam crassitudinem, vt deformia videantur & turpia: et hoc quodam earum artificio, et mordicatione quorundam animalium venenosorum. Et hujus rei causa multi eorum amittunt inguina que illis ab defectum cure fracescunt, & restant eunuchi. Non habent pannos neq, laneos ‡ neq, lineos neq, bombicinos, quia nec eis indigent, nec habent bona propria, sed omnia communia sunt, ‡‡ vivunt simul sine rege. sine imperio. et vnusquisq' sibipsi dominus est. Tot vxores ducunt quot volunt: et filius coit cum matre et frater cum sorore. & primus cum prima. & obvius cum sibi obuia. Quotiens volunt matrimonia dirimunt, & in his nullum servant ordinem. Preterea nullum habent templum et nullam tenent legem, neq, sunt idolatre. Quid vltra dicam? Vivunt secundum naturam, & epicuri potius dici possunt q, stoici. Non sunt inter eos mercatores neq, commertia

† "Genis sive maxillis."

‡ Banees (édition de Lambert.)

VARIANTE. ‡‡ "*Sunt co'munia.*"

[Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition Vicentine de 1507.]

la faza. vii. forame: de i quali cadauno capace era d' uno suzino: & stroppa'o essi q,sti forami cu' piere cerulee: marmoree: cristalline: & dalabastro belidissimi: & cu' ossi bianchissimi: & altre cose artificiosame'te lauorate s'e,do el suo uso: la q'l cosa si lauidisti ta'to i'solita et a un mo'stro simile: cioe uno ho' el q,le ha in nelegalte solame'te & i' lelabre. vii. piere: de le q,le assai so'no d' longheza d' mezo palmo: no' senza admiratio'e saristi. imp,ho ch' assai uolte ho co'siderato & judicato q,ste. vii. tal piere e,er d' peso d' onze. xvi. excepto ch' i'cadan'a orechia d'. iii. forami forati teneno altre pier' pendente i' anelli: & q,sto costume solo e d' li hoi': i'p,ho ch' le do'ne n' se fora'o la faza: ma le orechie solo: unaltro costume ap,sso d' q'lli assai enorme: & fora d' ogni humana credulita: i'p,ho ch' lemoglier loro essendo libidinose fa'no sgio'far' li me'bri d' ilor mariti ta'ta groseza che de forme pareno & bruti: & q,sto cu' uno suo certo artificio & mordicatio'e de certi a'i'ali uenenosi: & p, ca' de q,sta cosa molti de loro lop,da'o: & restano eunichi: * no' ha'no pa'ni de lana: ne de lino: ne anche bombacini: p'che ne de quilli ha'no bisogno: ne anche ha'no beni p,prii: ma tute le cose so'no comuni: uiueno in sieme senza Re: senza imperio: & cadauno se ma'demo e signore: ta'te moglier' menano: q,nte uogliano: & el figlio se misida cu' la madre: & el fratello cu' la sorello: & el primo cu' la pri'a: & lo scontrato cu' q,llo ch' se scontra. ogni uoltra ch' uoglia'o im't,imo'ii diuideno: & i' q'ste cose niuno serua ordene. oltra d' q,sto no' ha'no niuna ghiesia: & nisuna lege te'gono: nea'ch' so'no idolatri: che diro io piu oltra? uiue'o s'e,do la natura: & epicurii piu p,sto dir se possano ch' stoici: no' senza infra de loru * mercadanti: ne anch' mercati de cose ipopuli

[Texte (avec les variantes) des éditions de 1504, 1505, etc.] VARIANTES.

rerum. Populi inter se bella gerunt sine arte, sine ordine. Seniores suis quibusdam concionibus iuuenes flectunt ad id quod volunt, et ad bella incendunt, in quibus crudeliter se mutuo interficiunt, et quos ex bello captiuos ducunt non eorum vite, sed sui victus causa occidendos servant, nam alij alios, et victores victos comedunt, & inter carnes humana est eis communis in cibis. Hujus autem rei certior sis quia jam visum est patrem comedisse filios & uxorem et ego hominem noui quem & allocutus sum qui plusq, ex trecentis humanis corporibus edisse vulgabatur. Et item steti vigintiseptem diebus † in vrbe quadam, vbi vidi per domos humanam carnem salsam contignationibus suspensam, vti apud nos moris est lardum suspendere & carnem suillam. Plus dico: ipsi admirentur cur nos non comedimus inimicos nostros, & eorum carne non vtimur in cibis, quam dicunt esse saporosissimam. Eorum arma sunt arcus et sagitte, et quando properant ad bella nullam (sui tutandi gratia) corporis partem operiunt: adeo sunt et in hoc bestiis similes. Nos quantum potuimus conati sumus eos ‡ dissuadere, & ab his pravis moribus dimouere, qui & se eos dimissuros nobis promiserunt. Mulieres (vt dixi) et si nude incedant & libidinosissime sint. Earum tamen ‡† corpora habent satis formosa & munda: neq, tam turpes sunt quantum quiuis forsan existimare posset; quia (quoniam carnose sunt) minus apparet earum turpitudo. que scilicet pro maiori parte a bona corporature qualitate operta est. Mirum nobis visum est q, inter eas nulla videbatur q' haberet vbera caduca, & q' parturierant vteri forma & contractura nihil distinguebantur a vir-

† "*Diebus vigintiseptem*" dans quelques éditions.

‡ "*Eis*," idem

VARIANTE. ‡† *Tu'*, dans quelques éditions.

[Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition Vicentine de 1507.]

i'fra de loro co'bate'o senza arte & senza ordene: I uechi cum
certe sue pratio'e * izoueni piega'o a q,llo che loro uogliano: &
ale bataglie li incendeno: in le quale crudelmente in sieme se
amazano: e quilli iq,li d' la bataglia captiui menano: no' de la
uita: ma del suo uicto p, casione de esser amazati li seruano: im
pero ch' li altri laltre p,te: & iuencitori iuenti manzano: & i' fra
le carne la humana e aq,lli comu'o cibo. d' q'sta uerame'te cosa
sia certo: p, che za lesta uisto el padre hauer manzato ifioli &
le mogliere: & io uno ho' ho cognosciuto: al q,le ho p, lato: il q,le
,piuch'. ccc. huma'i corpi hauer' ma'zato se diuulgato: & ancho
ra stetti zorni. xxvii. in una * certa cita: dove io uide p, le case * Lisez una
la humana carne salsa & ali trani suspesa: como ap,'so d'nui e
usanza el lardo apichare & la carne p, porcho. Molto pi'u io
dico: che essi se marauiglieno: p' che nui no' manza'o li inimi-
ci n,ri: & la carne d' q,lli no' usano i' licibi: la q,le dice e,er saporo
sissima. le sue arme so'no larco & lasaette: & q,n se affrontano
alebataglie: & co'eczeno niuna p,te del corpo p, defenderse: in-
al mo' ch' sino i' q,sto alebestie simile: nui q,nto ne estato possi-
bile: ne semo sforzati q,lli dissuadere: & da q,sti praui costumi
remouere: iq,li se diuerli lassare a nui p,meseno: le do'ne como
te ho d,c,o bench' nude uaga'o: & libidinosi sia'no. nie'te d' ma'
cho d' q,lle icorpi ha'no assai formosi & mo'de: nea'ch' ta'to bru
te so'no: q,nto q,lch' uno forse existimare poteria: p, ch' (abe'ch'
carnosi sia'o) ma'cho apar' d' q,lle labruteza: la q,le p, la mazore
p,te d' la bona q,lita d' la corpatura e cop,ta: una cosa miraculo-
sa a nui e parso: che i'fra de q,lle niuna se uedeua: che hauesse
le tette cadute: & quelle che haueuano parturito: per la forma
del uentre & co'tractura niente erano difere'tiate da le uer-

VARIANTES.

[Texte (avec les variantes) des éditions de 1504, 1505, etc.]

ginibus et in reliquis corporum partibus similia videbantur que propter honestatem consulto pretereo. Quando se christianis jungere poterant: ninia libidine pulse omnem pudiciciam contaminabant atque prostituebant.[†] Vivunt annis centumquinquaginta & [‡] raro egrotant, & si quam adversam valitudinem incurrunt, seipsos cum quibusdam herbarum radicibus sanant. Hec sunt q. notabiliora apud illos cognoui. ¶ Aer ibi valde temperatus est, & bonus et, vt ex relatione illorum cognoscere potui, nunquam ibi pestis aut egrotatio [††] aliqua que a corrupto prodeat aere. & nisi morte violenta moriantur longa vita viuunt: credo quia ibi semper perflant venti australes & maxime quem nos eurum vocamus: qui talis est illis, qualis nobis est aquilo. Sunt studiosi piscature: & illud mare piscosum est, & omni genere piscium copiosum. Non sunt venatores.[‡‡] puto quia cum ibi sint multa animalium siluestrium genera: et maxime leonum & ursorum & innumerabilium serpentum. aliarumque horridarum, atque deformium bestiarum & etiam cum ibi longe lateque pateant silue, et immense magnitudinis arbores: non audent nudi, atque sine tegminibus: et armis tantis se discriminibus exponere.

† Les mots: "*atque prostituebant*" manquent dans quelques éditions.

†† "*egotatio*" erreur de l'édition de Lambert.

‡‡ Dans quelques éditions on lit par erreur "*piscatores*."

¶ Regionum illarum terra valde fertilis est et amena: multisque collibus & montibus & infinitis vallibus atque maximis fluminibus abundans. & salubribus fontibus irrigua, & latissimis siluis et densis vixque penetrabilibus omnique ferarum genere plenis copiosa. Arbores maxime ibi sine cultore perveniunt. Quarum multe fructus faciunt gustui delectabiles. et humanis corporibus vtiles, nonnulle vero contra, & nulli fructus ibi his nostris sunt similes. Gignuntur & ibi innumerabilia genera

‡ Quelques éditions disent "*raro*" au lieu de "*& raro.*"

[Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition Vicentine de 1507.]

gene: & i' ne le altre p.te del corpo simile parena'o. le q.le p. ho
nesta lap.terisco: q.n cu' xp.iani co'misidare se poteua'o: de la
troppo libidine menate: ogni sua pudicitia co'taminauano &
p.strauano: uiueno a'ni. cl. & rare uolte se amalano: & si i q.l-
che aduersa egritudine i'correno: semedesimi cu' certe radice
de herbe se sanano: q.ste so'no le q.le piu notabile ap.so de q.lli
esser cognoui: laire li e assai te'p.ato & bono: & si como p. re-
latio'e d' colloro cognoscere io putti, mai li peste: o uero egri
tudine alcu'a: la q.le uenga da laere corropto: & si no' de mor-
te uiolenta moreno p. una longa uita uiueno: credo p.ch' li se'-
p. tra'no iuenti australi & maximam'te q.llo: eq.le nui euro chia
mamo: el q.le tale e aq.lli: q.le a nui aq.lone: se delectano d' pe
scare: & q.l mare e molto acto apescare: p.che de ogni gene-
ratio'e d' pesce e copioso. no' so'no caciatori: penso p.ch' esse'do
li de molte generatio' de a'i'ali silvestri: & maxime d' Lioni: &
Vrsi & de i'numerabili serpenti: & de q.lle horride & de for-
me bestie: etia' perche li sono selue grandissime: & de i'me'sa
gra'deza arbo ri: n' ha'no ardire nudi & senza co'prime'ti algu-
ni & arme exponersi a tanti pericoli.

¶ La fertilita de la terra & qualita del cielo. c. cxviii.

DE q.lli paesi la terra e molto fertile & amena & d'
molti colli monti & i'finite ualle & de gra'dissimi
fiumi abu'da'te: & d' saluberimi fonti irrigua: & d'
largissime selue & dense & apena penetrabile: &
de ogni generatio'e d' fere copiosame'te piena: arbori gra'di
li senza cultori p.uenga'o: d' le q.le assai fructi fano algusto de
lectabile: & alihu'a'ni corpi utili: assai ueram'te el co'trario: & ni
uni fructi li so'no ali n.ri simile: se genera li i' numerabile gene-
ratione

[Texte (avec les variantes) des éditions de 1504, 1505, etc.]

herbarum & radicum, ex quibus panem conficiunt & optima pulmentaria. Habent et multa semina his nostris omnino dissimilia. Nulla ibi metallorum genera habent preter auri: cujus regiones illi exuberant, licet nihil ex eo nobiscum attulerimus in hac prima nostra nauigatione. Id nobis notum fecere incole qui affirmabant in mediterraneis magnam esse auri copiam, & nihil ab eis extimari vel in precio haberi. Abundant margaritis vti alias tibi scripsi. Si singula q, ibi sunt commemorare. et de numerosis animalium generibus eorumque multitudine scribere vellem res esset omnius prolixa & immensa. Et certe credo q, Plinius noster millesimam partem non attigerit generis psitacorum reliquarumque auium, necnon & animalium que in iisdem regionibus sunt, cum tanta facierum atq, colorum diuersitate. quod consumato picture artifex Policletus** in pingendis illis deficeret. Omnes arbores ibi sunt odorate: et singule ex se gummum vel oleum vel liquorem aliquem emittunt. Quorum propietates si nobis note essent non dubito quin humanis corporibus saluti forent. & certe si paradisus terrestris in aliqua sit terre parte, non longe ab illis regionibus distare existimo. * Quarum situs (vt dixi) est ad meridiem in tanta aeris temperie quid ibi neque hiemes gelide neq, estates feruide vnquam habentur. ¶ Celum et aera maxima parte ‡ anni serena sunt, et crassis vaporibus inania pluuie ibi minutim decidunt & tribus vel quattuor horis durant, atque ad instar nimbi euanescunt. Celum speciosissimis

VARIANTE.

‡ "patere." édit. de Lambert.

* *Et certe si paradisus terrestris in aliqua sit terre parte, non longe ab illis regionibus distare existimo.* Ces mots manquent dans quelques éditions.

** Vespuce s'est trompé. *Polyclète* était un sculpteur en bronze; *Polygnotus* était le nom d'un peintre.

[Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition Vicentine de 1507.]

tione de herbe & de radice: de le q,le fa'no pane & opptime
uiuade: & ha'no molte seme'ze a oi'mo' aq,ste n,re forte dissimi
le. Nisiuna generatio'e d' metallo li se troua'o excepto ch' oro:
del q,l q,lli paesi se abundano: abenche niente de q,llo cu' nui
habiamo portato i' q,sta pri'a n,ra nauigatio'e: & de q,sto not o
ne fereno li habitanti: iq'li no affirmauano la i'fra terra esser
grandissima abundantia de oro: & niente da loro esser exi-
stimato: o uero i' p,tio hauto. se abundano d' margarite: como
altre uolte te ho scripto. Si tute le cose: le q,le li so'no co'me-
morare: & le uarie generatio'e de a'i'ali: & de q,lli la multidudi-
ne scriuere uolesse: seria cosa aoi'mo' p,liza & gra'de: & certo
credo che Plinio n,ro no' habia tocato lamilesima p,te d' le ge-
neratio'e d' li Papaga: & d' lo resto d' li altri ucelli & similme'te
a'i'ali: i' q,li i' q,lli medesimi paesi sono cu' ta'ta diuersita de facie
& de colori: che de la p,fecta pictura lartifice pollicleto ** in pe'
gere q,lle seria ma'chato. tuti li arbori li sono odoriferi: & ca-
dauno dase gu'mi: o uero olio: o uero q,lche altro licore man
dano: de iq,lli si a nui p,prieta note fosseno: no' dubito che
ali humani corpi salute seriano: certam'e'te si el paradiso Te
restro in q,'lch' p,te d' la terra sia: no' lontano da q,lli paesi esser
distante existimo: de iq'li elsito como te ho ditto: e al mezo
zorno in tanta temperie de aere: che ne li inuernate gelide:
ne state calide mai se ha'no.

¶ Le stelle dequello polo Antarticho. c. cxix.

EL cielo & laire una gra' parte d'l a'no sono sereni: &
uacui de grossi uapori: in q,l loco le pioze menuta-
m'te cazeno & dura'o p,. iii. o p,. iiii. hor' & asimilitu
dine de una caligine se disfa: el cielo e ornato de bellissima

[Texte (avec les variantes) des éditions de 1504, 1505, etc.]

signis & figuris ornatum est. in quo annotaui stellas circiter vigenti tante claritatis quante aliqu' vidimus Venerem et Jovem. Harum & motus & circuitiones consideravi earumq, peripherias et diametros geometricis methodis, dimensus fui. easq, maioris magnitudinis esse deprehendi. Vidi in eo celo tres canopos, duos quidem claros, tertium obscurum. Polus antarticus non est figuratus cum Ursa maiore, et minore, vt hic noster videtur articus, nec juxta eum conspicitur aliqua clara stella, & ex his que circum eum breniore circuitu feruntur tres sunt habentes Trigoni Orthogoni Schema: quarum dimidia peripherie diametrus gradus habet nouem semis. Cum his orientibus a leua conspicitur vnus Canopus albus eximie magnitudinis que cum ad medium celum perueniunt hanc habent figuram:

✳ ss
ssss
ssssss
ssss
canopus

✳ ✳

Post has veniunt alie due, quarum dimidia peripherie diametrus gradus habet duodecim semis: et cum eis conspicitur alius Canopus albus. His succedunt alie sex stelle formosissime & clarissime inter omnes alias octaue sphere, que

[Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition Vicentine de 1507.]

✻ Le s manque. egni * & figure: i' nelequle io ho notato da cercha. xx. stelle de tanta chiareza: d' qnte alcu'e uolte habiamo uiduto Venere & Ioue. imouimente & le circuitio'e d' qlle io ho co'siderato: & de qlle ho mesurato la circo'ferentia & diametri cu' breue uia de geometria: & ho cognosiuto qllo e'er d' mazor gra'deza. Vidi i' q'l cielo. iii. Canopi. ii. certame'te chiari: & laltro obscu ro. El polo antarticho no' e figurato cu' lorsa maiore & mino re: como el nro articho apare: ne apsso de qllo se uede alcuna chiara stella: & de qste lequle atorno de qllo cu' breue circuito so'no menate. iii. so'no: leq'le ha'uo la figura del triangolo orthogono: de lequle qlla ch' e dimezo. ha. ix. mezi gradi. d' circo'ferentia: E qu' qn' queste nasceno da la sinistra: se uede uno Canopo bianclo de una eximia grandeza: lequale qn' a me zo il cielo peruengano ha'no qsta figura.

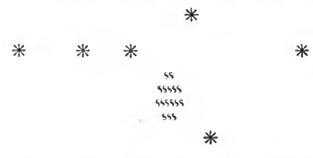
* ss
ssss
ssssss
ssss
canopo

* *

Da * po qste uengono altre due: de lequle la meza ha de la circo' ferentia eldiametro. xii. mezi gradi: & cu' qlle se uede un altro Canopo bianclo: & a questo sequitano altre. vi. stelle bellidissime & chiarissime i'fra tutte le altre de loctaua spera: le qle in

[Texte (avec ses variantes) des éditions de 1504, 1505, etc.]

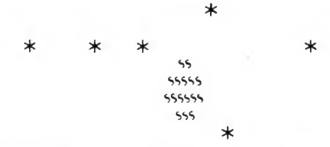
in firmamento superficie dimidiam habent peripherie diametrum graduum trigenta duorum cum his peruolat vnus canopus niger immense magnitudinis, conspiciuntur in via latea. et hujus modi figuram habent quando sunt in meridionali linea:



¶ Multas alias stellas pulcherrimas cognoui. quarum motus diligenter annotavi, et pulcherrime in quodam meo libello graphice descripsi in hac mea nauigatione. Hunc autem in presentiarum tenet hic Serenissimus Rex quem mihi restiturum spero. In illo hemispherio vidi res philosophorum rationibus non consentientes. Iris alba circa mediam noctem bis visa est, non solum a me sed etiam ab omnibus nautis. Similiter pluries novam lunam vidimus eo die quo soli conjungebatur, singulis noctibus in illa celi parte discurrunt innumeri vapores et ardentes faces. * Dixi paulo ante in illo hemispherio: quod tamen proprie loquendo non est ad plenum hemispherium respectu nostri quia tamen accedit ad hujusmodi formam

[Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition Vicentine de 1507.]

le in la superfitie del firmamento la meza ha de la circo'feren
tia el diametro gradi. xxxii. & cum queste ua uno Canopo
negra de una grande magnitudine: & si seuedeno in lauia
lactea: & tale figura ha'no: quando so'no in la linea meridio-
nale.



¶ Cose in quello hemispherio ali philosophi repugnanti.
capitulo. cxx.

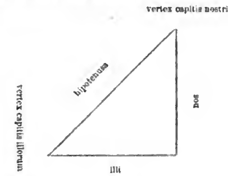
Olte altre stelle belidissime ho cognosiuto: d' le
q'le imouime'ti diligenteme'te ho notato: & be-
nissimo i' uno certo mio libreto signatame'te i'
q̃sta mia nauigatio'e ho descripto. el q̃le al p̃nte
tiene q'sto Serenissimo Re elq̃le spero ch' me lo restituira. in
q'llo emspherio * ho uisto cose a le rasio'e de i'philosophi no' co'
sentie'te. Iris bia'cha cercha la meza notte do uolte n' solam'te
da mi e sta uista: ma da tuti imarinari similme'te assai uolte la
luna noua hauemo uisto i' q̃l zorno i' nelq̃l col sole se co'iu'ge
ua: ogni notte i q̃lle p̃te del cielo discorreno assaissimi uapo-
ri & fece arde'te: te disse un pocho auanti: i' q̃llo hemispherio
elquale p̃priame'te parla'do no' e' apieno hemisphenio a lo re
specto del ñro: p̃che nientedema'cho se co'fa a q̃lla tal forma:

[Texte (avec les variantes) des éditions de 1504, 1505, etc.]

sic illud appellari licuit.

¶ Igitur ut dixi ab Olysippo, unde digressi sumus, quod ab linea equinoctiali distat gradibus trigintanouem semis nauigavimus vltra lineam equinoctialem per quinquaginta gradus qui simul juncti efficiunt gradus circiter nonaginta, que summa eam quartam partem obteniat summi circuli, secundum veram mensure rationem ab antiquis nobis traditam, manifestum est nos nauigasse quartam mundi partem. Et hac ratione nos Olysippum habitantes citra lineam equinoctialem gradu trigesimo nono semis in latitudine septentrionali sumus ad illos qui gradu quingentesimo habitant vltra eandem lineam in meridionali latitudine angulariter gradus quinque in linea transuersali: et vt clarius intelligas: Perpendicularis linea que dum recti stamus a puncto celi imminente vertici nostro dependet in caput nostrum: iilis dependet * in datus vel in costas. Quo fit vt nos simus in linea recta: ipsi vero in linea transuersa, et species fiat trianguli orthogoni, cujus vicem linee tenemus cathete ipsi autem basis et hipotenusa a nostro ad illorum pretenditur verticem: vt in figura patet. Et hec de cosmographia dicta sufficiant.

* Le mot *dependet* manque dans l'édition de Lambert.



[Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition Vicentine de 1507.]

cosi me ha parso chiamarlo.

¶ Forma dela quarta parte de la terra retrouata. c. cxxi.

A Donq, como io te ho ditto de Olosippo: donde nui se p,tissemo: che da la linea eq,notiale e dista' te gradi. xxxix. & nauigassemo ultra la linea eq,-nocial p,. l. gradi: i' q,li i'sieme ligati fa'no gradi. xc. la q,l su'ma la. iiii. p,te ottene del su'mo circolo: sed'o la uera raso ne d'l misurare da li n,ri antiq,a nui data: ma'i'festa cosa e ado'q, nui hauer nauigato la. iiii. ,pte d'l mo'do: & p' q'sta rasio'e nui iq, li habitamo leusippo circha la linea eq'notiale gradi. xxxix. e mezo i' la largeza septe'trio'ale: semo a q,lli: iq,li gradi. l. habita no oltra q,lla medesima linea i' lameridio'ale lo'gheza angular-me'te gradi. v. i' lalinea tra'uersale: & acio ch' piu chiarame'te i' tendi: lap,pendiculare linea: la q,le dome'tre ch' nui stamo recti da lemine'te ponto del ciele aluertice n,ro: depe'de i' nel capo n,ro. aq,lli d'pende i' lato & i' ne le coste: p, la q,l cosa se fa: ch' nui siamo i' la linea recta: ma essi i' la li'ea tra'suersa. & la formase faze d' un triangulo orthogono: d' la q,l linea la uice nui tene-mo: come p, la figura apparera manifesto: & q,ste cosa de la cosmographia ditte basteno da uanzo.



[Texte (avec les variantes) des éditions de 1504, 1505, etc.]

¶ Hec fuerunt notabiliora que viderim in hac mea vltima navigatione quam appello diem ** tertium. Nam alij duo dies fuerunt due alie nauigationes quas ex mandato Serinissimi Hispaniarum Regis feci versus occidentem in quibus annotaui miranda ab illo sublimi omnium creatore deo nostro perfecta rerum notabilium diarium feci, vt si quando mihi ocium dabitur possim omnia hec singularia atq̨ mirabilia colligere. et vel geographie. vel cosmographie librum conscribere: vt mei recordatio apud posteros viuat. & omnipotentis dei cognoscatur tam immensum artificium in parte priscis ignotum, nobis autem cognitum. Oro itaq̨ clementissimum deum q̨ mihi dies vite proroget̨. vt cum sua bona gratia atq̨ anime salute hujus mee voluntatis optimam dispositionem perficere possim. Alios duos dies in sanctuariis meis servo. & restituente mihi hoc Serenissimo Regi diem tertium patriam & quietem repetere conabor. vbi & cum peritis conferre: & ab amicis id opus proficiendum confortari et adjuvari valeam.†

VARIANTE.

† *non posco*, dans quelques éditions.

¶ A te veniam posco si non vltimam hanc meam nauigationem seu potius vltimum diem tibi non transmisi: vti postremis meis literis tibi pollicitus fueram. Causam nosti quando necdum ab hoc serenissimo rege Archetipum habere potui. Mecum cogito adhuc efficere quartum diem, & hoc pertracto: & jam mihi duarum nauium cum suis armamentis promissio facta est:

** Ce mot *dies* (d'où le *di* de la traduction italienne) pour désigner voyage (*profectio, peregrinatio*) vient sans doute du mot *giornata* (espagnol et portugais *jornada*), que Vespuce emploit aussi dans sa grande lettre de 1504.

[Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition Vicentine de 1507.]

¶ Como questo libro e intitulato Terzo di. c. cxxii.
QVesto fo le cose nota'de: le q̨le io ho uisto i' q'-
sta ulti'a mia nauigatio'e: la q̨le eldi. iii. io chia-
mo: i'p̨ho che li altri dui di ** foreno altre do na-
uigatio'e: leq̨le p̨ coma'dame'to del Serenissi-
mo Re de Spagna io fece uerso loccidente.
In neleq̨le io ho anotato miraculosa cosa: d' q'l sublime crea
tore del tutto dio n'ro la p̨fectio'e de tutte le cose notabile un
zornele io ho f'e'o: acio ch' si q̨lche uolta me se desse t'̨po: po-
sesse tutte q̨ste cose a una a una mirabilme'te racoglere: & o
uer de geographia: o uer de cosmographia un libro co'pone
re: acio che iposteri d' me se aricordasseno. & de lo o'ipote'te
dio un ta'to i' me'so artificio secognoscesse i' p̨te ai n'ri antiq̨ i'
cognito: ma d' nui cognito, p̨'go adonq' el cleme'tissimo idio
che me p̨longhe idi de lauita: ma che cu' la sua bona gr'a &
cu' salute de lai'a de q̨sta mia uolu'ta la optima dispositio'e exe
q̨er possa. Li altri dui di i' ne li mei sanctuarii me li reservo: &
restituendomi a nui q̨sto Serenissimo Re el di. iii. alapatria
& alaq̨etaro retornare: mesforzaro. done che cu' li periti co'fe
rire: & da li amici co'fortato & adiutato q̨sta opera compire
io potero.

¶ Excusatione de Alberico: & q'l sia la sua mente. c. cxxiii.
IO ti doma'do p̨dona'za si q'esta mia ulti'a nauigatio'e
o uero ulti'o di no' te ho ma'dato: como p̨le mie ul-
tie l're te hauea p̨messo: la ca' credo ch' tu i'tendi: qu'
de q'sto Serenissimo Re ne anche ilibri hauere ho possuto:
Io penso ancore q̨ fare zorni. iiii. & p̨ tractato che io hauero
q̨sto: za d'. ii. naue cu' li' sui armame'ti la p̨missio'e a nui e f'e'a:

VARIANTE.

[Texte (avec les variantes) des éditions de 1504, 1505, etc.]

vt ad perquirendas novas regiones versus meridiem a latere orientis me accingam per ventum qui Africus dicitur. In quo die multa cogito efficere in dei laudem, & hujus regni vtilitate & senectutis mee honorem, et nihil aliud expecto nisi hujus serenissimi Regis consensum. Deus id permittat quod melius est: quid * fiet intelliges. ‡

* *quod autem fiet.* Edit. gothique de quatre feuillets in-folio (Ante édition *b.*)

¶ Ex Italica in Latinam linguam iocundus ** interpres hanc epistolam vertit, vt latini omnes intelligant q,' multa miranda in dies reperiantur, et eorum comprimatur audacia qui celum et majestatem scrutari: & plus sapere q,' liceat sapere volunt. quando a tanto tempore quo mundus cepit ignota sit vastitas terre. et que contineantur in ea.

Laus Deo.

‡ *intelliget*, par erreur dans quelques éditions.

** Sur ce *Jocundus interpres*, que l'éditeur italien a si mal compris, le rendant par *el jocondo interprete*, voyez l'*Étude bibliographique* qui précède cette lettre.

Nous ajouterons ici que les transformations des mots *Beseghice* et *Mandingha* en *Biseghier* et *Mandraga* (page 14) ne peuvent s'expliquer que par une mauvaise lecture, faite par le typographe, du manuscrit du traducteur italien; le *ce* final du premier mot a été pris par *er*, de même que la seconde syllabe du dernier mot *din* a été lu *dra*.

Le port de Bezeguiche n'était pas celui des Bisagos; mais tout simplement l'actuel port de l'établissement de Gorée, au S. E. du Cap Verd.

[Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition Vicentine de 1507.]

azo che al cerchare de noue regione uerso mezo di da la ba'
da de leua'te io me aparechia p, el uento il q'le affricho se chiama: in el q'l di molte cose io penso d' fare i' laude de dio & utilita de q,sto regno: & honore d' la uechieza mia: & za niente al
tro io expecto: sino' de q,sto Serenissimo Re lalicentia: dio
permetta q,llo sia p, el meglio: tu de q,llo se fara intenderai.

¶ Co'tra laudatia d' chi uol sap,e piu ch' no' e licito c. cxxiiii.

DEspagnola in lengua Ro. el ioco'do ** interp,te q'sta epistola ha traducta: acio che ilatini i'tendeno q,nte mira'de cose a la zornata se ritrouano: & d' q,li se abasseno laudatio: iq,li el cielo & lamaesta retrouare & soper piu ch' no' e licito de sapere uole'o: qn' da ta'to tempo chel mondo e scomenzato no' sia retrouata la grandeza de la terra & quello che in quella se contiene.

§ II

LETTRE DE 1504.

ÉTUDE BIBLIOGRAPHIQUE SUR CETTE LETTRE.

On a souvent mis en doute si la lettre suivante, écrite en 1504, fut d'abord publiée en italien ou en latin.

Pour ce qui concerne le texte latin, il n'y a pas le moindre doute qu'il fut publié la première fois à Saint-Dié, au mois d'avril de 1507 (le VII des kal. de mai), date de la première édition, aujourd'hui très rare, de la *Cosmographiæ Introductio* de Hylacomylus (Martin Waldzeemüller).

Quant au texte italien, l'édition la plus ancienne que l'on connaisse, ne porte ni date ni lieu d'impression. C'est un petit cahier in-4° de 32 pages, non numerotées, et contenant quelques gravures sur bois, des quelles nous donnons des fac-similes aproximatifs. Cependant, et par le papier et par les caractères, on reconnait que cette édition est à peu près contemporaine de la première édition latine dont nous avons fait mention plus haut.

Neanmoins, dans l'édition du texte latin on declare nettement [*] que celui-ci resultait d'une traduction du français, faite sur le texte italien; en même temps que, dans le texte italien, non seulement on ne rencontre pas l'ombre d'une déclaration semblable, mais il présente, dans son même langage rempli de barbarismes espagnols, des indices d'avoir été originalement écrit par quelqu'un qui, comme Vespuce lorsqu'il écrivait en 1504, comptait déjà quatorze ans passés hors de l'Italie, et la plupart du temps en Espagne.

Ceux qui, comme nous, par la résidence d'un grand nombre d'années dans des pays où la langue espagnole est en usage, auront pu remarquer la manière de s'exprimer en italien des individus depuis maintes années établis dans ces pays, pourront mieux aprécier ce qu'il y a de vrai dans le langage barbare [‡] de cette lettre de Vespuce, peut-être le plus authentique document de sa plume qui soit arrivé jusqu'à nous.

Si ce texte italien procédait du texte latin, on aurait eu probablement le soin d'avoir choisi un traducteur plus identifié avec l'italien; et la traduction ne contiendrait pas des périodes qui ne se trouvent point dans le texte latin, et qu'un traducteur n'aurait pas eu l'audace d'y insérer de son autorité.

Cependant une dificulté se présente. Dans l'édition italienne le nom du personnage au quel Vespuce adressait sa lettre n'est pas indiqué, tandis que dans la première édition latine, ainsi que dans toutes celles qui suivirent, ou qui résultèrent de la même source, on commence par dire que ce personnage fut le duc de Lorraine, René II, roi de Jérusalem et de Sicile, et au quel par courtoisie on donnait le titre de majesté.

Neanmoins, la lecture attentive de la lettre, non seulement dans le texte italien, mais dans le latin même, fait reconnaitre toute l'évidence. Notre navigateur ne pouvait jamais s'adresser au duc René, en lui disant qu'ils avaient étudié ensemble la grammaire á Florence avec le moine de Saint-Marc, Georges Antoine Vespuce. Il est prouvé que René II n'a pu avoir étudié avec Vespuce.

D'un autre côté, s'il est vrai que le texte italien ne signale pas le nom du personnage à qui la lettre était adressée, il faut admettre que cela provient uniquement qu'aux yeux des italiens du temps, ce personnage était suffisamment désigné dans le corps de la lettre, pour nécessiter une indication spéciale. En effet, nous allons lire tout ce que Vespuce écrit à ce personnage, et d'après ses mêmes renseignements nous ne pourrons faire moins que confirmer l'opinion de ceux qui ont assuré qu'ils indiquent Pierre Soderini,[*] le gonfalonier de la république de Florence, en 1504. Les termes de la lettre de Vespuce les voici:

"Magnifique Seigneur: Je vous fais une humble révérence et je me recommande etc.— Il "se peut bien que Votre Magnificence soit "étonnée de ma témerité.... que j'ose si absurdement écrire à Votre Mag. la présente lettre "un peu longue, non obstant que je sache que "Votre Mag. est continuellement occupée des "hauts conseils et des affaires sur le bon régime de l'*excelse république*.... Mais ce qui "principalement m'a décidé à vous écrire ce furent les recommendations de Benvenuto Benvenuti, porteur de celle-ci et *notre florentin*, "qui se montre être de Votre Mag. grand serviteur, et qui est mon grand ami.... J'espère

[*] ...."*quatuor subiungentur navigationes ex Italico sermone in Gallicum, & ex gallico in latinum verse.*" (Cosmog. Introd. feuillet 9 verso, chap. IX, *in fine*.)
Au commencement du livre on dit: "*Eius qui subsequente' terrarum descriptione' vulgari Gallico in latinum transtulit.*"

[‡] "Nè io saprei col Signor Napione maravigliarme dei molti spagnolismi che s' incontrano nei quattro Viaggi, sembrandomi questi dopo un lungo soggiorno in Spagna troppo naturali in un uomo, che accusa da se stesso candidamente la barbarie del proprio stile." (Gino Capponi, *Osservazioni sull' Esame Critico del primo viaggio d'Amerigo Vespucci al Nuovo Mondo.*)

[*] Soderini avait étudié avec Vespuce. (Voyez Bandini, page XXV, et Francesco Bartolozzi, *Ricerche istorico-critiche circa alle scoperte d'Amerigo Vespucci*, Firenza, 1789, in-8°, page 67.)

"que Votre Mag. me comptera aussi dans le "nombre de ses serviteurs, en se rappelant comment dans le temps de *notre jeunesse* j'étais "son ami et à présent son serviteur, et comment nous allions ensemble écouter les leçons "de la grammaire.... du vénérable père de "*San-Marco, Giorgio Antonio Vespucci*.... "Et malgré que ces histoires ne soient pas des "plus apropriées à vos vertus, je répéterai ce que "disait jadis Pline á Mécène [*] : *Autrefois mes "plaisanteries vous amusaient.* Et quoique Votre Mag. soit assidûment occupée des affaires "publiques, elle pourra bien prendre quelques "heures de repos et les dédier à des sujets de "distraction.... ordonnant qu'on lui lise cette "lettre, pour arriver à s'écarter un peu des "soins continuels des affaires publiques."

En présentant ces lignes aux yeux du lecteur, avec la répétition fréquente de l'abbréviation *Votre Mag.*, nous lui demandons d'abord si une fois ou l'autre il n'a pas été tenté de lire *Votre Majesté* au lieu de *Votre Magnificence.* De cette manière le traducteur aurait pu se tromper, et changer le titre de *Magnificence* en celui de *Majesté*. Ce grand changement operé dans le texte, rien de plus simple que d'y ajouter le nom du roi. Or en Lorraine, l'an 1507, le roi, le seul à qui on pouvait dire — *Vestra Majestas* — était René II. Encore de nos jours, quand on parle de Majesté dans une cour quelconque, la première idée qui vient c'est qu'on se rapporte au Roi du pays où l'on est.

Mais on peut même concevoir une autre explication aussi naturelle à cette intrusion du nom du duc René, dans les lettres de Vespuce, qui a tant nuit à la mémoire de ce navigateur.

Nous avons vu que la traduction latine fut faite sur une traduction française, et nous venons de dire que la lettre en italien n'avait point d'adresse. Ainsi donc, quelque ami du duc de Lorraine pourrait bien lui avoir envoyé, pour le distraire, une copie de cette lettre en français, lors de sa publication, comme aujourd'hui on envoit si souvent à un ami un livre qui vient de paraître. Le duc, après l'avoir lu, pourrait bien l'avoir prêté, en permettant qu'elle passa aux mains du traducteur en latin. Alors, celui-ci n'a-t-il pas pu croire que la lettre avait été adressée originairement au duc lui-même? Dans ce cas, rien de plus simple que d'introduire dans la traduction latine le titre qu'on donnait au duc; ce qui paraitra encore plus naturel si nous pensons que le traducteur pourrait même n'avoir aucune idée de ce titre de *Votre Magnificence.*

Loin de nous la prétension d'assurer que les faits se soient passés de cette manière.[†] Nous n'avons voulu qu'essayer d'expliquer comment, sans aucune mauvaise intention, cette dédicace au duc de Lorraine a bien pu si absurdement se trouver à la tête d'une lettre, dont le contenu est évidemment destiné à un autre.

En tout cas, il est certain que la dédicace étant évidemment fausse, elle ne peut que contribuer à diminuer l'authenticité du texte où elle se trouve.

Tout nous porte à croire que l'ancienne édition italienne est la source où aura puisé le traducteur en langue française, dont le texte mis en latin a été publié deux fois en 1507, avec la *Cosmografiæ Introductio* de Hylacomylus.

Le savant Napione a défendu l'opinion contraire. Tout en admettant que l'édition italienne était à peu près contemporaine de l'ouvrage de Hylacomylus, il a prétendu établir qu'elle ne l'avait pas devancée, et qu'il fallait rapporter sa publication à l'année 1510. Mais ses raisons sont si faibles qu'elles ne peuvent résister à une légère analyse.

Napione a cru que si cette lettre de 1504 avait été publiée et connu à l'occasion de l'impression de la collection Vicentine, l'éditeur de cette collection (publiée en novembre de 1507) n'aurait pas manqué de l'y insérer, à côté de celle de 1503, (dont nous venons de reproduire fidèlement le texte aux pages précédentes), et il a ajouté même que jusqu'à 1510 elle n'avait pas été publiée; attendu que dans un livre imprimé à Rome, cette même année, par le florentin François de Albertini, cet auteur laisse croire qu'il n'en a pas eu connaissance.

La réponse est bien simple. Si au mois de novembre de 1507 l'éditeur de la collection de Vicence, et, ce qui est plus, si en 1510 un auteur à Rome n'avaient pas connaissance de la lettre de 1504, ce n'était pas parce qu'elle aurait été encore inédite. Quand la collection de Vicence vit le jour, au mois de novembre 1507, déjà la dite lettre de 1504 se trouvait répandue en Europe, (comme nous verrons plus loin), au moins en latin, grâce à deux éditions de l'ouvrage de Hylacomylus, l'une du VII des kal. de mai (25 avril), l'autre du IV des kal. de septembre (29 août) de la même année, et il était bien facile de la traduire en italien, comme l'on avait fait avec la lettre de 1503. L'argument de Napione, pour ce qui concerne à l'ignorance d'Albertini,[‡] est encore plus faible. Albertini écrivait en latin, et en 1510, hors des exem-

[*] Vespuce, un peu pédant dans son style, et croyant peut-être le rendre plus culte avec des phrases latines, tels que *quomodo cumque sit, veniam peto &c.*, possédait au fond très peu de culture classique. Ainsi il fait ici Pline contemporain de Mécène, de même que dans la lettre precedente (page 21) il a fait de Polyclete un peintre. Peut être aura-t-il confondu Pline avec Horace; et encore, dans ce cas, il aura été un peu trop libre dans l'interprétation du seul passage auquel il pourrait faire allusion, savoir le suivant de l'Épitre 1re. :

Prima dicte mihi, summa dicende camena
Spectatum satis, et donatum jam rude, quæris,
Mæcenas, iterum antiquo me includere ludo.

Bandini a cru qu'il s'était trompé dans les deux noms, et qu'il aurait voulu citer les vers de Catullo a Cornelius Nepos.

............"*namque tu solebas*
Meas esse aliquid putare nugas."

Pour ce qui regarde le mot Polyclète, n'aurait-il plutôt écrit *Pollajuolo*, peintre florentin de son temps et mort à peine cinq ans avant?

[†] Mr. d'Avezac (voyez *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, août et septembre, 1857, page 209), explique aussi le fait d'une manière semblable :

"On peut conjecturer qu'une copie, ou peut-être une traduc-"tion française, envoyée par Soderini à René, duc de Lorraine "et de Bar, roi (*in partibus*) de Jerusalem et de Sicile, fut com-"muniquée par ce prince à un cosmographe en renom dont il "était le Mécène, Martin Waltzeemuller, de Fribourg (qui lati-"nogrécisait son nom en Hylacomylus), et que celui-ci, tradui-"sant cette lettre en latin avec la préoccupation de la source d'où "elle lui venait, la supposa adressée à son protecteur, et trans-"forma naivement en *Vestra Majestas* la *Vostra Magnificenza* "de Soderini, sans se douter que les souvenirs d'ancienne cama-"raderie d'etudes sous l'oncle Frá Giorgio Antonio Vespucci, "eussent un autre destinataire que le duc de Lorraine son sei-"gneur."

[‡] In novo Mundo Albericus Vespulsius (*sic*) Florentinus, missus a fidelissimo Rege Portugalliæ, postremo vero a catholico hispaniarum rege, primus adinvenit novas Insulas, et loca incognita, ut in ejus libello graphice adparet in quo describit Sidera, et novas Insulas, ut et adparet ex Epistola ejus de Novo Mundo ad Laurentium Medicem juniorem." (Franciscus de Albertinis: *Opusculo de Mirabilibus novæ et veteris Romæ. Romæ per Jacobum Mazochium MDX.*) Cité par Napione, *Del Primo Scopritore*, Firenze, 1809, pages 100 et 101.

plaires de la lettre de 1504 en latin des éditions de 1507, on possédait ceux des deux éditions de 1509 (latine et allemande), et probablement ceux de l'édition de Lyon, par Jehan de la Place. De ces dernières éditions nous avons pu consulter à Londres les exemplaires qui se trouvent à la bibliothèque de Grenville (6548, c. 32. f. 2, et 6536).

On pourrait bien retourner contre Napione son argument, en lui disant que d'après les idées des libraires d'aujourd'hui, justement la non insersion de la lettre de 1504 dans la collection de 1507, devrait servir à prouver qu'il y en avait alors dans le marché un si grand nombre d'exemplaires, qu'il ne résulterait pas de bénéfice aux éditeurs d'entreprendre des réimpressions. Rien de plus facile aux éditeurs que de l'avoir fait traduire avant, en ce même dialecte vénitien, dans lequel se trouve la lettre de 1503, ou de l'avoir ajouté même en latin à l'édition que l'on publia en cette langue en 1508, avec le titre de *Itinerarium Portugalensium*.

Bref, le fait de l'exclusion de la collection Vicentine d'un document quelconque sur les découvertes en Amérique, ne peut pas servir d'argument pour dire que ce document n'avait pas été publié avant: quand nous savons que les deux importantes lettres de Colomb (adressées l'une, sur son premier voyage, à Gabriel [non pas Rafael] Sanchez, et l'autre, sur le quatrième, aux Rois Catholiques, Ferdinand et Isabelle), qui avaient été publiées avant, la première à Rome en 1493 * et la seconde à Venise en 1505, ‡ n'y furent point insérées.

Cependant le vrai est que la collection latine de 1508, avec son titre bizarre d'*Itinerarium Portugalensium*, n'a été qu'une simple traduction de la collection publiée à Vicence en 1507, sous le titre *Mondo Novo, Paesi nuovamente ritrovati &c.;* et nous avons dit que ce livre, ou au moins sa plus grande partie, n'a été qu'une réimpression des cahiers publiés en 1504 à Venise, par Albertino Vercellese. Tel est le pouvoir de l'esprit de routine dans des spéculations semblables, que nous sommes tentés de croire qu'on trouvera encore, de cette lettre de 1503, quelques exemplaires, pour prouver qu'elle fit partie des publications d'Albertino Vercellese en 1504, quand la lettre de Vespuce, de cette même année, n'avait pas encore paru.

Le fait est que cette édition italienne est devenue d'une aussi grande rareté que la première (d'avril de 1507) de la *Cosmographiæ Introductio*.

Pour le moment, nous ne pouvons rendre compte que de l'existence de quatre exemplaires; savoir: 1º celui qui a appartenu autrefois à Baccio Valori, et dont en 1745 s'est servi Bandini pour en faire, si peu fidèlement, une nouvelle édition; 2º un autre exemplaire qui appartenait au bibliophile Gaetano Poggiale, de Livourne, et fut consulté et décrit par Napione en 1809; 3º un troisième, qu'on peut voir dans le *British Museum*, à Londres, dans la Bibliothèque de Grenville (nº 6535) à qui il parait avoir coûté 14 £ 14 s.; 4º un nouvel exemplaire, qui appartenait à la *Libreria de Nuestra Señora de las Cuevas de la Cartuja*, de Seville, et dont nous avons, par un heureux hasard, pu faire l'acquisition, à la Havane, au mois de février 1863, avec la circonstance favorable que ce dernier exemplaire vient augmenter les probabilités, qu'on avait déjà, de soupçonner que cette édition fut faite vers le commencement de 1506, à Pescia, par Piero Paccini.

En effet, de même que l'exemplaire qui appartenait à Gaetano Poggiali, et qui a passé à la bibliothèque *Palatina* de Florence, notre exemplaire se trouve relié conjointement † avec le même opuscule de Saint Bazile, imprimé à Pescia en 1506. Celui-ci a les marges rognées exactement comme la lettre, ce qui nous fait croire que l'un et l'autre avaient été déjà reliés ensemble. Actuellement ils sont réunis dans un même volume en parchemin, avec les ouvrages suivants:

1º Un commentaire au traité des proportions par Albert de Saxe, par Ben. Victorio Faventino et Thomas Bravardini: Bononiæ, 1506.

2º "S'ensuyt l'ymage du monde, contena't en soy tout le monde etc." Titre en caractères gothiques, texte sur deux colonnes, de quarante lignes chaque, en cinquante-cinq chapitres: Paris, par Alain Lotrian.

Ainsi, on connait de cette édition italienne, le même nombre d'exemplaires que de la première édition de la *Cosmographiæ Introductio*, livre moins facile à se perdre à cause de sa plus grande épaisseur. Ce fait peut déjà servir à combattre l'idée de ceux qui ont cru (Gabriel Peignot, *Répertoire &c.*, 1810, pag. 139) que l'on n'avait tiré l'édition qu'à dix exemplaires, pour les faire distribuer aux têtes couronnées. ‡

Le temps nous rendra peut-être encore compte de quelques autres exemplaires, à présent ensevelis dans les bibliothèques des châteaux ou des couvents en Italie.

Pour attirer sur eux l'attention, nous espérons que les copies (quoique moins parfaites) des gravures sur bois que nous reproduisons dans cette édition, ne seront pas tout-à-fait inutiles, puisque si on les trouve encore reproduites, comme il est probable, dans d'autres livres imprimés à Pescia par Piero Paccini, elles serviront à vérifier mieux nos conjectures; de même

* Traduction de Leandro Cosco.

‡ Par Constanzo Baynera de Brescia. Cette lettre fut datée de la Jamaique le 7 juillet 1502. (Voyez Navarrete, tom. I, pag 313.)

† Voici la description que nous a laissé Napione de cet exemplaire:

"Il libro porta per titolo *Lettera di Amerigo Vespucci delle* "*isole nuovamente trovate in quattro suoi viaggi*. Il sesto è in "forma di 8º; non vi è numerazione di pagine, che sono peró "trentadue, compresa quella del frontispicio, essendovi soltanto "le signature dei fogli. Il carattere è tondo con abbreviature; "solamente il frontispicio è di carattere detto comunemente "semigotico. Non vi ha data di anno, ne di luogo; non nome di "stampatore, è neppur segno alcuno che possa indicarlo. Si può "congetturare soltanto, per motivo di qualche, sebben piccola, "conformitá nella carta, nel carattere e nelle stampe in legno, "che lo stampatore ne sia Pietro Paccini di Pescia, il quale pub- "blicò un opuscolo di S. Basilio, che si trova legato (non antica- "mente però, e con altri opuscoli del Secolo XVI) insieme con "questa Lettera del Vespucci, il quale Opuscolo ha la sottoscri- "zione seguente *Finis Basilii viri doctissimi et sanctissimi* "*sumptibus et impensis Ser Petri Paccini Pisciensis: Anno Na-* "*tivitatis Domini Nostri Jesu Christi Millesimo quingentesimo* "*quinto more Florentino die tertia Januarii*, vale a dire in prin- "cipio del 1506 secondo l'uso comune di numerar gli anni. Dopo "questa data vi è una stampa in legno, che forse rappresenta le "Armi di Pescia, con quattro Delfini negli angoli, e la parola "Pescia al disotto. Due altri impronti laterali più piccoli del "primo, diversi, ma somiglianti a quello, specialmente per rap- "presentare anch' essi due Delfini per ciascheduno, si ravvisano "come il segno dello stampatore" etc.

‡ L'édition n'annonce pourtant rien de royale, ni dans la typographie, ni dans le papier. Quand on pense que de plusieurs livres publiés un demi-siècle plus tard on trouve à peine un seul exemplaire, on est porté à croire que de cette édition on aura tiré plusieurs centaines au moins.

qu'il nous est arrivé avec une édition, en petit format et douze feuillets, de la lettre de Colomb à Gabriel Sanchez, que l'on disait de Grenade, et que les gravures ont prouvé provenir de Bâle, de la typographie de J. Bergman de Olpe.

Nous reproduisons l'ancien texte italien-barbare, page par page et ligne par ligne. Nous aurions même désiré le réimprimer avec toutes les abbréviations de l'ancienne typographie; mais nous n'avons pas réussi à obtenir pour cela les caractères employés, surtout pour les lettres *n*, *p* et *q*. Nous y avons suppléé de la même manière que nous l'avons fait pour la lettre précédente. Et pour rendre plus facile l'intelligenge tu texte, nous avons mis en caractères italiques les mots non italiens employés par Vespuce.

Il faut ajouter que de cette lettre de 1504, on trouve à Florence, dans la *Bibliotheca Magliabechiana*, une copie manuscrite que l'on pourrait croire provenir d'une source différente de l'exemplaire imprimé. A la fin du second voyage le prix des perles y est désigné par cette abbréviation: 60 $^{as}\frac{las}{m}$. En outre elle porte la date du 10 [†] septembre; et non de février, comme on lit dans le catalogue manuscrit de la même bibliothèque.

Cette copie contient, à la fin, la déclaration suivante:

"Copiée aujourd'hui le 10 février 1504 (1504 "*more florentino*, c'est-à-dire 1505) par moi "Lorenzo di Piero Choralmi da Dicomani, no-"taire florentin, par la complaisance des Magni-"fiques Girolamo di Hofri & Caccia et Baldino "del Hoccia, deux du nombre de nos magni-"fiques et supérieurs seigneurs de la liberté du "bien méritant peuple florentin. Desquels je "suis bon serviteur. *Laus Deo.*" [‡]

Nous avons attentivement lu cette copie, qui du reste n'est pas contemporaine; et nous sommes bien loin de lui donner plus d'importance qu'au texte imprimé. De même que la copie dont Amoretti a rendu compte à Napione, [‡†] elle ne contient pas ces espagnolismes évidemment caractéristiques du style de Vespuce.

Tout nous porte à croire que l'édition primitive est l'italienne, et qu'elle remonte à 1506. [‡‡]

Par cette raison nous reproduirons le texte latin de la *Cosmographiæ Introductio*, mais sans attacher trop d'importance à son orthographe. Ainsi, nous y avons évité toutes les abbréviations et introduit les diphtongues, etc.

Sachant que Mathieu Ringman (*Philesius Vogesina*), professeur de cosmographie à Bâle (et qui avait étudié les mathématiques à Paris avec Jacques Faber) portait à Vespuce un grand intérêt, comme nous verrons plus loin, si nous nous rappelons que le même Ringman publia à Strasbourg, en 1511, en association avec Hylacomylus, l'ouvrage *Instructio manuductionem prestans in cartam itinerariam Martini Hilacomili cum luculentiori ipsius Europæ enarratione a Ringmanno Philesio Vosigena conscripta,*" [†] et que Hylacomylus lui-même, quelques années avant cette publication, écrivait à Ringman que sous sa direction et labeur [‡] *ils avaient* composé, dessiné et imprimé la cosmographie, qui était déjà (*non sine gloria et laude*) assez répandue (*per orbem disseminatam,*) [‡†] nous pourrons bien nous permettre d'attribuer au même Ringman une part dans la composition de la *Cosmographiæ Introductio.* Comme il connaissait très bien le français et le latin, ayant même en 1508 publié une traduction de Jules César, [‡‡] on pourrait arriver jusqu'à soupçonner qu'il aura été le traducteur de la lettre de 1504 en latin.

Ringman avait fait deux voyages en Italie, à ce qu'il paraît, pour examiner des textes de Ptolomé, et ce fut probablement grâce à ces voyages, que les cartes des Ptolomés de 1513 et 1522, ont dû s'enrichir avec les importantes données, qui aujourd'hui jettent un si grand jour dans l'histoire des découvertes avant l'année 1504.

Nous avons d'autres raisons pour croire que Ringman peut avoir été le traducteur de cette lettre de 1504; les voici:

Dans l'édition de Strasbourg de 1505, de la lettre de 1503, on lit:

"¶ M. RINGMANNUS PHILESIUS. U.
"JACOBO BRUNO SUO ACHATI: S. P. D.
"Cecinit in Eneide Virgilius noster, extra syde-"ra iacere tellure' extra anni solisq, vias: vbi "celifer atlas, axem humero torquet stellis arde'-"tibus aptum. Quam rem si quis forte mira-"tus fuit hactenus: desinet certe identidem face-"re. vbi leget attentius que Albericus vesputius "magni vir ingenii nec minoris experientie de "populo austrum versus sub Antarctico quasi "polo degente primus non falso prodidit. Sen-"tem esse ait (vt ex ipso intelliges) nuda' pror-"sus: et que suoru' hostium trucidatoru' no' solu' "(vt Carmanni Indie p,p,l's) capite rege offert. "sed ipsis quide' interfectis inimic, cupidissimi "solet vesci. Libellu' ipsum Alberici casu nobis "per oblatum pellegimus in transcursu. et sin-"gula ferme ad Ptolomeum (cuius tabulas vt "nosti non versamus nunc indiligenter) compa-"ravimus. Subindeq, de inuenta nuper illa orbis "ora breue quidem. sed no' minus cosmogra-"phicu' lusimus poematulumq'. poeticum. Id "tibi mi Jacobe tanq,' alteri Egoni mittimus "legendum unacum libello: vt me tui non essé "immemore' cognoscas. Vale cursim Argentine "ex scholis n,ris kal. Augusti Anno M.D.V."

Il s'ensuit la composition que, plus tard, a reproduit l'auteur du *Vosagus* (poème descriptif des Vosges) avant la *Cosmographiæ Introductio*, avec des remarquables variantes, de la manière suivante:

† Probablement Vespuce avait écrit sa date de manière que les uns ont lu IV, d'autres 10.

‡ "Copiata hoggi questo di x de Febbraio MCCCCCIIIJ p, me ser "Lorenzo di Piero Choralmi da Dicomano, notario fiorentino a "compiacenza de Magnifici Girolamo di Hofri & Caccia, et "Baldini del Hoccia, dua del numero de n,ri magnifici et ec-"celsi signori di Libertá del Populi fiorentino benemerito. Aqua-"li io sono loro buono s,uitore. *Laus Deo.*" Le manuscrit porte le numero 15, class. 37, cod. 209.

‡† De cette copie disait le marquis Gino Capponi, dans ses *Osservazioni sull' Esame Critico del Primo Viaggio d'Amerigo Vespucci al Nuovo Mundo*, page 13:

"...... ne so rilevare dal Codice del Ch. Amoretti, ove son "corretti, (les barbarismes de la lettre) che la colta premura di "quello che lo trascrisse, e che io non posso far a meno d'osser-"vare esser quell' istesso che scrisse l'erias in voce di quella "Lariab famosa etc."

‡‡ Nous devons encore ajouter quelques mots du *Journal* de Girolamo Priuli, copiés par Foscarini, qui pourraient faire allusion à la publication récente de cette lettre de Vespuce. Le 9 juillet 1506, il écrivait:

"*Questa navigazione, e la natura delle persone, e li viaggi, e li venti e tutto sono* IN STAMPA *notati con gran intelligenza.*" (MSS. n. XL, car. 280.)

† Cité par Humboldt, *Ex. Crit.*, IV, p. 114.

‡ "*meo.... ductu et labore.... composuimus, depinximus et impressimus &c.*"

‡† Humboldt, *Ex. Crit.*, IV, p. 113.

‡‡ Degen, *Litteratur der Deutschen Uebersetzungen der Römer*; I, p. 25; cité par Humboldt, *Ex. Crit.*, IV, p. 112.

(Dans l'édition de 1505, de la lettre de Vespuce de 1503.)

¶ *De terra sub cardine Antarctico per regem Portugallie pridem inuenta. M. Ringmanni Philesij Carmen.*

Rura papyriferus qua irrorat pinguia Sirus
 Et faciunt Lune stagna profunda niues
Ad dextram montes sunt. Ius, Danchis quoq̧ Masche
 Illorum Ethiopes inferiora tenent
Aphrica consurgit quibus e regionibus aura
 Aflans cum Lybico feruida regna notho
Ex alia populo Uulturnus parte calenti
 Indica veloci per freta calle venit
Subiacet hic æquo noctis Taprobana circo
 Bassaq̧ Prasodo cernitur ipsa salo
Ethiopes extra terra est Bassamq̧ marinam
 Non nota e tabulis o Ptolomee tuis
Cornigeri Zenith cui fertur tropicus hirci
 Huic multe comes est iaculator æque
At procul Antarcto tellus sub cardine quedam est
 Tellus quam recolit nuda caterua virum
Hanc, quem claro tenet nunc Portugallia regem:
 Inuenit missa per vada classe maris
Et quid? plura situm gentis moresq̧ reperte
 Ille hic perparua mole libellus habet
Candide sincero capias hunc pectore lector
 Et lege non naso Rhinocerontis. Aue.

(Dans l'édition de la *Cosmographiæ Introductio* de 1507.)

PHILESIVS VOGESIGENA
LECTORI.

Rura papirifero qua florent pinguia Syro
 E faciunt Lune, magna fluente lacus
A dextris mo'tes sunt. Ius, Danchis quoq' Mascha
 Illorum Æthiopes inferiora tenent
Aphrica co'surgit quibus e regionibus aura
 Afflans cum Libico feruida regna Notho
Ex alia populo Vulturnus parte calenti
 Indica veloci per freta calle venit
Subiacet hic equo noctis Taprobana circo:
 Bassaq̧ Prasodo cernitur ipsa salo
Æthiopes extra terra est Bassamq̧ marina'
 Non nota e tabulis o Ptholomee tuis.
Cornigeri zenith tropici cui cernitur hirci
 Atq̧ comes multe funditor ipsus aque
Dextrorsum i'menso tellus iacet equore cincta
 Tellus, quam recolit nuda caterua virum
Hanc quem clara suu' lactat Lusitania regem
 Inuenit missa per vada classe maris.
Sed quid plura, situ', gentis moresq̧ reperte.
 Americi parua mole libellus habet.
Candide syncero voluas hunc pectore lector
 Et lege no' nasum Rhinocerontis habens.

Après ces vers suivent d'autres, qui paraissent du même auteur; et de ceux-ci on dit qu'ils sont de celui qui traduisit l'ouvrage en latin:

Eius qui subsequente, terrarum descriptione' vulgari Gallico in latinum transtulit.

Decastichon ad lectorem.

Aspicies tenuem quisquis fortasse logiam
 Nauigium memorat pagina nostra placens.
Continet inuentas horas, gentesq̧ recenter
 Lectificare sua que, nouitate queant.
Hæc erat altiloquo prouincia danda Maroni
 Qui daret excelse verba polita rei.
Ille quot ambiuit freta cantat Troius heros:
 Sic tua Vesputi vela cauenda forent,
Has igitur lectu terras visurus in illis
 Materiam libra: non facientis opus.

Item distychon ad eunde'

Cum noua delectent fama testante loquaci
Quæ recreare queunt hic noua lector habes.

Il nous reste à dire deux mots sur les traductions contemporaines de cette lettre de 1504, en français et en allemand.

La première, citée, comme nous l'avons dit, dans le livre d'Hylacomylus, est regardée comme inédite; mais le vrai est que l'on a pas de motifs pour assurer qu'elle n'ait été imprimée. D'un grand nombre de ces vieilles gazettes que l'on ne fesait pas relier, les bibliographes ne trouvent aujourd'hui un seul exemplaire.

La traduction allemande que nous connaissons est de Strasbourg, de 1509. Elle porte ce titre:

"*Diss büchlin saget wie die zwe durchlüchtigste' Herre' her Fernandus. K. zu Castilien und herr Emanuel. K. zu Portugal haben das weite mör* ersuchet vnnd funden vil Inseln vnnd ein nüwe welt von wilden nackenden Leüten vormals unbekant.*"

Orné d'une gravure d'un port de mer, laquelle se trouve de nouveau au revers de la feuille 31.

La brochure contient 34 feuillets in-4°; et il y a deux autres gravures, dont l'une représente Vespuce prenant la hauteur. Chaque page pleine contient 31 lignes.

On y trouve "*Ein beschluss red von der neüwen welt*", où l'on éxalte l'importance des nouvelles découvertes, et l'on fait des vœux pour qu'on les poursuive.

On dit à la fin de cet ouvrage: "*Gedruckt zu Strassburg durch Johané Grüniger im iar* M.CCCCCIX. *off mitfast. wie du aber dye Kugel un' beschreibung der gantzenn welt verston sollt würft da hernach finden unnd lesen.*"

Encore quelques lignes. Nous n'aurions jamais pu entreprendre cette édition en toute conscience, sans l'appui décidé que nous avons rencontré de la part du noble florentin, le marquis Gino Capponi. Non seulement il nous a permis, à Florence, de consulter son exemplaire, autrefois appartenant à Baccio Valori, mais il nous a fait cadeau d'une copie fidèle, avec des fac-similes etc. — Qu'il reçoive l'hommage de cette édition comme une preuve de notre reconnaissance.

(Fac-simile du frontispice de l'édition primitive.)

Lettera di Amerigo vespucci delle isole nuovamente trovate in quattro suoi viaggi.



(Traduction [1] publiée la première fois le mois d'avril 1507.)

QVATTVOR AMERICI VESPUTII NAVIGATIONES.

---

[1] De l'italien en français et du français en latin. Voyez pag. 27.

[Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition primitive.]



MAGNIFICE domine. *Dipoi del*la humile reverentia & debite reco'mendationi &c. Potra essere che uostra Magnificentia simara uigliera della mia temerita, et *usada* uostra sauidoria, ch' ta'to absurdame'te io mimuo ua a scriuere a uostra Mag. la p̧sente lettera ta'to p̧lissa: sappiendo che di cotinuo nostro * Mag. sta occupata nelli alti consigli & negotii sopra elbuon reggime'to di cotesta excelsa repub. Et mi terra no' solo presumptuoso, *sed etiam* perotioso, in pormi a scriuere cose no' convenienti a uostro stato, ne dilecteuoli, & co' barbaro stile scripte, & fuora dogni ordine di humanita la co'fidentia mia che tengho nelle uostre uirtu & nella uerita del mio scriuere, che son cose no' sitruouano scripte ne p̧ li antichi ne p̧ moderni scriptori, come nel p̧cesso conoscera V. M. mifa essere *usato*. La causa principale ch' mosse a scriuervi, fu *per ruogho* del p̧sente aportatore, che sidice Benuenuto Benuenuti nostro Fiore'tino, molto servitore secondo che sidimostra, di nostra Mag. & molto amico mio: elquale trouandosi qui in questa citta di Lisbona, mi prego che io facessi parte a uostra Mag. delle cose per me viste in diuerse plaghe del mondo, per virtu di quattro viaggi che ho facti in discoprire nuove terre: edua *per mando* del Re di Castiglia don Ferra'do Re. VI, per el gran golfo del mare oceano verso loccidente: et laltre due p̧ mandato del poderoso Re don Manouello Re di Portogallo, verso laustro: Dicendomi che nostra Mag. nepiglierebbe piacere, & che in q̧esto speraua seruirui. Il perche midisposi a farlo: p̧che mirendo certo ch' nostra Mag. mitiene nel numero de suoi seruidori, ricorda'domi come nel tempo della nostra gioventu ui ero amico, & hora seruidore: & andando a udire eprincipii di gra'matica sotto la buona uita & doctrina del uenerabile religioso fratre di. S. Marco fra Giorgio Antonio Vespucci: econsigli & doctrina del quale piacesse a Dio che io hauessi seguitato: che come dice

Ardito: en hesp. *osado*

Hesp. *ruego*, richiesta.

Per ordine.

(Traduction publiée la première fois le mois d'avril 1507.)

Illustrissimo Renato, Iherusalem & Siciliæ Regi, duci Lothoringiæ ac Barii, † Americus Vesputius humilem reverentiam & debitam recomendationem. Fieri potest, illustrissime Rex, ut tua maiestas mea ista temeritate ducatur in admirationem, propterea quod hasce litteras tam prolixas ad te scribere non subverear, cum tamen sciam te continuo in arduis consiliis et crebris reipublicæ negotiis occupatissimum. Atque existimabor forte non modo præsumptuosus, sed etiam otiosus, id mihi muneris vendicans, ut res Statui tuo minus convenientes, non delectabili sed barbaro prorsus stylo (veluti amusus ab humanitatis cultu alienus) *ad Ferdinandum Castiliæ Regem nominatim scriptas*, ‡ *ad te quoque mittam*. Sed ea quam in tuas virtutes habeo confidentia, et comperta sequentium rerum, neque ab antiquis neque neotericis scriptarum, veritas me coram M. T. fortassis excusabunt. Movit me imprimis ad scribendum præsentium lator Benevenutus, M. T. humilis famulus, et amicus meus non pœnitendus, qui dum me Lisbonæ reperiret, precatus est ut T. M. rerum per me quatuor profectionibus in diversis plagis mundi visarum participem facere vellem. Peregi enim bis binas navigationes ad novas terras inveniendas, quarum duas ex mandato Fernandi, incliti Regis Castiliæ, per magnum Oceani sinum occidentem versus feci; alteras duas jussu Emanuelis, Lusitaniæ Regis, ad austrum. Itaque me ad id negotii accinxi sperans quod T. M. me de clientulorum numero non excludet, ubi recordabitur, quod olim mutuam habuerimus inter nos amicitiam tempore iuventutis nostræ, cum grammaticæ rudimenta imbibentes sub probata vita et doctrina venerabilis et religiosi fratris de S. Marco Frat. Georgii Anthonii Vesputii, avunculi mei pariter militaremus, cujus avunculi vestigia utinam sequi potuissem! alius profecto (ut et ipse

† Quand à *la méprise du traducteur dans cette adresse*, *consultez* L'ÉTUDE BIBLIOGRAPHIQUE *qui précède cette lettre*, pages 27 et 28.

‡ Le traducteur aurait-il cru que la lettre de Vespuce avait été écrite au Roi Ferdinand?

*) Sur la signification de l'emploi des caractères en *italique*, et sur les signes *, ̧ et ', consultez, avant, les pages 30 et 12.

[Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition primitive.]

el petrarcha, lo sarei altro huomo da quel chio sono. *Quo*
modocunq, sit, non midolgho: perche sempre misono dile-
ctato in cose uirtuosi: et anchora che queste mia *patragne* no' Frivolezza · hesp *patrañas.*
siano conuenienti alle uirtu uostre, uidiro come dixe Plinio
a Macenate. Voi solauate in alcun te'po pigliare piacere del
le mie ciancie: anchora che uostra Mag. stia del continuo occu
pata nepublici negotii, alchuna hora piglierete *di scanso* di Riposo hesp. *descanso*
consumare un poco di tempo nelle cose ridicule, o dilecteuo
li: et come ilfinocchio siconstuma dare in cima delle dilecte-
uoli uiuande p, disporle a miglior digestione, cosi potrete p,
discanso di tante uostre occupationi *ma'dare* a leggere questa Comandare
mia lettera: perche ui *appartino alcun tanto* della continua cu-
ra & assiduo pensame'to delle cose publiche: et se saro p,lisso-
ueniam peto Mag. signor mio. Vostra Mag. sapra, come el
motiuo della uenuta mia in questo regno di Spagna fu p, tra-
ctare mercatantie: & come seguissi in q'sto proposito circa di
quattro anni: nequali uiddi & connobbi edisuariati mouime'ti
della fortuna: & come promutaua questi beni caduci & transi
torii: & come un te'po tiene lhuomo nella sommita della ruo-
ta: & altro te'po lo ributta da se, & lo priua de beni che sipos-
sono dire imprestati: di modo che conosciuto elcontinuo tra
uaglio che lhuomo pone in *conquerirgli,.* con sottomettersi
a tanti disagi & pericoli, deliberai *lasciarmi della mercantia*
& porre elmio fine in cosa piu laudabile & ferma: che fu che
midisposi dandare a uedere parte del mondo, & le sue mara-
uiglie: & aquesto mio siofferse tempo & luogo molto oportu-
no: che fu, chel Re don Ferrando di Castiglia haue'do a man
dare quattro naui a discoprire nuoue terre uerso loccidente
fui electo per sua alteza che io fussi in essa flocta per adiutare
a discoprire: et partimo del porto di Calis adi 10 maggio
1497. et piglia'mo nostro camino per el gran golfo del mare
oceano: nel qual uiaggio ste'mo. 18. mesi: & discoprimo molta
terra ferma & infinite isole, & gran parte di esse habitate: che
dalli a'tichi scriptori no' seneparla di esse: credo p,che no' n'heb
bono notitia: che se ben miricordo, in alcuno ho lecto, che
teneua che q'sto mare oceano era mare senza gente: et di que
sta opinione fu Dante nostro poeta nel. xxvi. capitolo dello
inferno, doue finge la morte di Vlyxe: nelqual uiaggio uidi
cose di molta marauiglia, come inte'dera uostra Mag. Come
disopra dixi, partimo del porto di Calis quattro naui di con-
a. ii.

(Traduction publiée la première fois le mois d'avril 1507.)

Petrarcha ait), essem quam sum. Utcumque tamen sit, non me pudet esse qui sum. Semper enim in ipsa virtute et rebus studiosis summam habui delectationem. Quod si tibi hæ narrationes omnino non placuerint, dicam sicut Plinius ad Mecœnatem scribit: Olim facetiis meis delectari solebas. Et licet M. T. sine fine in reipublicæ negotiis occupata sit, nihilominus tantum temporis quandoque suffuraberis, ut has res quamvis ridiculas (quæ tamen sua novitate invabunt) perlegere possis. Habebis enim hisce meis litteris post curarum fomenta et meditamenta negotiorum, non modicam delectationem, sicut et ipse fœniculus prius sumptis esculentis odorem dare, et meliorem digestionem facere assuevit. Enimvero si plus æquo prolixus fuero, veniam peto. Vale. Inclitissime Rex, sciat T. M. quod ad has ipsas regiones mercandi causa primum venerim. Dumque per quadriennii revolutionem in eis rebus negotiosus essem, et varias fortunæ mutationes animadverterem, atque viderem quo pacto caduca et transitoria bona homines ad tempus in rotæ summo tenerent et deinde ipsum præcipitarent ad imum qui se posside re multa dicere poterat; constitui mecum, variis talium rerum casibus exantlatis, istiusmodi, negotia dimittere et meorum laborum finem in res laudabiliores ac plus stabiles ponere. Ita disposui me ad varias mundi partes contemplandas, et diversas res mirabiles videndas. Ad quam rem se et tempus et locus opportune obtulit. Ipse enim Castiliæ Rex Fernandus tunc quatuor parabat naves ad terras novas occidentem versus discooperiendas, cuius celsitudo me ad talia investiganda in ipsam societatem elegit. Et solvimus vigesima die Maii MCCCCXCVII de porta Caliciæ, iter nostrum per magnum Oceani sinum capientes, in qua profectione XVIII consummavimus menses, multas invenientes terras firmas et insulas pene innumerabiles ut plurimum habitatas, quarum maiores nostri mentionem nullam fecerunt: unde et ipsos antiquos talium non habuisse notitiam credimus. Et nisi memoria me fallat, memini me in aliquo legere, quod mare vacuum et sine hominibus esse tenuerint. Cuius opinionis ipse Dantes poeta noster fuit ubi duodevigesimo capite de inferis loquens, Ulyssis mortem confingit. Quæ autem mirabilia viderim, in sequentium processu T. M. intelliget. ¶ Anno Domini MCCCCXCVII, vigesimo mensis Maii die nos cum quatuor conservantiæ navibus Calicium exeuntes portum ad insulas olim Fortunatas, nunc vero magnam Ca-

¶ *Terrarum insularumque variarum descriptio, quarum vetusti non meminerunt auctores, nuper ab anno incarnati Domini* 1497 *bis geminis naviga-*

[Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition primitive.]

serua: & comincia'mo nostra nauigationi diritri alle isole for-
tunate che oggi sidicono la gran Canaria, che sono situate
nel mare oceano nel fine dello occidente habitato, poste nel
terzo clyma: sopra lequali alza elpolo del Septentrione fuora
delloro orizonte. 27. gradi & mezo: & *dista'no* da questa citta
di Lisbona 280. leghe, per eluento infra mezo di, & libeccio:
doue ci*tene'mo* octo di, prouedendoci dacqua & legne & di
altre cose necessarie: et di qui, facte nostre orationi. cileua'mo
& demo le uele alue'to, comincia'do nostre nauigationi pel po-
O. ¼ S. O. — nente pigliando una quarta di libeccio: & ta'to nauica'mo, ch'
alcapo di 37 giorni fumo a *tenere* una terra, ch' la giudica'mo
essere terra ferma: la quale *dista* dalle isole di Canaria piu allo
Hesp. *Cerca de* — occidente a *circha di* mille leghe fuora dello habitato d'rento
della torrida zona: perche troua'mo elpolo del septentrione al
zare fuora del suo orizonte 16. gradi, & piu occide'tale che le
isole di Canaria, seco'do che mostrouano enostri instrumenti
Gettamo l'ancora. — 75. gradi: nel quale *anchora'mo* con nostre naui ad una legha
& mezo di terra: & bulta'mo fuora nostri battelli, & *stipati* di
gente et darme: fuomo alla uolta della terra, & prima che giu-
gnessimo ad epsa, haue'mo uista di molte ge'te che andauano
alungho della spiaggia, di che cirallegra'mo molto: & la tro-
Sgnuda: hesp. *desnuda.* — ua'mo essere gente *disnuda:* mostrorono hauer paura di noi:
credo p̧che ciuiddono uestiti, & daltra statura: tucti siritrasse-
no ad un monte, & co' qua'ti segnali face'mo loro di pace & di
amista, no' uollon uenire a ragioname'te con esso noi: di mo-
do che gia uene'do la nocte & p̧che le naue stauano *surte* i' luo-
Selvaggia: hesp. *brava.* — go pericoloso, per stare in costa *braua* et senza *abrigo, accor-
da'mo* laltro giorno levarci di qui, & andare a cercare dalcun
Seno di mare: hesp. *ensenada* — porto, o *insenata,* doue assicurassimo nostre naui: & nauiga'-
mo per el maestrale, che cosi sicorreua la costa sempre a uista
di terra, di continuo uiaggio uegge'do gente perla spiaggia:
tanto ch' dipoi nauigati dua giorni, trouamo assai sicuro luo-
Gettamo l'ancora — go p̧le naui, & *surgemo* a meza legha di terra, doue uede'mo
moltissima gente: & questo giorno medesimo fumo a terra co
battelli, & salta'mo i' terra ben 40. huomini bene a ordine: &
le genti di terra tuttauia simostrauano schifi di nostra conuer-
satione: et no' potauamo tanto assicurarli che uenissino a par
lare co' noi: et questo giorno tanto trauaglia'mo con dar loro
Cente: Peut-être *conte.* Du mot *contas* portugais, qui si- — delle cose nostre, come furono sonagli & specchi, *cente,* spal-
line & altre frasche, che alcuni di loro si assicurorono & uen-

(Traduction publiée la première fois le mois d'avril 1507.)

tionibus in mari discursis inventarum: duabus videlicet in mari occidentali per Dominum Fernandum Castiliæ, reliquis vero duabus in australi ponto per Dominum Emanuelem Portugalliæ Serenissimos Reges: Americo Vespucio uno ex naucleris naviumque præfectis præcipuo subsequentem ad præfatum Dominum Fernandum Castiliæ Regem de huiusmodi terris et insulis edente narrationem.

nariam dictas, in fine occidentis habitati positas in tertio climate, super quo extra horizontem earum se xxvii gradibus cum duobus tertiis septentrionalis elevat polus, distantesque ab hac civitate Lisbona, in qua conscriptum extitit hoc præsens opusculum, cclxxx leucis, vento inter Meridiem et Lebeccium ventum spirante, cursu primo pertigimus. Ubi nobis de lignis, aqua ceterisque necessariis providendo consumptis octo fere diebus, nos, facta imprimis ad Deum oratione, elevatis dehinc et vento traditis velis, navigationem nostram per ponentem incipientes, sumpta una Lebeccii quarta, tali navigio transcurrimus, ut viginti septem vix elapsis diebus, terræ cuidam applicaremus, quam firmam fore existimavimus, distatque Canariæ magnæ ab insulis mille vel circiter leucis, extra id quod in zona torrida habitatum est. Quod ex eo nobis constitit, quod septentrionalem polum extra huiuscemodi telluris horizontem xvi gradibus se elevare, magisque occidentalem lxxv quam magnæ Canariæ insulas gradibus existere conspeximus, prout instrumenta omnia monstrabant. Quo in loco, iactis de prora ancoris, classem nostram, leuca a litore cum media distantem, restare coegimus, nonnullis solutis phaselis, armis et gente stipatis, cum quibus ipsum usque ad litus attigimus. Quo quamprimum pervenimus, gentem nudam secundum litus euntem innumeram percepimus; unde non parvo affecti fuimus gaudio; omnes enim qui nudi incedere conspiciebantur, videbantur quoque propter nos stupefacti vehementer esse; ex eo, ut arbitror, quod vestitos, alteriusque effigiei, quam forent nos esse intuiti sunt. Hi, postquam nos advenisse cognoverunt, omnes in propinquum montem quemdam aufugerunt, a quo tunc nec nutibus, nec signis pacis et amicitiæ ullis, ut ad nos accederent, allici potuerunt. Irruente vero interea nocte, nos classem nostram maletuto in loco, ubi nulla marinas adversus procellas tuta residentia foret, considere timentes, convenimus una, ut hinc mane facto discederemus, exquireremusque portum quempiam, ubi nostras statione in tuta collocaremus naves. Qua deliberatione arrepta, nos, vento secundum collem spiranti traditis velis, postquam visu terram ipsam sequendo, atque ipso plagæ in litore gentes continue percipiendo, duos integros navigavimus dies, locum navibus satis aptum comperimus. In quo media tantum leuca distantes ab arida constitimus, vidimusque tunc inibi innumerabilem gentium turbam, quam nos cominus inspicere et alloqui desiderantes, ipsamet die litori cum cymbis et naviculis nostris appropiavimus, necnon et tunc in terram exivimus ordine pulchro xl circiter viri, huiuscemodi gente se tamen a nobis et consortio nostro penitus alienam præbente, ita ut nullis eam modis ad colloquium communicationemve nostram allicere valuerimus, præter ex illis paucos quos multos post labores ob hoc susceptos tandem attraximus ad nos, dando eis nolas, specula, certos cristallinos, aliaque similia levia: qui tum securi de nobis effecti, conciliatum nobiscum nec-

[Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition primitive.]

nono a tractare con noi: et facto co' loro buona amista, uenen- gnifie perles de verre ou grains du chatelet : en hesp. *cuentas*, *cuentecillas*.
do la nocte, ci *dispedimo* di loro, & torna'moci alle naui: et al- Licenziamo.
tro giorno come *sale* lalba, uede'mo che alla spiaggia stauano Hesp. *salir*, *escire*, en ital.
infinite genti, & haueuano con loro le loro donne & figliuoli:
fumo a terra, & troua'mo che tucte ueniuano carichate di loro
mantenimenti, che son tali, quali in suo luogho sidira: et pri-
ma che giugnessimo in terra, molti di loro sigittorono a nuo
to, & ciuennono a riceuere un tiro balestro nel mare, che so
no grandissimi notatori, con tanta sicurta, come si hauessino
con esso noi tractato lungo tempo: et di questa loro sicurta pi-
glia'mo piacere. Quanto di lor vita & costumi conosce'mo, fu
che del tucto uanno *disnudi*, si li huomini come le do'ne, sen- Ignudi.
za coprire uergogna nessuna, no' altrimente che come *saliron* Escirono.
del uentre di lor madri. Sono di *mediana* statura, molte ben Mediocre.
proportionati: le lor carni sono di colore che pende in rosso co-
me pelle di lione: et credo ch' se gliandassino uestiti, sarebbon
bianchi come noi: no' *tenghono* pel corpo pelo alcuno, saluo
che sono di lunghi capelli & neri, & maxime le donne, che le
rendon *formose:* no' sono di uolto molto belli, p̧che *tengono* Belle.
eluiso largo, che uoglion parere altartaro: no' si lasciano cresce
re pelo nessuno nelle ciglia, ne ne*coperchi* delli occhi, ne in Palpebre.
altre parte, saluo che quelli del capo: che *tengono* epeli p̧ brut-
ta cosa: sono molto leggieri delle loro persone nello andare &
nel correre, si li huomini come le donne: che no' *tiene in conto*
ua donna correre una legha, o due, che molte uolte le uede'-
mo: et in q'sto *leuon* uantaggio grandissimo da noi christiani:
nuotano fuora dogni credere, & *miglior* le donne che gli huo Meglio hesp *mejor*
mini: p̧che li habbiamo trouati & uisti molte uolte due leghe
drento in mare senza appoggio alcuno andare notando. Le lo-
ro armi sono archi & saette molto ben fabricati, saluo ch' non
tengo ferro, ne altro genere di metallo forte: et in luogo del
ferro pongono denti di animali, o di pesci, o un fuscello di le-
gno forte arsicciato nella puncta: sono tiratori certi, che doue
uogliono, danno: et in alcuna parte usano questi archi le don-
ne: altre arme *tenghono*, come lance tostate, & altri bastoni
con capocchie benissimo lauorati. Vsono di guerra infra loro
con gente che non sono di lor lingua molto crudelmente, sen-
za perdonare la uita a nessuno, se non per maggior pena.

a. iii.

(Traduction publiée la première fois le mois d'avril 1507.)

non de pace et amicitia tractatum venerunt. Subeunte autem interim nocte, nos ab illis nosmet expedientes, relictis eis nostras regressi sumus ad naves. Postea vero subsequentis summo diluculo diei, infinitam in litore virorum et mulierum, parvulos suos secum vectantium, gentem rursum conspeximus, cognovimusque multitudinem illam supellectilem suam secum differre totam, qualem infra suo loco dicetur. Quorum complures quamprimum terræ appropiavimus, semet in æquor projicientes, cum maximi natatores existant, quantus est balistæ jactus, nobis venerunt natantes obviam; susceperuntque nos humaniter, atque ea securitate et confidentia seipsos inter nos commiscuerunt, ac si nobiscum diutius antea convenissent, et pariter frequentius practicavissent. Pro qua re tunc haud parum oblectati fuimus. De quorum moribus, quales eos habere vidimus, hic quandoquidem se commoditas offert, interdum etiam interserimus. ¶ Quantum ad vitam eorumque mores, omnes tam mares quam feminæ nudi penitus incedunt, tectis non aliter verendis, quam cum ex utero prodierunt. Hi mediocris existentes staturæ multum bene proportionati sunt, quorum caro ad rufedinem, veluti leonum pili, vergit; qui si vestimentis operti mearent, albi credo tanquam nos extarent. Nullos habent in corpore pilos præter quam crines, quos proceros nigrescentesque gerunt, et præsertim feminæ, quæ propterea sunt tali longo nigroque crine decoræ. Vultu non multum speciosi sunt, quoniam latas facies Tartariis adsimilatas habent: nullos sibi sinunt in superciliis oculorumve palpebris ac corpore toto, crinibus demptis, excrescere villos, ob id quod habitos in corpore pilos quid bestiale brutaleque reputant. Omnes tam viri quam mulieres, sive meando sive currendo, leves admodum atque veloces existunt, quoniam ut frequenter experti fuimus, ipsæ etiam mulieres unam aut duas percurrere leucas nihili putant, et in hoc nos christicolas multum præcellunt. Mirabiliter ac ultra quam sit credibile natant, multo quoque melius feminæ quam masculi, quod frequenti experimento didicimus, cum ipsas etiam feminas omni prorsus sustentamine deficientes, duas in æquore leucas pernatare perspeximus. Arma eorum arcus sunt et sagittæ, quas multum subtiliter fabricare norunt. Ferro metallisque aliis carent: sed pro ferro bestiarum pisciumve dentibus suas sagittas armant, quas etiam, ut fortiores existant, una quoque sæpe præurunt. Sagittarii sunt certissimi, ita ut quidquid voluerint, jaculis suis feriant; nonnullisque in locis mulieres quoque optimæ sagittatrices extant. ¶ *De moribus ac eorum vivendi modis.* Alia etiam arma habent, veluti lanceas præacutasve sudes, necnon et clavas, capita mirifice laborata habentes. Pugnare potissimum assueti sunt adversus suos alienigenæ linguæ confines, contra quos, nullis parcendo nisi ut eos ad acriora tormenta reservent, multum crudeliter dimicant. Et cum in prælium properant, suas secum

(Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition primitive.)

Portano

Quando uanno alla guerra, *leuon* con loro le donne loro: no'
perche guerrigino, ma perche *leuon* lor drieto el manteni-
mento: che *lieua* una donna addosso una caricha, che non la
leuera uno huomo, trenta, o quaranta leghe: che molto uolte
le uede'mo: No' costumano Capitano alchuno, ne uanno con
ordine, che ognuno e, signore di se: et la causa delle lor guer-
re no' e, per cupidita di regnare, ne di allarghare etermini lo-

Cupidigia

ro, ne per *coditia* disordinata, saluo che per una anticha ini-
mista, che per tempi passati e, suta infra loro: et domandati
perche guerreggiauano, non cisapaueno dara altra ragione,
se no' che lo faceuon p, uendicare la morte de loro antepassati
o de loro padri: questi non *tenghono* ne re, ne signore, ne
ubidiscono al alcuno, che uiuono in lor propria liberta: & co-
me simuouino per ire alla guerra e, che quando enimici ha'no
morto loro, o preso alchuni di loro, si*leua* el suo parente piu
uecchio, & ua predicando per le strade che uadin con lui auen-
dicare la morte di quel tal parente suo: et cosi simuouono per
compassione: no' usono iustitia, ne castigano elmal factore: ne
el padre ne la madre no' castigano efigliuoli, et p, marauiglia
o no' mai uede'mo far questione infra loro: mostronsi semplici
nel parlare, & sono molto malitiosi & acuti in quello che loro

Conviene.

cuple: parlano poco, & co' bassa uoce: usono emedessimi accenti
come noi: p,che formano le parole o nel palato, o ne denti, o
nelle labbra: salua che usano altri nomi alle cose. Molte sono le
diuersita delle lingue, che di 100. in 100. leghe troua'mo muta-
mento in lingua, che no' sintendano luna con laltra. El modo
del lor uiuere e, molto barbaro, perche no' mangiono a hore
certe a tante uolte quante uogliono, et non si da loro molto
che la uoglia uengha loro piu a meza nocte ch' di giorno, che
a tucte hore mangiano: ellor mangiare e, nel suolo senza toua-
glia, o altro panno alcuno, perche tengono le lor uiuande o
in bacini di terra che lor fanno, o in meze zucche: dormono in
certe *rete* facte di bambacia molto grande sospese nellaria: et
ancora che q'sto lor dormire paia male, dico ch' e, dolce dormi-

Colchoni' en hesp. *colchones:* en italien *materasse.*
Hesp. *vaciar:* en ital. *votare.*

re in epse: & *miglior* dormauamo in epse che ne *coltroni.* Son
gente pulita & netta de lor corpi, per ta'to continouar lauarsi
come fanno: quando *uaziano* con riuerentia el uentre, fanno
ogni cosa per non essere ueduti: & tanto quanto in questo sono

(Traduction publiée la première fois le mois d'avril 1507.)

uxores non belligeraturas sed eorum post eos necessaria portaturas ducant, ob id quod sola ex eis mulier tergo sibi plus imponere possit, et deinde triginta quadragintave leucis subvehere, prout ipsi saepe vidimus, quam vir, etiam validus, a terra levare queat. Nulla belli capita nullosve praefectos habent; quinimo, cum eorum quilibet ex se dominus extet, nullo servato ordine meant. Nulla regnandi dominiumve suum extendendi, aut alterius inordinatae cupiditatis gratia pugnant; sed veterem solum ob inimicitiam in illis ab antiquo insitam; cujus quidem inimicitiae causam interrogati, nullam aliam indicant nisi ut suorum mortes vendicent antecessorum. Haec gens sua in libertate vivens nullique obediens, nec regem nec dominum habet. Ad praelium autem se potissimum animant et accingunt, cum eorum hostes ex eis quempiam aut captivum detinent aut interemerunt. Tunc enim ejusdem captivi interemptive consanguineus senior quispiam exurgens, exit cito in plateas et vicos passim clamitans, invitansque omnes et suadens ut cum eo in praelium consanguinei sui necem vindicaturi properent: qui omnes compassione moti mox ad pugnam se accingunt, atque repente in suos inimicos irruunt. Nulla jura nullamve justitiam servant, malefactores suos nequaquam puniunt, quinimo nec parentes ipsi parvulos suos edocent aut corripiunt. Mirabiliter eos inter sese conquaestionari nonnumquam vidimus. Simplices in loquela se ostentant, verum callidi multum atque astuti sunt. Perraro et submissa voce loquuntur, eisdem quibus utimur accentibus utentes. Suas ut plurimum voces inter dentes et labra formantes, aliis utuntur vocabulis quam nos. Horum plurimae sunt idiomatum varietates, quoniam a centenario leucarum in centenarium diversitatem linguarum se mutuo nullatenus intelligentium reperimus. Commessandi modum valde barbarum retinent, nec quidem notatis manducant horis, sed sive nocte sive die quoties edendi libido suadet. Solo manducantes accumbunt, et nulla mantilia nullave gausapa, cum lineamentis pannisque aliis careant, habent. Epulas suas atque cibaria in vascula terrea quae ipsimet confingunt, aut in medias cucurbitarum testas ponunt. In retiaculis quibusdam magnis ex bombice factis et in aere suspensis dormitant: qui modus quamvis insolitus et asperior fortassis videri queat, ego nihilominus talem dormitandi modum suavem plurimum judico. Etenim cum in eisdem eorum retiaculis mihi plurimque dormitasse contingerit, in illis mihimetipsi melius quam in tapetibus quae habebamus, esse persensi. Corpore valde mundi sunt et expoliti, ex eo quod seipsos frequentissime lavant. Et cum egestum ire, quod salva dixerim reverentia, coacti sunt, omni conamine nituntur, ut a nemine perspici possint: qui quidem in hoc quantum

[Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition primitive.]

netti & schifi, nel fare acqua sono altretanto sporci & se'za uer
gogna: perche stando, parlando con noi senza nolgersi, o ner
gognarsi lasciano ire tal brutteza, che in questa non *tengho-*
no vergogna alchuna; non usano infra loro matrimonii: cia-
schuno piglia quante donne uuole: et quando le uuole repu-
diare, le repudia, senza che gli sia tenuto ad ingiuria, o alla
donna uerghogna, che in questo tanta liberta tiene la donna
quanto lhuomo: non sono molto gelosi, & fuora di misura lu
xuriosi, & molto piu le donne che glhuomini. che silascia per
honesta dirui lartificio che le fanno per *contar* lor disordina-
ta luxuria: sono do'ne molto generatiue, & nelle loro pregneze
non *scusono* trauaglio alchuno: eloro parte son tanto leggieri Ricusano.
che partnrito dun di, uanno fuora per tucto, & maxime a la
uarsi a fiumi, & stanno sane come pesci: sono tanto disamora-
te & crude, che se si adirono con lor mariti, subito fanno uno
artificio con che samazzono la creatura nel uentre, & si scon-
ciano, & a questa cagione amazono infinite creatura: son don
ne di gentil corpo molto ben proportionate, che non siuede
neloro corpi cosa o membro mal facto: et anchora che del tut
to uadino *disnude*, sono donne in carne, & della nergogna lo Ignude.
ro non siuede quella parte che puo imaginare chi non lha ue
dute che tucto incuoprono co' le coscie, saluo quella parte, ad
che natura non prouidde, che e, honestamente parlando, el
pectignone. In co'clusione no' *tenghon* uergona delle loro uer
gogne, non altrimenti che noi *tegniamo* mostrare el naso &
la boccha: p, marauiglia uedrete le poppe cadute ad una don-
na, o p, molto partorire eluentre caduto, o altro grinze, che
tucte paion ch' mai parturissino: mostrauansi molto desidero
se di congiugnersi con noi christiani. In queste gente no' cono-
scemo che *tenessino* legge alchuna, ne siposson dire Mori, ne
Giudei, & *piggior* ch' Gentili: perche no' uede'mo ch' facessino Peggio : en hesp. peor.
sacrificio alchuno: *nec etiam* non *teneuono* casa di oratione:
la loro uita giudico essere Epicurea: le loro habitationi sono in
comunita: & le loro case facte ad uso di capane, ma fortemen
te facte, & fabricate con grandissimi arbori, & coperte di fo-
glie di palme. sicure delle tempeste & de uenti: & in alcuni luo
ghi di ta'ta largheza & lungheza, che in una sola casa troua'mo
che stauano 600. anime & populatione uede'mo soli di tredici

(Traduction publiée la première fois le mois d'avril 1507.)

honesti sunt, tantum in dimittenda urina se immundos inverecundosque tam mares quam fœminæ præbent: cum siquidem illos nobiscum loquentes et coram positos suam impudicissime urinam sæpius eminxisse perspeximus. Nullam legem, nullum legitimum thori fœdus in suis connubiis observant, quinimo quotquot mulieres quisquam concupiscit, tot habere et dein illas, quandocumque volet, absque hoc quod id pro iniuria aut opprobrio habeant, repudiare potest. Et in hac re utique tam viri quam mulieres eadem libertate fruuntur. Zelosi parum, libidinosi vero plurimum extant, magisque fœminæ quam masculi; quarum artificia ut insatiabili suæ satisfaciant libidini, hic honestatis gratia subticenda censuimus. Eæ ipsæ in generandis parvulis fœcundæ admodum sunt, neque dum gravidæ effectæ sunt, pœnas aut labores evitant. Levissimo minimoque dolore pariunt, ita ut in crastinum alacres sanatæque ubique ambulent: præsertimque post partum in flumen quodpiam sese ablutum vadunt, tumque sanæ mundatæque inde veluti pisces apparent. Crudelitati autem ac odio maligno adeo deditæ sunt, ut si illas sui forsitam exacerbaverint viri, subito certum quoddam efficiunt maleficium, cum quo præ ingenti, ira proprios fœtus in propriis uteris necant, abortiuntque deinde, cujus rei occasione infiniti eorum parvuli pereunt. Venusto et eleganti proportione compacto corpore sunt, ita ut in illis quidquam deforme nullo inspici modo possit. Et quamvis nudæ ambulent, inter fœmora tamen earum pudibunda sic honeste reposita sunt, ut nullatenus videri queant, præterquam regiuncula illa anterior, quam verecundiore vocabulo pectusculum imum vocamus, quod et in illis utique non aliter quam honeste natura ipsa videndum reliquit. Sed et hoc nec quidem curant, quoniam, ut paucis expediam, non magis in suorum visione pudendorum moventur, quam nos in oris nostri aut vultus ostentatione. Admirandam pervalde rem ducerem, mulierem in eis mamillas pulpasve laxas aut ventrem rugatum ob nimium partum habentem, cum omnes æque integræ ac solidæ post partum semper appareant ac si nunquam peperissent. Hæ quidem se nostri cupientissimas esse monstrabant. Neminem in hac gente legem aliquam observare vidimus, nec quidem Iudæi aut Mauri nuncupari solide queunt, cum ipsis gentilibus aut paganis multo deteriores sint. Etenim non percensimus quod sacrificia ulla faciant aut quod loca orationisve domos aliquas habeant. Horum vitam, quæ omnino voluptuosa est, Epicuream existimo. Illorum habitationes singulis ipsis sunt communes; ipsæque illorum domus campanarum instar constructæ sunt, firmiter ex magnis arboribus solidatæ, palmarum foliis desuper contectæ, et adversus ventos et tempestates tutissimæ, nonnullisque in locis tam magnæ, ut in illarum unica sexcentas esse personas invenerimus. Inter quas octo [1] populosissimas

[1] *Le texte italien dit* XIII, *et non pas* VIII; 4000, *et non pas* 10000; 8 *ou* 10 *ans, et non pas* 8 *ou* 7.

[Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition primitive.]

case, doue stanano quattro mila anime: di octo in dieci anni
murano le populationi: & doma'dato perche lo faceuano: per
causa del suolo che di gia per sudiceza *staua* infecto & corropto
Infermita'. et che causana *dolentia* necorpi loro, che ciparue buona ragio
ne: le loro riccheze sono penne di uccelli di piu colori, o pa-
ternostrini che fanno dossi di peschi, o in pietre bia'che, o uerdi
lequali simettono p.le gotte & p.le labbra & orechi: & daltre moi
te cose ch' noi i' cosa alcuna no' le stimiamo: non usano co'mer-
cio, ne comperano, ne uendono. In conclusione niuono &
sicontentano con quello che da loro natura. Le riccheze che in
questa nostra Europa & in altre parti usiamo, como oro, gioie
perle & altre *diuitie*, non le *tenghono in cosa nessuna:* et an-
chora che nelle loro terre lhabbino, non trauagliano per ha-
uerle, ne le stimano. Sono liberali nel dare, che per maraui-
glia in nieghano chosa alchuna: et per contrario liberali nel
domandare quando, si monstrano uostri amici: per el mag-
giore segno di amista, che ui dimonstrano, e, che ui danno
le donne loro, & le loro figliuole, & si tiene per grandemen-
Portando. te honorato, quando un padre, o una madre *traendo*ui una
Giovanetta. sua figliuola, anchora che sia *moza* uergine, dormiate con
lei: et in questo usono ogni termine di amista. Quaudo muo-
Seppellire. iono, usono uarii modi di exequie, & alchuni gl*interrano*
con acqua & lor uiuande alchapo, pensando che habbino a
mangiare: non tenghono, ne usono ceremonie di lumi, ne di
piangere. In alcuni altri luoghi usono el piu barbaro & inhu-
mano *interramento:* che e, che quando uno dolente, o in-
fermo sta quasi che nello ultimo passo della morte, esuoi pa-
Attaccano. renti lo *leuano* in uno grande boscho, & *corichano* una di
Les hamacs. quello loro *reti*, doue dormono, ad dua arbori, & di poi lo
mettono in epsa, & li danzano intorno tucto un giorno: et
uenendo la nocte, gliponghono alcapezzale acqua con altre
uiuande, che sipossa mantenere quattro, o sei giorni: & dipoi
lo lasciano solo, & tornonsi alla populatione: et se lo infer-
mo si adiuta per se medesimo, & mangia, & bee, & uiua, si
torna alla populatione, & lo riceuono esuoi con ceremonia:
ma pochi sono quelli che scampano: senza che piu sieno uisi-
tati, simuiono, & quello e, la loro sepultura: et altri molti co
stumi *tenghono*, che per prolixita non si dicono. Vsono nel-
le loro infermitadi uarii modi di medicine, tanto differenti

(Traduction publiée la première fois le mois d'avril 1507.)

esse comperimus, sic ut in eis essent habitarentque pariter animarum decem millia. Octennio quolibet aut septennio suas sedes habitationesve transferunt, qui eius rei causam interrogati, naturale responsum dederunt, dicentes quod Phœbi vehementis aestus occasione hoc facerent, ob id quod ex illorum longiore in eodem loco residentia aer infectus corruptusque redderetur, quæ res in eorum corporibus varias causaret ægritudines; quæ quidem eorum ratio non male sumpta nobis visa est. Eorum divitiæ sunt variorum colorum avium plumæ, aut in modum lapillorum illorum, quos, vulgariter Pater noster vocitamus, laminæ sive calculi, quos piscium ossibus lapillisve viridibus aut candidis faciunt; et hos ornatus gratia sibi ad genas, labia vel aures suspendunt. Alia quoque similia futilia et levia pro divitiis habent; quæ nos omnino parvipendebamus. Commutationibus aut mercimoniis in vendendo aut emendo nullis utuntur, quibus satis est quod natura sponte sua propinat: aurum, uniones, iocalia cæteraque similia, quæ in hac Europa pro divitiis habemus, nihil aestimant, imo penitus spernunt, nec habere curant. In dando sic naturaliter liberalissimi sunt, ut nihil quod ab eis expetatur abnegent. Et quemadmodum in dando liberales sunt, sic in petendo et accipiendo cupidissimi, postquam se cuiquam amicos exhibuerint. Maximum potissimumque amicitiæ suæ signum in hoc perhibent, quod tam uxores quam filias proprias amicis suis pro libito habendas offerunt; in qua re parens uterque se longe honoratum iri existimat, cum natam eius, etsi virginem, ad concubitum suum quispiam dignatur et abducit, et in hoc suam inter se amicitiam potissimum conciliant. Variis in eorum decessu multisque modis exequiis utuntur. Porro suos nonnulli defunctos in humo cum aqua sepeliunt et inhumant, illis ad caput victualia ponentes, quibus eos posse vesci et alimentari putant: nullum deinde propter eos alium planctum aut alias cærimonias efficientes. Alii quibusdam in locis barbarissimo atque inhumanissimo sepeliendi utuntur modo. Quippe cum eorum quempiam mortis momento proximum autumant, illum eius propinquiores in silvam ingentem quamdam deferunt, ubi eum in bombiceis retiaculis illis, in quibus dormitant, impositum et recumbentem ad duas arbores in aere suspendunt, ac postmodum ductis circa eum sic suspensum una tota die choreis, inruente interim nocte, ei aquam victumque alium, ex quo quatuor aut circiter, dies vivere queat, ad caput apponunt: et deinde, sic inibi solo pendente relicto, ad suas habitationes redeunt. Quibus ita peractis, si idem ægrotus postea manducet et vivat, ac inde ad convalescentiam sanitatemque redeat et ad habitationem propriam remeet, illum ejus affines ac propinqui cum maximis suscipiunt cærimoniis. At perpauci sunt qui tam grande prætereant periculum, cum eos ibidem nemo postea visitet. Qui si tunc inibi forsan decedunt, nullam aliam habent postea sepulturam. Alios quoque complures barbaros habent ritus, quos evitandæ prolixitatis hic omittimus gratia. Diversis variisque medicaminibus in suis morbis et

[Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition primitive.]

dalle nostre, che cimarauigliauamo come nessuno scampaua:
che molte uolte uiddi, ch' ad uno infermo di febre qua'do la *te*
neua in augume'to, lo bagnauano co' molta acqua fredda dal
capo al pie: dipoi glifaceuano un gran fuoco atorno, faccen-
dolo uolgere & riuolgere altre due hore ta'to che lo *cansauano* Stancavano.
& lo lasciauano dormire, & molti sanauano: con questo usano
molto la dieta, che sta'no tre di senza ma'giare, & cosi elcauarsi
sangue, ma no' del braccio, saluo delle coscie & de lombi & del
le polpe delle gambe: *alsi* prouocano el uomito con loro herbe Cosi : hesp. *así.*
che simettono nella boccha: & altri molti rimedii usano, che sa
rebbe lungho a contargli: pecchano molto nella flegma & nel
sangue a causa delle loro uiuande, che elforte sono radici di
herbe & fructe & pesci: no' *tengono* semente di grano, ne daltre
biade: & alloro comune uso & ma'giare usano una radice duno
arbore, della quale fanno farina & assai buona, & la chiamano
Iuca, & altre che la chiamano *Cazabi*, & altre *ignami*: man-
gion pocha carne, saluo che carne di huomo: che sapra uostra
Magnificentia, che in questo sono tanto inhumani, che tra-
passano ogni bestial costume: perche simangiano tutti eloro ni
mici che amazzano, o pigliano, si femine come maschi, con
tanta efferita, che adirlo pare cosa brutta: qua'to piu a uederlo
come miaccadde infinitissime uolte, & i' molte parti uerderlo:
& simarauigliorono udendo dire a noi che no' ci mangiamo
enostri nimici: et questo credalo per certo uostra Mag. son ta'to
gli altri loro barbari costumi, che elfacto aldire uien meno: et
pche in questi quattro uiaggi ho uiste tante cose uarie a nostri
costumi, midisposi a scriuere un zibaldone, che lo chiamo LE
QUATTRO GIORNATE: nel quale ho *relato* la maggior parte delle co Raccontato.
se che io uiddi, assai distinctame'te, secondo che miha porto el
mio debile ingegno: el quale anchora no' ho publicato, perche
sono di tanto mal ghusto delle mie cose medesime, che non *ten*
gho sapore in epse che ho scripto, ancore che molti miconfor-
tino alpublicarlo: in epso siuedra ogni cosa p minuto: *alsi* che Cosi.
nonmi *allarghero* piu in questo capitolo: perche nel processo Allungherò.
della lettera uerremo ad molte altre cose che sono particulari:
questo basti quanto allo uniuersale. In questo principio non
uede'me cosa di molto *proficto* nella terra, saluo alchuna *di-* Utilità.
mostra doro: credo che lo causaua, perche no' sapauamo la lin- Indizio.
gua: che in quanto alsito & dispositione della terra, non sipuo
migliorare: *acchordamo* di partirci, & andare piu inanzi co-

[Traduction publiée la première fois le mois d'avril 1507.]

ægritudinibus utuntur, quæ sic a nostris discrepant et disconveniunt, ut miraremur haud parum qualiter inde quis evadere posset. Nempe, ut frequenti didicimus experientia, cum eorum quempiam febricitare contigerit, hora qua febris eum asperius inquietat, ipsum in frigentissimam aquam immergunt et balneant, postmodumque per duas horas circa ignem validum, donec plurimum calescat, currere et recurrere cogunt, et postremo ad dormiendum deferunt; quo quidem medicamento complures eorum sanitati restitui vidimus. Diætis etiam, quibus tribus quatuorve diebus absque cibo et potu persistunt, frequentissimis utuntur. Sanguinem quoque sibi persæpe comminuunt, non in brachiis, salva sia, sed in lumbis et tibiarum pulpis. Seipsos etiam ad vomitum cum certis herbis quas in ore deferunt medicaminis gratia, plerumque provocant, et multis aliis remediis antidotisque utuntur, quæ longum dinumerare foret. Multo sanguine multoque flegmatico humore abundant, cibariorum suorum occasione, quæ ex radicibus, fructibus, herbis variisque piscibus fiunt. Omni farris granorumque aliorum semine carent. Communis vero eorum pastus sive victus arborea radix quædam est, quam in farinam satis bonam comminuunt, et hanc radicem quidam eorum Iucha, alii Cambi, alii vero Ignami vocitant. Aliis carnibus, præterquam hominum, perraro vescuntur; in quibus quidem hominum carnibus vorandis sic inhumani sunt et immansueti, ut in hoc omnem feralem omnemve bestialem modum superent: omnes enim hostes suos quos aut periment aut captos detinent, tam viros quam fœminas indistincte, cum ea feritate deglutiunt, ut nihil ferum nihilve brutum magis dici vel inspici queat: quos quidem sic efferos immanesque fore variis in locis mihi frequentius contigit aspexisse, mirantibus illis quod inimicos nostros sic quoque nequaquam manducaremus. Et hoc pro certo maiestas vestra regia teneat; eorum consuetudines, quas plurimas habent, sic barbaræ sunt, ut hic nunc sufficienter satis enarrari non valeant. Et quoniam in meis hisce bis geminis navigationibus, tam varia diversaque, ac tam a nostris rebus et modis differentia perspexi, idcirco libellum quempiam, quem Quatuor dietas sive quatuor navigationes appello, conscribere paravi, conscripsique; in quo maiorem rerum a me visarum partem distincte satis juxta ingenioli mei tenuitatem collegi: verumtamen non adhuc publicavi. In illo vero quoniam omnia particulariter magis ac singillatim tanguntur, idcirco universalia hic solummodo prosequens, ad navigationem nostram priorem perficiendam, a qua paulisper digressus fueram, iam redeo. In hoc navigii nostri primordio notabilis commoditatis res non vidimus, idcirco, ut opinor, quod eorum linguam non capiebamus, præterquam nonnullam auri denotantiam, quod nonnulla indicia in tellure illa esse monstrabant. Hæccine vero tellus quod ad sui situm positionemque tam bona est, ut vix melior esse queat. Concordavimus autem, ut illam derelinquentes longius navigationem produceremus. Qua unanimitate suscepta, nos dehinc aridam ipsam collateraliter

[Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition primitive.]

steggiando di continuo la terra: nella quale face'mo molte sca-
le & haue'mo ragionamenti con molta gente: & alfine di certi
giorni fummo a tenere uno porto, doue *leuamo* grandissimo
pericolo: & piacque allo spirito. s. saluarci: & fu in questo mo
do. Fumo a terra in un porto, doue tronamo una populatione
fondata sopra lacqua come Venetia: erano circa 44. case gran
de ad uso di capa'ne fondate sopra pali grossissimi, & *teneuano*
le loro porte, o entrare di case ad uso di ponte leuatoi: & duna
casa sipoteua correre p. tutte, a causa de ponti leuatoi che gitta
uano di casa in casa: & come le gente di esse ciuedessino, mostra
rono hauere paura di noi, & disubito alzaron tutti eponti: &
stando a uedere questa marauiglia, uedemo uenire per elmare
circa de 22. Canoe, che sono maniera di loro nauili, fabricati
dun solo arbore: equali ue'nono alla uolta de nostri battelli, co
me simarauigliaisino di nostre effigie & habiti, & si tennon
Lontani. *larghi* da noi: & stando cosi, face'mo loro segnali ch' uenissino
a noi, assicurandoli con ogni segno di amista: & uisto che non
ueniuano, fumo a loro, & non ci aspectorono: ma si furono a
terra & con cenni cidixeno che aspectassimo, & che subito tor
nerebbono: & furono drieto a un monte, & no' tardoron mol
to qua'do tornorono, menauan seco 16. fanciulle delle loro, &
intraron con esse nelle loro canoe, & si ue'nono a battelli: & i'
ciaschedun battello nemisson 4. che tanto cimarauiglia'mo di
questo acto, quanto puo pensare V. M. & loro simissono co' le
loro canoe infra nostri battelli, uenendo co' noi parlando: di
modo che lo giudicamo segno di amista: & andando in questo
uede'mo uenire molta gente p. elmare notando, che ueniuano
dalle case: & come si uenissino appressando a noi senza sospe-
cto alcuno, in q'sto simostrorono alle porte delle case certe don
ne uecchie, dando grandissimi gridi & tirandosi ecapelli, mo
strando tristitia: p. ilche cifeciono sospectare, & ricorre'mo cia-
scheduno alle arme: & i' un subito le fanciulle ch' *teneuamo* ne
Allungarono. batelli, sigittorono almare & quelli delle canoe *sallargoron*
da noi, & cominciaron co' loro archi a saettarci: & quelli ch' ue
niano a nuoto, ciascuno traeua una lancia di basso nellacqua
piu coperta che poteuano: di modo che conosciuto eltradime'to
comincia'mo no' solo co' loro a difenderci, ma asprame'te a of-
fendergli, & sozobramo co' li battelli molte delle loro Almadie
Strage. o canoe, che cosi lechiamano, face'mo *istragho*, & tucti sigit
Abbandonate torono anuoto, lassando *dismanparate* le loro canoe, co' assai

(Traduction publiée la première fois le mois d'avril 1507.)

semper sectantes, necnon gyros multos scalasque plures circumeuntes, et interim cum multis variisque locorum illorum incolis conferentiam habentes, tandem certos post aliquot dies portui cuidam applicuimus, in quo nos grandi a periculo Altitono Spiritui complacuit eripere. Huius enim modi portum quamprimum introgressi fuimus, populationem unam eorum, hoc est, pagum aut villam super aquas, ut Venetiæ, positam comperimus, in qua ingentes XX ædes aut circiter erant in modum campanarum, ut prætactum est, effectæ, atque super ligneis vallis solidis et fortibus firmiter fundatæ, præ quarum porticibus levatitii pontes porrecti erant, per quos ab altera ad alteram tamquam per compactissimam stratam transitus erat. Igitur huiusmodi populationis incolæ quamprimum nos intuiti sunt, magno propter nos timore affecti sunt: quamobrem suos confestim pontes omnes contra nos elevaverunt et sese deinde in suis domibus abdiderunt. Quam rem prospectantibus nobis et haud parum admirantibus, ecce duodecim eorum lintres vel circiter, singulas ex solo arboris caudice cavatas, quo navium genere utuntur, ad nos interim per æquor adventare conspeximus, quorum naucleri effigiem nostram habitumque mirantes, ac sese circum nos undique ferentes nos eminus aspiciebant. Quos nos quoque ex adverso prospicientes, plurima eis amicitiæ signa dedimus, quibus eos ut ad nos intrepidi accederent exortabamur, quod tamen efficere contempserunt. Quam rem nobis percipientibus, mox ad eos remigare incepimus, qui nequaquam nos præstolati sunt, quinimo omnes confestim in terram fugerunt, datis nobis interim signis ut illos paulisper expectaremus, ipsi enim extemplo reversuri forent. Tumque in montem quemdam properaverunt, a quo eductis bis octo iuvenculis et in lintribus suis præfatis una secum assumptis, mox versus nos regressi sunt. Et post hæc ex iuvenculis ipsis quatuor in singulis navium nostrarum posuerunt, quem faciendi modum nos haud parum admirati tunc fuimus, prout vestra satis perpendere potest maiestas. Cæterum cum lintribus suis præmissis inter nos navesque nostras commixti sunt: et nobiscum sic pacifice loquuti sunt, ut illos amicos nostros fidelissimos esse reputaremus. Interea vero ecce quoque ex domibus eorum præmemoratis gens non modica per mare natitans adventare cœpit; quibus ita advenientibus et navibus nostris jam appropinquare incipientibus, nec tamen proinde mali quidquam adhuc suspicaremur, rursum ad earumdem domorum eorum fores vetulas nonnullas conspeximus, quæ immaniter vociferantes, et cœlum magnis clamoribus implentes, sibimet in magnæ anxietatis indicium proprios evellebant capillos: quæ res magnam mali suspicionem nobis tunc attulit. Tumque subito factum est, ut iuvenculæ illæ quas in nostris imposuerant navibus, mox in mare prosilirent, ac illi qui in lintribus erant, sese a nobis elongantes mox contra nos arcus suos intenderent, nosque durissime sagittarent; qui vero a domibus per mare natantes adveniebant, singuli latentes in undis lanceas ferebant, ex quibus eorum proditionem cognovimus. Et tum non solum nosmet magnanimiter defendere, verum etiam illos graviter offendere incepimus, ita ut plures eorum phaselos cum strage eorum non parva perfregerimus et penitus in ponto submerseri-

(Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition primitive.)

lor damno si furono notando aterra: moriron di loro circa 15.
o 20. & molti restoron feriti: & de nostri furon feriti 5. & tucti
scamporono gratia di Dio: pigliamo due delle fanciulle & dua
huomini: & fumo alle lor case, & entra'mo in epse, & in tut-
te non troua'mo altro ch' due uecchie & uno infermo: toglie'mo
loro molte cose, ma di pocha ualuta: & non uole'mo ardere lo
ro le case, perche ci pareua caricho di conscientia: & torna'mo
alli nostri battelli con cinque prigioni: & fumoci alle naui, &
mette'mo a ciaschuno de presi a paio di ferri in pie, saluo che
alle *moze:* & la nocte uegnente sifuggirono le due fanciulle &
uno delli huomini piu sottilme'te del mo'do: & laltro giorno *ac-
corda'mo* di *salire* di q'sto porto & andare piu inanzi: anda'mo
di co'tinuo allungho della costa, hauemo uista dunaltra gente
che poteua star discosto da questa. 80. leghe: & la troua'mo mol
to differe'te di lingua & di costumi: *accordamo* di *surgere*, & an
da'mo co' li battelli aterra, & uede'mo stare alla spiaggia, gran-
dissima gente, che poteuano essere *alpie* di 4000. anime: & co
me fumo giunti *co' terra*, no' ciaspectorono, & simissono a fug
gire p̧ eboschi *dismamparando* lor cose: salta'mo i' terra, & fu — Abbandonando.
mo per un ca'mino che andaua alboscho: & i' spatio dun tiro di
balestro troua'mo le lor trabacche, doue haueuon facto gran-
dissimi fuochi, & due stauano cocendo lor uiua'de & arrosten-
do di molti animali & pesci di molte sorte: doue uede'mo che ar-
rostiuano un certo animale ch' pareua un serpe'te, saluo ch' no'
teneua alia, & nella apparenza ta'to brutto, che molto cimara
uigla'mo della sua fiereza: Anda'mo cosi p̧ le lor case, o uero tra
bacche & haua'mo molti di questi serpe'te uiui, & eron legati
pe piedi, & *teuenano* una corda allo intorno del muso, ch' no'
poteuono aprire la bocca, come sifa a cani *alani*, p̧che no' mor — En hesp. *alano*, chien d'arrêt.
dino: eron di tanto fiero aspecto, che nessuno di noi no' ardiua
di torne uno, pensando ch' eron uenenosi: sono di grandeza di
uno cauretto & di lu'gheza braccia uno & mezo: *te'gono* epiedi
lunghi & grossi & armati co' grosse unghie: *tengono* la pelle du
ra, & sono di uarii colori: elmuso & faccia *tengon* di serpe'te:
& dal naso simuoue loro una cresta come una segha, che passa
loro p̧ elmezo delle schiene infino alla sommita della coda: in
co'clusione gligiudica'mo serpi & uenenosi, & segli ma'giauano:
troua'mo che faceuono pane di pesci piccholi che pigliauon del
mare, con dar loro prima un bollore, amassarli & sarne pasta
di essi, o pane, & li arrostiuano insulla bracie: cosi li mangia-

(Traduction publiée la première fois le mois d'avril 1507.)

mus; propter quod reliquis phaselis suis cum damno eorum maximo relictis, per mare natantes omnes in terram fugerunt, interemptis ex eis viginti vel circiter, vulneratis vero pluribus, et ex nostris quinque duntaxat læsis, qui omnes ex Dei gratia incolumitati restituti sunt. Comprehendimus autem et tunc ex prætactis juvenculis duas et viros tres, ac dehinc domos eorum visitabimus, et in illas introivimus: verum in eis quidquam, nisi vetulas duas et ægrotantem virum unicum, non invenimus. Quas quidem eorum domos igni succendere non voluimus, ob id quod conscientiæ scrupulum hoc ipsum esse formidabamus. Post hæc autem ad naves nostras cum prætactis captivis quinque remeavimus; et eosdem captivos præterquam juvenculas ipsas in compedibus ferreis alligavimus. Eædem vero juvenculæ captivorumque virorum unus pervenienti nocte a nobis subtilissime evaserunt. His itaque peractis, sequenti die concordavimus, ut relicto portu illo, longius secundum collem procederemus, percursisque LXXX fere leucis, gentem aliam quamdam comperimus, lingua et conversatione penitus a priore diversam conveniumusque ut classem inibi nostram ancoraremus, et deinde in terram ipsam cum naviculis nostris accederemus. Vidimus autem tunc ad litus in plaga gentium turbam IIII millia personarum vel circiter existere, qui cum nos appropiare persenserunt, nequaquam nos præstolati sunt, quinimo cunctis quæ habebant relictis, omnes in silvas et nemora diffugerunt. Tum vero in terram prosilientes et viam unam in silvas tendentem quantum est balistæ iactus perambulantes, mox tentoria plura invenimus, quæ ibidem ad piscandum gens illa tetenderat, et in illis copiosos ad decoquendas epulas suas ignes accenderat, ac profecto bestias ac plures variarum specierum pisces jam assabat. Vidimus autem inibi certum assari animal, quod erat, demptis alis quibus carebat, serpenti simillimum, tamque brutum ac silvestre apparebat, ut eius non modicum miraremur feritatem. Nobis vero per eadem tentoria longius progredientibus, plurimos huiuscemodi serpentes vivos invenimus, qui ligatis pedibus, ora quoque funibus ligata, ne eadem aperire possent, habebant, prout de canibus aut feris aliis, ne mordere queant, effici solet. Aspectum tam ferum eadem præ se ferunt animalia, ut nos illa venenosa putantes nullatenus auderimus contingere. Capreolis in magnitudine, bracchio vero cum medio in longitudine æqualia sunt. Pedes longos materialesque multum ac fortibus ungulis armatos, necnon et discolorem pellem diversissimam habent, rostrumque ac faciem veri serpentis gestant, a quorum naribus usque ad extremam caudam seta quædam per tergum sic protenditur ut animalia illa veros serpentes esse iudicaremus, et nihilominus eis gens præfata vescitur. Panem suum gens eadem ex piscibus quos in mari piscantur, efficiunt. Primum enim pisciculos ipsos in ferventi aqua aliquantisper excoquunt, deinde vero contundunt et compistant et in panes conglutinant, quos super prunas insuper torrent, et tandem inde postea manducant: hos quidem panes probantes quambonos esse re-

(Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition primitive.)

uano: proua'molo, & troua'mo che era buono: *teneuono* tante
altre sorte di mangiari, & maximo di fructe & radice, che sareb
be cosa *largha* raccontarle p̨ minuto: & uisto che la gente non
rieueniua, *accordamo* no' tocchare ne torre loro cosa alcuna per
miglior assicurarli: & lassamo loro nelle trabacche molte delle
cose nostre in luogo che le potessino uedere, & tornamoci p̨ la
nocte alle naui: & laltro giorno come uenisse eldi, uede'mo al
la spiaggia i'finita gente: & fumo aterra: & anchora che di noi
simostrassino paurosi, tutta uolta si assicurorono a tractare co'
noi. dandoci qua'to loro doma'dauamo: & mostrandosi molto
amici nostri, cidixeno ch' q'sto erono le loro habitationi, & che
eron uenuti, quiui p̨ fare pescheria: & cipregorono che fussimo
alle loro habitationi & populationi, p̨che ciuoleuano riceuere
come amici: & simisseno a tanta amista a causa di dua huomini
che teneuamo con esso noi presi, perche erano loro nimici: di
modo che uista tanta loro importunatione: facto nostro consi
glio, *accordamo* 28. di noi cristiani andare co' loro bene a or
dine, & co' fermo proposito, se necessario fusse, morire: et di
poi che fumo stati qui quasi tre giorni, fumo co' loro per terra
drento: & a tre leghe della spiaggia fumo co' una populatione
dassai gente & di poche case, p̨che no' eron piu che noue: doue
fumo riceuuti co' tante & tante barbarie ceremonie, che no' ba
sta la penna a scriuerle: che furono con li balli & canti & pianti
mescolati dallegreza, & con molte uiuande: & qui ste'mo la no
cte: doue ci offerseno le loro do'ne, ch' no' cipotauamo difende
re da loro: & *dipoi* dessere stati qui la nocte & mezo laltro gior
no, furon tanti epopuli che per marauiglia ciueniuano a uede
re, che erano senza *conto:* & li piu uecchi cipregauano ch' fussi
mo con loro ad altre populationi, che stauano piu drento in
terra, mostrando di farci gra'dissimo honore: per onde *accor
damo* di andare: & no' ui sipuo dire quanto honore cifeciono:
& fumo a molte populationi, tanto che ste'mo noue giorni nel
uiaggio, ta'to ch' di gia inostri christiani ch' eron restati alle naui
stauano co' sospecto di noi: & stando circa 18. leghe dre'to infra
terra, deliberamo tornarcene alle naui: & al ritorno era ta'ta la
gente si huomini come do'ne che uennon co' noi infino al ma-
re, che fu cosa mirabile: & se alcuno de nostri si*cansaua* del ca'-
mino, ci*leuauano* in loro reti molto *discansatame'te:* & alpas-
sare delli fiumi, che sono molti & molto grandi, con loro ar-
tificii cipassauano tanto sicuri, che no' *leuauamo* pericolo alcu

(Traduction publiée la première fois le mois d'avril 1507.)

perimus. Alia quoque quammulta esculenta cibariaque tam in fructibus quam in variis radicibus retinent, quæ longum enumerare foret. Cum autem a silvis ad quas aufugerant non redirent, nihil et rebus eorum, ut amplius de nobis securi fierent, auferre voluimus, quinimo in eisdem eorum tentoriis permulta de rebus nostris, in locis quæ perspicere possent, derelinquentes, ad naves nostras sub noctem repedavimus. Sequenti vero die, cum exoriri Titan inciperet, infinitam in litore gentem existere percepimus, ad quos in terram tunc accessimus. Et quamvis se nostri timidos ostenderent, seipsos tamen inter nos permiscuerunt, et nobiscum practicare ac conversari cum securitate cœperunt, amicos nostros se plurimum fore persimulantes, insinuantesque illic habitationes eorum non esse, verum quod piscandi gratia advenerant; et idcirco rogitantes, ut ad eorum pagos cum eis accederemus, ipsi et enim nos tanquam amicos recipere vellent. Et hanc quidem de nobis conceperant amicitiam, captivorum duorum illorum quos tenebamus occasione, qui eorum inimici erant. Visa autem eorum magna rogandi importunitate, concordavimus xxiii ex nobis cum illis in bono apparatu, cum stabili mente, si cogeret necessitas, omnes strenue mori. Cum itaque nobiscum per tres extitissent dies et tres cum eis per plagam terramque illam excessissemus leucas, ad pagum unum novem duntaxat domorum venimus, ubi cum tot tamque barbaris cærimoniis ab eis suscepti fuimus, ut scribere penna non valeat, ut puta cum choreis et canticis, ac planctibus hilaritate et lætitia mixtis, nec non cum ferculis cibariisque multis. Et ibidem nocte illa requievimus, ubi proprias uxores suas nobis cum omni prodigalitate obtulerunt: quæ quidem nos sic importune sollicitabant, ut vix eisdem resistere sufficeremus. Postquam autem illic nocte una cum media die perstitimus, ingens admirabilisque populus absque cunctatione stuporeque ad nos inspiciendos advenit, quorum seniores nos quoque rogabant, ut secum ad alios eorum pagos, qui longius in terra erant, commearemus, quod et quidem annuimus. Hic dictu facile non est, quantos ipsi nobis impenderunt honores. Fuimus autem apud quammultas eorum populationes, per integros novem dies cum ipsis euntes, ob quod nobis nostri qui in navibus remanserant retulerunt socii, se idcirco plerumque in anxietate timoreque non minimo extitisse. Nobis autem bis novem leucis aut circiter in eorum terra existentibus, ad naves nostras repedare proposuimus. Et quidem nostro in regressu tam copiosa ex eis virorum ac mulierum multitudo accurrit, qui nos usque ad mare prosequuti sunt, ut hoc ipsum mirabile foret. Cumque nostri quempiam ex itinere fatigatum iri contingeret, ipsi nos sublevabant, et in suis retiaculis, in quibus dormiunt, studiosissime subvehebant. In transitu quoque fluminum, quæ apud eos plurima sunt et maxima, sic nos cum suis artificiis secure transmittebant, ut nulla usquam pericula pertimesceremus. Plurimi etiam eorum nos comitabantur rerum suarum

[Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition primitive.]

no, & molti di loro ueniuano caricchi delle cose che ci haue-
uon date, che eron nelle loro reti per dormire, & piumaggi
molto ricchi, molto archi & freccie, infiniti pappagalli di ua
rii colori: & altri *traeuano* con loro carichi di loro manteni- Portavano.
menti, & di animali: che maggior marauiglia uidiro, che per
bene auenturato siteneua quello, che hauendo a passere una
acqua, cipoteua portare adosso: et giuncti che fumo a ma-
re, uenuto nostri battelli, entra'mo i' epsi: et era ta'ta la calcha
che loro faceuano p̦ entrare nelli battelli, et uenire a uedere
le nostri naui, ch' cimarauigliauamo: & con li battelli *leua'mo*
di epsi quanti pote'mo, & fumo alle naui, & tanti ue'nono a
nuoto, che citene'mo per impacciati per uederci tanta gente
nelle naui, che erano piu di mille anime tucti nudi & senza
arme: marauigliauonsi delli nostri *apparecchi* & artifici, & Attrezzi.
grandeza delle naui: et con costoro ciaccadde cosa ben da ri-
dere, che fu, che *accorda'mo* di sparare alcune delle nostre ar
tiglierie, & quando sali eltuono, la maggior parte di loro p̦
paura sigittorono a nuoro no' altrimenti che sifanno li ranoc
chi ch' stanno alle prode, che uedendo cosa paurosa, sigitton-
nel pantano, tal fece quella gente: & quelli che restoron nelle
naui, stauano tanto temorosi, che cenepentimo di tal facto:
pure li assicura'mo con dire loro che co' quelle armi amazaua-
mo enostri nimici: et haue'do *folgato* tucto elgiorno nelle na Spassato: en port. *folgado.*
ui, dice'mo loro che sene andassino, perche uolau'am parti-
re la nocte & cosi sipartiron da noi co' molta amista, & amo
re sene furono a terra. In questa gente, & in loro terra conob
bi & uiddi tanti de loro costumi & lor modi di uiuere, che no'
curo di *allargharmi* in epsi: perche sapra V. M. come in cia- Allungarmi.
scuno delli miei uiaggi ho notate le cose piu marauigliose: &
tutto ho ridocto in un uolume in stilo di geografia: & le inti-
tulo LE QUATTRO GIORNATE: nella quale opera sicontiene le cose p̦
minuto & per anchora no' sene data fuora copia, perche me
necessario conferirla. Questa terra e, populatissima, & di gen
te piena, & dinfiniti fiumi, animali pochi: sono simili a no-
stri, saluo Lioni, Lonze, cerui, Porci, capriuoli, & danii: &
questi ancora *tenghono* alcuna difformita: no' *te'ghono* caual
li ne muli, ne co' reuerentia asini, ne cani, ne di sorte alcuna
bestiame peculioso, ne uaccino: ma sono ta'ti li altri animali
che *te'ghono* & tucti sono saluatichi, & di nessuno siseruono
per loro seruitio, che no' siposson contare. Che diremo daltri
b. i.

(Traduction publiée la première fois le mois d'avril 1507.)

onusti, quas nobis dederant, illas retinculis illis quibus dormiunt vectantes, plumaria videlicet prædita necnon arcus multos sagittasque multas ac infinitos diversorum colorum psittacos. Alii quoque complures supellectilem suam totam ferentes, animalia etiam sua ducebant. Et quiddam admirabile dicam, quod is fortunatum se felicemque[1] putabat qui in transmeandis aquis nos in collo dorsove suo transvectare poterat. Quamprimum autem ad mare pertigimus, et phaselos nostros conscendere voluimus, in ipso phaselorum nostrorum ascensu, tanta ipsorum nos comitantium et nobiscum ascendere concertantium, ac naves nostras videre concupiscentium pressura fuit, ut nostri idem phaseli pene præ pondere submergerentur. In ipsis autem nostris eisdem phaselis recepimus ex eis quotquot potuimus, ac eos ad naves nostras usque perduximus. Tanti etiam illorum per mare natantes et una nos concomitantes advenerunt, ut tot adventare molestiuscule ferremus, cum siquidem plures quam mille in nostras naves, licet nudi et inermes, introivissent, apparatum artificiumque nostrum necnon et navium ipsarum magnitudinem mirantes. Ast tunc quiddam risu dignum accidit: nam cum machinarum tormentorumque bellicorum nostrorum quædam exonerare concuperemus, et propter hoc imposito igne machinæ ipsæ horridissime tonuissent, pars illorum maxima, audito huiuscemodi tonitruo, sese in mare natitans præcipitavit, veluti solitæ sunt ranæ in ripa sedentes, quæ si fortassis tumultuosum quidquam audiunt, sese in profundum luti latitaturæ immergunt, quemadmodum et gens illa tunc fecerunt, illique eorum qui ad naves aufugerant, sic tunc perterriti fuerunt, ut nos facti nostri nosmet reprehenderemus. Verum illos mox securos esse fecimus, nec amplius stupidos esse permisimus, insinuantes eis quod cum talibus armis hostes nostros perimeremus. Postquam autem illos illa tota die in navibus nostris festive tractavimus, ipsos a nobis abituros esse monuimus, quoniam sequenti nocte nos abhinc abscedere cupiebamus. Quo audito, ipsi cum summa amicitia benevolentiaque mox a nobis egressi sunt. In hac gente eorumque terra quammultos eorum ritus vidi cognovique, in quibus hic diutius immorari non cupio, cum postea nosse vestra queat maiestas qualiter in quavis navigationum harum mearum magis admiranda annotatuque digniora conscripserim, ac in libellum unum stilo geographico collegerim, quem libellum QUATUOR DIÆTAS intitulavi, et in quo singula particulariter et minutim notavi: sed hactenus a me non emisi, ob id quod illum adhuc revisere collationareque mihi necesse est. Terra illa gente multa populosa est, ac multis diversisque animalibus et nostris paucissime similibus undique densissima, demptis leonibus, ursis, cervis, suibus, capreolisque et damis, quæ et quidem deformitatem quamdam a nostris retinent. Equis ac mulis, asinisque et canibus ac omni minuto pecore, ut sunt oves et similia, necnon et vaccinis armentis penitus carent: veruntamen aliis quampluribus variorum generum animalibus, quæ non facile dixerim, abundantes sunt; tamen omnia silvestria sunt, quibus in suis agendis minime utuntur. Quid plura? Hi tot

[Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition primitive.]

uccelli: che son tanti & di tante sorte & colori di penne, che e-
marauiglia uederli. La terra e, molto amena & fructuosa, pie
na di grandissime selue & boschi: & sempre sta uerde che mai
non perdo foglia. Le fructe son tante, che sono fuora di nume
ro, & difforme altucto dalle nostre. Questa terra sta dentro del
la torrida zona giuntamente, o *di basso* del pararello, che de-
scriue eltropico di *cancer:* doue alza elpolo dello orizonte 23
gradi nel fine del secondo clyma. Vennonci a uedere molti
popoli, & si marauigliauano delle nostre effigie & di nostra
biancheza: & ci domandoron donde uenauamo: & dauamo
loro ad inte'dere, che uenauamo dal cielo, & che andauamo a
uedere el mo'do, & lo credeuano. In questa terra pone'mo fon
te di baptesimo: & infinita gente sibaptezo, & cichiamauano
in lor lingua *carabi*, che uuol dire huomini di gran *sauido-
ria*. Partimo di questo porto: la prouincia sidice Lariab: &
nauiga'mo allungo della costa sempre a uista della terra, tan
to che corre'mo dessa 870 * leghe tutta uia uerso el maestrale,
faccendo per epsa molte scale & tractando con molta gente:
& in molti luoghi *rischarta'mo* oro ma non molta quanti-
ta che assai face'mo in discoprire la terra, & di sapere che *te
neuano* oro. Erauamo gia stati 13. mesi nel uiaggio: & di gia
enauili & li *apparecchi* erono molto co'sumati, & li huomini
cansati: acchorda'mo di comune consiglio porre le nostre na-
ui amonte, & ricorrerle per stancharle, che faceuano molta
acqua, & *calefatar*le & *brear*le dinnouo, & tornarcene per la
uolta di Spagna: et qua'do questo delibe'ra'mo, *stauamo giun
ti* con un porto elmiglior del mondo: nel quale entra'mo con
le nostre naui: doue troua'mo infinita gente: la quale con mol
ta amista ciriceue: & in terra face'mo un bastione con li nostri
battelli & con tonelli & botte & nostre artiglierie, che gioca-
uano per tucto: et discharichate & alloggiate nostre naui, le ti-
ramo in terra, & le *corregge'mo* di tucto quello che era ne-
cessario: & la gente di terra ci dette gra'dissimo aiuto: & di con-
tinuo ciprouedeuono delle loro uiuande: che in q'sto porto po
che ghusta'mo delle nostre che cifeciono buon giuoco: perche
tenauamo elmantenimento per la *uolta* pocho & tristo: doue
sto'mo 37. giorni: et andamo molte uolte alle loro populatio
ni: doue cifaceuono grandissimo honore: et uolendoci parti
re per nostro uiaggio, cifeciono richiamo di come certi tem-
pi dellano neniuaoo per la uia di mare i' questa lor terra una
gente molte crudele, & loro nemici: & conrtadimenti,* o con

Sotto: port. *debaixo*. Cancro.

Sapienza.

* Nous verrons comment Vespuce a dû avoir écrit 870. Port. *resgatar:* comprare.

Stracacti: en lesp. et port. *cansados*.

Spalmare & impeciare.

Racconciamo.

* On doit lire *contradimenti*.

(Traduction publiée la première fois le mois d'avril 1507.)

tantisque diversorum modorum ac colorum pennarumque aitibus fecundi sunt, ut id sit visu charritque mirabile. Regio siquidem illa multum amœna fructiferaque est, silvis ac nemoribus maximis plena, quæ omni tempore virent, nec eorum unquam folia fluunt. Fructus etiam innumerabiles et nostris omnino dissimiles abent. Haccine tellus in torrida zona sita est directe sub parallelo qui Cancri tropicum describit, unde polus horizontis eiusdem se viginti tribus gradibus elevat in fine climatis secundi. Nobis autem inibi existentibus, nos contemplatum populus multus advenit effigiem albedinemque nostram mirantes: quibus unde veniremus sciscitantibus, e cœlo invisendæ terræ gratia nos descendisse respondimus, quod et utique ipsi credebant. In hac tellure baptisteria fontesve sacros plures instituimus, in quibus eorum infiniti sepsos baptizari fecerunt, se eorum lingua charaibi, hoc est, magnæ sapientiæ viros vocantes. Et provincia ipsa Parias ab ipsis nuncupata est. Postea autem portum illum terramque derelinquentes ac secundum collem transnavigantes et terram ipsam visu semper sequentes, DCCCLXX leucas a portu illo percurrimus, facientes gyros circuitusque interim multos et cum gentibus multis conversantes practicantesque: ubi in plerisque locis aurum, sed non in grandi copia, emimus, cum nobis terras illas reperire, et si in eis aurum foret, tunc sufficeret cognoscere. Et quia tunc tredecim jam mensibus in navigatione nostra persitteramus, et navalia nostra apparatusque nostri toti pene consumpti erant, hominesque labore perfracti, communem internos de restaurandis naviculis nostris, quæ aquam undique recipiebant, et repetenda Hispania inivimus concordiam: in qua dum persisteremus unanimitate prope portum unum eramus totius orbis optimum, in quem cum navibus nostris introeuntes, gentem ibidem infinitam invenimus, quæ nos cum magna suscepit amicitia. In terra autem illa naviculam unam cum reliquis naviculis nostris ac doliis novam fabricavimus, ipsasque machinas nostras ac tormenta bellica, quæ in aquis undique pene peribant, in terram suscepimus, nostrasque naves ab eis exoneravimus, et post hæc in terram traximus et refecimus, correximusque, et penitus reparavimus. In qua re eiusdem telluris incolæ non parvum nobis adjuvamen exhibuere: æquo animo nobis de suis victualibus ex affectu largiti sponte sua fuere, propter quod inibi perpauca de nostris consumpsimus: quam quidem rem ingenii pro beneplacito duximus, cum satis tenuia tunc teneremus, cum quibus Hispaniam nostram non nisi indigentes repetere potuissemus. In portu autem illo XXXVII diebus perstitimus, frequentius ad populationes eorum cum eis euntes, ubi singuli nobis non parvum exhibebant honorem. Nobis autem portum eumdem exire et navigationem nostram reflectere concupiscentibus, conquesti sunt illi gentem quamdam valde ferocem et eis infestam existere, qui certo anni tempore per viam maris in ipsam eorum terram per insidias ingressi, nunc proditorie,

[Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition primitive.]

forza amazauano molti di loro, & selimengiauano: & alcu-
ni *captiuauano*, & gli*leuauan* presi alle lor case, o terra: & ch'
apena sipoteuono defendere da loro, faccendoci segnali che
erano gente di isole, & poteuono stare drento in mare 100 le
ghe: et con tanta affectione cidiceuano questo, che lo crede'-
mo loro: & promette'mo loro di uendicarli di tanta ingiuria:
& loro restoron molto allegri di q'sto: et molti di loro li offer
sono di uenire con esso noi, ma no' gliuolemo *leuare* per mol
te cagioni, saluo che ne*leuamo* septe, co' conditione che si ue
nissino poi in *canoe:* perche no' ciuolauamo obligare a *tor-*
narli a loro terra: & furon contenti: et cosi cipartimo da que-
ste genti lassandoli molto amici nostri: et *rimediate* nostri — Riparate.
naui, & nauigando septe giorni alla uolta del mare p. eluen- — Entre N. E. et E.
to infra greco & leuante: et alcapo delle septe giorni riscon-
tramo nelle isole, che eron molte, & alcune populate, & al
tre deserte: & *surge'mo* con una di epse: doue uedemo molta
gente che la chiamauano Iti: et *stipati* enostri battelli di buo- — Equipaggiati: hesp. et port. *equipados*.
na gente, & in ciaschuno tre tiri di bombarde, fumo alla uol
ta di terra: doue trouamo stare al*pie* di 400. huomini & mol
te don'e, & tucti *disnudi* come epassati. Eron di buon corpo: — Sgnudi
& ben pereuano huomini bellicosi: perche erono armati di lo
ro armi, che sono archi, saette & lance: et la maggior parte
di loro *teneuano* tauolaccine quadrate: & di modo selepone
uano che non glimpediuono el trarre dello archo: et come
fumo a circha di terra con li battelli ad un tiro darcho, tutti
saltoron nellacqua a tirarci saette, & *difender*ci che con sal-
tassimo i' terra: & tutti eron dipincti ecorpi loro di diuersi colo
ri, & impiumati co' penne: & cidiceuano le *lingue* ch' non noi — Interpetratori: en port. *linguas*.
erano, che qua'do cosi simostranano dipincti & i'piumati, che
danon signale diuoler co'battere: & ta'to perseueroron i' *defen*
*der*ci la terra, che fumo sforzati a giocare co' nostre artiglie
rie: et come sentirono el tuono & uidono de loro cader morti
alchuni, tucti sitrasseno alla terra: per onde facto nostro co'si-
glio, *accorda'mo* saltare i' terra 42. di noi: & se ciaspectassino,
combatter con loro: cosi saltati i' terra co' nostre armi, loro si
uennono a noi, & combattemo a circha duna hora, ch' poco
uantaggio *leua'mo* loro, saluo ch' enostri balestrieri & spingar
dieri ne amazauano alcuno & loro feriron certi nostri: & que
sto era, p.che no' ci aspectauano no' altiro di lancia ne di spa-
da: et tanta forza ponemo alfine, che uenimo altiro delle
b. ii.

(Traduction publiée la première fois le mois d'avril 1507.)

nunc per vim quammultos eorum interimerent, manducarentque deinde; alios vero in suam terram suasque domos captivatos ducerent, contra quos ipsi se vix defendere possent, nobis insinuantes, gentem illam quamdam inhabitare insulam, quæ in mari leucis centum aut circiter erat. Quam rem ipsi nobis cum tanto affectu ac querimonia commemoraverunt, ut eis ex condolentia magna crederemus, promitteremusque ut de tantis eos vindicaremus injuriis: propter quod illi lætantes non parum effecti, sese nobiscum venturos sponte sua propria obtulerunt. quod plures ob causas acceptare recusavimus, demptis septem, quos data conditione recepimus, ut soli in suis lintribus in propria remearent, quoniam reducendorum eorum curam suscipere nequaquam intendebamus, cui conditioni ipsi quamgratanter acquieverunt. Et ita illos amicos nostros plurimum effectos derelinquentes, ab eis abscessimus. Restauratis autem reparatisque navalibus nostris, septem per gyrum maris, vento inter græcum et levantem nos ducente, navigavimus dies. Post quos plurimis obviavimus insulis, quarum quidem aliæ habitatæ, aliæ vero desertæ erant. Harum igitur uni tandem appropinquantes et naves nostras inibi sistere facientes, vidimus ibidem quammaximum gentis acervum, qui insulam illam Ity nuncupabant; quibus prospectis et naviculis phaselisque nostris viris validis et machinis tribus stipatis, terræ eidem vicinius appropinquantes, quadringentos viros cum mulieribus quammultis juxta litus esse conspeximus: qui, ut de prioribus habitum est, omnes nudi meantes, corpore strenuo erant, necnon bellicosi plurimum validique apparebant, cum siquidem omnes armis suis, arcubus videlicet et sagittis lanceisque armati essent, quorum quoque complures parmas etiam quadratave scuta gerebant, quibus sic opportune sese præmuniebant, ut eos in jaculandis sagittis suis in aliquo non impedirent. Cumque cum phaselis nostris terræ ipsi quantus est sagittæ volatus appropinquassemus, omnes citius in mare prosilierunt, et infinitis emissis sagittis sese contra nos strenue, ne in terram descendere possemus, defendere occeperunt. Omnes vero per corpus diversis coloribus depicti, et variis volucrum pennis ornati erant: quos hi qui nobiscum venerant aspicientes, illos ad præliandum paratos esse quotiescumque sic picti aut avium plumis ornati sunt, nobis insinuaverunt. In tantum autem introitum terræ nobis impedierant, ut maxivomas machinas nostras in eos coacti fuerimus emittere, quarum audito tumultu impetuque viso, necnon ex eis plerisque in terram mortuos decidisse prospectis, omnes in terram sese receperunt. Tumque facto inter nos consilio XLII de nobis in terram post eos concordavimus exilire, et adversus eos magno animo pugnare, quod et quidem fecimus. Nam tum adversum illos in terram cum armis nostris prosiluimus, contraque illi sic sese nobis opposuerunt, ut duabus ferme horis continuum invicem gesserimus bellum, præter id quod de eis magnam faceremus victoriam, demptis eorum perpaucis, quos balistarii colubrinariique nostri suis interemerant telis; quod idcirco ita effectum est, quia seipsos a nobis ac lanceis ensibusque nostris subtiliter subtrahebant. Verumtamen tanta demum in eos in-

(Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition primitive.)

spade, & come ghustassino le nostri armi, simissono in fuga
per emonti & boschi, & ci lascioron uincitori del campo con
molti di loro morti & assai feriti: & per questo giorno non tra·
uaglia'mo altrime'ti di dare loro drieto, perche *stauamo* mol
to affatichati, & cene torna'mo alle naui con tanta allegreza
de septe huomini che con noi eron uenuti, che no' capriuano
in loro: & uenendo laltro giorno, uede'mo uenire per la terra
gran numero di gente, tutta uia con segnali di battaglia so-
nando corni, & altri uarii strumenti che loro usan nelle guer
re: & tucti dipincti & impiumati, che era cosa bene strana a
uederli: il perche tucte le naui fecion consiglio, & fu delibera
to poi che questa gente uoleua con noi nimicitia, che fussimo
a uederci con loro, & di fare ogni cosa per farceli amici: in ca
so che no' uolessino nostra amista, che li tractassimo come ni-
mici, & che qua'ti nepotessimo pigliare di loro, tucti fussino
nostri schiaui: et armatici come *miglior* potauamo, fumo al
Impedirono. la uolta di terra, & non ci*difesono* elsaltare in terra, credo per
paura delle bombarde: & salta'mo i' terra 57. huomiui in quat
tro squadre, ciaschun capitano con la sua gente: & fumo alle
mani con loro: & *dipoi d*una lungha battaglia morti molti
di loro glimette'mo i' fuga, & seguimo lor drieto fiuo a una
populatione, haue'do preso circa di 250. di loro, & ardemo
la populatione, & cenetornamo con uictoria & con 250 pri
gioni alle naui, lasciando di loro molti morti & feriti, & de
nostri no' mori piu che uno, & 22 feriti, ch' tucti scamporo-
no, dio sia ringratiato. Ordina'mo nostra partita, & li septe
huomini che cinque ne eron feriti, presono una *canoe* del
la isola, & co' septe prigioni che de'mo loro quattro don'e &
tre huomini, sene tornorono allor terra molto allegri, mara
uiglia'dosi delle nostre forze: & noi *alsi* facemo uela p. Spagna
con 222 [1] prigioni schiaui: & giugnemo nel porto di Calis adi
15. doctobre 1498. doue fumo ben riceuuti, & uende'mo no-
stri schiaui. Questo e, quello che miacchadde in questo mio pri
mo uiaggio di piu notabile.

¶ Finisce elprimo Viaggio.

¶ Comincia elsecondo.

(Traduction publiée la première fois le mois d'avril 1507.)

currimus violentia, ut illos cum gladiis mucronibusque nostris comminus attingeremus. Quos quidem cum persensissent, omnes in fugam per silvas et nemora conversi sunt, ac nos campi victores, interfectis ex eis vulneratisque plurimis, destruerunt. Hos autem pro die illa longiore fuga nequaquam insequi voluimus, ob id quod fatigati nimium tunc essemus: quin potius ad naves nostras cum tanta septem illorum qui nobiscum venerant, remeavimus lætitia, ut tantum in se gaudium vix ipsi suscipere possent. Sequenti autem adventante die, vidimus per insulam ipsam copiosam gentium appropinquare catervam, cornibus instrumentisque aliis quibus in bellis utuntur buccinantem: qui et quoque depicti omnes ac variis volucrum plumis ornati erant, ita ut intueri mirabile foret. Quibus perceptis, ex inito rursum inter nos deliberavimus consilio, ut si gens hæc nobis inimicitias pararet, nosmet omnes in unum congregaremus videremusque mutuo semper, ac interim satageremus, ut amicos nobis illos efficeremus: quibus amicitiam nostram non recipientibus, illos quasi hostes tractaremus, ac quotquot ex eis comprehendere valeremus, servos nostros ac mancipia perpetua faceremus: et tunc armatiores ut potuimus, circa plagam ipsam in gyrum nos collegimus. Illi vero, ut puto, præ machinarum nostrarum stupore nos in terram tunc minime prohibuerant exilire. Exivimus igitur in eos in terram quadrifariam divisi, LVII viri singuli decurionem suum sequentes, et cum eis longum manuale gessimus bellum. Verumtamen post diuturnam pugnam plurimumque certamen nec non interemptos ex eis multos, omnes in fugam coegimus, et adusque populationem eorum unam persequuti fuimus; ubi comprehensis ex eis XXV captivis, eamdem eorum populationem igni combussimus, et insuper ad naves nostras cum ipsis XXV captivis repedavimus, interfectis ex eadem gente vulneratisque plurimis, ex nostris autem interempto duntaxat uno, sed vulneratis XXII, qui omnes ex Dei adiutorio sanitatem recuperaverunt. Cæterum autem recursu in patriam per nos deliberato ordinatoque, viri septem illi, qui nobiscum illuc venerant, quorum quinque in præmisso bello vulnerati extiterant, phaselo uno in insula illa arrepto, cum captivis septem quos illis tribuimus, tres videlicet viros et quatuor mulieres, in terram suam cum gaudio magno et magna virium nostrarum admiratione regressi sunt. Nosque Hispaniæ viam sequentes, Calicium tandem repetivimus portum, cum CCXXII captivatis personis, decimo quinto Octobris die, anno Domini MCCCCXCIX.[2] Ubi lætissime suscepti fuimus, ac ibi eosdem captivos nostros vendidimus. Et hæc sunt quæ in hac navigatione nostra priore annOtatu digniora conspeximus.

[1] Nous dirons comment on aurait pu se tromper, lisant 222 au lieu de 22.

[2] 1499 au lieu de 1498.

[Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition primitive.]



QUanto alsecondo Viaggio, & quello che in epso uiddi
piu degno di memoria, e, quello che qui segue. Partimo
del porto di Calis tre naui di co'serua adi 16. di Maggio 1499
& comincia'mo nostro ca'mino adiritti alle isole del cauo uer-
de passando a uista della isola di gran Canaria: et tanto na
uigamo, che fumo a *tenere* ad una isola, che sidice lisola del
fuoco: et qui facta nostra prouisione dacqua & di legne, pi-
glia'mo nostra nauigatione per illibeccio: & in 44. giorni fu S. O.
mo a *tenere* ad una nuova terra: & la giudica'mo essere terra
ferma, & continua con la disopra si fa mentione: la quale e, si
tuata drento della torrida zona, & fuora della linea equino-
ctiale alla parte dello austro: sopra laquale alza el polo del me
ridione 5. gradi fuora dogni clyma: & *dista* dalle decte isole
per eluc'to libeccio 500. leghe: & troua'mo essere equali egior
ni con le nocte: p̧che fumo ad epsa adi 27. di Giugno, quan
do elsole sta circa del tropico di cancer: la qual terra troua'mo
essere tucta *annegata* & piena di grandissimi fiumi. In questo Allagata: en hesp, *anegada*
principio no' uede'mo gente alcuna: *surge'mo* con nostre naui
& butta'mo fuora enostri battelli: fumo con epsi aterra, & co
me dico, la troua'mo piena di grandissimi fiumi, & *annegata*
b. iii

(Traduction publiée la première fois le mois d'avril 1507.)

DE SECUNDARIÆ NAVIGATIONIS CURSU.

Quantum ad secundariæ navigationis cursum, et ea quæ in illa memoratu digna conspexi, dicetur in sequentibus. Eamdem igitur inchoantes navigationem, Calicium exivimus portum anno Domini M.CCCCLXXXIX* Maii die. Quo exitu facto nos cursum nostrum Campiviridis ad insulas arripientes, necnon ad insularum magnæ Canariæ visum transabeuntes, in tantum navigavimus, ut insulæ cuidam, quæ Ignis insula dicitur, applicaremus: ubi facta nobis de lignis et aqua provisione, et navigatione nostra rursum per lebeccium ventum incepta, post enavigatos XIX dies terram quamdam novam tandem tenuimus, quam quidem firmam existere censuimus, contra illam de qua facta in superioribus mentio est, et quæ quidem terra in zona torrida extra lineam æquinoctialem ad partem Austri sita est: supra quam meridionalis polus se quinque exaltat gradibus extra quodcumque clima, distatque eadem terra a prænominatis insulis, ut per lebeccium ventum constabat, leucis quingentis. In qua terra dies cum noctibus æquales XXVII Iunii, cum sol in cancri tropico est, existere reperimus. Eamdem terram in aquis omnino submersam, necnon magnis fluminibus perfusam esse invenimus, quæ et quidem semet plurimum viridem et proceras altissimasque arbores habentem monstrabat, unde neminem in illa esse tunc percepimus. Tum vero constitimus et classem nostram ancoravimus, solutis nonnullis phaselis, cum quibus in terram ipsam accedere tentavimus. Porro nos aditum in illam quærentes,

* 1489 au lieu de 1499.

(Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition primitive.)

per grandissimi fiumi che troua'mo: & la *co'mette'mo* in molte parti per uedere se potessimo entrare p, epsa: & per le grandi acque ch' *traeuono* efiumi, con qua'to trauaglio pote'mo, no' troua'mo luogho che non fussi *annegato:* uede'mo per efiumi molti segnali di come la terra era populata: & uisto ch' p, questa parte non la potauamo entrare, *accorda'mo* tornarcene alle naui, & di *co'metterla* p, altra parte: & *leuata'mo* nostre anchore, & nauica'mo infra leuante & scilocccho, costeggiando di continouo la terra, che cosi sicorreua, & in molte parti la *co'mette'mo* in spatio di 40. legho: & tucto era tempo perduto: troua'mo in questa costa che le corrente del mare erano di tanta forza, che non cilasciauano nauigare, & tucte correuano dallo scilocccho almaestrale: di modo che uisto tanti inconuenienti per nostra nauicatione, facto nostro co'siglio, *accorda'mo tornare* la nauicatione alle parte del maestrale: & tanto uauica'mo allungho della terra, che fumo a tenere un bellissimo porto: el quale era causato da una grande isola, che sta ua allentrata, & drento si faceua una grandissima *insenata:* & nauicando p, entrare in epso, prolungaudo la isola, haue'mo uista di molta gente: et allegratici, uidirizza'mo nostre naui per *surgere* doue uedauamo la gente, ch' porauamo stare piu almare circa di quattro leghe: et nauicando in questo modo, haue'mo uista duna *canoe*, che ueniua co' alto mare: nellaqua le ueniua molta gente: & *accorda'mo* di *hauerla alla mano:* & *face'mo la uolta* con. nostre naui sopra epsa con ordine ch' noi non la perdessimo: & nauicando alla uolta sua con fresco tempo, uede'mo che stauano fermi co' remi alzati, credo per marauiglia delle nostre naui: & come uidono che noi ci audauamo apressando loro, messono eremi nellaqua, & cominciorono a nauicare alla uolta di terra: & come i' nostra co'pagnia uenisse una carouella di 45. tonelli molto buona della uela, sipuose a *barlouento* della *canoe:* & quando le parue tempo darriuare sopra epsa, *allargo* li *apparecchi*, & uenne alla uolta sua, & noi *alsi:* et come la 'carouelletta pareggiasse con lei & no' la uolessi inuestire, la passo, & poi rimase sotto uento: & come siuedessino a uantaggio, cominciarono a far forza co remi p, fuggire: & noi che troua'mo ebattelli per poppa gia *stipati* di buona gente, pensand ch' la piglierebbono: & trauagliorono piu di due hore, & infine se la carouelletta in al-

Entre E. et S. E.

(Traduction publiée la première fois le mois d'avril 1507.)

et circum eam sæpius gyrantes, ipsam ut prætactum est, sic fluminum undis ubique perfusam invenimus, ut nusquam locus esset, qui maximis aquis non immadesceret. Vidimus tamen interim per flumina ipsa signa quammulta, quemadmodum ipsa eadem tellus inhabitata esset et incolis multis fœcunda. At quoniam eadem signa consideraturi, in ipsam descendere nequibamus, ad naves nostras reverti concordavimus, quod et quidem fecimus. Quibus abhinc exancoratis, postea inter levantem et seroccum ventum collateraliter secundum terram, sic spirante vento, navigavimus, pertentantes sæpius interim, pluribus quam quadraginta durantibus leucis, si in ipsam penetrare insulam valeremus. Qui labor omnis inanis extitit, cum siquidem illo in latere maris fluxum, qui a serocco ad magistralem abibat, sic violentum comperimus, ut idem mare se navigabile non præberet. Quibus cognitis inconvenientibus, consilio facto convenimus, ut navigium nostrum per mare ad magistralem reflecteremus: tumque secundum terram ipsam in tantum navigavimus, ut tandem portui uni applicaremus, qui bellissimam insulam bellissimumque sinum quemdam in eius ingressu tenebat. Supra quem nobis navigantibus, ut in illum introire possemus, immensam in insula ipsa gentium turbam a mari quatuor leucis aut circiter distantem vidimus. Cuius rei gratia læti non parum extitimus. Igitur paratis naviculis nostris, ut in eamdem insulam vaderemus, lintrem quamdam, in qua personæ complures erant, ex alto mari venire vidimus: propter quod tunc convenimus, ut eis invasis ipsos comprehenderemus; et tunc in illos navigare, et in gyrum, ne evadere possent, circumdare occœpimus. Quibus sua quoque vice nitentibus, vidimus illos, aura temperata manente, remis suis omnibus sursum erectis, quasi firmos ac resistentes se significare velle; quam rem sic idcirco illos efficere putavimus, ut inde nos in admirationem converterent. Cum vero sibi nos cominus appropinquare cognovissent, remis suis in aquam conversis, terram versus remigare incœpere. At tunc nobiscum carbasum unam quadraginta quinque doliorum, volatu celerrimam educebamus, quæ tunc tali navigio delata est, ut subito ventum super eos obtineret. Cumque irruendi in illos advenisset commoditas, ipsi sese apparatumque suum in phaselo suo ordinate spargentes, se quoque ad navigandum accinxerunt. Itaque cum eos præteriissemus, ipsi fugere conati sunt. At nos, nonnullis tunc expeditis phaselis, validis viris stipatis, illos tunc comprehendere putantes, mox in eos incurrimus: contra quos bis geminis fere horis nobis nitentibus, nisi carbasus nostra quæ cursus eos præterierat, rursum super eos reversa

(Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition primitive.)

tra uolta non tornaua sopra epsa, la perdauamo: & come si
uiddeno strecti dalla carouella & da battelli tucti sigittarono
almare, che poteuono essere 70. huomini: & *distauano* da ter
ra circa di due leghe: & segue'doli co' battelli, in tutto elgiorno
no' nepote'mo pigliare piu ch' dua, che fu p̨ *acerto:* glialtri tut
ti si furono a terra a saluame'to: & nella *canoe* restarono 4.
fanciulli: equali non eron di lor generatione, che li *traeuano*
presi dallaltra terra: & li haueuano castrati, che tucti eron sen
za membro uirile, & con la piaga frescha: di che molto ci ma
rauiglia'mo: & messi nelle naui, cidixeno per segnali, che li
haueuon castrati p̨ mangiarseli: & sape'mo costoro erano una
gente, che sidicono Camballi, molto efferati, ch' mangiono
carne humana. Fumo con le naui, *leuando* con noi la *Canoe*
per poppa alla uolta di terra, & *surge'mo* a meza legha: & co
me aterra uedessimo molta gente alla spiaggia, fumo co' bat
telli aterra, & *leua'mo* con epso noi edua huomini * che pi- Sic
glia'mo: & giuncti in terra, tucta la ge'te sifuggi, & simisseno
p̨ bosche: & *allargha'mo* uno delli huomini, dandogli molti
sonagli, & che uolauamo essere loro amici: elquale fece molto
bene quello li *manda'mo*, & trasse seco tucta la gente, che po
teuouo essere 400. huomini, et molte do'ne: equali uennono
senza arme alchuna *adonde* stauamo con li battelli: et facto Dove: hesp. *adonde*
con loro buona amista, rendemo loro laltro preso, et man-
damo alle naui perla loro *Canoe*, et la rende'mo loro. Questa
Canoe era lungha 26. passi, et largha due braccia, et tucta
dun solo arbore cauato, molto bene lauorata: et quando la
hebbono *uarata* in un *rio*, et messala in luogho sicuro, tucti *Incagliata* in un *fiume*.
sifuggirono, et no' uollon piu praticare con noi, che ciparue
tucto barbaro acto, che gligiudica'mo gente di pocha fede &
di mala conditione. A costoro uede'mo alcun pocho doro che
teneuano nelli orecchi. Partimo di qui, & entra'mo drento nel
la insenata: doue trouamo ta'ta gente, che fu marauiglia: con
liquali face'mo in terra amista: & fumo molti di noi con loro
alle loro populationi molto sicuramente, & ben riceuuti. In
questo luogho *rischatta'mo* 150. perle, che celedetton p̨ un so
naglio, & alcun poco doro, che celodauano di *gratia:* et i' que
sta terra troua'mo che beeuano uino facto di lor fructe & se-
mente ad uso di ceruogia, & biancho & uermiglio: & el mi-
gliore era facto di *mirabolani*, & era molto buono: et man-

(Traduction publiée la première fois le mois d'avril 1507.)

fuisset, illos penitus amittebamus. Cum vero ipsi se eisdem nostris phaselis carbasoque undique constrictos esse perspicerent, omnes, qui circiter viginti erant, et a terra duabus fere leucis distabant, in mare saltu prosilierunt: quos nos cum phaselis nostris tota prosequentes die, nullos ex eis, nisi tantummodo duos, prehendere potuimus, aliis omnibus interram salvis abeuntibus. In lintre autem eorum quam deseruerant, bis gemini juvenes extabant, non de eorum gente geniti, sed quos in tellure aliena rapuerant, quorum singulis ex recenti vulnere virilia absciderant; quæ res admirationem non parvam nobis attulit. Hos autem cum in nostras suscepissemus naviculas, nutibus nobis insinuarunt quemadmodum illi eos ab ipsis manducandos abducerent: indicantes interim quod gens hæc tam effera et crudelis, humanarum carnium comestrix, canibali nuncuparetur. Postea autem nos ipsam eorum lintrem nobiscum trahentes et cum naviculis nostris cursum eorum terram versus arripientes, parumper interim constitimus, et naves nostras media tantum leuca a plaga illa distantes ancoravimus; qua cum populum plurimum oberrare vidissemus, in illam cum ipsis naviculis nostris subito properavimus, ductis nobiscum duobus illis, quos in lintre a nobis invasa comprehenderamus. Quamprimum autem terram ipsam pede contigimus, omnes trepidi et selpsos abdituri in vicinas nemorum latebras diffugerunt. Tunc vero uno ex illis quos prehenderamus abire permisso, et plurimis illi amicitiæ signis necnon nolis, cymbalis, ac speculis pluribusque datis diximus ei, ne propter nos cæteri qui aufugerant expavescerent, quoniam eorum amicos esse plurimum cupiebamus. Qui abiens jussa nostra solerter implevit, gente illa tota, quadringentis videlicet fere viris cum fœminis multis a silvis secum ad nos eductis. Qui inermes ad nos ubi cum naviculis nostris eramus, omnes venerunt, et cum quibus tunc amicitiam bonam firmavimus, restituto quoque eis alio, quem captivum tenebamus; et pariter eorum lintrem quam invaseramus, per navium nostrarum socios, apud quos erat, eis restitui mandavimus. Porro hæc eorum linter quæ ex solo arboris trunco cavata et multum subtiliter effecta fuerat, longa viginti sex passibus et lata duobus brachiis erat. Hanc cum a nobis recuperassent, et tuto in loco fluminis reposuissent, omnes a nobis repente fugerunt, nec nobiscum amplius conversari voluerunt. Quo tam barbaro facto comperto, illos malæ fidei malæque conditionis existere cognovimus. Apud eos aurum duntaxat pauculum, quod ex auribus gestabant, vidimus. Itaque plaga illa relicta et secundum eam navigatis octoginta circiter leucis, stationem quamdam naviculis tutam reperimus; in quam introeuntes tantas inibi comperimus gentes, ut id admirabile foret. Cum quibus facta amicitia, ivimus deinde cum eis ad plures eorum pagos, ubi multum secure multumque honeste ab eis suscepti fuimus, et ab eis interim quingentos uniones unica nola emimus, cum auro modico quod eis ex gratia contulimus. In hac terra vinum ex fructibus sementibusque expressum, ut ciceram cervisiamve albam et rubentem, bibunt; melius autem ex myrrhæ pomis valde bonis confectum erat: ex quibus cum multis

[Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition primitive.]

gia'mo infiniti di epsi, che era eltempo. E, molto buo-
na fructa, saporosa alghusto, & salutifera alcorpo. La terra
e, molto abondosa de loro mantenimenti et la gente di buo
na conuersatione, et la piu pacifica che habbiamo trouata in
fino aqui. Ste'mo in questo porto 17. giorni con molto piace-
re: et ogni giorno ciueniuano a uedere nuoui populi della ter
ra drento, marauigliandosi di nostre effigie & bianchezza, &
de nostri uestiti & arme, & della forma & grandezza delle na
ui. Da questa gente haue'mo nuoue di come staua una gente
piu alponente ch' loro, che erano loro nimici, che *teneuano*
infinita copia di perle: et che quelle che loro *teneuano*, eron
che le haueuan lor tolte nelle lor guerre: et cidixeno come le
peschauono, & in che modo nasceuano, et li troua'mo essere
con uerita, come udira uostra Magnificentia. Partimo di que
sto porto, et nauica'mo perla costa: per laquale di continuo ue
dauamo fumatte con gente alla spiaggia: et alcapo di molti
giorni fumo a *tenere* in un porto, ad causa di rimediare ad
una delle nostre naui, che faceua molta acqua: doue troua'mo
essere molta gente: con liquali non pote'mo ne per forza ne
per amore hauer conuersatione alchuna: et quando andaua-
mo a terra, ci*difendeuano* asprame'te la terra: et quando piu
non poteuano, si fuggiuano per li boschi, & non ciaspecta-
uano. Conosciutoli ta'to barbari, cipartimo di qui: et andan
do nauicando, haue'mo uista duna isola, che *distaua* nel ma
re 15. leghe da terra: & *acchorda'mo* di andare a uedere se era
populata. Troua'mo in epsa la piu bestial gente & la piu brut
ta che mai siuedessi, & era di questa sorte. Erano di gesto & ui
so molto brutti: & tucti *teneuano* le ghote piene di drento di
una herba uerde, che di continouo la rugumauano come be-
stie, che apena poteuon parlare, & ciaschuno teneua alcollo
due zucche secche, che luna era piena di q'lla herba che tene-
uano i' boccha, & laltra duna farina bia'cha, che pareua gesso
in poluere, & di qua'do in quando con un fuso ch' *teneuano*
inmollandolo co' la boccha, lo metteuano nella farina: dipoi
selo metteuano in boccha da tutta dua le bande delle ghote,
infarinandosi lherba che *teneuano* in boccha: & q'sto faceua-
no molto a*minuto:* et marauigliati di tal cosa, no' potauamo *Hesp. á menudo.*
inte'dere q'sto secreto, ne ad ch' fine cosi faceuano. Questa gen
te come ciuidono, uennono a noi tanto familiarme'te, come

(Traduction publiée la première fois le mois d'avril 1507.)

quambonis aliis fructibus gustui sapidis et corpori salubribus, abundanter comedimus, propterea quod tempestive illuc advenerámus. Hæc eadem insula eorum rebus supellectilive quammultum abundans est, gensque ipsa bonæ conversationis et maioris pacificentiæ est, quam usquam alibi repererimus aliam. In hoc portu decem et septem diebus cum ingenti placito persitimus, venientibus quotidie ad nos populis multis, nos effigiemque nostram et albedinem necnon vestimenta armaque nostra et navium nostrarum magnitudinem admirantibus. Hi etiam nobis gentem quamdam eis infestam occidentem versus existere retulerunt, quæ gens infinitam habebat unionum quantitatem; quodque quos ipsi habebant uniones, eisdem inimicis suis in belligerationibus adversus eos habitis abstulerant; nos quoque et quemadmodum nascerentur edocentes. Quorum dicta vera profecto esse cognovimus, prout et maiestas vestra post hæc amplius intelligere poterit. Relicto autem portu illo, et secundum plagam eamdem, in quam continue gentes affluere prospiciebamus, cursu nostro producto, portum quemdam altum reficiendæ unius naviculæ nostræ gratia, in quo gentem multam esse comperimus, cum quibus nec vi nec amicitia conversationem obtinere valuimus, illis, si quandoque in terram cum naviculis nostris descenderemus, se contra nos aspere defendentibus, et si quandoque nos sustinere non valerent, in silvas aufugientibus et nos nequaquam expectantibus: quorum tantam barbariem nos cognoscentes ab eis exhinc discessimus. Tuncque inter navigandum insulam quamdam in mari, leucis a terra quindecim distantem, vidimus, quam, si in ea populus quispiam esset, invisere concordavimus. In illam igitur accelerantes, quamdam inibi invenimus gentem, quæ omnium bestialissima simplicissimaque, omnium quoque gratiosissima benignissimaque erat. Cuius quidem gentis ritus et mores eiusmodi sunt. ¶ Hi vultu ac gestu corporis brutales admodum extant et ferini: singulique maxillas herba quadam viridi introrsum repletas habebant, quam pecudum instar usque ruminabant, ita ut vix quidquam eloqui possent. Quorum quoque singuli ex collo pusillas siccatasque cucurbitas duas, alteram earum herba ipsa quam in ore tenebant, alteram vero ex ipsis farina quadam albida, gypso minuto simili, plenam gerebant, habito bacillo quodam, quem in ore suo madefactum masticatumque sæpius in cucurbitam farina repletam mittebant, et deinde cum eo de eadem farina extrahebant, quam sibi post hæc in ore utrinque ponebant, herbam ipsam, quam in ore gestabant, eadem farina respergitando: et hoc frequentissime paulatimque efficiebant. Quam rem nos admirati, illius causam secretumque aut cur ita facerent satis nequivimus comprehendere. Hæccine gens, ut experimento didicimus,

¶ De eiusdem gentis ritu et moribus.

[Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition primitive.]

se hauessimo *tenuto* con loro amista: andando con loro per la
spiaggia parlando, & desiderosi di bere acqua frescha, ci fe-
ciono segnali che no' la *teneuano*, & confereuon di quella lo-
ro herba & farina, di modo che stima'mo per discretione che
q' sta isola era pouera dacqua, & ch' per difendersi della sete, te
neuano quella herba in boccha, & la farina per questo medesi
mo. Anda'mo perla isola un di & mezo senza ch' mai trouassi-
mo acqua uiua: & uede'mo che lacqua che ebeeuano, era di ru
giada ch' cadeua di nocte sopra certe foglie, ch' pareuano orec-
chi di asino, & empienonsi dacqua, & di questa beenano: era
acqua optima: & di queste foglie no' ne haueuono in molti luo
ghi. No' *teneuano* alcuna maniera di uiuande, ne radice, co-
me nella terra ferma: & la lor uita era con pesci che pigliauon
nel mare, & di questi *teneuano* grandissima abundantia, &
erano gra'dissimi pescatori: & cipresentorono molte tortughe
& molti gran pesci molto buoni: le lor donne no' usauon tene
re lherba in boccha come glhuomini, ma tucte traeuouo una
zuccha con aqua, & di quella beeuano. No' *teneuano* popula
tione ne di case ne di capa'ne, saluo che habitauano di basso
in fraschati, che li defendeuano dal Sole, & no' da lacqua: che
credo poche uolte uipiouena in quella isola: quando stauano
almare peschando, tucti teneuano una foglia molto grande
& di tal largheza, che uistauon di basso dre'to allombra, & la
ficchauano in terra: & come elsole siuolgeua, cosi uolgeuano
la foglia: & in questo modo sidifendeuano dal Sole. Lisola con-
tiene molti animali di uarie sorte: & beano acqua di pantani:
& uisto che no' *teneuano proficto* alcuno, cipartimo, & fumo
ad unaltra isola: & troua'mo che in epsa habitaua gente molto
grande: fumo indi in terra, per uedere se trouauamo acqua
fresca: & no' pensando che lisola fussi populata per non ueder
gente, andando alungho della spiaggia, uede'mo pedate di
gente nella rena molto gra'di: & giudica'mo se laltre membra
rispondessino alla misura, che sarebbono huomini grandissi
mi: & andando in questo rinscontra'mo in un ca'mino che an-
daua per la terra drento: & *acchorda'mo* noue di noi, & giu-
dicamo che lisola per esser picchola, no' poteua hauere in se
molta gente: et pero andamo per epsa, per uedere che gente
era quella: & dipoi che fumo iti circa di una legha, uede'mo
in una ualle cinque delle lor capa'ne, che cipareuon *dispopo-* Disabitato.
late: & fumo ad epse: & troua'mo solo cinque donne, & due

(Traduction publiée la première fois le mois d'avril 1507.)

ad nos adeo familiariter advenit, ac si nobiscum sæpius antea negotiati fuissent, et longævam amicitiam habuissent. Nobis autem per plagam ipsam cum eis ambulantibus colloquentibusque, et interim recentem aquam bibere desiderantibus, ipsi per signa se talibus aquis penitus carere insinuantes, ultro de herba farinaque quam in ore gestabant offerebant: propter quod regionem eamdem aquis deficientem, quodque ut sitim sublevarent suam, herbam ac farinam talem in ore gestarent intelleximus. Unde factum est, ut nobis ita meantibus, et circum plagam eamdem una die cum media illos concomitantibus, vividam aquam nusquam invenerimus, cognoverimusque quod ea quam bibebant aqua, ex rore nocte super certis foliis, auriculis asini similibus, decidente collecta erat. Quæ quidem folia eiusmodi rore nocturno tempore se implebant, ex quo rore, qui optimus est, idem populus bibebat: sed tamen talibus foliis pleraque eorum loca deficiebant. Hæccine gens victualibus, quæ in terra solida sunt, penitus caret, quinimmo ex piscibus quos in mari piscantur vivunt. Etenim apud eos, qui magni piscatores existunt, piscium ingens abundat copia, ex quibus ipsi plurimos turtures ac quambonos pisces alios plures ultro nobis obtulerunt. Eorum uxores herba, quam in ore viri ipsi gerebant, nusquam utebantur: verum singulæ cucurbitam unam aqua impletam, ex qua biberent, habebant. Nullos domorum pagos nullave tuguria gens hæc habet, præterquam folia grandia quædam, sub quibus a solis fervore sed non ab imbribus se protegunt: propter quod autumabile est, quod parum in terra illa pluitet. Cum autem ad piscandum mare adierint, folium unum adeo grande secum quisque piscaturus effert, ut illo in terram defixo, et ad solis meatum versato, sub illius umbra adversus æstum totum se abscondat. Haccine in insula quammulta variorum generum animalia sunt, quæ omnia aquam lutulentam bibunt. Videntes autem quod in ea commodi nihil nancisceremur, nos relicta illa aliam quamdam insulam tenuimus: in quam nos ingredientes et recentem unde biberemus aquam investigantes, putantes interim ipsam eamdem terram a nullis esse habitatam, propterea quod in ea neminem inter adveniendum prospexeramus, dum per arenam deambularemus vestigia pedum quammagna nonnulla vidimus, ex quibus censuimus, quod si eisdem pedibus reliqua membra respondebant, homines in eadem terra grandissimi habitabant. Nobis autem ita per arenam deambulantibus, viam unam in terram ducentem comperimus, secundum quam novem de nobis cuntes insulam ipsam invisere paravimus, ob id quod non quamspatiosam illam, neque multas in ea habitare gentes existimavimus. Peterrata igitur secundum eamdem viam una fere leuca, quinque in convalle quadam, quæ populatæ apparebant, vidimus casas: in quas introeuntes quinque in illis reperimus mulieres, vetulas videlicet duas et iuvenculas tres: quæ quidem

[Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition primitive.]

uecchie & tre fanciulle di tanto alta statura, che per maraui
glia le guardauamo: & come ciuiddono, entro lor ta'ta pau-
ra che non hebbono animo a fuggire: & le due uecchie ci co
minciorono con parole a conuitare *traendo*ci molte cose da
mangiare, & messonci in una ca'pa'na: & eron di statura mag
giori che uno grande huomo, che ben sarebbon gra'de di cor
po come fu Francesco de glialbizi, ma di miglior proportio
ne: di modo che stauamo tucti di proposito di torne le tre fan-
ciulle per forza, & per cosa marauigliosa trarle a Castiglia:
et stando in questi ragionamenti, cominciorno a entrare per
la porta della capana ben 36. huomini molto maggiori che
Maraviglioso. le donne: huomini tanto ben facti, che era cosa *famosa* a ue
dergli: equali cimissono in tanta turbatione, che piu tosto sa-
remo uoluti esseri alle naui, ch' trouarci co' tal gente. *Traeua
no* archi grandissimi, & freccie con gran bastoni con capoc-
chie: & parlauano infra loro dun suono, come uolessino ma-
nometterci: uistoci in tal pericolo, face'mo uarii cosiglii infra
noi: alchuni diceuano che i' casa sicominciasse a dare in loro:
& altri che alcampo era migliore: & altri che diceuano che no'
cominciassimo la quistione infino a tanto che uedessimo quel
lo che uolessin fare: et *acchorda'mo* del *salir* della capanna, &
andarcene dissimulatamente al ca'mino delle naui: & cosi lo
facemo: et preso nostro ca'mino, ceuetorna'mo alle naui: loro
ci ue'non drieto tuttauia a un tiro di pietra, parlando infra lo
ro: credo ch' non men paura haueuon di noi, che noi di loro:
perche alcuna uolta ciriposauamo, & loro *alsi* senza appres-
sarsi a noi, tanto che giugnemo alla spiaggia doue stauano
Lontani. cbattelli aspectandoci: & entra'mo i' epsi: & come fumo *larghi*
loro saltorono, & citirorono molte saette: ma pocha paura *te-
nauamo* gia di loro: sparamo loro dua tiri di bombarda piu p,
spaue'tarli che per far loro male: & tutti altuono suggirono al
monte: & cosi cipartimo da loro, ch' ciparue scampare duna pe
ricolosa giornata. Andauano del tucto *disnudi* come li altri
Chiamo questa isola, lisola di giganti a causa di lor grande-
za: & andamo piu inanzi prolungando la terra: nella quale ci
accadde molte uolte combattere con loro per non ci uolere la
sciare pigliare cosa alchuna di terra: & gia stauamo di uo-
lonta di tornarcene a Castiglia: perche erauamo stati nel ma
re circha di uno anno, & *tenauamo* poco mantenimento, &
Danneggiata. elpoco *damnato* a causa delli gran caldi che passamo: perche

(Traduction publiée la première fois le mois d'avril 1507.)

omnes sic statura proceræ erant, ut inde valde miraremur. Hæ autem, protinus ut nos intuitæ sunt, adeo stupefactæ permanserunt, ut aufugiendi animo penitus deficerent. Tumque vetulæ ipsæ lingua eorum nobiscum blandiuscule loquentes, et sese omnes in casam unam recipientes, permulta nobis de suis victualibus obtulerunt. Eædem vero omnes longissimo viro statura grandiores erant, et quipem æque grandes ut Franciscus de Albicio, sed meliore quam nos sumus proportione compactæ. Quibus ita compertis, post hæc una convenimus, ut iuvenculis ipsis per vim arreptis, eas in Castiliam quasi rem admirandam abduceremus: in qua deliberatione nobis existentibus, ecce XXXVI vel circiter viri, multo quam fœminæ ipsæ altiores, adeo egregie compositi ut illos inspicere delectabile foret, casam ipsam introire occœperunt; propter quos tanta tunc affecti fuimus turbatione, ut satius apud naviculas nostras quam cum tali gente esse duxissemus. Hi etenim ingentes arcus et sagittas necnon et sudes perticasque magnas instar clavarum ferebant. Qui ingressi loquebantur quoque inter se mutuo, ac si nos comprehendere vellent. Quo tali periculo percepto, diversa etiam inter nos tunc fecimus consilia: unis, ut illos in ipsa eadem casa invaderemus; aliis vero nequaquam, sed foris potius et in platea; et aliis, ut nusquam adversus eos pugnam quæreremus, donec quid agere vel[*] it intelligeremus, asseverantibus. Inter quæ consilia casam illam simulate exivimus et ad naves nostras remeare occœpimus: ipsique quantus est lapidis jactus, mutuo semper loquentes nos insequuti sunt, haut minore quam nos, ut autumo, trepidantes formidine, cum nobis mirantibus ipsi quoque eminus manerent, et nisi nobis ambulantibus non ambularent. Cum vero ad naves nostras pertigissemus, et in illas ex ordine introiremus, mox omnes in mare prosilierunt et quammultas post nos sagittas suas iaculati sunt, sed tunc eos perpaucum metuebamus: nam tunc machinarum nostrarum duas in eos, potius ut terrerentur quam ut interirent, emisimus. Quarum quidem tumultu percepto, omnes confestim in montem unum propinquum fuga abierunt. Et ita ab eis erepti fuimus, discessimusque pariter. Hi omnes nudi, ut de prioribus habitum est, erant: appellavimusque insulam illam Gigantum ob proceritatem eorum. Nobis autem ulterius et a terra paulo distantius transremigantibus, sæpius interdum cum eis pugnasse nobis accidit, ob id quod quidquam a tellure sua sibi tolli nequaquam permittere vellent. Et utique quidem repetendæ Castiliæ propositum iam nobis in mentem subierat, ob id potissimum, quod uno iam fere anno in mari perstiteramus, nec nisi tenuem alimentorum necessariorumque aliorum munitionem retinebamus. Quæ quidem adhuc ex vehementibus, quos pertuleramus, solis caloribus iam contaminata inquinataque erant, cum ab exitu nostro a Campiviridis * insulis usque tunc con-

* Sic.

[Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition primitive.]

da che partimo per lisole del cauo uerde infino aqui, di conti
uno hauauamo nauicato p̃ la torrida zona, & due uolte atra-
uersato perla linea equinoctiale: che come disopra dixi, fumo
fuora di epsa 5. gradi alla parte dello austro: & qui stauamo in
15. * gradi uerso elsepte'trione. *Stando* in q̃sto co'siglio piacque
allo Spirito sancto dare alchuno *discanso* a tanti nostri tra- Riposo.
uagli: che fu, che andando cerchando un porto per racchon-
ciare nostri nauilii, fumo a dare con una gente: laquale ci ri
ceuette con molta amista: & troua'mo che *teneuano* grandissi
ma qua'tita di perle orientali & assai buone: co quali ciritene'-
mo 47. giorni: & *riscata'mo* da loro 119. marchi di perle con
molta pocha mercantia: che credo no' cicostorono el ualere di
quaranta ducati: p̃che quello che de'mo loro, no' furono se no'
sonagli & specchi, & *conte*, dieci palle & foglie di octone: che *Conte*, port. *Contas*. L'emploi de ce mot confirme notre conjecture dans les pags. 36 et 37.
p̃ uno sonaglio daua uno qua'te perle *teneua*. Da loro sape'mo
come le pescauano, & *donde:* & cidettono molte ostriche, nel
lequali nasceuono: *riscata'mo* ostrica, nellaquale *staua* di na-
scimento 130. perle, & altre di meno: questa delle 130. mitol
se la regina: & altre miguardai no' le uedesse. Et ha da sapere
V. M. che se le perle non sono mature, & da se non sispiccha-
no no' *perstanno:* perche si*damnano* presto: & di questo ne ho
uisto experientia: quando sono mature, stanno drento nella
ostrica spicchate et messe nella carne: et q'ste son buone: quan-
to male *teneuano,* che la maggior parte erono roche & mal
forate: tutta uia ualeuano buon danari: p̃che siuendeua elmar
cho. ¹ .et alcapo di 47 giorni lascia'mo la gente molto
amica nostra. Partimoci, & perla necessita del mantenimento
fumo a *tenere* allisola dantiglia, che e, questa che discoperse
Christophal colombo piu anni fa: doue face'mo molto man-
tenime'to: & ste'mo duo mesi & 17. giorni: doue passamo mol
ti pericoli & trauagli con li medesimi christiani che in questa
isola stauano col Colombo: credo per inuidia: che per no' esse-
re prolixo, li lascio di racchontare. Partimo della decta isola
adi 22. di Luglio: & nauicamo i' un mese & mezo: & entra'mo
nel porto di Calis, che fu adi 8. di Septembre di di, elmio se
condo uiaggio: Dio laudato.

¶ Finito elsecondo Viaggio:

¶ Comincia el terzo.

(Traduction publiée la première fois le mois d'avril 1507.)

tinne per torridam navigassemus zonam, et transversim per lineam æquinoctialem bis, ut præhabitum est. In qua quidem voluntate nobis perseverantibus, nos a laboribus sublevare nostris Santifico complacuit Spiritui: nempe receptum quempiam pro rursum novandis navalibus nostris nobis quærentibus, ad gentem quamdam pervenimus, quæ nos cum maxima suscepit amicitia, et quam quidem unionum perlarumve orientalium comperimus in numero maximo tenere. Propter quod quadraginta et septem diebus ibi perstitimus, et centum decem et novem unionum marchas pretio, ut æstimabamus, quadraginta non superante ducatos ab eis comparavimus. Nam nolas, specularia, christallinosque nonnullos, necnon levissima electri folia quædam eis tantum propter ea tradidimus. Nempe quotquot quilibet eorum obtineret uniones, eos pro sola nola donabat. Didicimus quoque interdum ab eis, quomodo et ubi illos piscarentur: qui et quidem ostreolas, in quibus nascuntur, nobis plures largiti sunt. Et pariter nonnullas mercati fuimus: ubi in quibusdam centum et triginta uniones, in quibusdam vero non totidem reperiebantur. Noveritque maiestas vestra, quod nisi permaturi sint, et a conchiliis in quibus gignuntur per sese excidant, omnino perfecti non sunt. Quinimmo in brevi, ut sæpius ipse expertus sum, emarcescunt, et in nihil redacti sunt. Cum vero maturi fuerint, in ostrea ipsa inter carnes, præter id quod ipsis carnibus hæreant, se separant: et huiuscemodi optimi sunt. Effluxis igitur quadraginta et septem diebus, necnon gente illa, quam nobis plurimum amicam effeceramus, relicta, hinc ab eis excessimus, ob plurimarum rerum nostrarum indigentiam, venimusque ad Antigliæ insulam, quam paucis nuper ab annis Christophorus Columbus discooperuit, in qua reculas nostras ac navalia reficiendo, mensibus duobus et diebus totidem permansimus, plures interdum Christicolarum inibi conversantium contumelias perpetiendo, quas, prolixus ne nimium fiam, hic omitto. Eamdem vero insulam vigesima secunda Iulii deserentes percursa unius mensis cum medio navigatione, Calicium tandem portum octavo mensis Septembris subivimus: ubi cum honore profectuque suscepti fuimus. Et sic per Dei placitum finem nostra cepit secunda navigatio.

* Probablement il y a eu ici erreur de lecture du manuscript. Vespuce devait se trouver dans la latitude de 13° N.

¹ Espace en blanc dans le texte imprimé.

[Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition primitive.]



STAndomi dipoi in Sibylia riposandomi di tanti miei
trauagli, che i' questi due uiaggi haueuo passati, & con
uolonta di tornare alla terra delle perle: qua'do la fortuna no'
contenta di miei trauagli, che no' so come uenissi in pensa-
mento a questo serenissimo re don manouello di portogallo
eluolersi seruire di me: et stando in Sybilia fuori dogni pen-
samento di uenire a Portogallo, miue'ne un messagiero co'
lettera di sua real corona, che mi*rogaua* ch' io uenisse a Lisbo
na a parlare co' sua alteza, promette'do farmi *merzedes*. No'
fui *aconsigliato* che uenisse: expedii elmessagiero, dicendo
che stauo male, & che quando stessi *buono*, & che sua alteza
siuolesse pure seruire di me, che farei quanto mi*mandasse*. Et
uisto che non mi poteua hauere, *acchordo* mandare per me
Giuliano di Bartholomeo del Giocondo stante qui in Lisbo-
na, con commissione che in ogni modo mi*traesse*. Venne el
decto Giuliano a Sibylia: per la uenuta & *ruogho* delquale
fui forzato a uenire, che fu tenuta a male la mia uenuta da
quanti miconosceuano: perche miparti di Castiglia, doue mi
era facto honore, & il re miteneua i' buona *possessione:* peg
gior fu che miparti *insalutato hospite:* et appresentatomi
inanzi a questo Re, mostro hauer piacere di mia uenuta: &
mipriego ch' fussi in compagnia di tre sue naue, che stauano

(Traduction publiée la première fois le mois d'avril 1507.)

DE TERTIO FACTA NAVIGATIONE.

Me in Sibilia existente, et a pœnis atque laboribus, quos inter præmemoratas pertuleram navigationes, paulisper requiescente, desideranteque post hæc in perlarum terram remeare, fortuna, fatigationum mearum nequaquam adhuc satura, serenissimo illi domino Emanueli, Portugalliæ regi, misit in cor, nescio ut quid, ut destinato nuncio litteras regales suas ad me transmitteret, quibus plurimum rogabat ut ad eum apud Lisbonam celerius me transferrem; pise etenim mirabilia mihi plurima faceret. Super qua re nondum tamen deliberavi: quinimmo ei per eumdemmet nuncium me minus bene dispositum, et tunc male habere significavi; verum si quandoque reconvalescerem et maiestati eius regiæ meum forsan complaceret obsequium, omnia quæcumque vellet ex animo perficerem. Qui rex percipiens, quod me ad se tunc traducere nequirem, Iulianum Bartholomæum Iocundum, qui tunc in Lisbona erat, rursum ad me destinavit cum commisione, ut omnibus modis me ad eumdem regem secum perduceret. Propter cuius Iuliani adventum et preces coactus tunc fui ad regem ipsum meare: quod qui me noverant omnes, malum esse indicarunt. Et ita a Castilia, ubi honor mihi non modicus exhibitus extiterat, ac rex ipse Castiliæ existimationem de me bonam conceperat, profectus sum, et quod deterius fuit, hospite insalutato; ac mox coram ipso rege domino Emanuele meipsum obtuli. Qui rex de adventu meo non parvam visus est concepisse lætitiam, plurimum me interdum rogitans ut una cum tribus eius conservantiæ navibus quæ ad exeundum et ad novarum terrarum inquisitionem præ-

(Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition primitive.)

preste p̨ andare a discoprire nuoue terre: & come un *ruogo* dun (Preghiera: en hesp. ruego; port. rogo.)
Re é *mando*, hebbi aconsentire a qua'to mi*rogaua:* et partimo
di q'sto porto di Lisbona tre naui di conserua adi. 10. di Maggio
1501. & pigliamo nostra *derrota* diritti alla isola di gran cana- (Cammino)
ria: & pasiamo senza posare a uista di epsa: & di qui fumo costeg
giando la costa dafrica p̨ la parte occide'tale: nella quale costa fa
ce'mo nostra pescheria a una sorte pesci, che si chiamano *Parchi:* (Port. Pargos.)
doue ci ditene'mo tre giorni: & di qui fumo nella costa dethiopia
ad un porto che si dice Besechicce, che sta dentro dalla torrida zo
na: sopra la quale alza elpolo del septentrione 14 gradi & mezo
situato nel primo clyma: doue ste'mo. ii. giorni * piglia'do acqua (* Nous lisons 2 jours, et non 11.)
& legne: p̨che mia inte'tione era di *maringare* uerso laustro p̨ el (Mareggiare, en hesp. et port. marear.)
golfo atla'ntico. Partimo di q'sto porto di ethiopia, & nauicamo
p̨ ellibeccio pigliando una quarta del mezo di tanto che in 67.
giorni fumo a tenere a una terra che staua nel decto porto 700.
leghe uerso libeccio & i' quelli 67. giorni *leuamo* elpeggior te'-
po che mai *leuasse* huomo che nauicasse nel mare, per molti
aguazeri & *turbonate* & *torme'te* che cidettono: p̨che fumo i' te'- (En hesp. aguaceros, turbonadas i tormentas.)
po molto co'trario, acausa che elforte di nostra nauicatione fu di
co'tinouo *giunta* con la linea equinoctiale, che nel mese di Giu
gno é inverno: & troua'mo el di con la nocte essere equale: & tro
va'mo lombra uerso mezo di di co'tinouo: piacq̨ a dio mostrarci
terra nuoua, & fu adi 17. dagosto: doue *surgémo* a meza legha:
& buttámo fuora nostri battelli: et fumo a uedere la terra, se era
habitata da gente, & che tale era: & troua'mo essere habitata da
ge'te, che erano peggiori ch' animali: pero V. M. *intendera* i' q'sto
principio no' uede'mo gente, ma ben conosce'mo ch' era popula
ta p̨ molti segnali che i' epsa uede'mo: piglia'mo la possessione di
epsa p' questo serenissimo Re: la quale trouamo essere terra molto
amena & uerde, & di buona apparentia: staua fuora della linea
eq̨noctionale uerso laustro 5. gradi: et per questo ci ditorna'mo
alle naui: et p'che *teneuano* gran necessita dacqua & di legne,
accordamo laltro giorno di tornare a terra per prouedere del ne-
cessario: et staudo i' terra, uedemo una ge'te nella sommita dun
monte, che stauano mirando, & no' *usauono* desce'dere abasso: (En hesp. osaban.)
erano *disnudi*, & del medesimo colore & factione che erano li
altri passati: et stando co' loro trauagliando, perche uenissino a
parlare con epso noi, mai no' li pote'mo assicurare, che no' si fi
dorono di noi: et uisto la loro obstinatione, & di gia era tardi,
cenetorna'mo alle naui, lasciando loro in terra molti sonagli

c. i.

(Traduction publiée la première fois le mois d'avril 1507.)

paratæ erant, proficisci vellem: et ita, quia regum preces præcepta sunt, ad eius votum consensi. ¶ Igitur ab hoc Lisbonæ portu cum tribus conservantiæ navibus die Maii decima MCCCCC et primo abeuntes, cursum nostrum versus magnæ Canariæ insulas arripuimus, secundum quas et ad earum prospectum instanter enavigantes, idem navigium nostrum collateraliter secundum Africam occidentem versus sequuti fuimus. Ubi piscium quorumdam, quos Parghos nuncupant, multitudinem maximam in æquore prendidimus, tribus inibi diebus moram facientes. Exinde autem ad partem illam Aethiopum, quæ Besilicca dicitur, devenimus: quæ quidem sub torrida zona posita est, et super quam quatuordecim gradibus se septemtrionalis erigit polus in climate primo: ubi diebus undecim nobis de lignis et aqua provisionem parantes restitimus, propter id quod Austrum versus per Atlanticum pelagus navigandi mihi inesset affectus: Itaque portum Aethiopiæ illum post hæc relinquentes, tunc per lebeccium ventum in tantum navigavimus, ut sexaginta et septem infra dies insulæ cuidam applicuerimus, quæ insula septingentis a portu eodem leucis ad lebeccii partem distaret. In quibus quidem diebus peius perpessi tempus fuimus, quam unquam in mari quispiam antea pertulerit, propter ventorum nimborumve impetus, qui quamplurima nobis intulere gravamina, ex eo quod navigium nostrum lineæ præsertim æquinoctiale continue iunctum fuit. Inibique in mense Iunio hiems extat, ac dies noctibus æquales sunt, atque ipsæ umbræ nostræ continue versus meridiem erant. Tandem vero Omnitonanti placuit novam unam nobis ostendere plagam, decima septima scilicet Augusti, iuxta quam leuca sepositi ab eadem cum media restitimus, et postea assumptis cymbis nonnullis in ipsam visuri si inhabitata esset, profecti fuimus. Quam et quidem incolas plurimos habitare reperimus, qui bestiis praviores erant, quemadmodum maiestas regia vestra post hæc intelliget. In hoc vero introitus nostri principio gentem non percepimus aliquam, quamvis oram ipsam per signa plurima quæ vidimus, populo multo repletam esse intelleximus. De qua quidem ora pro ipso serenissimo *Castiliæ** rege possessorium cepimus, invenimusque illam multam amœnam ac viridem esse et apparentiæ bonæ. Est autem extra lineam æquinoctialem, Austrum versus, quinque gradibus: et ita eadem die ad naves nostras repedavimus. Quia vero lignorum et aquæ penuriam patiebamur, concordavimus iterum in terram altera die reverti, ut nobis de necessariis provideremus: in qua quidem nobis extantibus, vidimus stantes in unius montis cacumine gentes quæ deorsum descendere non auderent, erant que nudi omnes, necnon consimilis effigiei colorisque ut de superioribus habitum est. Nobis autem satagentibus, ut nobiscum conversatum accederent, non sic securos eos efficere valuimus, ut de nobis adhuc non diffiderent. Quorum obstinatione protervinque cognita, ad naves sub noctem remeavimus, relictis in terra, videntibus illis,

¶ Temp us profection is tertiæ

* Sic.

[Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition primitive.]

& spechi, & altre cose a uista loro: et come fumo *larghi* al ma-
re, disceseno del mo'te, & uennou ꝑ le cose lassamo loro, facce'
do di epse gra' marauiglia: & ꝑ q'sto giorno no' ei ꝑuede'mo se no'
dacqua: laltra mactina uedemo delle naue ch' la ge'te di terra face
uon molte fumate: & noi pensando che ci chiamassino, fumo a
terra, doue troua'mo ch' erano uenuti molti populi, & tutta uia
stauano *larghi* di noi: & ei acce'neuano ch' fussimo co' loro ꝑ la ter
ra drento: ꝑ onde simosseno dua delli nostri xp'iani a doma'dare
elcapitano ch' desse loro licentia, che siuoleuano metter' a ꝑicolo
di uolere andare co' loro i' terra, ꝑ uedere ch' gente erano, & se
teneuano alcuna riccheza, o spetieria, o drugheria: & tanto pre
gorono, ch' elcapitano fu co'tento: & messonsi a ordine co' molte
cose di *riscatto*, sipartiron da noi co' ordine, ch' no' stessino piu
di. 5. gio'ni a tornare: ꝑche ta'to gliaspecteremo: & ꝑson lor cami
no ꝑla terra, & noi ꝑle naui aspecta'doli: & quasi ogni gio'no ue
niua ge'te alla spiaggia, & mai no' ci uollon parlare: et ilseptimo
giorno andamo i' terra, & trouamo che haueuo' tracto co' loro le
lor don'e: et come saltassimo i' terra, glhuomini della terra man
dorono molte delle lor don'e a parlar co' noi: & uisto no' si assicu
rauano, *accordamo* di ma'dare a loro uno huomo de nostri, ch'
fu un giouane ch' molto faceua lo *sforza*: & noi ꝑ assicurarlo, en
tra'mo nelli battelli: & lui sifu ꝑ le don'e: & come giu'se a loro, gli
feciono un gra' cerchio i'torno, toccandolo, & mirandolo si ma
rauigliauano: et stando i' q'sto, uede'mo uenire una don'a del mo'
te, & *traeua* un gra' *palo* nella mano: & come giunse *do'de staua*
elnostro xp'iano, li uenne ꝑ adrieto & alzato elbastone, glidette
tam gra'de elcolpo, ch' lo distese morto i' terra, i' un subito le ai
tre do'n'e lo p'sono pe piedi, & lo strascinorono pe piedi uerso el
mo'te: & li huomini saltorono uerso la spiaggia, & co' loro archi
& saette a saettarci: et poson la nostra gente i' tanta paura surti
co' li battelli sopra le *fatesce*, che *stauano* in terra, che p' le molte
freccie ch' cimetteuano nelli battelli, nessuno *accertaua* di piglia
re larme: pure *dispara'mo* loro 4. tiri di bo'barda, & no' *accerto'-
rono*, saluo ch' udito eltuono, tutti fuggirono uerso el mo'te, &
doue stauano gia le do'ne facce'do pezi del xp'iano: & ad un gran
fuoco che haueuo' facto, lo stauano arroste'do a uistra nostra, mo
straudoci molti pezi, & ma'giandoseli: et li huomini faccendoci
segnali co' loro cenni d' come hauer morti li altri duo xp'iani, &
maugiatoseli: el che cipeso *molto*, uegge'do co' li nostri occhi la
crudelta che faceuan del morto, a tutti noi fu ingiuria intollera

Coinas de resgate en port. etaient les articles de commerce avec les sauvages.

Portava un legno : *traía un palo* est pur hesp.

Fateixas en port. sont les ancres des petits bateaux.

(Traduction publiée la première fois le mois d'avril 1507.)

nolis speculisque nonuullis ac rebus aliis. Cumque nos in mari eminus esse prospicerent, omnes de ipso monte propter reculas quas reliqueramus descenderunt, plurima inter se admirationis signa facientes. Nec tunc de aliquo nisi de aqua nobis providimus. Crastino autem effecto mane, vidimus e navibus gentem eamdem numero quam antea majorem, passim per terram ignes fumosque facientem : unde nos existimantes, quod nos per hoc ad se invitarent, ivimus ad eos in terram, ubi tunc populum plurimum advenisse conspeximus, qui tamen a nobis longe seipsos tenebant, signa facientes interim nonnulla, ut cum eis interius in insulam vaderemus. Propter quod factum est, ut ex Christicolis nostris duo protinus ad hoc parati, periculo ad tales eundi semetipsos exponerent, ut quales gentes eædem forent, aut si quas divitias speciesve aromaticas ullas haberent, ipsi cognoscerent. Quapropter in tantum navium prætorem rogitaverunt, ut eis quod postulabant annueret. Tum vero illi ad hoc sese accingentes, nec non pleraque de rebus suis minutis secum sumentes, ut inde a gentibus eisdem mercarentur alias, abierunt a nobis, data conditione, ut ad nos post quinque dies ad summum remeare expetaremus. Et ita tunc iter suum in terram arripuerunt, atque nos ad naves nostras regressum cepimus, ubi spectando eos diebus sex perstitimus : in quibus diebus gens per multa nova dietim fere ad plagam ipsam adveniebat, sed nusquam nobiscum colloqui voluerunt. Septima igitur adventante die, nos in terram ipsam iterum tendentes, gentem illam mulieres suas omnes secum adduxisse reperimus. Quam vero primum illuc pervenimus, mox ex eisdem uxoribus suis ad colloquendum nobiscum quamplures miserunt, fœminis tamen eisdem non satis de nobis confidentibus. Quod quidem nos attendentes, concordavimus ut juvenem unum e nobis qui validus agilisque nimium esset, ad eas quoque transmitteremus : et tunc ut minus fœminæ eædem metuerent, in naviculas nostras introivimus. Quo egresso juvene, cum seipsum inter illas immiscuisset, ac illæ omnes circunstantes contingerent palparentque eum, et propter eum non parum admirarentur : ecce interea de monte fœmina una vallum magnum manu gestans advenit quæ postquam ubi juvenis ipse erat appropiavit, tali eum valli sui ictu a tergo percussit ut subito mortuus in terram concideret : quem confestim mulieres aliæ corripientes, illum in montem a pedibus pertraxerunt, virique ipsi qui in monte erant, ad litus cum arcubus et sagittis advenientes, ac sagittas suas in nos conjicientes, tali gentem nostram affecerunt stupore, ob id quod naviculæ illæ in quibus erant arenam navigando radebant, nec celeriter aufugere tunc poterant, ut sumendorum armorum suorum memoriam nemo tunc haberet : et ita complures contra nos sagittas suas ejaculabantur. Tum vero in eos quatuor machinarum nostrarum fulmina, licet neminem attingentia, emisimus. Quo audito tonitruo, omnes rursum in montem fugerunt, ubi mulieres ipsæ erant, quæ juvenem nostrum quem trucidaverant nobis videntibus in frustra secabant, nec non frustra ipsa nobis ostentantes, ad ingentem quem succenderant ignem torrebant, et deinde post hæc manducabant. Viri quoque ipsi signa nobis similiter facientes, geminos Christicolas nostros alios se pariformiter peremisse manducasseque insinuabant : quibus, qui et utique vera loquebantur, in hoc ipso credidimus. Cujus nos improperii vehementius piguit, cum immanitatem quam in

[Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition primitive.]

bile: & *stando* di proposito piu di 40. di noi di saltare in terra, &
uendicare ta'ta cruda morte & acto bestiale & inhumano, el ca-
pitano maggiore no' uolle aco'sentire, & si restaron satil di ta'ta
ingiuria: & noi cipartimo da loro co' mala uolo'ta & co' molto uer
gogna nostra a causa del nostro capitano. Partimo di q'sto luo
go, & comincia'mo nostra nauicatione i'fra leua'te & sciloccho, &
cosi si correua la terra: et face'mo molte schale, & mai troua'mo
ge'te ch' co' epso noi uolessin co'uersare: et cosi nauica'mo ta'to, che
trouamo che la terra faceua la *uolta* p, libeccio: come *doblassimo*
un *cauo,* alquale pone'mo nome elcauo di sco' Augustino, co-
minciamo a nauicare p, libeccio, & *dista* q'sto cauo della p,decta
terra, che uede'mo doue amazorono echristiani. 150. leghe uer
so leuante: et sta q'sto cauo 8. gradi fuori della linea equinoctiale
uerso laustro: et nauica'do, haue'mo un giorno uista di molta ge'
te, ch' stauano alla spiaggia p, uedere la marauiglia delle nostre
naui: et di che como nauica'mo, fumo alla uolta loro, & *surge'-
mo* i' buon luogo, & fumo co' li battelli a terra, & troua'mo la ge'
te essere di miglior co'ditione ch' lapassata: et anccor ch' cifusse tra
uaglio dimesticarle, tuttauia celiface'mo amici, & tracta'mo co'
loro. In q'sto luogo ste'mo 5. giorni: & qui trouamo *canna fistola*
molto grossa & uerde & seccha i' cima delli arbori. *Accorda'mo* i'
questo luogho *leuare* un paio di huomini, perche cimostrassino
la lingua: et uennono tre di loro uolunta per uenire a Porto-
gallo: & per questo digia *cansato* di tanto scriuere, sapra uostra
Magnificentia, che partimo di questo porto, sempre nauican
do per libeccio a uista di terra, di continouo faccendo di molte
scale, & parlando con infinita gente: et tanto fumo uerso lau-
stro, che gia stauamo fuora del tropico di capricorno: *a donde*
el polo del Meridione salzaua sopra lo Orizonte 32. gradi: et
di gia hauamo perduio del tucto lorsa minore, & la maggio-
re chi staua molto bassa, & quasi cisimonstraua alfine delle ori
zonte, & ci reggiauamo per le Stelle dellaltro polo del Meridio
ne: lequale sono molte, & molto maggiori, & piu lucenti che
le di q'sto nostro polo: et della maggior parte di epse trassi le lor
figure, & maxime di q'lle della prima, & maggior magnitudi-
ne, con la dichiaratione de lor circuli, che faceuano i'torno alpo
lo del austro, co' la dichiaratione de lor diametri & semidiame-
tri, come si potra uedere nelle mie 4. GIORNATE: corre'mo di q'sta
costa *alpie* di 750. leghe: le 150. dal cauo decto di sco' Augustino
c. ii.

Doblar un cabo: expres beep.

(Traduction publiée la première fois le mois d'avril 1507.)

mortuum exercebant, oculis intueremur ipsi propriis. Quamobrem plures quam quadraginta de nobis in animo stabiliveramus, ut omnes pariter terram ipsam impetu petentes, tam immane factum tamque bestialem ferociam vindicatum vaderemus. Sed hoc ipsum nobis navium prætor non permisit: et ita tam magnam ac tam gravem iniuriam passi, cum malevolo animo et grandi opprobrio nostro, efficiente hoc navium praeceptore nostro, impunitis illis abscessimus. Postquam autem terram illam reliquimus, mox inter levantem et seroccum ventum, secundum quos se continet terra, navigare occœpimus, plurimos ambitus plurimosque gyros interdum sectantes: quibus durantibus gentes non vidimus, quæ nobiscum practicare aut ad nos appropinquare voluerint. In tantum vero navigavimus, ut tellurem unam novam, quæ secundum lebeccium se porrigeret, invenerimus. In qua cum campum unum circuivissemus, cui Sancti Vicentii * campi nomen indidimus, secundum lebeccium ventum post hæc navigare occœpimus; distatque idem Sancti Vicentii campus a priori terra illa, ubi Christicolæ nostri extiterunt interempti, centum quinquaginta leucis ad partem levantis: qui et quidem campus octo gradibus extra lineam æquinoctialem versus austrum est. Cum igitur ita vagantes iremus, quadam die copiosam gentium multitudinem, nos naviumque nostrarum vastitatem mirantium, in terra una alia esse conspeximus, apud quos tuto in loco mox restitimus, et deinde in terram ipsam ad eos ex naviculis nostris descendimus. Quos quidem mitioris esse conditionis quam priores reperimus: nam etsi in edomandis illis diu elaboravimus, amicos tamen nostros eos tandem effecimus: cum quibus negotiando practicandoque varie quinque mansimus diebus, ubi cannas fistulas virides, plurimum grossas, et etiam nonnullas in arborum cacuminibus siccas invenimus. Concordavimus autem, ut ex eadem gente duos, qui nos eorum linguam edocerent, inde traduceremus. Quamobrem tres ex eis, ut in Portugalliam venirent, nos ultro comitati sunt. Et quoniam me omnia prosequi ac describere piget, dignetur vestra nosse maiestas, quod nos portum illum linquentes per lebeccium ventum et in visu terræ semper transcurrimus, plures continue faciendo scalas pluresque ambitus, ac interdum cum multis populis loquendo, donec tandem versus austrum extra Capricornii tropicum fuimus. Ubi super horizonta illum meridionalis polus triginta duobus sese extollebat gradibus, atque minorem iam perdideramus ursam, ipsaque maior ursa multum infima videbatur, fere in fine horizontis se ostentans: et tunc per stellas alterius meridionalis poli nosmetipsos dirigebamus, quæ multo plures multoque maiores ac lucidiores quam nostri poli stellæ existunt: propter quod plurimarum illarum figuras confinxi, et præsertim earum quæ prioris ac maiores magnitudinis erant, una cum declinatione diametrorum quas circa polum austri efficiunt, et una cum denotatione earumdem diametrorum, et semidiametrorum earum, prout in meis Quatuor Diætis sive navigationibus inspici facile poterit. Hoccine vero navigio nostro, a campo Sancti Augustini incepto, septingentas percurrimus leucas, videlicet

* *St. Vincent*, au lieu de *St. Augustin* comme on lit dans la page suivante.

Cavo (cap) a été mal traduit *campus*.

(Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition primitive.)

uerso elpone'te, & le 600. uerso ellibeccio: et uolendo *ricontare*
le cose che i' q'sta costa uidi: & q'llo che passamo, non mibastereb
Proveccio be altretanti fogli: & in q'sta costa n' uede'mo cosa di *p̧ficto*, sal
uo infiniti arbori di uerzino & di cassia, & di quelli ch' generano
la myrra, & altre marauiglie della natura, che no' siposson rac-
contare, et di gia essendo stati nel uiaggio ben 10. mesi, & uisto
che i' q'sta terra no' trouauamo cosa di *minero* alcuno, *acorda'*
mo di *dispedirci* di epsa, & andarci a co'mettere almare p̧ altra
parte: et facto nostro co'siglio, fu deliberato che siseguisse q'lla na
uigatione che miparesse benne: & tucto fu rimesso i' me el*mando*
della flocta: et allhora *mandai* che tucta la gente & flocta si pro-
uedessi dacqua & di legne p̧ sei mese, ch' ta'to giudicaromo li ufi,
ciali delle naui ch' portauamo nauicare co' epse:. Facto nostro p̧ue
dimento di questa terra, cominciamo nostra nauicatione p̧ eluen
S. E. to scilocchо: & fu adi 15. di Febraio, quando gia elsole sandaua
cercando allo equinoctio, & tornaua uerso q'sto nostro emispe-
rio del septentrione: & tanto nauica'mo p̧ q'sto uento, che ci tro-
ua'mo tanto alti, chel polo del meridione cistaua alto fuora del
nostro orizonte ben 52. gradi, & piu no' uedauamo le stelle ne
dellorsa minore, ne della maggiore orsa: & di gia stauamo di-
scosto del porto di doue partimo ben 500. leghe p̧ scilocchо: &
questo fu adi 3. daprile: & i' q'sto giorno comincio una *tormenta*
in mare ta'to forzosa, che cifece amainare del tucte nostre uele:
S. O. & corrauamo allarbero *seco* con molto uento, che era libeccio
co' grandissimi mari, & laria molto *tormentosa:* et tanta era la
Tempesta *torme'ta*, che tutta la flocta staua con gran timore: le nocte eron
molto grandi: che nocte *tene'mo* adi septe daprile, che fu di 15.
hore: p̧che elsole staua nel fine di Aries: et in q'sta regione era lo
inuerno, come ben puo considerare V. M. et andando i' q'sta *tor*
menta adi septe daprile: haue'mo uista di nuoua terra: dellaquale
corre'mo circha di 20. leghe, & la troua'mo tucta costa *braua:* et
no' uede'mo i' epsa porto alcuno, ne gente: credo p̧che era ta'to el
freddo, che nessuno della flocta si poteua *rimediare*, ne soppor
tarlo: di modo ch' uistoci in tanto pericolo & i' tanta *torme'ta* che
apena potauamo hauere uista luna naue dellaltra, p̧ egran mari
Oscurezza dell Orizzonte: en port. *Serraça'o.* ch' faceuano, & p̧ la gran *serrazon* del te'po, che *accorda'mo* con
elcapitano maggiore fare segnale alla flocta che arriuassi, & la
sciassimo la terra: et cene tornassimo alca'mino di Portogallo: et
fu molto buon co'siglio: che certo e, che se tardauamo quella no-
cte, tutti ciperdauamo: p̧che come arriua'mo a poppa, & la no-

(Traduction publiée la première fois le mois d'avril 1507.)

versus ponentem centum, et versus lebeccium sexcentas; quas quidem dum peragraremus, si quis quæ vidimus ennumerare vellet, non totidem ei papyreæ chartæ sufficerent. Nec quidem interdum magni commodi res invenimus, demptis infinitis cassiæ arboribus, et pariter plurimis quæ laminas certas producunt, cum quibus et miranda alia permulta vidimus, quæ fastidiosa recensitu forent. Et in hac quidem peragratione decem fere mensibus extitimus. In qua, cognito quod mineralia nulla reperiebamus, convenimus una, ut abinde surgentes alio per mare vagaremur. Quo inito inter nos consilio, mox edictum fuit ac in omnem coetum nostrum vulgatum, ut quidquid in tali navigatione præcipiendum censerem, idipsum integriter fieret. Propter quod confestim edixi, mandavique ubique, ut de lignis et aqua pro sex mensibus munitionem omnes sibi pararent. Nam per navium magistros nos cum navibus nostris adhuc tantumdem navigare posse indicatum est. Qua quidem quam edixeram facta provisione, nos oram illam linquentes, et inde navigationem nostram per serocum ventum initiantes, Februarii decima tertia videlicet, cum sol æquinoctio iam appropinquaret et ad hoc septemtrionis hemisphærium nostrum vergeret, in tantum pervagati fuimus, ut meridianum polum super horizonta illum quinquaginta duobus gradibus sublimatum inveneriums, ita ut nec minoris ursæ nec maioris stellæ amodo inspici valerent. Nam tunc a portu illo, a quo per serocum abieramus, quingentis leucis longe iam facti eramus, tertia videlicet Aprilis. Qua die tempestas ac procella in mari tam vehemens exorta est, ut vela nostra omnia colligere, et cum solo nudoque malo remigare compelleremur, perflante vehementissime lebeccio, ac mari intumescente et aere turbulentissimo extante. Propter quem turbinis violentissimum impetum nostrates omnes non modico affecti fuerunt stupore. Noctes quoque tunc inibi quammaximæ erant. Etenim Aprilis septima, sole circa arietis finem extante, ipsæ eædem noctes horarum quindecim esse repertæ sunt: hiemsque etiam tunc inibi erat, ut vestra satis perpendere potest maiestas. Nobis autem sub hac navigantibus turbulentia, terram unam Aprilis secunda vidimus, penes quam viginti circiter leucas navigantes appropiavimus: verum illam omnimodo brutalem et extraneam esse comperimus, in qua quidem nec portum quempiam, nec gentes aliquas fore conspeximus, ob id, ut arbitror, quod tam asperum in ea frigus algeret, ut tam acerbum vix quisquam perpeti posset. Porro in tanto periculo, in tantaque tempestatis importunitate nosmet tum reperimus, ut vix alteri alteros præ grandi turbine nos videremus. Quamobrem demum cum navium prætore pariter concordavimus ut connavitis nostris omnibus terram illam linquendi, seque ab ea elongandi et in Portugalliam remeandi signa faceremus. Quod consilium sanum quidem et utile fuit, cum si inibe nocte solum adhuc illa perstitissemus, disperditi omnes eramus:

[Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition primitive.]

chè & laltro giorno si ci ricrebbe tanta *tormenta*, che dubita'mo
perderei: et haue'mo di fare *peregrini* & altri eeremonie, come
é usanza di marinai p, tali te'pi: corremo 5. giorni, & tutta uia
eiuenauamo ap,ssando alla linea eq,noctiale, & in aria & i' mari
piu te'perati: et piacq, a Dio scamparci di ta'to pericolo: & nostra
nauicatione era p, el uento infra el tramota'no & greeo: p,che no
stra i'tentione era andare a rieonoscere la eosta di ethiopia, ehe
stauamo diseosto da epsa i' 300. leghe p, elgolfo del mari atlanti
co: & eo' la gratia di dio a 10. giorni di maggio fumo i' epsa a una
terra uerso laustro, ch sidice La serra liona: doue ste'mo 15. giorni
piglia'do nostro rinfreseame'to: & diqui partimo piglia'do nostra
nauicatione uerso lisole delli azori, ch' *dista'no* di q'sto luogo della
Serra eirca di 750. leghe: et fumo co' lisole alfin di Luglio: doue
ste'mo altri 15. giorni, piglia'do alcuna reereatione: & partimo di
epse p, Lisbona: ch' *stauamo* piu allo oeeide'te 300. leghe: & entra-
mo p, q'sto porto di Lisbona adi 7. Septe'bre del 1502. a buon
saluame'to, Dio ringratiato sia, co' solo due naui: p,che laltra ar-
de'mo nella Serra liona: p,ehe no' poteua piu nauicare, ehe ste'mo
in questo uiaggio circa di 15. mesi: & giorni 11. nauiga'mo sen-
za ueder la stella tramo'tana, o lorsa maggiore & minore, che si
dicono elcorno: et ci regge'mo p, le stelle dello altro polo. Questo
é qua'to uidi in q'sto uiaggio, o giornata.

Pellegrini; port. *peregrinos*.

¶ Quarto Viaggio.



(Traduction publiée la première fois le mois d'avril 1507.)

nempe cum hinc abiissemus, tam grandis die sequenti tempestas in mari excitata est, ut penitus obrui perdite metueremus. Propter quod plurima peregrinationum vota, nec non alias quamplures cærimonias, prout nautis mos esse solet, tunc fecimus. Sub quo tempestatis infortunio quinque navigavimus diebus, demissis omnino velis. In quibus quidem quinque diebus ducentas et quinquaginta in mari penetravimus leucas, linea interdum æquinoctiali, necnon mari et auræ temperatiori semper appropinquando, per quod nos a præmissis eripere periculis Altissimo Deo placuit. Eratque huiuscemodi nostra navigatio ad transmontanum ventum et græcum, ob id quod ad Aethiopiæ latus pertingere cupiebamus, a quo per maris Atlantici fauces eundo, mille tercentum distabamus leucis. Ad illam autem per Summi Tonantis gratiam Maii bis quinta pertigimus die. Ubi in plaga sua ad latus austri, quæ Serraliona dicitur, quindecim diebus nos ipso refrigerando fuimus. Et post hæc cursum nostrum versus insulas *Liasori* dictas arripuimus: quæ quidem insulæ a Serraliona ipsa septingentis et quinquaginta leucis distabant, ad quas sub Iulii finem pervenimus, et pariter quindecim inibi nos reficiendo perstitimus diebus. Post quos inde exivimus, et ad Lisbonæ nostræ recursum nos accinximus, a qua ad occidentis partem tercentum sepositi leucis eramus, et cuius tandem deinde portum M. D. II cum prospera salvatione ex Cunctipotentis nutu rursum subivimus cum duabus duntaxat navibus, ob id quod tertiam in Serraliona, quoniam amplius navigare non posset, igni combusseramus. In hac autem nostra tertio cursa navigatione, sexdecim circiter menses permansimus: e quibus undecim absque transmontanæ stellæ necnon et maioris ursæ minorisve aspectu navigavimus, quo tempore nosmetipsos per aliam meridionalis poli stellam regebamus. Quæ superius commemorata sunt, in eadem nostra tertio facta navigatione relatu magis digna conspexi.

(Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition primitive.)

REstami di dire le cose p̧ me uiste nel quarto uiaggio, o gior
nata: & perlo essere gia *cansato*, & *etiam* p̧che q'sto qnarto
uiaggio no' siforni, seco'do ch' io *leuauo* el p̧posito, p̧ una disgra
tia che ci acchadde nel golfo del mare altantico: come nel p̧cesso
sotto breuita inte'dera V. M. mingegnero dessere brieue. Parti-
mo di q'sto porto di Lisbona 6. naui di co'serua co' p̧posite di an
dare a scoprire una isola uerso loriente, che sidice Melaccha: del
laquale si ha nuone esser molto riccha, & ch' é come elmagazino
de tucte le naui che ue'gano del mare gangetico, & del mare indi-
co, come é calis *camera* di tutti enauili che passano da leuante
a pone'te, & da pone'te a leua'te p' la uia di Galigut: et q'sta Me-
laccha é piu allocide'te ch' Caligut, & molto piu alla parte del
mezo di: p'che sappiamo ch' sta in paraggio di 33. * gradi del polo
(* On devrait avoir lu 3°. Malaca est dans la lat. de 2° 14'.) antartico. Partimo adi 10. di Maggio 1503. et fumo diritti alle
isole del *cauo* uerde, done facc'mo nostro *caragne*, & piglia'mo
(Carene.) sorte di rinfrescame'to, doue ste'mo 13. giorni: et di qui partimo
a nostro uiaggio, nauica'do p̧ el ue'to scilocchо: et come elnostro
capitano maggiore fusse huomo p̧sumptuoso & molto *cauezu*
(Ostinato: port. cabeçudo.) *to*, uolle andare a riconoscere la Serra liona, terra dethiopia au
strale, senza *tenere* necessita alcuna, se no' p̧ farsi uedere, ch' era
capitano di sei naui, co'tro alla uolu'ta di tucti noi altri capita
ni: et cosi nauicando, qua'do fumo co' la decta terra, furon ta'te
le turbonate che cidettono, & co' epse el te'po co'trario, che stan
do a uista di epsa ben 4. giorni, mai no' cilascio elmal te'po pi-
gliar terra: di modo ch' fumo forzati di tornare a nostra nauica
tione uera, & lassare la decta Serra: et nauica'do di qui al*suduest*
che é ue'to ifra mezo di & libeccio: et qua'do fumo nauicati ben
300. leghe p̧ el *mo'stro* del mare, stando di gia fuora della linea
eq'noctiale uerso laustro ben 3. grad. ci sidiscoperse una terra
ch' potauamo *distare* di epsa 22. leghe: dellaaq'le cimarauiglia'mo:
et troua'mo ch' era una isola nel mezo del mare, & era molto al
ta cosa, ben marauigliosa della natura: p̧che no' era piu che due
leghe di lungo & una di largo: nellaquale isola mai no' fu habi-
tato da gente alcuna: & fu la mala isola p̧ tutta la flocta: p̧che sa-
pra V. M. che per el mal co'siglio & *reggime'to* del nostro capita
no maggiore, perde qui sna naue: p̧che de tre con epsa i' nno sco
glio, & saperse la nocte di sco' Lorenzo, che é adi 10 dagosto, &
si fu i' fondo: & no' sisaluo di epsa cosa alcuna, se no' la gente. Era
naue di 300. tenelli: nellaquale andaua tucta la importa'za del
la flocta: & come la flocta tucta trauagliasse i' *rimidiarla*, el Ca

(Traduction publiée la première fois le mois d'avril 1507.)

DE QUARTÆ NAVIGATIONIS CURSU.

Reliquum autem est, ut quæ in quarta navigatione nostra perspexerimus edisseram. Quia vero iam prolonga narratione fatisco, et quia hæc eadem nostra navigatio ad speratum a nobis finem minime perducta est, ob adversitatem infortuniumve quoddam, quod in maris Atlantici nobis accidit sinu, idcirco brevior fiam. Igitur ex Lisbonæ portu cum sex conservantiæ navibus exivimus, cum proposito insulam unam versus horizontem positam invisendi, quæ Melcha dicitur, et divitiarum multarum famosa, necnon navium omnium, sive a Gangetico sive ab Indico mari venientium, receptus sive statio est, quemadmodum Calicia receptus sive hospitale omnium navigantium est, qui ab oriente in occidentem et e converso vagantur, prout de hoc ipso per Calicutiæ viam fama est. Quæ quidem insula Melcha plus ad occidentem, Calicutta vero ipsa plus ad meridiem respicit. Quod idcirco cognovimus, quia ipsa in aspectu triginta trium graduum poli antarctici sita est. Decima ergo Maii die M. D. III nobis unde supra egredientibus, cursum nostrum ad insulas Virides nuncupatas primo direximus: ubi rerum necessariarum munimina, necnon et plura diversorum modorum refrigeramina sumentes et duodecim interdum inibi diebus cessantes, per ventum serocum post hæc enavigare occœpimus, cum Navidominus noster tanquam præsumptuosus capitoeusque præter necessitatem et omnium nostrum unanimitatem, sed solum ut sese nostri et sex navium præpositum ostentaret, iussit ut in Serralionam australem Aethiopiæ terram tenderemus. Ad quam nobis accelerantibus, et illam tandem in conspectu habentibus, tam immanis et acerba suborta tempestas est, ac ventus contrarius et fortuna adversa invaluit, ut in ipsam quam nostris ipsi videbamus oculis, per quatriduum applicare non valuerimus: quinimmo coacti fuerimus, ut illa relicta ad priorem navigationem nostram regrederemur: : quam quidem nos per suduestium, qui ventus est inter meridiem et lebeccium, reassumentes trecentum per illam maris arctitudinem navigavimus leucas. Unde factum est, ut nobis extra lineam æquinoctialem tribus pene gradibus iam tunc existentibus, terra quædam a qua duodecim distabamus leucis, apparuerit: quæ apparitio non parva nos affecit admiratione. Terra etenim illa insula in medio mari multum alta et admirabilis erat, quæ leucis duabus longior, et una dilatatior non existebat: in qua quidem terra nunquam quisquam hominum aut fuerat aut habitaverat, et nihilominus nobis infelicissima fuit. In illa enim per stolidum consilium suum et regimen, præfectus navium noster navem suam perdidit: nempe illa a scopulo quodam elisa, et inde propter hoc in rimas divisa Sancti Laurentii nocte, quæ Augusti decima est, in mari penitus submersa extitit, nihil inde salvo manente, demptis tantummodo nautis: eratque navis eadem doliorum trecentorum, in qua nostræ totius turbæ totalis potentia erat. Cum autem omnes circa illam satageremus, ut si forte ipsam

(Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition primitive.)

pitano mi mando che io fussi con la mia naue alla decta isola a
cerchare un buon *surgidero*, doue potessin *surgere* tutte le naui:
& come elmio batello *stipato* con 9. mia marinai fussi in serui
uigio & aiuto da ligare le naui, no' uolle ch' lo *leuassi*, & ch' mifussi
sine epso: dice'domi ch' mileuerebbono allisola: partimi del flo
cta come mi*mando* p, lisola senza battello, & co' meno la meta
de mia marinai, & tui alla decta isola, che *distano* circha di 4.
leghe: nellaquale trouai un bonnissimo porto, doue ben sicura-
mente poteuan *surgere* tucte le naui: doue aspectai el mio capi
tano & la flocta ben 8. giorni, & mai no' uennono: di modo ch'
stauamo molto mal co'tenti, & le genti che meran restate nella
naue, *stauano* co' ta'ta paura, ch' no' li poteuo co'solare: et stando
cosi loctauo gio'no uedemo venire una naue pel mare: & di pau
ra che non cipotessi uedere, ci leua'mo con nostre naui, & fumo
ad epsa pensando ch' mi*traeua* elmio battello & gente: et come
pareggiamo con *epsa*, *dipoi di* saltuata ci dire come la capita
na sera ita i' fondo, & come la gente sera saluata, & che elmio
battello & gente restaua con la flocta, laquale sera ita per quel
mare auanti, che ci fu ta'ta graue *tormenta*, qual puo pensare
V. M. p, trouarci 1000. leghe discosto da Lisbona & i' golfo, &
con pocha gente: tuttauia *face'mo rostro* alla fortuna, & anda-
mo tuttauia innanzi: torna'mo alla isola, & fornimoci dacqua
& di legne con elbattelio della mia conserua: laquale isola tro-
ua'mo disabitata, & *teneua* molte acque uiue & dolci, infini-
tissimi arbori, piena di ta'ti uccelli marini & terrestri, che eron
senza numero: et eron tanto semplici, che silasciauon piglia-
re con mano: et tanti nepiglia'mo che caricha'mo un battello
di epsi animali: nessuno non uede'mo, saluo Topi molto gran
di, & Ramarri con due code, & alchuna Serpe: et facta nostra
prouisione ci dipartimo per eluento infra mezo di & libeccio S. O.
perche *tenauamo* un *reggimento* del Re, che ci *mandaua*, che
qualunche delle naui che siperdesse della flocta, o del suo capi- † Il faut lire: che el viaggio passato discoprimo &.
tano, fussi a *tenere* nella terra, che el uiaggio passato. † Disco-
primo in un porto, che li pone'mo nome la badia * di tucte e san * On devrait avoir la Bahia
cti: et piacque a Dio di darci ta'to buon tempo che in 17. gior
ni fumo a *tenere* terra in epso, che distaua da lisola ben 300.
leghe: doue non troua'mo ne ilnostro capitano, ne nessuna al
tra naue della flocta: nel qual porto aspecta'mo ben dua mesi &
4. giorni: & uisto che non ueniua ricapito alcuno, *acchorda'mo*

(Traduction publiée la première fois le mois d'avril 1507.)

e periculo subtrahere valeremus, dedit mihi in mandatis idem navium præfectus, ut cum navicula una in receptum quempiam bonum, ubi puppes nostras secure omnes recipere possemus, apud insulam eamdem inventum pergerem: nolens tamen ipse idem præfectus, ut navem meam, quæ novem nautis meis stipata, et in navis periclitantis adjutorio intenta foret, mecum tunc traducerem, sed solum ut edixerat portum unum inquisitum irem, et in illo navem meam ipsam mihi restitueret. Qua iussione recepta, ego, ut mandaverat, sumpta mecum nautarum meorum medietate, in insulam ipsam, a qua quatuor distabamus leucis, properans, pulcherrimum inibi portum, ubi classem nostram omnem tute suscipere possemus, inveni. Quo comperto, octo ibidem diebus eumdem navium præfectum cum reliqua turba expectando perstiti. Qui cum advenirent, moleste non parum pertuli: atque qui mecum erant sic obstupescebant, ut nullo consolari modo vellent. Nobis autem in hac existentibus angustia, ipsa octava die puppim unam per æquor adventare conspeximus, cui, ut nos percipere possent, mox obviam ivimus, confidentes sperantesque una quod ad meliorem portum quempiam nos secum ducerent. Quibus dum appropinquassemus, et vicissim nos resalutassemus, retulerunt illi nobis, ejusdem præfecti nostri navem in mari penitus, demptis nautis, perditam extitisse. Quæ nuncia, ut contemplari vestra potest regia maiestas, me non parva affecerunt molestia, cum a Lisbona, ad quam reverti habebam mille longe existens leucis, in longo remotoque mari me esse sentirem: nihilominus tamen fortunæ nosmet subiicientes ulterius processimus, reversique imprimis fuimus ad memoratam insulam, ubi nobis de lignis et aqua in conservantiæ meæ navi providimus. Erat vero eadem insula penitus inhospitata inhabitataque, multa aqua vivida et suavi in illa scaturiente, cum infinitis arboribus innumerisque volucribus marinis et terrestribus, quæ adeo simplices erant, ut sese manu comprehendi intrepide permitterent. Propter quod tot tunc prendidimus, ut naviculam unam ex illis adimpleverimus. In ea autem nulla alia invenimus animalia præterquam mures quammaximos et lacertas bifurcam caudam habentes, cum nonnullis serpentibus, quos etiam in ea vidimus. Igitur parata nobis inibi provisione, sub vento inter meridiem et lebeccium ducente perreximus, ob id quod a rege mandatum acceperamus, ut qualicumque non obstante periculo, præcedentis navigationis viam insequeremur. Incepto ergo huiuscemodi navigio, portum tandem unum invenimus, quem Omnium sanctorum abbatiam nuncupavimus, ad quem prosperam annuente nobis auram Altissimo, infra XVII pertigimus dies: distatque idem portus tercentum a præfata insula leucis. In quo quidem portu nec præfectum nostrum nec quemquam de turba alium reperimus, etsi tamen in illo mensibus duobus et diebus quatuor expectaverimus: quibus effluxis, viso quod illuc nemo veniret, conservantia nos-

[Texte (page par page et ligne par ligne) de l'édition primitive.]

la conserua, & io correr la costa: et nauiga'mo piu inanzi 260. leghe, tra'o ch' giugne'mo i' un porto doue *accordamo* far' una forteza, & la face'mo, & lascia'mo i' epsa 24. huomiui christiani, che ci haueua la mia co'serua, che haueua ricolti della naue capitana che sera p̧duta: nel qual porto ste'mo ben 5. mesi i' fare la forteza & caricar nostre naui di uerzino: p̧che no' potauamo andare piu inanzi, a causa che non *tenauamo* genti, & mimancaua molti *apparecchi*. Facto tucto q'sto, *accorda'mo* di tornarcene a Portogallo, che cistaua p̧ iluento infra greco & tramo'tano: & lassamo li 24. huomini che restoron nella forteza co' mantenime'to p̧ sei mesi, & 12 bo'barde & molte altre armi, & pacificamo tutta la gente di terra: dellaquale no' se facto mentione i' q'sto uiagio: no' p̧che no' uedessimo & pratificassimo co' infinita gente di epsa: p̧che fumo i' terra drento ben 30. huomini 40. leghe: doue uidi ta'te cose, ch' le lascio di dire, riserbandole alle mie 4. GIORNATE. Questa terra sta fuora della linea eq'noctiale alla parte del lo austro 18. ' gradi, & fuora del *mantenimento* di Lisbona 37. gradi, piu allocccide'te seco'do ch' mostrano enostri strumenti. Et facto tucto q'sto, ci *dispedimo* de christiani & della terra: et co-
N E. mincia'mo nostra nauicatione al *nordodeste*, che é uento infra tramo'tana & greco, co' proposito dandare a dirittura co' nostra nauicatione a questa citta di Lisbona: et in 77. giorni dipoi tanti trauagli & pericoli entra'mo i' questo porto adi 18. di Giugno 1504. Dio laudate: doue fumo molte ben riceuuti, & fuora do gni credere: p̧che tucta la citta cifaceua perduti: p̧che laltre naui della flocta tucte seron perdute p̧ la superbia & pazia del nostro Capitano, che cosi pagha Dio la superbia: et alpresente mitruouo qui in Lisbona, & non so quello uorra el Re fare di me, che molto desidero riposarmi. El presente aportatore che é Benuenuto di Domenico Benuenuti, dira a V. M, di mio essere, & di alcune cose sisono lasciate di dire per prolixita: perche le ha uiste & sentite, Dio siao' eli . Io sono ito stringe'do la lettera qua'to ho potuto: & hessi lasciato adire molte cose naturali, a causa di sensare p̧lixita. V. M. miperdoni: laquale supplico ch' mitenga nel numero de sua seruidori: & uiraccomando ser Antonio Vespucci mio fratello, & tucta la casa mia. Resto *rogando* Dio, che ui accresca edi della uita: & ch' salzi lo stato di cotesta excelsa Rep. & lhonore di V. M. &c. Data in Lisbona adi 4. di Septembre 1504.

Seruitore Amerigo Vespucci in Lisbona.

(Traduction publiée la première fois le mois d'avril 1507.)

ira tunc et ego concordavimus, ut secundum latus longius progrederemur. Percursis itaque ducentis sexaginta leucis, portui cuidam alii applicuimus, in quo castellum unum erigere proposuimus; quod equidem profecto fecimus, relictis in illo viginti quatuor Christicolis nobiscum existentibus qui ex præfecti nostri puppe perdita collecti fuerant. Porro in eodem portu præfatum construendo castellum, et bresilico puppes nostras onustas efficiendo, quinque perstitimus mensibus, ob id quod præ nautarum perpaucitate et plurimorum apparatuum necessitate longius progredi non valebamus. Quibus superioribus ita peractis, concordavimus post hæc in Portugalliam reverti, quam rem per græcum transmontanumque ventum necesse nobis erat efficere. Relictis igitur in castello præfato Christicolis viginti quatuor, et cum illis duodecim machinis ac aliis pluribus armis una cum provisione pro sex mensibus sufficiente, necnon parata nobiscum telluris illius gente, de qua minima fit mentio, licet infinitos inibi tunc viderimus, et cum illis practicaverimus. Nam quadraginta fere leucas cum triginta ex eis in insulam ipsam penetravimus. Ubi interdum plurima perspeximus, quæ nunc subticescens libello meo Quatuor navigationum reservo. Estque eadem terra extra lineam æquinoctialem ad partem austri octodecim gradibus, et extra Lisbonæ meridianum ad occidentis partem triginta quinque, prout instrumenta nostra monstrabant. Nos navigationem nostram per nornordestium, qui inter græcum transmontanumque ventus est, cum animi proposito ad hanc Lisbonæ civitatem proficiscendi initiantes, tandem post multos labores multaque pericula in hunc eiusdem Lisbonæ portum infra LXXVII dies, XXVIII Iunii mox cum Dei laude introivimus. Ubi honorifice multum et ultra quam sit credibile festive suscepti fuimus, ob id quod ipsa tota civitas nos in mari disperditos esse existimabat, quemadmodum reliqui omnes de turba nostra per præfecti nostri navisam stultam præsumptionem extiterant. Quo superbiam modo iustus omnium censor Deus compensat. Et ita nunc apud Lisbonam ipsam subsisto, ignorans quid de me serenissimus ipse rex deinceps efficere cogitet, qui a tantis laboribus meis iam ex nunc requiescere plurimum peroptarem, hunc nuncium maiestati vestræ plurimum quoque interdum commendans. Americus Vesputius. In lisbona.

† Nous verrons (dans la 3e. Partie) que l' on devait lire 24.

DEUXIÈME PARTIE.

LETTRES ATTRIBUÉES À VESPUCE

ET IMPRIMÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS DEUX OU TROIS SIÈCLES APRÈS SA MORT.

DEUXIÈME PARTIE

NOTICE CRITIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE SUR

LES TROIS LETTRES SUIVANTES.

Les manuscrits qui ont servi pour les premières éditions des trois lettres suivantes se trouvent à Florence; deux dans la Bibliothèque *Riccardiana*, et l'autre dans les archives de l' ancienne secretairerie d'Etat, parmi les papiers qui appartenaient à la Bibliothèque *Strozziana.*

Le dernier n' à jamais été consideré comme original. En le publiant en 1789 * son editeur le savant Bartolozzi, à commencé par dire que le manuscrit était une simple copie. C'est un document qui ne contient aucun fait nouveau, et qui ne se trouve pas en contradiction avec ce que l'on connaissait de publié du vivant de Vespuce. Seulement le langage n' offre pas ces espagnolismes de la grande lettre de 1504, que nous croyons caractéristique de Vespuce.

Les deux manuscrits de la Bibliothéque *Riccardiana* se trouvent reliés en un volume qui a appartenu à Pier Voglienti. On les a cru des originaux: mais, pour peu que l'on connaisse de paléographie, il est facile de vérifier que ni l'un ni l'autre ne sont de véritables autographes de Vespuce.

Bandini en publiant en 1745, pour la première fois, celui de notre première lettre qui suit, s'est contenté de dire qu' il était original, "à ce qu' il parait" (*per quanto appare*) † sans remarquer que ses doctrines étant en opposition avec les écrits de Vespuce, connus jusqu' alors et publiés de son vivant, sans avoir provoqué dans son temps de contradiction, il fallait se donner un peu plus de peine pour eclaircir ce point.

C' est pourquoi avec raison dejà Camus ‡ en 1802, disait de l'édition de Bandini:

"Cette édition seroit d'un grand prix, si Ban-" dini s'etoit attaché à donner des preuves de " l'authenticité et de la véracité de ces lettres, " que l'on a prétendu contenir des faits controu-" vés... Et *á l'égard d'une lettre qu'il publie* " *pour la premiére fois*, il se contente de dire " que l'original, à ce qu'il parait être (*per quan-* " *to appare*) est conservè dans la precieuse bi-" bliothéque du marquis Riccardi."

Après, en 1842, le Vicomte de Santarem dans son ouvrage sur Vespuce, traitant de la circonspection avec laquelle il fallait recevoir ces documents, s'est expliqué (pag. 211 et 212) dans ces termes:

" Nous avons déjà demontré que les docu-" mens de Vespuce, qui sont parvenus jusqu'à " nous, offraient tous les caractères qui frap-" pent un document de faux, ou du moins qui le " rendent d'une authenticité douteuse. Ainsi la " saine critique réclame qu'on *soit trés circons-* " *pect pour admettre de tels documens comme* " *authentiques sans un examen sévère et cons-* " *ciencieux des manuscrits. Il serait donc es-* " *sentiel d'examiner paléographiquement l'epo* " *que à laquelle le manuscrit fut rédigé, si l'é-* " *criture est authentique, &.*"

Le Vicomte de Santarem n'hésite même pas à assurer que la 3me. lettre (qui du reste est de la même source de Pier Voglienti, et montre aussi des prétentions de passer pour originale) que cette lettre si vantée par Humboldt, "n' est point " exempte des mêmes anomalies et des graves " difficultés que les critiques ont remarquées " dans celles qui avaient été publiées dans les " collections de voyages et dans l'ouvrage de " Bandini."

Cette 3me. lettre, soit-disant datée du Cap Vert le 4 Juin 1501, fut publiée la première fois par Baldelli ‡‡ en 1827 (326 ans après sa date).

Il suffit d'un simple examen paléographique des deux manuscrits dans la collection de Pier Voglienti pour démontrer qu'ils ne sont pas originaux. Plus tard, en 1858, pour sortir de tant de doutes, nous sommes allés personnellement voir ces originaux à Florence, et nous n'avons pas hésité de déclarer à la Société de Geographie de Paris ** que le papier était plus moderne, que l'encre paraissait préparée pour des contrefaçons et que ni l'écriture ni la signature étaient celles de Vespuce. Nous devons ajouter que ces lettres ne nous paraissent pas mêmes des copies: dans le langage des trois lettres manquent ces barbarismes qui pour nous sont une des principales preuves de l'authenticité de la lettre de 1504, publiée d'après des indices au commencement de 1506.

Humboldt *** a dit (IV, pag. 34 et 35): "Il existe dans l'histoire de la litterature plusieurs

* Dans l'ouvrage *Ricerche Istorico-critiche circa alle scoperte d'Amerigo Vespucci*, "*con l'aggiunta di una Relazione del medesimo in ora inedita*;" in 8.° de 182 pags. La lettre inedite se trouve de pag. 168 á 180.

† *Vita e lettere di Amerigo Vespucci* &c. *dall' Abatte Angelo Maria Bandini, Firenze*, 1745; pag. XII. La lettre se trouve depuis la pag. 64 jusqu' á la pag. 86.

‡ *Memoire sur la collection des grands et petits voyages par A. G. Camus, membre de l' Institut; Paris 1802 in 4.°*, pag. 131 et 132

‡‡ Comte Gio. Batt. Baldelli Boni, *Il Milione di Marco Polo* &c. *Firenze*, 1827, 2 vol. in 4.°. La lettre du Cap Vert se trouve depuis la pag. LIII á la pag. LIX du 1er. volume, d'oú nous la reproduisons textuellement.

** *Bulletin du mois d' avril de 1858.*

*** Dans son ouvrage *Examen critique sur l' Histoire Geographique du Nouveau Continent*, &c.

époques également remarquables par l'interêt que l'on avait de *forger des livres sous le nom d'hommes celébres.*"

Voilà, quant à nous, une manière d'expliquer la naissance de ces deux *originaux*, au temps de la plus grande gloire de Vespuce, vers la fin du 16e. ou commencement du 17e. siècle; époque à laquelle appartiennent presque tous les autres documens contenus dans le fameux volume de Pier Voglienti. Le fabricateur aura dû probablement être bien payé par celui qui les a collectioné le premier. Si c'etait Mr. Pier Voglienti, nous admirerions là le degrè de son ingénuité.

Nous sommes loin de vouloir assurer que Vespuce n'ait pas écrit (autrement, et dans son langage rempli de certains barbarismes, *) une ou même deux de ces lettres. Ce que nous assurons c'est que la lettre publiée par Bandini sur le deuxième voyage (de 1499–1500) contient des absurdités qui la rende *impossible;* et que les manuscrits qui ont servi de textes aux lettres publiées la première fois l'une par Bartolozzi et l'autre par Baldelli n'etaient pas des originaux.

Ces deux lettres ne contiennent pas, il est vrai, les absurdités de la première; mais cela pourrait ne prouver rien de plus sinon que ceux qui les ont fabriquées ont agi avec plus d'art. La fraude dans ce cas, à trés bien dit Humboldt, sait généralement agir avec la circonspection nécéssaire pour mieux tromper.

Nous devons ajouter que déjà l'abbé Canovai ** reconnut qu'on ne pouvait pas considérer son manuscrit comme original.

Tels sont les faits: mais nous présenterons les trois documents ainsi qu'ils ont été publiés par Bandini, Bartolozzi et Baldelli; et le lecteur jugera librement, si, en tout cas, ils ont en bonne critique la même force que les deux premières lettres publiées dans toute l'Europe, en plusieurs langues, pendant les six ou huit dernieres années de la vie de Vespuce.

* Voyez ce que nous avons dit sur ce point á la pagine 27.

** *Viaggi d'Amerigo Vespucci, Firenze* 1817, pag. 3.

"La prima Lettera al Medici é scritta in vechio carattere, "e fu creduta originale, benche per diverse ragioni, che qui non "servono possa almen dubitarsena. Si trova la Lettera stessa "in altro Codice della medesima Riccardiane, in carattere assai "peggiore; e forse di questo secondo monumento non ebbe co-"gnizioni il Bandini."

Nous ajouterons ici ce que, aprés notre visite á Florence, nous avons publiée dans le Bull. de la Societé de Géogr. de Paris le mois d'avril de 1858:

"D'aprés nos propres examens faits assez scrupuleusement, nous n'hesitons plus á declarer fausse cette lettre du mois de juillet 1500, atribuée á Vespuce, sur son second voyage, et dont l'authenticité avait été déjá declarée suspecte par Napione. Il y a dans la bibliothéque *Riccardiana* deux exemplaires manuscrits de cette lettre; l'un dans le volume N.° 1910 de la collection de Pier Voglienti (de f. 41 á 47) sans autre pretention que d'en être une copie ancienne, au milieu d'autres copies faites á la meme époque d'autres documents géographiques, parmi lesquels on peut citer le *Milione* de Marco Polo, et cette lettre de Vespuce écrite du cap Vert, que Baldelli a publiée. Ainsi, cet exemplaire n'est, selon nous, que la copie de l'autre, avec prétentions et apparence d'original, qu'on trouve vers la fin du manuscrit N.° 2112 de la meme bibliothéque, en quatre feuilles, suivies de trois autres écrites de la meme main, et contenant, sous le titre de *Copia de lrá del Re di Portogallo*, ces mêmes informations que Bandini a publiées dans son livre, pages 87 á 99."

"Quoique cette lettre contienne déjá dans son propre texte des phrases qui la rendaient suspecte, et entre autres, comme nous l'avions dit, cette longitude de 82° 1/2 et 84° ouest de Cadix, nous trouvons dans le manuscrit même les indices de sa fausseté. D'abord il a, comme nous disions, toute la prétention de paraître original, au lieu d'être écrit de manière á vouloir faire croire qu'il ne s'agissait que d'une copie, comme on le dit dans les informations qui sont jointes. Encore de nos jours on trafique sur des faux autographes. L'écriture paraît contrefaite pour indiquer plus d'antiquité, et même l'encre est trop pâle et trop inégale dans sa pâleur, ce qui fait croire qu'on la preparait exprés comme cela pour la faire passer pour plus ancienne. Puis le papier est évidemment florentin: il a même pour filagramme une fleur, embleme de cette ville. Mais en admettant encore que Vespuce á Séville eût tout de suite aprés ses voyages du papier fabriqué á Florence pour écrire, ou même que le papier ne soit pas florentin, nous avons un argument sans replique pour prouver la non-authenticité de la letre dans la signature même. On y lit *Amerigho uespucci*, avec un A majuscule, des ee allemands, un u en initial pour Vespucci, un h, et sans aucun trait avant ni aprés le nom, ce qui n'est aucunement d'accord avec la maniere dont Vespuce signait, comme on peut le voir dans le *fac-simile* que nous avons publiée dans le premier volume de notre histoire, pag. 424."

Ce *fac-simile* de la véritable signature de Vespuce le voici:

DEUXIÈME PARTIE.

LETTRES ATTRIBUÉES À VESPUCE,

ET IMPRIMÉES POUR LA PREMIÈRE FOIS DEUX OU TROIS SIÉCLES APRÈS SA MORT.

PREMIÈRE LETTRE. *

(Imprimée la premiere fois par Bandini en 1745.

MAgnifico Signor mio Signore. E' gran tempo fa, che non ho scritto a Vostra Magnificenza, e non lo ha causato altra cosa, nè nessuna, salvo non mi essere occorso cosa degna di memoria. E la presente serve per darvi nuova, come circa di un mese fa, che venni dalle parti della India per la via del mare Oceano, con la grazia di Dio a salvamento a aquesta Città di Sibilia: e perchè credo, che Vostra Magnificenza avrà piacere d' intendere tutto il successo del viaggio, e delle cose, che più maravigliose mi sono offerte. E se io sono alcuno tanto prolisso, Band. p. 65
pongasi a leggerla, quando più di spazio estarà, o come frutta, dipoi levata la mensa. V. M. saprà, come per commissione dell' Altezza di questi Re di Spagna mi partii con due caravelle a' XVIII.** di Maggio del 1499. per andare ad iscoprir alla parte Dello noveste, id est per la via della marozeana, e presi mio cammino a lungo della costa d' Africa, tanto che navigai alle Isole fortunate, che oggi si chiamano le Isole di Canaria: e dipoi d'avermi provvisto di tutte le cose necessarie, fatta nostra orazione e preghiere, fecemo vela di un' Isola che si chiama la Gomera e metemmo la prua per il libeccio e navigammo XXIIII. dì con fresco vento, senza vedere terra nessuna, e al capo di XXIIII. dì avemmo vista di terra, e trovammo avere navigato al piè di 1300. leghe discosto dalla Città di Calis per la via di libeccio. Vista la terra demmo grazie a Dio, e buttammo fuora le barche, e con XVI. uomini, fummo a terra, e la trovammo tanto piena d' alberi, che era cosa maravigliosa non solamente la grandezza di essi, ma della verdura, che mai perdono foglie, e dell' odor suave, che d' essi, saliva, che sono tutti aromatici, davano tanto conforto all' odorato, che gran recreazion pigliavamo d' esso. E andando con le barche a lungo della terra per vedere se trovassimo disposizione per saltare in Band. p. 66
terra, e come era terra bassa travagliammo tutto il dì fino alla notte, e mai trovammo cammino, nè disposizione per entrar dentro dentro in terra; che non solo ce lo difendeva la terra bassa, ma la

* Nous indiquons les pages correspondantes de Bandini, qui l'a publié avec le titre: *Lettera di Amerigo Vespucci indirizzata a Lorenzo di Pier Francesco de Medici, che contiene un' esatta descrizione del suo secondo viaggio fatto per i Re di Spagna, ora per la prima volta data alla luce.*" Cette même lettre a été reproduite par Canovai, dans la première édition (posthume), de 1817 de la pag. 50 à la page 60.—Dans les quatre notes qui suivent nous donnons quelques variantes communiquées à Napione (*Esame critico del primo viaggio*, &c. pag. 31 et suivantes) par l'abbé Fiacchi.

** XXVIII, dans la copie vu par Fiacchi.

spessitudine degli arbori; di maniera che accordammo di tornare a' navili, e d' andare a tentar la terra in altra parte: e una cosa maravigliosa vedemmo in questo mare, che fu, che prima che allegassimo a terra a 15. leghe, trovammo l' acqua dolce come di fiume, e levammo di essa, ed empiemmo tutte le bote votte, che tenevamo. Giunti che fummo a' navili levammo l' ancore, e facemmo vela, e mettemmo la prua per mezzo; perchè mia intenzione era di vedere se potevo volgere uno cavo di terra, che Ptolomeo nomina il Cavo de Cattegara, che è giunto con il Sino magno, che però mia opinione non stava molto discosto da esso, secondo i gradi della longitudine, e latitudine, come quì a basso si darà conto. Navigammo per il mezzo, a lungo di costa vedemmo salir della terra due grandissimi rii, o fiumi, che l' uno veniva dal ponente, e correva a levante, e teneva di larghezza quattro leghe, che sono sedici miglia, e l' altro correva dal mezzodì al settentrione, ed era largo tre leghe, e questi due fiumi credo, che causavano
Band. p. 67. essere il mare dolce a causa della loro grandezza. E visto, che tuttavia la costa della terra si trovava essere terra bassa, accordammo d' entrare in uno di questi fiumi con le barche, e andar tanto per esso, che trovassimo o disposizione di saltare in terra: o popolazione di gente; e ordinate nostre barche, e posto mantenimento in esse per quattro dì, con 20 uomini bene armati ci metemmo per il rio, e per forza di remi navigammo per esso a piè di due dì, opera di diciotto leghe, tentando la terra in molte parti, e di continuo la trovammo essere continuata terra bassa, e tanto spessa d' alberi, che appena un uccello poteva volare per essa; e così navigando per il fiume vedemmo segnali certissimi, che la terra a dentro era abitata: e perchè le caravelle restavano in luogo pericoloso, quando il vento fussi saltato alla traversia, accordammo al fine de' due di tornarci alle caravelle, e lo ponemmo per opera. Quello, che qui viddi fu, che vedemmo una bruttissima cosa d' uccelli di diverse forme, e colori, e tanti pappagalli, e di tante diverse sorte, che era maraviglia; alcuni colorate come grana, altri verdi, e colorati, e limonati, e altri tutti verdi, e altri neri, e incarnati; e il canto degli altri uccelli, che istavano negli
Band. p. 68. alberi era cosa tam suave, e di tanta melodia, che ci accadde molte volte istar parati per la dolcezza loro. Gli alberi loro sono di tanta bellezza, e di tanta soavità, che pensammo essere nel Paradiso terrestre, e nessuno di quelli alberi, nè le frutte di essi tenevamo conformità co' medesimi di questa parte, e per il fiumi vedemmo dimolte gente pescare, e di varie deformitate. E giunti, che fummo a' navili ci levammo facendo vela, tenendo la prua di continuo a mezzodì; e navigando a questa via, e stando larghi in mare, al piè di quarenta leghe, riscontrammo una corrente di mare, che correva di scirocco al maestrale, che era tam grande, e con tanta furia correva, che ci misse gran paura, e corremmo per essa grandissimo pericolo. La corrente era tale, che quella dello Stretto di Gibilterra, e quella del Farro di Messina, sono uno stagno a comparazion di essa d' un modo, che como ella ci veniva per prua, non acquistavamo cammino nessuno, ancora che avessimo il vento fresco; di modo che visto il poco cammino que facevamo, e il pericolo in che stavamo, accordammo di volger la prua al maestrale, e navicare alla parte di settentrione. E perchè, se ben mi ricordo, Vostra Magnificenza so che intende alcuntanto di cosmografia, intendo descrivervi quanto fummo con nostra navigazione per via di longitudine, e di latitudine: dico, che navicammo tanto alla

(Lettre imprimée la première fois par Bandini en 1745.)

parte di mezzodì, che entrammo nella torrida zona, e dentro del circolo di Cancer: e avete di tener per certo, che infra pochi dì, navicando per la torrida zona, avemmo viste di quattro ombre del Sole, in quanto il Sole ci stava per zenit a mezzodì, dico, stando il Sole nel nostro meridione, non tenevamo ombra nessuna, che tutto questo mi acadde molte volte mostrarlo a tutta la compagnia, e pigliarla per testimonio a causa della gente grossaria, che non sanno come la spera del Sole va per il suo circolo del zodiaco; che una volta vedevo l' ombra al meridione, e altra al settentrione, e altra all' occidente, e altra all' oriente, e alcuna volta un' ora o due del dì non tenevamo ombra nessuna. E tanto navigammo per la torrida zona alla parte d' austro che si trovammo istar di basso della linea equinoziale, e tener l' un polo, e l' altro al fin del nostro orizonte, e la passammo di sei gradi, e del tutto perdemmo la stella tramontana; che apenna ci si mostravano le stelle dell' Orsa minore, o per me' dire le guardie, che volgono intorno al Firmamento: e come desideroso, d' essere autore, che segnassi la stella del Firmamento dell' altro polo, perdei molte volte il sommo di norte in contemplare il movimento delle stelle dell' altro polo, per segnar quanto di esse tenessi minor movimiento, e che fussi più presso al Firmamento, e non potetti con quante male notti ebbi, e con quanti strumenti usai, che fu il quadrante, e l' astrolabio. Non segnai stella, che tenessi men che dieci gradi di movimento all' intorno del movimento, dimodochè non restai satisfatto in me medesimo di nominar nessuna, essendo il polo del meridiono a causa del gran circolo, che facevano intorno al Firmamento: e mentre che in questo andavo, mi ricordai di un detto del nostro Poeta Dante, del quale fa menzione nel primo Capitolo del Purgatorio quando finge di salire di questo emisperio e trovarsi nell' altro, che volendo descriver il polo Antartico dice:

Band p 69
Band p 70

Io mi volsi a man destra, e posi mente
All' altro polo, e vidi quattro stelle
Non viste mai, fuor che alla prima gente:
Goder pareva il Ciel di lor fiammelle,
O settentrional vedevo sito,
Poichè privato sei di mirar quelle.

Che secondo me mi pare, che il poeta in questi versi voglia descrivere per le quattro stelle il polo dell' altro Firmamento, e non mi diffidi sino a quì, che quello, che dice non salga verità; perchè io notai quattro stelle figurate come una mandorla, che tenevamo poco movimento, e se Dio mi dà vita e salute, spero presto tornare in quello emisperio, e non tornar sanza notare il polo. In conclusione dico, che nostra navigazione fu tanto alla parte del meridiono, che ci allargammo pel cammino della latitudine dalla Città di Calis 60. gradi, e mezz: perchè sopra la Città di Calis alza il polo 35 gradi, e mezz: noi ci trovammo passati dalla linea equinoziale 6. gradi: questo basti quanto alla latitudine. Avete da notare, che questa navigazione fu del mese di Luglio, Agosto, e Settembre, che como sapete il Sol regna più di continuo in questo nostro emisperio, e fa l' arco maggior del dì, e minor quello della notte: e mentre che stavano nella linea equinoziale, o circa di essa a 4. o 6. gradi, che fu del mese di Luglio, e d' Agosto la differenza del dì, sopra la notte non si sentiva, e quasi il di con la notte era eguale, e molto poca era la differenza.

Band. p 71

[**Lettre imprimée la première fois par Bandini en 1745.**]

Quanto alla longitudine dico, che in saperla trovai tanta difficoltà, che ebbi grandissimo travaglio in conoscer certe il camino, che avevo fatto per la via della longitudine, e tanto travagliai, che al fine non trovai miglior cosa, che era a guardare, e veder di notte le oposizione dell' un pianeta coll' altro, e mover la Luna con gli altri pianeti; perchè il pianeta della Luna è più leggier di Band. p. 72. corso, che nessuno altro, e riscontravalo con l' Almanacco di Giovanni da Montereggio, che fu composto al meridione della Città di Ferrara, accordandolo con le calcolazione delle Tavole del Re Don Alfonso: e dipoi di molte note, che ebbi fatto sperienza, una notte infra l' altre, essendo a' ventitrè di Agosto del 1499. che fu in conjunzione della Luna con Marte, la cuale secondo l' Almanacco aveva a essere a mezza notte, o mezza ora prima; trovai, che quando la Luna salì all' orizonte nostro, che fu un' ora, e mezz. dipoi diposto il Sole, aveva passato il pianeta alla parte dell' oriente, dico, che la Luna stava piu orientale, che Marte, circa d' un grado, e alcun minuto più, e a mezza notte, stava più all' oriente 15. gradi, e mezz. * poco più o meno di modo che fatta la perpensione, se 24. ore mi vagliono 360. gradi che mi varranno 5. ore, e mezz. trovo che mi varranno 82. gradi, e mezz., e tanto mi trovavo di longitudine del meridione della Città di Calis, che dando a ogni grado 16. leghe, mi trovavo più all' occidente, che la Cità di Calis 1366. leghe, e due terzi, che sono 15466. † miglia, e due terzi. La ragione perchè io do 16. leghe e due terzi per ogni grado, perchè secondo Tolomeo, e Alfagrano la terra volge 24000., che vagliono 6000. leghe, che ripartendole per 360. gradi, avvene a ciascun grado 16. leghe, e due terzi, e questa ragione la certificai molte volte col punto de' piloti, e la trovai Band. p. 73. vera, e buona. Parmi, Magnifico Lorenzo, o che la maggior parte de filosofi in questo mio viaggio sia reprobata, che dicono, che dentro della torrida zona non si può abitare a causa del gran calore; e io ho trovato in questo mio viaggio essere il contrario, che l'aria è più fresca, e temperata in quella regione, che fuori di essa, e che è tanta la gente, che dentro essa abita, che di numero sono molti più, che quelli, che di fuora d' essa abitano per la ragione, che di basso si dirà, che è certo, che più vale la pratica, che la teorica.

Fino a quì ho dichiarato quanto navigai alla parte del mezzodì, e alla parte dell' occidente, ora mi resta di dirvi della disposizione della terra, che trovammo, e della natura delli abitatori, e di lor tratto, e delli animali, che vedemmo, e di molte altre cose, che mi si offersono degne di memoria. Dico che dipoi, che noi volgemmo nostra navigazione alla parte del settentrione, la prima terra, che noi trovammo essere abitata, fu un' Isola, che distava dalla linea equinoziale 10 gradi, e quando fummo giunti con essa, vedemmo gran gente alla origlia del mare, che ci stavano guardando, come cosa di maraviglia, e surgemmo giunti con terra opera d' un miglio, e armammo le barche, e fummo a terra 22. uomini bene armati; e la gente come ci vidde saltare in terra, Band. p. 74. e conobe, che eramo gente difforme di sua natura, perchè non tengono barba nessuna, nè vestono vestimento nessuno, così gli uomini, come le donne, che come saliron del ventre di lor madre, così vanno; che non si cuoprono vergogna nessuna, e così per la diformità del colore, che lor sono di color come bigio, o lionato,

* 5° ½ selon la copie vue par Fiacchi.

† 5466⅔, id.

[Lettre imprimée la première fois par Bandini en 1745.]

e noi bianchi, di modo che avendo paura di noi, tutti si missono nel bosco, e con gran fatica per via di segnali gli assicurammo, e praticammo con loro; e trovammo, che erano di una generazione, che si dicono Camballi, che quasi la maggior parte di questa generazione, o tutti vivono di carne umana, e questo lo tenga per certo Vostra Magnificenza. Non si mangiano infra loro, ma navigano in certi navili, che tengono, che si dicono canoè, e vanno a traer preda delle Isole, o terre commarcane d' una generazione inimici loro, e d'altra generazione, che non son loro. Non mangiano femmina nessuna, salvo che le tengono come per istrane, e di questo fummo certi in molte parti, dove trovavamo tal gente, sì perchè e' ci accadde molte volte veder l' ossa, e capi d' alcuni, che si avevano mangiati, e loro non lo negano; quanto più che ce lo dicevano i lor nemici, che di continuo stanno in timor di essi. Sono gente di gentil disposizione, e di bella statura: vanno disnudi del tutto; le loro armi sono arme con saette, e queste traggono, e rotelle, e son gente di buono sforzo, e di grande animo. Band. p. 75. Sono grandissimi balestrieri: in conclusione avemmo pratica con loro, e ci levarono a una lor popolazione, che istava dentro in terra, opera di due leghe, e ci dettono da far colazione, e qualsivoglia cosa, che le si domandavamo, allora le davano, credo più per paura, che per amore: e dipoi d' essere stato con loro tutto un dì ci tornammo a' navili, restando con loro amici. Navigammo lungo la costa di quest' Isola, e vedemmo alla origlia del mare, oltre gran poblazione: fummo con il batello in terra, e trovammo, che ci stavano attendendo, e tutti carichi di mantenimento, e ci dettano da far colazione molto bene, secondo le loro vivande: e visto tanta buona gente, e trattarci tanto bene, non usammo tor nulla del loro, e facemmo vela, e fummo a metterci in un golfo, che si chiamò il golfo di Parias, e fummo a surgere in fronte d'un grandissimo rio, che causa esser l'acqua dolce di questo golfo; e vedemmo una gran popolazione, che istava giunta con lo mare, adonde avea tanta gran gente, che era maraviglia, e tutti stavano senza armi, e in suon di pace; fummo con le barche a terra, e ci ricevettono con grande amore, e ci levarono alle lor case, adonde tenevano molto bene apparecchiato da far colazione. Quì ci dettono a bere di tre sorte di vino, non di vite, ma fatte di frutte, Band. p. 76. come la cervogia, ed era molto buono; quì mangiammo molti mirabolani freschi, che è una molto real frutta, e ci dettono molte altre frutte, tutte diforme dalle nostre, e di molto buon savor, e tutte di savor, e odor aromatico. Dettonci alcune perle minute, e undici grosse, e con segnali ci dissono, che se volevamo aspettare alcun dì, che anderebbono a pescarle, e che ci trarrebbono molte di esse; non curammo di tenerci dietro a molti pappagalli, e di vari colori, e con buona amistà ci partimmo da loro. Da questa gente sapemmo come quelli dell' Isola sopraddetta erano Cambazi, e come mangiavano carne umana. Salimmo di questo golfo, e fummo a lungo della terra, e sempre vedevamo grandissima gente, e quando tenevamo disposizione trattavamo con loro, e ci davano d' ello, che tenevano, e tutto lo che gli domandavamo. Tutti vanno ignudi come nacquono senza tener vergogna nessuna, che se tutto si avessi di contare di quanta poca vergogna tengono, sarebbe entrare in cosa disonesta, e migliore è tacerla. Dipoi d' aver navicato al piè di 400. leghe di continuo per in costa, concludemmo, che questa era terra ferma, che la dico, e' confin' dell' Asia per la parte d' oriente, e il principio per la parte d'occidente, perchè molte

Band. p. 77. volte ci accadde vedere di diversi animali, come lioni, cervi, cavrioli, porci salvatici, conigli, e altri animali terrestri, che non si trovano in Isole stando in terra ferma. Andando un dì in terra dentro con venti uomini, vedemmo una serpe, o serpente, che era lunga opera di otto braccia, ed era grossa, come io nella cintura: avemmo gran paura di essa, e a causa di sua vista tornammo al mare. Molte volte mi accadde vedere animali ferocissimi, e serpi grandi. E navigando per la costa ogni dì discoprivamo infinita gente, e varie lingue, tanto che quando avemmo navicato 400. leghe per la costa, cominciammo a trovar gente, che non volevano nostra amistà, ma stavanci· aspettando con le loro armi, che sono archi, e saette, e con altre arme, che tengono: e quando andavamo a terra con le barche difendevanci il saltare in terra; di modo che eravamo forzati combatter con loro, e al fine della battaglia liberavan mal con noi, che sempre come sono disnudi facevamo di loro grandissima mattanza, che ci accadde molte volte 16. di noi combatter con 2000. di loro, e al fine di sbarattargli, e ammazzar molti di essi, e rubar loro le case. E un dì infra gli altri vedemmo una grandissima gente, e tutta posta in arme per difenderci, che non fussimo a terra: armammoci 26. uomini bene armati, e coprimmo le barche a causa delle saete, che ci tirava-
Band. p. 78 no; che sempre, prima che saltassimo in terra ferivano alcuni di noi. E poichè ci ebbono difeso la terra quanto potettono, alfin saltammo in terra, e combattemmo con loro grandissimo travaglio; e la causa perchè tenevano più animo, e maggiore isforzo contro noi era, che non sapevano che arme era la spada, nè come tagliava: e così combattendo fu tanta la moltitudine della gente, che caricò sopra noi, e tanta moltitudine di saette, che non ci potevamo rimediare, e quasi abbandonati della speranza di vivere, voltammo le spalle per saltar nelle barche. E così andandoci ritraendo, e fuggendo, un marinaro de' nostri, che era Portoghese, uomo d' età di 55. anni, che era restato a guardia del battello visto il pericolo in che stavamo saltò del battello in terra, e con gran voce ci disse: figliouli volgete il viso all' armi inimici, che Iddio vi darà vittoria, e gittossi ginocchione, e fece orazione; e dipoi fece una gran rimessa con gl' Indi, e tutti noi con lui giuntamente così feriti come istavamo; di modo che ci volsono le spalle, e cominciarono a fuggire, e al fine gli disbarattammo, e ammazzammo di essi 150. e ardemmo loro 180. case: e perchè stavamo mal feriti, e stracchi ci tornammo a' navili, e fummo a riparar in un Porto, adonde istemmo venti dì, solo perchè il medico ci curassi, e tutti scampammo, salvo uno, che stava
Band. p. 79. ferito nella poppa manca. E dipoi disanati tornammo a nostra navigazione, e per questa medesima cosa ci accadde molte volte combattere con infinita gente, e sempre con loro avemmo vittoria. E cosí navicando fummo sopra un' Isola, che istava discosto della terra ferma 15. leghe, e come alla giunta non vedemmo gente, e l' Isola parendoci di buona disposizione, accordammo d' ire a tentarla, e fummo a terra 11. uomini, e trovammo un cammino, e ponemmoci andar per esso due leghe, e mezz. dentro in terra, e trovammo una popolazione d' opera di 12. case, adonde non trovammo salvo sette femmine, e di tanta grande istatura, che non aveva nessuna, che non fusse più alta che io una spanna, e mezzo; e come ci viddono, ebbono gran paura di noi, e la principal di esse, che certo era donna discreta, con segnali ci levò ad una casa, e ci fece dar da rinfrescare, e noi come vedemmo tam gran-

de donne, accordammo di rubar due di loro, che erano giovane di quindici anni per far presente di esse a questi Re, che senza dubbio eran creature fuor della statura degli uomini comuni: e mentre che stavamo in questa pratica, vennono 36. uomini, ed entrarono nella casa dove istavamo bevendo, ed erano di tant' alta statura, che ciascuno di loro era più alto stando ginocchioni, che io ritto. In conclusione erano di statura di giganti, secondo la grandezza, e proporzion del corpo, che rispondeva con la grandezza; che ciascuna delle donne pareva una Pantasilea, e gli uomini Antei, e come entrarono furono alcuni de' medesimi, che ebbono tanta paura, che oggi indi non si tengono sicuri. Tenevano archi, e saette, e pali grandissimi fatti come spade; e come ci viddono di statura piccola cominciarono a parlar con noi per saper chi eramo, e di che parte venivamo e noi dando del buono per la pace gli rispondevamo per segnali, che eramo gente di pace, e che andavamo a veder il mondo; in conclusione tenemmo per bene partirci da loro senza questione, e fummo pel medesimo cammino che venimmo, e ci acompagnammo fino al mare, e fummo a' navili: quasi la maggior parte degli alberi di questa Isola son di verzino, e tanto buono come quel di levante. Di questa Isola fummo ad altra Isola commarcana di esa a dieci leghe, e trovammo una grandissima popolazione, che tenevamo le lor case fondate nel mare come Venezia, con molto artificio e maravigliati di tal cosa, acordammo di andare a vederli, e comme fummo alle lor case vollon difendersi, che non entrassimo in esse. Provarono come la spade tagliavano, ed ebbono per bene lasciarsi entrare, e trovammo che tenevamo piene le case di bambagia finissima; e tuttor le trave di lor case erano di verzino, e togliemmo molto algothon e verzino, e tornammo a' navili. Avete da sapere, che in tutte la parte, che saltammo in terra trovammo sempre grandissima cosa de bambagia, e per il campo pieno d' alberi di essa, che si potrebbe caricare in quelle parte, quante caravelle, e navili son nel mondo di cotone, e di verzino. In fine navigammo alter 300. leghe per la costa trovando di continuo gente brave, e infinitissime volte combattemmo con loro, e pigliammo di essi opera di venti, fra i quale avea sette lingue, che non s' intendevano l' una all' altra; dicesi, che nel mondo non sono più che 77. lingue, e io dico che sono più de 1000. che solo quelle, che io ho udite sono più di 40. Dipoi d' aver navicato per questa terra 700. leghe, o più, senza infinite Isole, che avemmo visto, tenendo i navili molto guastati, e che facevano infinita acqua, che apenna potevamo suplire con due bombe sgotando, e la gente molto affaticata, e travagliata, e il mantenimiento mancando; comeci trovammo secondo il punto di' pilote appresso di un' Isola, che si dice la Spagnuola, che è quella che discoperse l' Ammiraglio Colombo sei anni fa a 120. leghe ci accordammo di andare a essa, e quì perchè abitata da' Cristiani, raconciare nostre navili, e riposar la gente e provvederci di mantenimenti, perchè da quest' Isola a Castiglia sono, 1300. leghe di golfo senza terra nessuna; e in sette dì fummo a essa adove stemmo opera di due mesi, e indirizzamo i navili, e facemmo nostro mantenimento, e acordammo di andare alla parte del Norte, adonde trovammo infinitissima gente, e discoprimmo più di 1000. Isole, e la maggior parte abitate, e tuttavia gente disnuda, e tutta era gente paurosa, e di poco animo, e facevamo di loro quello che volevamo. Questa ultima parte che discoprimmo fu molto pericolosa per la navigazione nostra a causa delle secche, e mar basso,

Band. p. 80.
Band. p. 81.
Band. p. 82

che in essa trovammo, che molte volte portammo pericolo di perderci. Navicammo per questo mare 200. leghe diritto al setentrione, e come giá andava la gente cansuda, e affaticata, per aver già stato nel mare circa di uno anno, mangiando sei once di pane il dì, e tre misure piccole d' acqua bevendo, e i navilpericolosi per tenersi nel mare, reclamò la gente dicendo, che essi vovano tornare a Castiglia alle lor case, e che non volevano più tentare il mare, e la fortuna; per donde acordammo di far presa di shiavi, e caricare i navili di essi, e tornare alla volta di Spagna e fummo a certe Isole, e pigliammo lu volta 232. anime. e caricammole e pigliammo la volta di Castiglia, e in 67. dì attraversammo il golfo, e fummo all' Isole de' lazzori, che sono del Re di
Band. p. 83. Portogallo, che distanno da Calis 300. leghe, equì preso nostro rinfresco, navigammo per la Castiglia, e il vento ci fu contrario, e per forza avemmo andare alle Isole di Canaria; e di Canaria all' Isola della Medera, e della Medera a Calis, e stemmo in questo viaggio tredici mesi, correndo grandissimi pericoli, e discoprendo infinitissima terra dell' Asia, e gran copia d' Isole la maggior parte abitate; che molte volte ho fatro conto con il oompasso che siamo navicati al piè di 5000. leghe. In conclusione passammo della linea equinoziale 6. gradi, e mezz. e dipoi tornammo alla parte del settentrione; tanto che la stella tramontana si alzava sopra il nostro orizonte 35. gradi, e mezz. e alla parte dell' occidente navigammo 84. gradi. discosto del meridiano della Città, e Porto di Calis: Discoprimmo infinita terra, vedemmo infinitissima gente, e varie lingue, e tutti disnudi. Nella terra vedemmo molti animali salvatichi, e varie sorte d' uccelli, e d' alberi; infinitissima cosa e tutti aromatici: traemmo perle, e oro di nascimento in grano: traemo due pietre l' una di color di smeraldo, e l' altra d' amatiste durissime, e lunghe una mezza spanna, e grose tre dita. Questi Re hanno fatto gran conto di esse, e l'hanno guardate infra le lor gioie. Traemmo un gran pezzo de cristallo, che alcuno gioiellero dicono, che è berillo, e secondo che gli, Indi ci dicevano, tenevano di esso
Band. p. 84. grandissima copia: Traemmo 14. perle incarnate, che molto contentarono alla Reina, e moltre altre cosa di petrerie, che ci parvono belle; e di tutte queste cose non traemmo quantità, perchè non paravamo in luogo nessuno,. ma di continuo navicando. Giunti che fummo a Calis, vendemmo molti schiavi, che ce ne trovavamo 200. di essi, e il resto fino a 232. s' eran molti nel golfo, e tratto tutto il guasto, che s' avea fatto ne, navili, ch' avanzò opera di 500. ducati, i quale s' ebonno a ripartire in 55. parte, che poco fu quel, che toccò a ciascuno, pur con la vita ci cotentammo, e rendemmo grazie a Dio, che in tutto il viaggio di 57 uomini Cristiani, che eramo, non morirono salvo due, che ammazzarono gl' Indi. Io dipoi che venni, tengo due quartane, e spero in Dio presto sanare, perchè me durano poco e senza freddo. Trapasso molte cose degne di memoria per non esser più prolisso, che non sono che si servanno nella penna, e nella memoria. Quì m' armano tre navili, perché nuovamente vadia a discoprire, e credo, che istaranno presti a mezzo Settembre. Piaccia a nostro Signore darmi salute, e buon viaggio, che alla volta spero trar nuove grandissime, e discoprir l' Isola Trapobana, che è infra il mar Indico, e
Band. p. 85. il mar Gangetico, e dipoi intendo venire a ripatriarmi, e discansare i dì della mia vecchiezza.

Per la presente non mi allargherò in più ragioni, che molte cose si lasciano di scriver per non si accordar di tutto, e per non esser più prolisso di quel che sono stato.

(Lettre imprimée la première fois par Bandini en 1745.)

Ho accordato, MAGNIFICO LORENZO, che così come vi ho dato conto per lettera d' ello che m' è occorso, mandarvi due figure della descrizione del mondo fatte, e ordinate di mia propria mano e savere. E farà una carta in figura piana, e un Apamundo in corpo sperico, il quale intendo di mandarvi per la via di mare per un Francesco Lotti nostro Fiorentino, che si truova quà Credo, che vi contenteranno, e massime il corpo sperico che poco tempo fa, che ne feci uno per l' Alttezza di questi Re, e lo stiman molto. L' animo mio era venir con essi personalmente, ma il nuovo partito d' andare altra volta a discoprir non mi dà luogo, nè tempo. Non manca in cotesta Città chi intenda la figura del mondo, e che forse emendi alcuna cosa in essa, tuttavolta chi mi dee emendare, aspetti la venuta mia che potrà essere che mi difenda:

Credo V. M. avrà inteso delle nuove che hanno tratto l' armata, che due anni fa mandò il Re di Portogallo a discoprir per la parte di Ghinta.* Tal viaggio, come quello, non lo chiamo io Band. p. 56. discoprir, ma andare per il discoperto, perchè come vedrete per la figura la lor navigazione è di continuo a vista di terra, e volgono tutta la terra d' Africa per la parte d' austro, che é per una via della quale parlano tutti gli Autori della cosmografia. Vero è, che la navigazione è stata con molto profito, che è oggi quello, che indi si tiene in molto, e massime in questo Regno dove disordinatamente regna la codizia disordinata. Intendo come egli han passato del mar Rosso, e sono allegati al Sino Persico a una città che sidice Calicut, che istà infra Sino Persico e il fiume Indo, e ora nuovamente il Re di Portogallo tornò dal mare 12. navi con grandissima richezza, e l' ha mandate in quelle parte, e certo che faranno gran cosa se vanno a salvamento.

Siamo adì 18. di Luglio del 1500. e d' altro non c' è da far menzione. Nostro signore la vita, e magnifico Stato di vostra signoril Magnificenza guardi, e acresca come desia.

Di V. M.

Servitore.

Amerigo Vespucci.

*L'abbé Fiachi a lu dans une copie *Ghinea*. Nous avons pu lire China dans le manuscript même de Pier Voglienti, vu par Bandini.

DEUXIÈME LETTRE.

(Publiée la première fois par Baldelli en 1827.)

MAgnifico padron mio, agli otto di Maggio fu l'ultima vi scrissi stando a Lisbona presto per partirmi. In questo presente viaggio, che ora coll'aiuto dello Spirito Santo ho cominciato, e pensato fino al mio ritorno non vi avere a scrivere più; e pare che la sorte m'abbia dato tempo sopra uno di potervi scrivere non solamente di lunga terra, ma dell'alto mare.

Baldelli I, p. LIV.

Voi arete inteso, Lorenzo, sì per la mia, come per lettera de' nostri Fiorentini di Lisbona, come fui chiamato, stando io a Sibilia, dal Re di Portogallo; e mi pregò che mi disponessi a servillo per questo viaggio, nel quale m'imbarcai a Lisbona a' tredici del' passato, e pigliammo nostro cammino per mezzodì; e tanto navigammo, che passammo a vista dell' Isole Fortunate, che oggi si chiamano di Canaria, e passammole di largo, tenendo nostra navigazione lungo la costa d' Africa, e tanto navigammo, che giugnemmo quì a uno cavo, che si chiama *el Cauo Verde,* ch' è principio della provincia d' Etiopia, e sta al meridiano dell' Isole Fortunate, e tiene di larghezza quattordici gradi della linea equinoziale, dove a caso trovammo surto due navi del Re di Portogallo, ch' erano di ritorno d'alle parte d' India orientale, che sono di quelli medesimi che andarono a Calichut, ora quattordici mesi fa, che furono tredici navigli, co quali i' ho auto grandissimi ragionamenti non tanto del loro viaggio, come della costa della terra che corsono, e delle ricchezze che trovorono, e di quelle che tengono, tutto sotto brevità si farà in questa menzione a Vostra Magnificenza, non per via de cosmografia, perchè non fu in essa frotta Cosmografo, nè Maltematico nessuno, che fu grande errore. Ma vi si diranno così discontortamente, come me la contarono, salvo quello io ho alcun tanto corretto colla cosmografia di Tolomeo.

Questa frotta del Re di Portogallo, partì di Lisbona l' anno 1499. del mese d' Aprile, e navicorono al mezzodì fino all' Isole del Cavo Verde, che distanno dalla linea quinoziale quattordici gradi circa, e fuora d' ogni meridiano verso l' occidente, che potete dire che le stanno più all' occidente che l' Isole di Canaria sei gradi poco più o meno, che ben sapete come Tolomeo, e la maggior parte delle scuole de' cosmografi, pongono el fine dell' occidente abitato l' Isole Fortunate, le quali tengono di latitudine coll' Astrolabio, e con el quadrante, e l' ho trovato esser così. La longitudine è cosa più difficile, che per pochi si può conoscere, salvo per chi molto vegghia, e guarda la cogiunzione della Luna co' Pianeti. Per causa della detta longitudine io ho perduti molti sonni, e ho abreviato la vita mia dieci anni, e tutto tengo per bene speso, perchè, spero venire in fama lungo secolo, se io torno con salute di questo viaggio. Iddio non me lo reputi a superbia, che ogni mio travaglio raddirizzarò al suo santo servizio.

Ora torno al mio proposito: come dico questi tredici navigli sopradetti navigorono verso el mezzodì dell' Isole del Cavo Verde, per il vento che i dice fra mezzodì, e libeccio. E dipoi d' aver

*Publiée dans le *Marco Polo* de Baldelli, de la pag. LIII à la LIX du premier volume, avec le titre: "*Copia d' una lettera scritta da Amerigo Vespucci dall' Isola del Capo Verde, en el mare Oceano a Lorenzo di Piero Francesco de' Medici sotto di 4. di Giugno* 1501. *relativa a queste prime scoperte orientali.*

navigato venti giornate, circa a settecento leghe (che ogni lega è quattro miglia e mezzo) posono in una terra, dove trovorono gente bianca e ignuda della medesima terra, che io discopersi per Re di Castella, salvo che è piú a levante, la quale per altra mia vi scrissi, dove dicono che pigliorono ogni rinfrescamento, e di quivi partirono, e presono loro navigazione verso levante, e Bald. I, LV. navigorono pel vento dello sciloeco, pigliando la quarta di levante. E quando furono larghi dalla detta terra, ebbono tanto tormento di mare col vento a libeccio, e tanto fortunoso, che mandó sotto sopra cinque delle loro navi, e le somerse nel mare con tuta la gente. Iddio abbia auto misericordia dell' anime loro. E le otto altre nave, dicono che corsono ad albero secco, cioè sanza vela quarantotto dì, e quarantotto notte con grandissimo tormento. E tanto corsono, che si trovorono colla loro navigazione sopra a vento dal Cavo di Buona Speranza, che sta figurato nella costa d' Etiopia, e sta fuora del Tropico di Capricorno dieci gradi alla parte del meridiano, dico che ista dall' altezza della linea equinoziale verso el mezzodì trentatre gradi. Diche fatta la proporzione del parallelo truovono che'l detto Cavo, tiene di longitudine dall' Occidente abitato sessantadue gradi, poco più, o meno, che possiamo dire che stia nel meridiano d' Alessandria. E di qui navigorono di poi verso el settentrione, alla quarta del greco, navigando di continuo a lungo della costa, la quale secondo me è'l prencipio d' Asia, e provincia d' Arabia Felice, e di terre del Presto Giovanni, perchè quivi ebbono nuove del Nilo, che restava loro verso l' Occidente, che sapete ch' elli parte l' Affrica, dall' Asia. E in questa costa vi sono infinita popolazione, e città, e in alcuni ferono scala, e la prima fu Zafale, la quale dicono essere città di tanta grandezza come è'l Cairo, e tiene mina d' oro; e dicono che pagano di tributo allo re loro dugento migliaia di miccicalli d' oro l' anno, che ogni miccicalle vale una castellana d' oro, o circa. E di qui partirono e venono a Mezibinco, dove dice, è molto alue, e infinita lacca, e molta drapperia di seta. Ed è di tanta popolazione come el Cairo, e di Mezibinco furono a Chiloa, e a Mabaza,(Monbaza) e da Mabaza a Dimodaza, e a Melinde. Dipoi a Mogodasco (Magadasso), e a Camperuia, e a Zendach dipoi a Amaab, dipoi Adabul (forse Rasbel) e Albarcon. Tutte queste città sono nella costa del mare Occeano, e vanno fino allo stretto del Mare Rosso. El quale mare avete da sapere che non è rosso, ed è come questo nostro, ma tiene solo il nome di rosso. E tutte queste città sono richissime d' oro, e di gioie, e drapperie e spezzerie, e drogherie, e di suo proprio nascimento, ch' elle sono tratte colle carette dalla parte d' India, come intenderete, che sarebbe cosa lunga a ripricalla.

Da Albarcone, traverso lo Stretto del Mare Rosso e' vanno alla Moca, la dove fu una nave della detta frotta, che in questo punto è arrivata qui a questo cavo, e infino a qui è scritto la costa d' Arabia Felice. Ora vi dirò la costa del Mare Rosso verso l' India, cioè dentro allo Stretto d' esso mare.

Alla bocca dello stretto sta un porto nel Mare Rosso, che si chiama Haden, con una gran città. Più innanzi verso el settentrione sta, uno altro porto, che si chiama Camarcan, e Ansuva: dipoi è uno altro porto che si dice Odeinda (Odeida), e da Odeinda a Lamoia (Lahoia) e da Lamoia a Guda (Gudda). Questo porto di Guda è giunto con il Monte Sinai, che come saprete è in Arabia Diserta, dove dicono ch' e iscala di tutti e' navili che vengono

da India, e da Mecca. E in questo porto dicono che discaricano tutte le spezzerie, e drogherie: e gioie; e tutto quello che pongono qui. di poi vengono le carovane de' cammelli dal Cairo, e d' Alessandria, e le conducono lì, che dicono che vanno ottanta leghe pel deserto d' Arabia. E dicono che in questo Mare Rosso, non navigano se non dì dì per causa di molti scoglj, e secche che vi sono. E molte altre cose mi furono conte di questo mare, che per non essere prolisso si lasciano.

Ora dirò la costa del Mare Rosso dalla parte dell' Africa. Alla bocca dello stretto d' esso mare sta Zoiche [Zeile], ch' e signore d' essa uno Moro, che si chiama Agidarcabi, e dice che sta tre giornate apresso al porto di Guda, tiene molto oro, molti alefanti e infinito mantenimento.

Da Zoiche ad Arbazui [forse Asab]. Di questi duo porti d' Arboiam e Zala n' è signore el Presto Giovanni, e ivi dirimpetto è un porto che si nomina Tui è quale e del gran Soldano di Babilonia. Dipoi da Tui a Ardem, e da Ardem a Zeon. Questo è quanto io ho potuto avere del Mare Rosso; riferiscomi a chi meglio lo sa. Restami ora a dire quello io intesi della costa della Mecca, ch' e dentro del Mare Persico che si è el seguente.

Partonsi dalla Mecca, e vanno per costa del mare fino a una città che si domanda Ormuz, el quale è un porto nella bocca del Mare Persico. E di poi da Ormusa a Tus (forse Kis) e di Tus a Tunas, dipoi a Capan, dipoi a Lechor, dipoi a Dua, dipoi a Torsis, dipoi a Pares, dipoi a Stacara, dipoi a Ratar. Tutti questi porti che sono molto populati stanno dentro dalla costa del Mare Persico. Credo che saranno molti più alla mente mia, che alla verità mi referisco, che questi mi contò uno uomo degno di fede, che si chiamava Guaspare, che avea corso dal Cairo fino a una provincia che si domanda Molecca,(forse Malacca) la quale sta situata alla costa del mare Indico. Credo che sia la provincia che Tolomeo la chiama Gedrosica. Questo Mare Persico, dicono che è molto ricco, ma tutto non s'ha credere, perciò le lascio nella penna a chi meglio ne porgerà la verità.

Ora mi resta a dire della costa, che va dallo stretto del Mare Persico verso el mare Indico, secondo che mi racontonno, molti che funno nella detta armata; e massime il detto Guasparre, el quale sapeva dimolte lingue, e il nome di molte provincie e citta. Come dico è uomo molto altentico, perchè ha fatto due fiate el viaggio di Portogallo al Mare Indico.

Bald. I, LVII Dalla bocca del mare Persico si navica a una città, che si dice Zabule (forse Dabule); di Zabule a Goosa (Goa), e da Goosa a Zeduba, e dipoi a Nui, dipoi a Bacanut, (forse Barcelor), dipoi a Salut; dipoi a Mangalut, (Mangalur), dipoi a Batecala, dipoi a Calnut, poi a Dremepetam, dipoi a Fandorana, dipoi a Catat, dipoi a Caligut. Questa città è molto grande; e fu l' armata de' Portogallesi a riposare in essa. Dipoi di Caligut a Belfur, dipoi a Stailat, dipoi a Remond, dipoi a Paravrangari, dipoi a Tanui (Tanor), dipoi a Propornat, dipoi a Cuninam, dipoi a Lonam, dipoi a Belingut, dipoi a Palur, dipoi a Giloncoloi, dipoi a Cochin, dipoi a Caincolon (forse Culan) dipoi a Cain , dipoi a Coroncaram, dipoi a Stomondel, dipoi a Nagaitan, dipoi a Delmatan, dipoi a Carepatan, dipoi a Conimat. Infino a qui hanno navigato le frotte di Portogallo, che benchè non si conti della longitudine, e latitudine della detta navigazione, ch'è fare cose impossibile, a chi non tiene molta pratica delle marinerie che la possa dare ad intendere. E io tengo

[Lettre publiée la première fois par Baldelli en 1827.]

speranza in questa mia navigazione rivedere, e correre gran parte del sopradetto, e discoprire molto più, e alla mia tornata darò di tutto buona e vera relazione. Lo Spirito Santo vada con meco. Questo Guasparre, che mi contò le sopradette cose, e molti Cristiani le consentirono, perchè furono in alcuna d'esse, mi dise di poi el seguente; disse ch' era stato dentro in terra dell' India in uno regno che si chiama e' regno de' Perlicat, el quale è uno grandissimo regno, e rico d'oro, e di perle, e di gioie, e di pietre preziose, e contò essere stato dentro in terra a Mailepur, e a Gapatan, e a Melata, e a Tanaser, (Tarescrim), e a Pego e a Starnaì, e a Bencola, e a Otezen, e a Marchin. E questo Marchin dice sta presso di rio grande, detto Enparlicat. E questo Enparlicat è città dove è il corpo di Santo Marco Apostolo, e vi sono molti Cristiani. E mi disse essere stato in molte Isole, e massime in una che si dice Ziban (forse Seilan), che dice che volge 300 leghe, e che' l mare aveva consumato d'essa, el rio, altre 400 leghe. Dissemi ch' era ricchissima isola di pietre preziose, e di perle, e di spezierie, d'ogni genere, e di drogherie, e altre ricchezze, come sono alifanti, e gran cavalleria; di modo che istimo che questa sia l' Isola Taprobana, secondo che lui me la affigura. E più mi disse, che mai sentì mentovare Taprobana in tale parte, che come sapete e' sta tutta in fronte di rio suddetto.

Item mi disse, ch' era stato in una altra Isola che si dice Stamatara (forse Sumatra), la quale è di tanta grandezza, come Ziban, e Bencomarcano, insieme è tanto ricca come lei; sicchè non essendo Ziban l' Isola Taprobana sarà Scamatarra. Di questi due isole vengono in Persia e in Arabia infinitissime navi cariche d'ogni genere spezierie, e drogherie, e gioie preziose. E dicono, che hanno visto gran copia de navilj di quelle parte, che sono grandissimi, e di 40 mila, e 50 mila cantari di porto, e' quali chiamano giunchi, e hanno li alberi delle navi grandissimi, e in ogni albero tre, o quattro cabin. Le vele sono di giunchi, non sono fabbricate con ferro, salvo che sono intrecciate con corde. Pare che quello mare non sia tempestoso. Tengono bombarde, ma non sono e' navilj velieri, ne si mettono molto in mare, perchè di continovo navicano a vista di terra. Accadde che questa frotta di Portogallo, per fare piacere a petizione del Re di Caligut, prese una nave ch' era carica d' alifanti, e di riso, e di più di 300 uomini; ella prese una carovella di 70 tonelli. E un altra volta misono in fondo dodici nai. Di poi vennono a una Isola detta Arenbuche, e Maluche, e molte altre Isole del mare Indico, di che sono di quelle che conta Tolomeo, che stanno intorno all' Isola Taprobana, e tutte sono ricche.

Bald I, LVIII.

La detta armata se ne tornó in Portogallo, e alla volta ch' erano restaté otto navi se ne perdè una carica di molte ricchezze, che dicono che valeva centomila ducati, e le cinque per temporali si perdenno. Della capitana, del quale oggi n' è capitata una quí *(sic)*, come di sopra dico; credo che l'altro verranno a salvamento. Così a Dio piaccia.

Qnello che le dette nave portano è' l seguente.

Vengono carice d' infinita cannella, gengiavo verde e secco, e molto pepe, e garofani, noci moscadi, mace, muschio, algalia, istorac, bongiui, porcellane, casia, mastica, incenso, mirra, sandale rosi e bianchi, legno aloe, canfora, ambra, canne, molta lacca, mumia, *anib* e *tuzia*, oppio, aloe patico, folio indico, e molte altre drogherie, che sarebbe cosa lunga al contalle. Di gioie non so el

resto, salvo che vidi dimolti diamanti, e rubini, e perle, fra' quali viddi uno rubino d' un pezzo, rotolo di bellissimo colore, che pesava sette carati, e mezzo. Non mi vo più rallargare perchè el navilio....non mi lascia scrivere. Di Portogallo intenderete le nuove. In concrusione el Re di Portogallo, tiene nelle mani uno grandissimo traffico, e gran ricchezza. Iddio la prosperi. Credo che le spezierie verranno di queste parti in Alessandria, e in Italia, secondo la qualità e pregj. Così va el mondo.

Credete, Lorenzo, che quello che io ho scritto infino a quì è la verità. E se non si risconteranno le provincie, e regni, e nomi di città, e d' isole colli scrittori antichi, è segno ben che sono rimutati, come veggiamo nella nostra Europa, che per maraviglia si sente uno nome antico. E per maggiore chiarezza della verità si trovo presente Gherardo Verdi, frattello di Simon Verdi di Cadisi, el quale viene in mia compagnia, e a voi si raccomanda.

Bald. I, LIX. Questo viaggio, che ora fo, veggo ch' è pericoloso quanto alla franchezza di questo vivere nostro umano. Nondimeno lo fo con franco animo per servire a Dio, e al mondo. E se Dio s' è servito di me, mi darà virtù, quanto che io sia apperechiato a ogni sua volontà, purchè mi dia eterno riposo all' anima mia.

TROISIÈME LETTRE.*

[Publiée la première fois par Bartolozzi en 1789.]

MAgnifico Padrone mio Lorenzo dopo le debite raccom :::::: L' ultima scritta a V. Magnificenza fù dalla Costa di Guinea da un luogo, che si dice il capo verde, per la quale sapesti il principio del mio viaggio, e per la presente vi si dirà sotto brevità il mezzo, el fine di esso, che è quanto siegue al presente. Partimmo da detto capo verde prima facile, e presto ogni cosa necessaria, come è acqua, e legna, e altri instrumenti necessari, per Bartol. p. 169
mettersi in golfo del mare Oceano, per cercar nuove terre, e tanto navigammo per il vento tra libeccio e ½ giorno, che in 64. dì arrivammo a una terra nuova, la quale trovammo esser terra ferma per molte ragioni che nel precedere si diranno: per la qual terra corremmo d' essa circa d'800 leghe tutta volta alla ¼: a di libeccio verso Ponente, e quella trovammo piena d' Abitanti, dove notai maravigliose cose di Dio, e della Natura, d' onde determinai di dar notizia di parte d' essa a V. M. come sempre ho fatto degli altri mia viaggi.

Corremmo tanto per questi mari, ch' entrammo nella torrida Zona, e passammo la linea equinoziale alla parte dell' Austro, e del Tropico di Capricorno; tanto, che il polo del mezzodì stava alto del mio Orizonte 50. gradi, ed altrettanto con la mia latitudine dalla Linea equinoziale, e navigammo quattro mesi, e 27. dì, Id. p. 170.
che mai vedemmo il Polo artico, nè l' Orsa maggiore, o minore, per opposito mi si discopersero dalla parte del meridione molti corpi di stelle molto chiare, le quali stanno sempre nascoste a quelli del Settentrione, dove notai il maraviglioso artifizio dei lor movimenti, e le loro grandezza, pigliando i diametri dei loro Circoli e figurandole con figure geometriche, e altri movimenti de' Cieli notai, la qual sarebbe cosa pericolosa scriverli; ma di tutte le cose le più notabili, che in questo viaggio m' occorsero, in una mia operetta, ho rascolte, perchè quando saró di riposo, in esso mi possa occupare, per lasciar di me dopo la morte qual che fama. Stavo in procinto di mandarvene un sunto, ma me le tiene questo Serenissimo Re, ritornandomele lo faró. In conclusione fui alla parte degli Antipodi, che per mia navigazione fu una quarta parte del mondo; el mio Zenit più alto in quella parte faceva un angolo retto sferale con li abitanti di Id. p. 171
questo Settentrione, che sono nella latitudine di 40. gradi, e questo basti.

Venghiamo alla dichiarazione della terra, degli abitanti, e degli animali, e delle piante, e delle altre cose umane, che in quei luoghi trovammo per la vita umana. Questa terra è molto amena; e piena d' infinite alberi verdi, e molti grandi, e mai non perdono foglia, e tutti anno odori soavissimi, e aromatici, e producono infinite frutte, e molti di esse buone al gusto e salutifere al Corpo e campi producono molta erba, e fiori, e radici molto soavi, e buone, che qualche volta mi maravigliavano de' soavi odore dell'

* Publiée avec le titre: "*Relazione d' Amerigo Vespucci riguardante il suo' terzo viaggio, che si pubblica ora per la prima volta, lettera scritta da Amerigo Vespucci á Lorenzo di Pier Francesco De Medici l'anno 1502 da Lisbona alla lo tornata dalla nuova terra mandata a cercare, per la Maestá del Re di Portogallo,*" dans l' ouvrage "Ricerche Istorico—critiche circa alle scoperte d' Amerigo Vespucci con l'aggiunta di una Relazione del medesimo in ora inedita. Compilate da Francesco Bartolozzi. Firenze MDCCLXXXIX Per Gaetano Cambiagi Stamp. Granducale Con approbazione."—In 8°, de 182 pages.

erbe, e dei fiori, e del sapore d' esse frutte, e radici, tanto che infra me pensavo, esser presso al Paradiso terrestre. Che direm noi della quantità degli uccelli, e dei loro pennaggi, e colori, e canti e quante sorti, e di quante formosità: non voglo allargarmi in ques-
Bartol. p. 172 to, perchè dubito non sarebbe creduto. Chi potrà numerare l' infinita cosa degli Animali Silvestri, tanta copia di Leoni, e Lonze, di Gatti non già di Spagna, ma degli antipodi, tanti Lupi Cervieri, Babbuini, e Gatti-mammoni di tante sorti, e molti sempre grandi, e tanti altre Animali vedemmo, che credo, che a fatica di tante sorti n' entrassero nell' Arca di Noè, e tanti Porci salvatici, e Cabrioli, e Cervi, e Daini, e Lepre, e Conigli; e d' animali domestici nissuno ne vedemmo.

Venghiamo agli Animali ragionali. Trovammo tutta la terra essere abitata da gente tutta ignuda, così di Uomini, come di Donne, senza cuoprirsi di vergogna nessuna. Sono di corpo ben disposti, e proporzionati di color bianchi, e di capelli neri, e di poca barba, o di nessuna. Molto travagliai ad intendere loro vita, e costumi, perchè 27. dì mangiai, e dormii fra loro, e quello conobbi di loro, è il seguente appresso.

Id. p. 173. Non tengono nè legge, ne fede nessuna, e vivono secondo natura. Non conoscono inmortalità d' Anima, non tengono fra loro beni propri, perchè tutto e comune: non tengono termini di Regni, e di Provincia: non anno Rè: non obediscono a nessuno. ognuno è Signore di se, non amicizia, non grazia la quale non è loro necessaria, perchè non regna in loro codizia: habitano in comune in case fatte ad uso di Capanne molto grandi, e per genti, che non tengono ferro, nè altro netallo Sic. nessuno. si possono dire le lor capanne, ovvero case maravigliose, perchè io ho visto case che son lunghe 220. passi, e larghe 30., e artificiosamente fabbricate, e in una di queste Case stavano 500., ovvero 600. Anime. Dormono in reti tessute di cotoni, coricate nell' aria senza altra copertura; mangiano a sedere sulla terra: le loro vivande radici d' erbe, e frutte molto buone, infinito pesce, gran
Id. p. 174. copia di marasco; e granchi, ostriche, locuste, e gamberi, e moltre altre cose, che produce il mare. La carne che mangiano, massime la comune è carne umana nel modo, che si dirà. Quando possono avere altre carni d' animali, e d' uccelli, se li mangiono, ma ne pigliano pochi, perchè non tengono cani, e la terra molto folta di boschi, i quali sono pieni di Fiere crudeli, e per questo non usano mettersi nei boschi, se non con molta gente.

Gli uomini costumano forarsi le labbra, le gote, e dipoi in quelli fori si mettono ossa, e pietre, e non crediate piccole, e la maggior parte di loro, al meno che tenghino son tre fori, e alcuno sette, e alcuni nove, ne' quali mettono pietre d' alabastro verde, e bianco che sono lunghe mezzo palmo, e grosse come una susina Catelana, che paiono cosa fuori di natura: diconco far questo per parer più fieri; infine è brutal cosa.

Id. p. 176. Sono gente molto generativi: non tengono reda, perchè non tengono beni propri: quando li lor figliuoli, cioè le femmine sono in età di generare, il primo che le corrompe ha essere del Padre in fuori il più prossimo parente, che hanno, dipoi così le maritano.

Le lor donne nelli lor Parti non fanno cirimonia alcuna, come le nostre, che mangiano di tutto, vanno il di medesimo al campo, a lavarsi, e appena che si sentono nei loro parti.

Son gente che vivono molti anni, perchè secondo le loro successioni molti uomini vi aviamo conosciuti, che tengono insino a

quattro sorti di nipoti, e non sanno contare i di nè l'anno, nè mesi, salvo che dicono il tempo per mesi lunari, e quando vogliono mostrare d'alcuna cosa e loro tempi li mostrano con pietre, ponendo per ogni luna una pietra, e trovai uomo de più vecchi, che mi fe segno con pietre esser vissuto 1700. lunari, che mi pare sieno anni 132. contando 13 lunari l'anno.

Item son gente bellicosa, & infra loro molto crudeli, e tutte le loro armi e colpi sono come dice il Petrarca *commessi al vento*, che sono archi saette e dardi, e pietre, e non usano levar difensioni ai corpi loro, perchè vanno così nudi, come è nacquero, nè tengono ordine alcuno nelle loro guerre, salvo che fanno quello, che li consigliano; loro vecchi, e quando combattono, si ammazzano molto crudelmente, e quella parte, che resta Signor del Campo, sotterra tutti i morti dalla lor banda, e gli inimici li spezzano, e se li mangiano, e quelli, che pigliano, e gli tengono per schiavi alle lor case, e se è femmina dormono con loro, e se è mastio lo maritano con le loro figliuole, e in certi tempi quando vien loro una furia diabolica, convitano i parenti, el popolo, e le si mettano d'avanti, cioè la madre con tutti, figliuoli che di lei ha ottenuti, e con certe cirimonie, a settade gli ammazzano, e se li mangiano, e questo medesimo fanno a detti schiavi, e a figliuoli che di loro nascono e questo è certo, perchè trovammo nelle lor case la carne umana, posta al fumo, e molta; e comprammo da loro 10. criature, sì maschi, come femmine, che stavano deliberati per il sagrifizio, ma per meglio dire per il malefizio. Riprendemmolo loro molto, non so se si emendarono, e quello di che più mi maraviglio di queste loro guerre, e crudeltà, e che non poteti sapere da loro perchè fanno guerra, l'uno all'altro, poichè non tengono beni propri, nè Signoria d'Imperio, o Regni, e non sanno che cosa sia codizia, cioè roba, o cupidità di regnare, la quale mi pare, che sia la causa delle guerre, e d'ogni disordinato atto. Quando li domandavamo, che ci dicessero la causa, non sanno dare altra rasiogne, salvo che dicono avanti, che cominci infra loro questa maledizione e' vogliano vendicare la morte dei loro Padri antepasati. In conclusione è beitial cosa certo, e che uomo di loro mi a confessato essersi trovato a mangiare della carne di più di 200. corpi, e questo credo per certo, e basti.

Bartol p. 176 — Id. p. 177. — Id. p. 178

Quanto alla disposizione della terra, dico che è terra molto amena, e temperata, e sana perchè di quello tempo, che andammo per essa, che furono 10. mesi nessuno di noi non solo morì, ma pochi n'ammalarono: come ho detto loro vivono molto tempo. e non sentono infermità, o pestilenza, e di corruzioni d'aria, se non di morte naturale, o causata per lor mano, o cagione & in conclusione; medici avrebbero un cattivo stare in tal luogo.

Perchè andammo in nome di discoprire, e con tale commissione partimmo di Lisbona, e non di cercare alcun profitto, non ci impacciamo di cercare la terra, nè in essa cercare alcun profitto, di modo che in essa non sentimmo cosa, che fosse d'utile nissuno, non perchè io non creda, che la terra non produca d'ogni genere richezza per la sua mirabile disposizione, ed essere al paraggio del clima, nel quale sta situata. E non è meraviglia, che così di subito non sentissimo tutto il profitto, perchè gli abitanti di essa non istimano cosa nissuna, nè oro, nè arjento, o altre gioie, salvo cosa di piumaggi, o di ossa, come si è detto, ed ho speranza che mandando ora a visitare questo Ser. Re, che non passeranno molti anni, che gli reccherà a questo Regno di Portogallo grandissimo

Id. p. 179

[Lettre publiée la première fois par Bartolozzi en 1789.]

profitto, e rendita. Trovammoci infinito verzino, e molto buoni da caricare quanti navigli oggi sono nel mare, e senza costo alcuno, e così della Cassia fistula. Vedemmo cristallo, e infinite sapori, e odori di spezierie, e drogherie, ma non son conosciuti.

Gli uomini del Paese dicono sopra l'oro, e altri metalli, o drogherie molti miracoli, ma io son di quelli di S. Tommaso, che cre-
Bartol. p. 180 dono adagio, il tempo farà tutto. Il cielo il più tempo vi si mostra sereno, è adorno di molte, e chiare stelle, e di tutte ò notate, e sua circoli. Questo è sotto brevità, e solo *capita rerùm* delle cose, che in quelle parti ò vedute. Lassansi molte cose, le quali sarebbero degne di memoria, per non esser prolisso, e perchè le troverete nel mio viaggio tutte al minuto. Per ancora sto quì a Lisbona aspettando quello, che il Re determinarà di me. Piaccia a Dio, che di me siegua quello, che sia di più suo santo servizio e salute di mia Anima.

REMARQUE

A propos d' une autre lettre attribuée à Vespuce par Bandini.

Nous n' avons pas même fait question d' une quatrième lettre, aussi attribuée à Vespuce par Bandini, e inserée, en 1745, par cet ecrivain dans son livre, depuis la page 87 à la 99.

Il ne reste plus de doute que cette lettre ne peut pas être de Vespuce. "Le fragment (dit Humboldt, Ex. Crit. IV, p. 156) avait déjà été imprimé en 1550 dans le premier volume de Ramusio comme Relation d'un *Gentil' huomo Fiorentino* qui se trouvait à Lisbonne lors du retour de la flotte de Gama. Or, ce retour avait lieu le 10 juillet 1499, e nous savons avec certitude que Vespuce n' est allé d' Espagne en Portugal que vers la fin de l' année 1500. Canovai dans l' ouvrage qui a paru aprés sa mort, a suprimé ce document parmi les écrits de Vespuce. Les nouvelles recherches du comte Baldelli ont fait voir que le *Gentil' huomo Fiorentino* s' appelait Girolamo Sernigi et que la lettre se trouve en extrait dans le manuscrit n. 1910 de la collection Riccardienne."

Nous ajouterons ici tout ce que le même Canovai nous dit sur cette lettre, dans l' introduction qu' il avait preparée pour son ouvrage, et qui est datée du 10 Octobre 1811.

"A chi mi domandasse per qual motivo non si trovi quì *la Relazione del Viaggio di Gama*, francamente attribuita dal Bandini ad Amerigo, e stampata con indirizzo al Medici tra le altre Lettere, risponderò senza esitare, che io non saprei crederla un' Opera del Vespucci. E sarà dimostrato infatti esser ella pseudonima, se sussita l' asserzion del Ramusio, che *la Relazione fu scritta da un Gentiluomo Fiorentino che si trovò al tornare della detta Armata in Lisbona;* poichè nel Settembre del 1499 si ricondusse Gama a Lisbona, mentre Amerigo era nell' India Occidentale, nè, per quanto sappiamo, portossi egli in Portogallo prima del 1501. Ma lasciato, come controverso, l' aneddoto del Ramusio, aggiunge il Bandini che nel Codice Riccardiano *la dettatura ed il carattere son del Vespucci*, asserzione tanto erronea riguardo alla dettatura, quanto è certo che basta il più leggero confronto della *Lettera al Medici* con la *Relazione del Viaggio de Gama* (pezzi consecutivi in quel Codice) per convincersi a colpo d' occhio, che i due Scritti, benchè forse d' uno stesso carattere, non possono esser parto del medesimo Autore. La Lettera parla di Latitudini, di Longitudini, di Metodi Astronomici, di Linguaggi Americani ec., e ne parla con giro di stile, con Voci e con frasi sì prettamente Spagnuole, che ben si vede essere stato quello il consueto genio di chi la scrisse, ed il misto idioma particolare di cui faceva uso scrivendo. Or nulla di ciò nella Relazione: in semplicissima Lingua Toscana vi si raccontano l'usanza *popolari* di Calicut, i suoi generi Mercantili, il prezzo dei più stimati, le moneti correnti in mercatura, il traffico da potervisi fare coi prodotti d' Europa, il tempo necessario per trasportarvisi da Lisbona; e frattanto in mezzo ai varj ragguali di gemme, di spezzierie, di verzino, vi si trascura fin la latitudine del Paese. Possible che di tale materie abbia mai trattato così grossolanamente Amerigo?

"Ma la ragione più decisiva contro il Bandini, é quel titolo da lui non osservato, che col carattere stesso della Relazione, si legge in fronte di essa "*Copia di Lettera del Re di Portogallo*" La Relazione Riccardiana è dunque una *Copia*, e non è del Vespucci. Infatti, per quanto rivelasi da pochi suoi cenni sul finir della I Lettera al Medici, non era egli poi sì fattamente innamorato del Viaggio di Gama, da scriverne la Relazione; poichè null' altro insomma avea fatto quell' Ammiraglio che andar per una strada colà, dove da gran tempo andavasi per un altra. E questo intanto un nuovo argomento per sostener, se occorra, che la precedente Lettera a Lorenzo dei Medeci non ha manifeste prove di originale; mentre, supposti i due Scritti d' una stessa mano, se il secondo non è del Vespucci, nemmen potrà dirsi che il primo lo sia: e quando pur debba ammettersene l' originalità, diremo piuttosto, ma con molto dubbio, che il Re di Portogallo ad incoraggimento dei suoi Mercanti pubblicò la Relazione di Gama; che un gentiluomo Fiorentino ad istruzione dei suoi Paesani pensò di farne la traduzione; e che Amerigo ne trasmise a Lorenzo di propio suo pugno una Copia."

TROISIÈME PARTIE.

ANALYSE CRITIQUE ET DOCUMENTÉE DE LA VIE DE VESPUCE.

Copie du fac-simile de l'original de la lettre de Vespucci à son père. Publié par M. Feuillet de Conches.

Hon. Pr. e. f. Quod ad vos nõ scripserim proximis diebus, nolite mirari. Existimavi n. patruum eius venire, propter me satis
factum. Quo absente, nõ dum audeo latinas ad vos lr̃as dare: vernacula vero lingua, nõ nihil erubesco: Fui
preterea in exemplandis regulis ac latinis ut ita loquar, occupatus ut in reditu vobis ostendere valeam libellum
in quo illa ex unã sententia colliguntur. ceterum qd agam et quomodo me geram vos puto ex patruo cognovisse: cuius
ras reditum cupio vehementer ut una vobiscum et secum facilius possim et studiis et preceptis utriusque incumbere /
Georgius Antonius nudius tertius aut quartus Guerotto sacerdoti haud impuro sinus ut videt studiosus complures
ad vos lr̃as dedit: quibus respondere vos cupit. postea nihil est novi: nisi quod omnes mutare cupiunt locum et
urbi appropinquare. dies tñ nõ dum dictus est: quem haud multo post fore putant. nisi pestilentia plus terroris
incutiat: quod deus avertat. Unus tibi cõmedat hoc est inornis illius pauperes miseros cuius res opesque omnes in se
hoc est in sua et nr̃a domo site sunt: de quo tecum habuit longiores sermones. Te igitur rogat ut eius omnes causas
suscipias: agasque adeo accurate ac diligenter: ut te presente ipsius absentis desiderio quam minime moveat. Ego una
cum eo aut post eum ad vos continuo properabo. Valete dilecti feliciter omnes ac nr̃is verbis universam familiam
salutate: nosque cõmedate cum matri tui reliquis nr̃is maioribus. In trivio mugelli die XVIII octobris 1476,

Emericus Vespucius
Filius vr̃

TROISIÈME PARTIE.

ANALYSE CRITIQUE DE LA VIE DE VESPUCE.

§ I.

Vespuce avant ses voyages de découvertes.

D'après les recherches de Bandini (*Vita* & 1745, pag. XXIV) Amerigo Vespucci était le troisième fils de Ser Nastagio (Anastase) Vespucci, notaire à Florence, et de sa femme Lisabetta Mini, et naquit le 9 mars 1451.

On sait que le jeune Amerigo suivît ses premières études à l'école, et sous la direction de son oncle Fr. Giorgi Antonio Vespucci, dominicain, confrère du fameux Savonarola, savant helleniste et bon latiniste, et plus tard, le même Amerigo avouait qu'il n'avait pas été un des élèves les plus apliqués de son oncle.

Vers 1476 son frère Antoine fréquentait l'Université de Pise; et Amerigo, à cause d'une peste qui ravageait Florence, habitait la *vila* de Mugello, à Trebbio, d'où il essayait d'écrire à son père en latin, en s'excusant modestement de le faire si mal, parcequ'il n'avait pas à côté de lui son oncle pour corriger ses fautes.[1]

---

[1] Voici cette lettre:

"SPECTABILI, & EGREGIO VIRO SER ANASTAGIO DE VESPUCCIS PATRI SUO HONORANDO.

"Honor Pr. &c. Quod ad vos non scripserim proximis diebus, nolite mirari. Existimavi enim, Patruum, cum veniret, pro me satisfacturum. Quo absente nondum audeo latinas ad vos litteras dare, vernacula vero lingua nonnihil erubesco. Fui praeterea in exscribendis regulis, ac latinis, ut ita loquar, occupatus, ut in reditu vobis ostendere valeam libellum, in quo illa, ex vestra sententia, colliguntur. Cœterum quid agam, & quomodo me geram, vos puto ex Patruo cognovisse, cuius iam reditum cupio vehementer, ut una vobiscum, & secum facilius possim & studiis, & præceptis vestris incumbere. Georgius Antonius nudius tertius, aut quartus Ser Nerotto, Sacerdoti haud impuro, suique, ut videtur, studioso, complures ad vos literas dedit, quibus respondere vos cupit. Postea nihil est novi, nisi quod omnes mutare cupiunt locum, & Vrbi appropinquare, dies tamen nondum dictus est, quem haud multo post fore putant, nisi pestilentia plus terroris incutiat, quod Deus avertat.

"Vnum tibi commendat, hoc est vicinum illius pauperem, miserumque, cuius spes, opesque omnes in se, hoc est in sua, & nostra domo sitæ sunt, de quo tecum habuit longiorem sermonem. Te igitur rogat, ut eius omnes causas suscipias, agasque adeo accurate, ac diligenter, ut te præsente, ipsus absentis desiderio, quam minime moveatur. Ego una cum eo, aut post eum ad vos continuo properabo. Valete diu feliciter omnes, ac nostris verbis universam familiam salutate, nosque commendate cum Matri, tum reliquis nostris Maioribus. In Trivio Mugelli die XVIIII Octobris 1476."

Au lieu d'étudier à l'Université de Pise, comme Antoine Vespucci, ses deux autres frères Jérôme et Amerigo, préférèrent la carrière commerciale.

Jérôme partit pour la Palestine, et quelque temps après il perdait tout le fruit de son travail. C'est lui-même qui nous le communique dans une lettre écrite à son frère Amerigo, et confiée aux soins du Père Carnesecchi, qui se rendait alors de la Palestine en Italie. Dans cette lettre datée du 24 juillet 1489, Jérôme raconte les pertes qu'il avait souffert, après neuf ans de travail, etc.

De son côté Amerigo resta à Florence, et il fut admis dans la grande maison de commerce des Médici, probablement par l'intervention de son protecteur, plus tard son patron, Lorenzo di Pier Francesco.

Ce fut l'origine de la grande réputation que son nom aquit plus tard.

La maison de commerce des Médici avait des intérêts en Espagne, qui rendaient nécessaire la présence à Cadiz d'agents ou consignataires de toute confiance. Amérigo Vespucci se chargea d'y aller en s'associant à Donato Niccolini. Vers le milieu de l'an 1489 (1490, si cette date doit être comptée à la manière des Florentins) Amérigo n'avait pas encore quitté Florence. On prouve, au contraire, qu'il s'y trouvait, et même qu'il avait à se plaindre de sa mère, qui voulait unire à ses intérêts ; d'où l'on peut déduire que son père aurait été déjà décédé.

Mais son départ doit avoir eu lieu peu de temps après, vu que le 30 janvier 1492 lui et son associé Nicolini écrivaient d'Espagne (de Cadiz à ce qu'il paraît) une lettre [1] rendant compte des affaires, et disant que l'un des deux serait bientôt de retour à Florence.

Quelques années après Vespucci lui-même assurait qu'il était allé en Espagne pour s'occuper du commerce, et qu'en 1497 il exerçait cette profession depuis quatre années.

La mort de Lorenzo de Médici en 1492, fut cause que sa riche maison de commerce tomba dans les mains de son fils Lorenzo de Pier Francesco, pour le quel Vespucci s'est montré toujours si reconnaissant.

L'on n'a rencontré aux archives de ce royaume aucun vestige de la présence du même Vespucci avant le mois de janvier 1496, ou il fut chargé de s'entendre avec certains ouvriers, pour payer les salaires qu'ils devaient

---

[1] Nous allons reproduire, d'après l'abbé Bandini, un fragment de cette lettre qui en 1745 se trouvait dans les mains de l'abbé Scarlatti.

"Et perchè l'uno di noi dua, cioè o Donato, o Amerigo fra brieve tempo potrebbe essero, che passeranno a Firenze, visi potrà dognicosa a bocca dare migliore informazione, che per lettera non si può a pieno satisfare ; & a voi ci raccomandiamo.

"Per ancora, no si è possuto fare cosa nessuna sopra al noleggio de sali, per falta di Nave, che un tempo fa non è capitato Nave in Chalis, se non conpartito facto, che ci duole : per vostro amore stiamo desti, & se nulla ci capita, sarete consolati.

"Da Barzellona dal Maggior Donato, harete inteso il fortnito caso, intervenuto all' Altezze di questo Ser. Re; che certamente lo altissimo Iddio gli porse il suo ainto, che era il mectere fotto sopra il mondo : però non churerò particolarmente chontarvelo. Iddio lo conservi lungo tempo, & noi con lui.

"Nuove nessuna non ce da farmentione Christo vi guardi. Raccordavisi diciate qualche cosa sopra la scatola a Cinti d'oro: vi lascio il nostro Amerigo, il quale a voi si raccomanda.

"Di Gennaio siamo a dì 30. 1492. & alto non ce da far mentione Christo vi guardi.— Donato Niccolini.— Amerigo Vespucci."

recevoir, selon leur contrat avec l'armateur Juanoto Berardi, florentin, qui venait de mourir le mois avant.

Ce Berardi, *vecino* de Séville et ami de Colomb, se trouvait établi en Espagne au moins depuis neuf ans, et à plusieurs reprises il s'était offert de fournir à l'Etat des vaisseaux pour les expéditions aux Antilles.

Encore le 9 avril 1495 il signa un contrat [1] par lequel il s'engageait à

---

[1] Le texte du contrat est un document de grande importance pour éclaircir quelques doutes. Le voici :

"Lo que se asentó por mandado del Rey é de la Reina nuestros Señores, con Juanoto Berardi Florentin, cerca del flete de los navíos que Sus Altezas han de enviar à las Indias, fasta número de doce navíos de porte de novecientas toneladas, los cuales el dicho Juanoto toma à su cargo para los dar al término é precios é segun é en la manera que de yuso será contenido é declarado en esta guisa.

"Primeramente: Por cuanto el dicho Juanoto Berardi dice que Sus Altezas suelen mandar pagar á los navíos que suelen enviar á las dichas Indias á razon de tres mil maravedis por cada tonelada, que él por servir á Sus Altezas quiere dar, é se obligó que dará los dichos navíos para ir á las dichas Indias fasta la isla Española é al puerto dellas donde se hobiere de facer la descarga, fasta en el dicho número de doce navíos de dicho porte de novecientas toneladas que haya de llevar, dándole á razon de dos mil maravedis por cada tonelada; y que si suelen ir los dichos navíos á menos precio de los dichos tres mil maravedis por cada tonelada que el dicho Juanoto sea obligado, é se obligó, que dará los dichos navíos mil maravedis menos por tonelada de los que suelen ir: é que de los dichos doce navíos haya de dar, é dé los cuatro dellos aparejados para los poder cargar en todo este mes de Abril deste año de noventa é cinco años, ó dende aquí en adelante dentro de quince dias que le fuese notificado que los dé, é dándole para ello seiscientos mil maravedis que montarán las trescientas toneladas que han de llevar los dichos cuatro navíos á razon de los dichos dos mil maravedis por cada tonelada; é que si no los diere al dicho tiempo que haya de pagar é pague por cada un dia de cuantos tardare demas de los dichos quince dias dos mil maravedis de pena por cada navío, que son ocho mil maravedis cada dia; é que teniendo los dichos navíos prestos en el término, segun dicho es, se le haya de dar la cargazon de las dichas toneladas en el Puerto de la Ciudad de Caliz, ó en Puerto Real á la lengua del agua, segun que se acostumbra en Caliz dentro de otros quince dias despues que presente los dichos navíos en la dicha ciudad de Caliz, é que no se le dando la dicha cargazon dentro de otros quince dias que presentare los dichos navíos prestos, como dicho es, le hayan de pagar al dicho Juanoto dos mil maravedis por cada uno de los dichos quatro navíos por cada un dia de cuantos mas se detuviere demas de los dichos quince dias que non se le diere toda la cargazon, que demas del dicha precio de los dichos dos mil maravedis por tonelada, ó dende abajo lo que hobiere de haber, segun dicho es, se haya de dar al dicho Juanoto otroe tantos maravedis por cada navío para sebo é mangueras é adobo de cus biertas, como se solia dar á los otros navíos que se fletaban cuando se dab à tres mil maravedis por cada tonelada; é que los Pilotos que fueren en los dichos navíos se les pague, demas de lo susodicho, sus soldadas como se han pagado á los otros Pilotos que han ido en los dichos navíos de á tres mil maravedis por tonelada.

"Item: Que en lo que toca á los otros ocho navíos los haya de dar, los cuatro dellos en fin del mes de Junio deste dicho año, ó dentro de otros quince dias que fuere requerido; é los otros cuatro navíos en fin del mes

louer au Gouvernement douze vaisseaux de 900 tonneaux, présentant les quatre premiers le même mois d'avril, quatre autres le mois de juin, et les derniers en septembre.

Avant de mourir, comme nous l'avons dit, au mois de décembre 1495, Berardi avait satisfait à ses engagements envers la Couronne; quoique malheureusement les quatre derniers vaisseaux sortis de Cadiz à la même époque, avaient été surpris aussitôt par une tempête, et furent naufrager sur les côtes d'Andalousie voisines. Mais Berardi n'avait point reçu tout le montant de son contrat, et il devait encore quelques salaires á ses marins.

Ce fut alors que Vespucci accepta l'engagement de liquider ces comptes : et le 12 janvier 1496 il reçut du trésorier Pinelo dix mille maravedis,

---

de Setiembre de dicho año, ó dentro de otros quince dias que fuere requerido, á los precios y con las condiciones é penas é otras cosas de suso é de yuso contenidas.

"Item : Que los navíos é marineros que el dicho Juanoto Berardi tomare para el dicho servicio, no se le hayan de tomar ni embargar para otro servicio, é si estovieren tomados ó embargados para otro servicio de Sus Altezas, se le desembarguen para esto.

"Item : Que del dia que los dichos navíos llegaren á la dicha Isla Española fasta quince dias, hayan de descargar la dicha carga que llevaren, é los que estovieren en la dicha Isla Española por Sus Altezas sean obligados á la recibir dentro del dicho término, é dar á los dos de los dichos navíos cargazon con que vuelvan é traigan de cosas de Sus Altezas; é que si mas los detuvieren que les hayan de pagar por cada un dia que los detuvieren á cada navío por la demora, á razon é segun se acostumbra pagar á los otros navíos que allá se suelen detener : é que la dicha cargazon haya de traer é descargar en el dicho Puerto de Caliz, sin que por ello les haya de dar flete alguno; é que esto se entienda en los dos de los dichos navíos de cada viage, porque los otros dos han de quedar á descobrir, segun la forma de la provision de Sus Altezas. É que el dicho Juanoto no sea obligado á llevar en los dichos navíos el diezmo de las toneladas de gracia que han de llevar los navíos que fueren á descobrir de otras personas, segun el tenor de la dicha provision de Sus Altezas.

"Item : Que si, lo que Dios no quiera, los dichos navíos despues de cargados en la ida ó en la venida se perdieren, que el dicho Juanoto no sea obligado á pagar la cargazon ni volver el flete que hobiere recibido, ni Sus Altezas sean obligados de le pagar á él cosa alguna.

"Item : Que aunque alguna persona quiera abajar el precio de dicho flete de dicho número de novecientas toneladas, que no se le pueda dar, ni quitarlo al dicho Juanoto, cumpliendo él lo que segun esta escritura es obligado á cumplir.

"Lo cual todo que dicho es é cada una cosa é parte dello el dicho Juanoto Beraldi otorgó é se obligó de tener é guardar é cumplir realmente é con efeto, so pena de mil doblas de oro por cada vez que dejare de lo cumplir para la Cámara de Sus Altezas; para lo cual obligó á sí mismo é á sus bienes, é dió poder á las Justicias : que fue fecho é otorgado en la Villa de Valladolid á nueve dias del mes de Abril año del Nacimiento de Nuestro Señor Jesucristo de mil cuatrocientos noventa y cinco años. — (Une rubrique [1].) — *Juanoto Berardi.*"

Il s'ensuivent deux autres rubriques. (Probablement celles du *Comendador Mayor* et du *Docteur Talavera.*)

[1] La rubrique du représentant de la Couronne n'a pas été déchiffrée. Ce serait probablement celle du Secrétaire Fernan Alvarez de Toledo et non pas celle du *Comendador Mayor*, selon le croit Navarrete (vol. II, p. 162), qui a le premier publié ce document.

comme l'indique une note [1] rencontrée par Muñoz dans un bordereau de comptes des flottes, à la *Casa de Contratacion* de Séville.

[1] ...... Vespuche se encargó de tener la cuenta con los ...... maestros ...... del flete y sueldo que hubiesen de haber, segun el asiento que el dicho Juanoto fizo con ellos y del mantenimiento etc. (*Navarrete*, III, 317.)

§ II.

Premier voyage de Vespuce.

Depuis le mois d'avril 1494 la navigation et le commerce des *Indes* (d'Occident) avaient été affranchis. Tout armateur pouvait y envoyer des navires sous la condition qu'ils partiraient de Cadiz et s'y enregistreraient en se soumettant à certains engagements envers l'Etat. [2]

Par suite de cette faculté plusieurs navigateurs, dit le vieil historien Gomara, se mirent à poursuivre des découvertes, "les uns á leurs frais, les autres *aux frais du Roi*, et tous s'imaginant de s'enrichir, d'acquérir de

---

[2] Voici quelques extraits de la *Real Provision* sur ce sujet, datée du 10 avril 1495, et publiée dans l'ouvrage de Navarrete (tom. II, pages 165 et 169):

"Primeramente, que todos los navíos que hobieren de ir á la parte de las dichas islas, en cualquiera de las maneras que de yuso en esta nuestra Carta serán contenidas, hayan de partir *desde la ciudad de Caliz, é no de otra parte alguna ;* é que antes que partan se presentan allí ante los Oficiales que estovieren puestos por Nos, ó por quien nuestro poder tuviere, para que sepan los que van á las dichas Indias, é hayan de cumplir é guardar cada uno en su caso lo que de yuso en esta nuestra Carta será contenido.

....

"Item : Que cualesquier personas nuestros súbditos é naturales que quisieren puedan ir de aquí adelante, en cuanto nuestra merced é voluntad fuere, á descobrir islas é tierra-firme en la dicha parte de las dichas Indias, así á las que estan descubiertas fasta aquí, como á otras cualesquier, é resgatar en ellas, *tanto que non sea en la dicha Isla Española*, que puedan comprar de los cristianos que en ella estan ó estovieren, cualesquier cosas ó mercaderías, con tanto que no sea oro, lo cual puedan hacer é fagan con cualesquier navíos que quisieren, con tanto que al tiempo que partieren de nuestros reinos, *partan desde la dicha ciudad de Caliz*, é allí se presenten ante nuestros Oficiales ; é porque desde allí han de llevar en cada uno de los tales navíos una ó dos personas, que serán nombradas por los nuestros Oficiales ante quien así se presentaren, é mas han de llevar la diezma parte de las toneladas del porte de los tales navíos, é cargazon nuestra, sin que por ello les haya de ser pagado flete alguno, é lo que así llevaren nuestro lo descarguen en la dicha Isla Española, é lo entreguen á la persona ó personas que allá tovieren cargo de lo recibir por nuestro mandado de lo que de acá se envíe, tomando conocimiento suyo de cómo lo reciben ; é queremos, é es nuestra merced que de lo que las dichas personas hallaren en las dichas islas é tierra-firme hayan para sí las nueve partes, é la otra diezma parte sea para Nos, con la cual nos hayan de *recudir al tiempo que volvieren á estos nuestros Reinos en la dicha ciudad de Caliz*, donde han de volver primeramente á lo pagar á la persona que allí toviere cargo por Nos de lo recibir, é despues de así pagado se puedan ir á sus casas, ó donde quisieren con lo que así trajeren, é al tiempo que partieren de la dicha ciudad de Caliz hayan de dar seguridad que lo complirán así.................. "

la renommée et de s'attirer l'estime des rois. Mais comme la plupart d'entre eux n'ont fait que découvrir et se ruiner, il n'est pas resté de mémoire de tous, que je sache.... ni même de tous ceux qui sont allés de l'autre côté de Paria depuis l'année 1495 jusqu'à celle de 1500 [*]." Or, nous savons que la permission du 10 avril 1495, pour ces voyages, n'a été révoquée que le 2 juin 1497, quand Vespucci serait déjà en mer.

Au printemps de 1497, le propre Roi Don Ferdinand eut l'idée de faire préparer à ses frais une flotte de quatre vaisseaux, et engagea notre Amerigo à s'y embarquer [‡]. Nous verrons bientôt qu'il y a toute probabilité pour croire que dans cette même flotte s'embarquèrent Juan Diaz de Solis, Juan de la Cosa et Vicente Yañez Pinzon, qui, peut-être, en fut le chef principal [‡*].

Pendant que la flotte se préparait, Colomb faisait des efforts pour obtenir la révocation des concessions du 10 avril 1495, comme contraires à ses privilèges. Mais la flotte fit voile du port de Cadiz le 10 mai 1497, et seulement le 2 juin suivant, le Roi signait avec la Reine, à Medina-del-Campo, la révocation demandée [‡‡]. On pourrait s'imaginer qu'elle fut retardée de quelques semaines en faveur des intérêts particuliers du Roi Catholique. L'on sait que la présence de Colomb à cette époque en Espagne ne fut pas suffisante pour empêcher ces voyages ; André Bernaldes, curé de Palacios, nous le dit, dans son *Histoire des Rois Catholiques*, s'occupant du séjour de Colomb en Espagne pendant les préparatifs pour son troisième voyage ; et ajoute que pendant que l'amiral était á la cour, "il se négocia, concerta et accorda, à plusieurs autres capitaines.... des licences pour aller à la découverte, et qu'ils y allèrent en effet." etc. [‡‡*].

Washington Irving n'a pas hésité (éd. de 1849, vol. III, p. 330) à dire que le rapport de Amerigo sur ce premier voyage était considéré comme une invention ; et Humboldt, après l'avoir déclaré "le plus important" des quatre (Ex. Crit., IV, pag. 73), n'a pas craint de le déclarer *problématique* (Ex. Crit., IV, pag. 292). Cependant, nous l'avons déjà dit une fois, ce serait revenir sur la réhabilitation de cet homme, si on admettait qu'il a été capable de manquer à la vérité à propos d'un voyage si important.

Herrera, le chroniste des Indes Occidentales, en empruntant presque littéralement le texte latin de la *Cosmographiæ Introductio* sur ce premier voyage de Vespucci dans tous ses détails, sachant que le navigateur florentin avait accompagné Hojeda en 1499, crût que ce voyage devait être le premier qu'il fit. Dans cette persuasion il changea la date en 1499, et quand il vit que le récit du navigateur florentin commençait à être en desaccord avec les faits qu'il connaissait par d'autres documents sur le premier voyage d'Hojeda en 1499, il cria à l'imposture, et il accusa Vespucci d'avoir tout brouillé à dessein, tandis que c'était lui, Herrera, qui se trompait, et qui allait aussi induire en erreur les Charlevoix, les Robertson, les Tiraboschi, et même les Navarrete et les Humboldt.

Ce dernier écrivain, en s'imaginant que tous ou une partie des douze vaisseaux du contrat avec Berardi en date du 10 avril 1495, qui fut plus tard à la charge de Vespucci, étaient destinés au troisième voyage de Colomb, qui seulement fit voile le 30 mai 1498, se hasarde à dire avec un peu trop d'assurance : "Le cosmographe florentin pourrait.... avoir fait

[*] Entendiendo quan grandissimas tierras eran las que Christoval Colon descubrio, fueron muchos á continuar el descubrimiento de todas; unos á su costa, *otros á la del Rey*, y todos pensando enriqueçer, ganar fama y medrar con los reyes. Pero como los mas dellos no hizieron sino descubrir y gastarse, no quedó memoria de todos, que yo sepa.... ni aun de todos los que fueron por la otra parte de Paria desde el año de 1495 hasta el de 1500. (Fol. 50, ed. de 1553.)

[‡] "Re Don Ferrando di Castiglia havendo a mandare quattro navi a discoprire nuove terre verso l'occidente, fui electo per S. A. che io fussi in essa flocta per adiutare a discoprire " (Ante, p. 35.)— Le fait, qu'il a après la concession des voyageurs qui sont parti à la poursuite des découvertes *aux frais du Roi* est confirmé par les mots de Gomara.

[‡*] Vicente Yañez avait reçu l'année précédente une grande preuve de confiance du Roi et de l'évêque Foncera. On l'avait nommé capitaine de deux caravelles (la *Vicente Yañes* et la *Fraila*) qui devaient aller à une commission du Levant. (Navarrete, t. III, pag. 75 et 76.)

[‡‡] Ce document se trouve dans l'ouvrage de Navarrete, t. II, pag. 201 et 202.

[‡‡*] "E estando él (Colomb) en la corte, se negoció é concertó é se dió licencia a.... muchos capitanes.... para ir á descubrir, e fueron," etc.

une absence depuis l'hiver 1496 jusqu'au printemps 1497, mais une découverte du continent à la fin de juin 1497, ou un premier voyage d'Améric Vespuce du 10 mai 1497 au 18 octobre 1498, est impossible." (Ex. Crit., t. IV, p. 268).

Mais le fait est que en mettant de côté les méprises d'Herrera et la supposition non justifiée de Homboldt, la simple lecture du récit de Vespucci à Soderini, sur son premier voyage, laisse l'esprit convaincu de sa véracité ; puisqu'il nous parle d'une terre qui existe comme il l'a décrite, et qu'il devait avoir visitée lui-même, à moins qu'on ne veuille lui accorder le don de la divination, car au moment où il écrivait, en 1504, on ne possédait aucune description de ces parages.

Vespucci nous dit :

1º. Que parti de Cadix le 10 mai 1497, et ayant navigué mille lieues vers l'ouest-sud-ouest, la flotte s'est trouvée après trente sept jours, conséquemment le 17 juin (quelques jours avant l'atterrage de Cabot), en vue de terre, par la latitude de 16° nord et par la longitude de 75° à l'ouest des Canaries (p. 36).

La carte nous montre ce parage sur le golfe de Honduras, avec une petite différence dans la longitude, qui ne saurait être qu'un peu moindre ; mais cette légère différence ne doit pas surprendre quand on se rappelle de l'imperfection des instruments, et quand il s'agit d'un premier voyage sur des mers où il y a des courants dont l'influence n'avait pas été prévue.

2º. Que le lendemain et deux jours après il suivit la côte, en vue de terre, vers le nord-ouest. C'est la direction que prend la côte d'Yucatan.

3º. Qu'il continua à naviguer pendant plusieurs jours, en descendant souvent à terre et en communiquant avec les habitants (p. 41).

Les rombs ne sont pas indiqués dans le récit ; mais il n'y a rien qui puisse faire douter que l'on ne faisait pas la circumnavigation de l'Yucatan.

4º. Qu'il arriva à un port au milieu duquel il vit un assemblage d'environ quarante quatre maisons bâties sur l'eau, "comme Venise", et avec des ponts-levis que l'on haussait pour se défendre. Ce port se trouvait à quatre vingt lieues au sud d'un autre qu'il visita plus tard, sous la latitude septentrionale de 23° ; et ne peut être autre que celui de *Vera-Cruz ;* où même l'île *De los Sacrificios* et celle de la forteresse d'*Ulua* avaient des maisons.

5º. Que poursuivant vers le nord, il arriva à un port situé presque sous le tropique du Cancer, et qui était très abondant en poissons, dont on faisait du pain. Le pays était arrosé de rivières, et les oiseaux paraissaient en grand nombre [1]. Les indiens parlaient une langue différente de ceux du port qu'on avait quitté, à quatre vingt lieues au sud. Avec toute probabilité on devait se trouver vers *Tampico* ou *Panuco* (p. 43). C'est un pays bien arrosé et où abondent les oiseaux. Un peu au sud se trouvait la frontière des indiens Totonacs, qui peuplaient les côtes de Vera-Cruz. D'un autre côté, à Tampico et à Panuco les indiens étaient effectivement bien différents de leurs voisins du sud, les Totonacs. C'étaient déjà des peuples de race *Maya* ou *Thlastèque,* qui avaient même envahi Cuba et la Jamaïque.

La description donnée par Vespucci, en 1504, sur les mœurs et les usages de ces indiens, est tout-à-fait d'accord avec celles des autres navigateurs qui plus tard visitèrent cette partie de la côte de l'Amérique Septentrionale.

[1] Ce fut près de ce port que Vespucci vit pour la première fois les iguanes, et il les décrit parfaitement. Nous savons aujourd'hui que ce reptile abonde près de Vera-Cruz, et que les indiens de ces parages les mangeaient ; ce qui sert à confirmer la véracité du rapport du navigateur florentin, qui l'a assuré avant aucun autre écrivain.

Jusqu'ici nous ne voyons pas de possibilité de révoquer les détails donnés par le navigateur florentin sur son premier voyage, d'après la simple lecture de la lettre à Soderini, dans son texte légitime, et sans le secours de preuves d'aucune autre source.

Nous n'en dirons pas autant des lignes qui suivent. Vespucci, voulant probablement trop abréger, est devenu incomplet et obscur.

Voyons ses mots (p. 46) :

" Nous sommes partis de ce port (situé à 23° de latitude nord) et nous " avons navigué tout le long de la côte, en vue de terre, sur une distance " de 870 lieues (voir p. 99) encore vers le nord-ouest [†], en relâchant souvent " à terre et communiquant avec les habitants. Dans quelques endroits nous " avons acheté de l'or, mais en petite quantité.... Enfin après treize mois " en voyage (*cela répond à juin* 1498), voyant nos vaisseaux et leurs appa- " reils en mauvais état et nos matelots très fatigués, nous avons accordé en " conseil de mettre nos navires à sec, pour les inspecter (parce qu'ils fai- " saient beaucoup d'eau) et pour les calfater et les goudronner de nouveau, " afin de pouvoir retourner en Espagne. Quand nous prîmes cette résolu- " tion, nous étions près d'un port, *le meilleur du monde*, dans lequel nous " sommes entrés avec nos navires, et où nous avons trouvé des gens qui " nous ont reçu avec beaucoup d'amitié. Nous avons fait à terre un fort " avec des bateaux et des tonneaux, et nous y avons mis des canons qui " jouaient de tous les côtés. Nous y mîmes aussi tout ce que nous avions " déchargé de nos navires, que nous conduisîmes sur la plage, pour les ré- " parer avec l'aide des habitants, qui nous ont fourni des vivres ; de ma- " nière qu'en cet endroit nous nous sommes à peine servi des nôtres, ce " qui nous fut très utile, parce que nous en avions peu pour notre retour. " Nous y restâmes trente sept jours " etc.

Avant de tâcher de découvrir quel fut ce fameux port, occupons-nous de quelques autres incidents que nous croyons essentiels pour prouver l'authenticité de ce voyage.

En sortant du port situé à 23° nord, et poursuivant vers le nord-ouest [†], et naviguant toujours, on a dû longer les côtes de la Floride, obtenant par sa circumnavigation la certitude que Cuba était une île, et non pas un continent.

Or, c'est ce qui est effectivement arrivé. Le 12 juin 1494 Colomb avait provoqué une espèce de procès ou information judiciaire où plusieurs maîtres, pilotes et matelots avaient déclaré, sous serment, qu'ils ne croyaient pas que Cuba fut une île, mais un véritable continent (tierra firme). Nous possédons intègre ce document, que l'on peut consulter au volume II de Navarrete, pages 143 à 149. Et cependant l'on a vu qu'aussitôt après l'époque qui répond au retour de cette flotte en Espagne, on y sut que Cuba était effectivement une île, et comme telle Juan de la Cosa l'a dessinée dans sa fameuse carte en 1500. D'un autre côté, Martyr d'Anghiera, prêtant encore plus de foi à l'opinion de Colomb, ne craignit pas d'écrire (Dec. Ire, liv. 6) :

" Il ne manque pas de gens qui prétendent avoir navigué autour de Cuba. " S'il en est ainsi.... je ne le décide pas, nous le saurons par le temps, " vrai juge toujours vigilant " [‡].

Et à un autre endroit (Dec. IIme, liv. 7) il ajoute :

" Vincent Yañez.... fit la circumnavigation de Cuba, jugée par beau- " coup de monde jusqu'alors un continent, à cause de sa longueur. Plusieurs " autres se vantent aussi d'en avoir fait autant " [‡‡].

† Vespucci dans son récit abrégé ne cite pas d'autres rumbs; de même que quand il faisait la circumnavigation de l'Yucatan. Mais s'il était dans le golfe du Mexique, et nous croyons à sa bonne foi (p. 4), il faut bien tâcher d'expliquer sa sortie vers l'océan.

‡ " Neque enim desunt qui se circuisse Cubam audeant dicere. An hæc ita sint, an invidia tanti inventi occasiones quærant in " hunc virum, non dijudico; tempus loquetur, in quo verus judex invigilat."

‡‡ " Vicentius Annez.... Cubam, a multis ad ea usque tempora ob suam magnitudinem continentem putatam, circuivit. Itidem " et alii plures se fecisse aiunt. Vicentius Annez cognito jam experimento patenti Cubam esse insulam, processit ulterius et terras " alias ad occidentem Cubæ offendit " etc.

Anghiera ajoute encore, peut-être en confondant un peu les faits :

" Vincent Yañez ayant clairement reconnu par l'expérience que Cuba était une île, s'avança au delà et rencontra d'autres terres vers l'ouest de Cuba."

Nous devons ajouter que le savant Humboldt, en copiant (Ext. Crit., t. IV, p. 129) le premier de ces passages, nous dit très judicieusement : " Comme la certitude officielle, c'est-à-dire la circumnavigation de l'île de Cuba par Sébastien d'Ocampo (Herrera, Dec. Iere, liv. VI. cap. 1) ne date que de l'année 1508, on doit croire que le passage d'Anghiera.... est écrit avant cette époque."

Nous devons aussi remarquer que dans la carte de Cosa on voit déjà en 1500 dessinée comme un seul continent, sans aucun détroit vers l'ouest, toute l'étendue depuis la côte en face de Cuba jusqu'aux " terres découvertes par les Anglais," suivant les traces de Cabot ; et certainement il ne l'eût pas fait sans posséder pour cela des données certaines. Cependant Cosa a eu bien le soin d'interrompre, vers le sud, la côte qui n'a été exploré qu'en 1502 par Colomb, dans son quatrième voyage.

Et ce quatrième voyage de Colomb se prête aussi à nous confirmer qu'il devait connaître les résultats des explorations dont il est question dans le récit de Vespucci sur ce voyage. On sait que Colomb cherchait avec ardeur le passage pour revenir par l'occident en Europe : ce passage qui a été enfin franchi par Magalhães. Or, pour le trouver, dans son quatrième voyage (qui fut le premier qu'il entreprit après le retour de Vespucci), au lieu de partir tout droit vers l'occident, il alla directement chercher sur la côte d'Honduras, le golfe d'Higueras ou la latitude de 16°, pour explorer la côte vers le sud ; probablement parce que celle vers le nord était déjà bien exploré par les compagnons de Vespucci dans ce voyage.

Dans la célèbre carte *Universalior cogniti orbis Tabula*, de Ruysh, qui acompagne le Ptolémée de Rome de 1508, on voit marquée à l'ouest des Antilles † et à peu près à une longitude de 75° ouest des Canaries, une étendue de côte que l'on a pris à tort pour Cuba, sans égard à la *Charta Marina Portugalensium* de 1504, dont Ruysh se sera servi, et où on lit :

HVC USQ̄ NAVES FERDINĀDI
REGIS HISPANIE P̧VENERV̄T.

Cette légende est un argument puissant en faveur du récit de Vespucci, à propos de son premier voyage aux frais de Ferdinand le Catholique. Dans le cap Saint-Marc *(C. S. Marci)*, qui est le nom le plus méridional de cette étendue de côte, nous ne pouvons voir que celui qui aurait été découvert en premier dans ce voyage, au bout de trente sept jours, c'est-à-dire le 18 juin, jour qui, d'après le martyrologue romain, est précisément celui où l'Église célèbre le martyr de saint Marc. Peut-être est-ce aussi à cette même époque qu'on découvrit la baie de *Natividad*, attendu que l'Église célèbre la Nativité de saint Jean-Baptiste le 24 du même mois ‡.

Cette inscription de *C. S. Marci* a été supprimée dans la célèbre carte du Ptolémée de Strasbourg de 1513. Mais au lieu du cap, on y voit des indications bien plus remarquables : la côte y est fermée en golfe, faisant voir que les eaux ne communiquaient pas par l'ouest avec la mer des Indes ; et la partie septentrionale du golfe, et surtout la Floride, y sont parfaitement figurées ‡‡.

† L'île de Cuba y a été oubliée, mais on l'a mise sous le nom de *Isabela* dans la carte de 1513, puisée aux memes sources que celle-ci. Sur l'édition de 1513 on peut voir Humboldt (t. IV, pag. 109 et suivantes).

‡ On en voit la confirmation dans le *C. Doffin de abril.*

‡‡ La Floride en presqu'île, et sur l'extrémité de laquelle on lit *Courello*, y finit en deux pointes, dont la plus occidentale est ledit *Cap de la fin d'avril*. Le mot *Courello* pourrait bien n'être qu'une mauvaise lecture de *Cabedello*, pointe de sable, ou plutôt de *Courella*, c'est-à-dire une lisière de terre basse, une *savane* étroite et longue. En employant ici le mot *savane*, nous saisirons l'occasion pour dire que nous ne le croyons pas d'origine américaine, comme soutient, avec Oviedo, son nouvel éditeur. Nous sommes convaincu que ce nom n'est autre chose qu'une forme française du mot espagnol *sávana*, qui signifie *drap de lit*. La même métaphore du mot drap de lit appliqué à des plaines au près de la mer, est encore très employée au Bresil dans les noms *Lançoes grandes*

Nous avons encore d'autres témoignages, donnés par les historiens en faveur d'une découverte du golfe d'Higueras et côte d'Honduras antérieure à celle de Colomb en 1502. Voici les paroles de Gonçalo Hernandes d'Oviedo, dans son *Histoire générale et naturelle des Indes:*

"Quelques-uns ont attribué la découverte du golfe d'Higueras au premier Amiral Don Christophe Colomb, disant que ce fut lui qui le découvrit. Et cela n'est pas vrai, car le golfe d'Higueras (Honduras), ce sont les pilotes Vicente Yañes Pinzon, Johan Diaz de Solis [†] et Pedro de Ledesma, qui l'ont découvert avec trois caravelles, et cela *avant que Vicente Yañez eût découvert le fleuve Marañon*, et Solis le Plata [‡]."

En second lieu, Gomara nous confirme dans cette croyance, en disant que, *trois ans avant le quatrième voyage de Colomb*, la même côte d'Honduras avait été découverte. Le quatrième voyage de Colomb ayant eu lieu en 1502, cela reporterait la découverte à l'année 1499, tandis que, selon Vespucci, elle eut lieu en 1497. Cette légère différence dans le nombre des années ne fait que nous confirmer dans l'idée que ce n'était ni sur l'autorité de Vespucci ni sur celle d'Anghiera que l'historien espagnol nous faisait sa révélation. Il est aussi d'accord avec Anghiera quand il dit que Pinzon et Solis étaient à la tête de l'expédition de la découverte :

"Descubrió Christoual Colon 370 leguas de costa, que ponen de rio
"grande de Higueras al Nombre de Dios, el año de 1502 ; dicen empero
"algunos que tres años antes lo anian andado Vicente Yañez Pinçon y
"Juan Diaz de Solis, que fueron grandíssimos descubridores."

Le même Martyr d'Anghiera, en rendant compte de l'exploration d'Honduras par Colomb, assure qu'on disait [‡†] que cette côte avait été déjà visitée par d'autres.

Aussi l'historien Herrera, d'ailleurs peu ami de Vespucci, n'hésite pas à nous dire (Dec. Iere, liv. VI, cap. 16) qu'il "n'était pas resté souvenir des premiers navigateurs." Et (dans le chapitre suivant) il ajoute, sans donner dans le texte aucune date : "Aussitôt que l'on connût en Castille ce que Christophe Colomb avait découvert de nouveau, Juan Diaz de Solis et Vicente Yañez Pinzon résolurent d'aller poursuivre la même route [‡‡]."

Herrera, en écrivant ces lignes, avec une indication marginale, met l'évènement au nombre de ceux dont il parle en 1506 ; mais il y avait impossibilité de supposer Pinzon naviguant en 1506 et 1507, puisque nous savons positivement, par documents de toute foi, [‡‡†] qu'il était alors retenu en Espagne avec Vespucci, occupé par d'autres armements. Une preuve que l'assertion d'Herrera ne se rapportait pas, dans le fond, à une découverte de l'année 1506, nous est donnée par le texte même, qui continue ainsi :

et *Lancoes pequenos*, (*de arca*, c'est-à-dire de sable) tout près du Maragnan. On sait que *Lançol* ou *Lençol* (linceuil) signifie en portugais drape de lit.

Le nom du *Cap de la fin d'avril* indique l'époque de sa découverte, onze mois et demi depuis que la flotte était partie de Cadix.

Il est bien possible également qu'au lieu du mot *Correo* on eût dû lire *Cotorello* (coude), et qu'on eût alors appliqué ce nom à quelque cap ayant la forme de coude.

Dans la carte de 1513, à partir de la pointe de la Floride vers le nord, les inscriptions se suivent ainsi : *C. de Lago* (cabo Delgado?) *Ponta Roixa*, *R. de las Almadias*, *C. Santo*, *Rio de los Garbirtos* (probablement *Lagartos* lézards), *La* (sic) *Cabras*, *Lago Luncor Costa Alta*, *C. de Bonaventura*, Canimor, *C. de Litontir* (?) (C. sable), *C. del Mar Usiano* (Oceano). — De la Floride vers l'ouest on lit les noms *C. Lurcar* (C. S. Lucar?), *G. do Limor*, *Arlear* (Areal?), *Rio de Cuno*.

Il s'ensuit, à l'est, sous le nom de *Rio de la* (sic) *Parmas* (Palmas?) une grande rivière qui ne peut être que le Mississipi. Après on lit, *Laco Delladro*, et enfin sur le côte nord-ouest du golfe une grande quantité d'îles, et on sait qu'elles sont en assez grand nombre entre le Rio-Grande et le même Mississipi. Sur la carte de Ruysh on lit *Lago de Loro*, c'est à dire *Lac de Perroquet*.

Pour ce qui regarde l'application synonymique de tous ces noms, rien ne paraît plus facile; mais il faut dire que toutes les explications, sans données certaines, ne seront jamais suffisantes pour les esprits scrupuleux. Ceux qui le seront moins pourront voir dans le cap P. Roixa celui de Cañaveral ; etc.

† On peut soupçonner que ce pilote est le même portugais Juan Diaz (*Bofes de Bagaco*), qui, échappé du Portugal, était passé sur des vaisseaux français, et qui, se trouvant en Espagne, fut réclamé par le Portugal, le 29 octobre 1495. Le fait est que Solis, après avoir servi en Portugal, s'était enfui en Espagne, et en 1512 il se plaignait que déjà deux fois on ne lui avait point tenu en Portugal les promesses royales (*seus alvaras*) (Nav., t. III, pag. 505 et 128). Il est bien possible que Solis ait accompagné Vespucci en Portugal et l'ait même suivi au Brésil en 1501 et 1503.

‡ "…. Algunos atribuyen al Almirante primero Don Christoval Colon, diciendo que él lo descubrió. Y no es así; porque el golfo de Higueras lo descubrieron los pilotos Vicente Yañez Pinçon é Johan Diaz de Solis e Pedro de Ledesma, con tres caravelas, antes que el *Vicente Yañez descubriesse el rio Marañon*, ni que él Solis descubriesse el rio de la Plata." (Ed. de l'Académie de Madrid de 1851-1855, t. II, p. 140, liv. XXI, chap. 28.)

‡† "Percurrisse quoque feruntur ea litora occidentalia Vicentius Agnes…. et Joannes quidam Diaz Solisius Nebrissensis, multique alii quorum res nundum bene didici."

‡‡ "Sabido en Castilla lo que avia descubierto de nuevo el Almirante, Juan Diaz de Solis y Vicente Yañez Pinzon determinaron de ir á proseguir el camino, etc."

‡‡† Navarrete, t. III, pages 294, 321, 322 et 323.

"Comme ensuite il n'y a eu personne qui ait poursuivi cette découverte, on n'en a pas su d'avantage jusqu'à ce qu'on eût découvert toute la *Nueva-España*, à partir de l'île de Cuba, et ces explorateurs tenaient surtout à découvrir de nouveaux pays, par jalousie pour l'Amiral, et pour dépasser ce qu'il avait découvert" [*].

Voilà pourquoi nous avons commencé par dire que Pinzon et Solis (de Cosa nous parlerons plus loin) auraient été compagnons de Vespucci dans ce voyage. Nous ajouterons que notre foi dans la probabilité de cette association augmente quand nous la rencontrons de nouveau plus tard [‡].

Avant de poursuivre, empressons-nous de dire que nous avons aujourd'hui la conviction que Vespucci n'a pas été dans l'Amérique du Nord à une latitude plus haute que celle de Lisbonne [‡*].

Nous en avons la preuve par quelques lignes de l'autre lettre du même navigateur, écrite en 1503, à Lorenzo di Pier Francesco di Medici. Dans cette lettre Vespucci se vante (voir p. 24) d'avoir parcouru un quart de cercle de la terre, ou 90° en latitude, depuis le port de Lisbonne jusqu'aux parages au delà de 50° sud. Probablement il n'a fixé mieux ce nombre de degrés, parce que son journal de voyage était alors dans les mains du Roi. Cependant, il nous semble que, s'il avait navigué plus au nord de la latitude de Lisbonne, il n'aurait pas manqué de commencer à compter son arc de cercle de cet autre point plus septentrional. Dans cette conviction, nous croyons que le fameux port dont Vespucci parle comme ayant été le terme de sa navigation au long de la côte dans ce premier voyage, ne doit pas être cherché au delà du Delaware ; le golfe de Cheasepeak se prêterait parfaitement à justifier l'admiration de Vespucci, quand il a déclaré le *meilleur du monde* ce fameux port, dont la position serait d'ailleurs exactement marqué, si nous pourrions ajouter entière foi, surtout au premier des trois chiffres 870, indiquant le nombre des lieues naviguées sur la côte depuis Panuco ou Tampico, nombre que pourra bien paraître éxagéré, et qu'il n'est pas impossible soit adultéré par quelque erreur de lecture analogue à celles de la page 64, où l'on a lu 18 au lieu de 23, et 37 au lieu de 33 (voir p. 115).

Un port situé sur la côte orientale de la Floride, s'il y en avait de quelque valeur, se prêterait sans doute mieux que ce golfe de Cheasepeak à la parfaite harmonie du reste du récit de Vespucci. Et cela parce que, ne pouvant être autre que le groupe des Bermudes celui des îles d'Ity (rencontrées vers le côté d'orient, et à une distance de la côte telle que, quoique les indiens l'évaluaient en 100 lieues, la flotte mit sept jours dans la traversée pour y arriver ; partant du même golfe on aurait dû naviguer vers E. S. E. et non pas vers E. N. E. (*infra grego e levante*), comme on lit dans le récit de Vespucci, à moins que l'on ait encore ici lu *greco* au lieu de *firoco;* puisque dans ce cas, le rumb résulterait exactement être celui de E. S. E. [‡‡].

Voici la traduction du texte de Vespucci, qui fait suite à ce que nous laissons transcrit à la page 96, par laquelle le lecteur pourra résoudre lui-même ses doutes sur l'archipel d'Iti :

"Quand nous voulûmes suivre notre voyage, ils (les indiens) se plaigni-

[*] "....Como despues no hubo nadie que prosiguiesse aquel descubrimiento, no se supo mas hasta que se descubrió todo lo de "Nueva España, desde la isla de Cuba, y estos descubridores principalmente pretendian *descubrir tierra por emulacion del Almi-"rante*, y pasar adelante de lo que él havia descubierto."

[‡] Le 17 mai 1505 (Navar., III, 392) on envoyait quelqu'un á Palos avec une lettre adressée á Pinzon pour qu'il s'entendit avec Vespucci sur une certaine expédition. Le 23 août 1508 (ib. 294) tous deux etaient chargés de decider si l'expédition pourrait se faire en hiver. L'association avec Solis se fit par la succession de celui-ci á la charge de pilote majeur, après la mort de Vespucci. Gomara lui-même rappelle cette association lorsque, parlant des grandes découvertes qu'on attribuait á Vespucci, il ne peut s'empecher de faire une reclamation en faveur des vieux marins Pinzon et Solis. Voici ses mots: "Muchos tachan las navigaciones de Americo.... yo creo que navigó mucho, pero tambien sé que navigaron mas Vicente Yañez Pinzon y Juan Diaz de Solis, *yendo á descubrir las Indias.*"

[‡*] Sur cette partie de la navigation du pilote florentin, nous avons modifié les idées énoncées dans notre petit travail *Vespuce et son premier voyage*, duquel nous reproduisons ici plusieurs pages.

[‡‡] Il est vrai que l'on trouve écrit que les Bermudes ne furent découvertes que plus tard (1522); mais á cela nous répondons qu'aussi de la Georgie on la crut seulement découverte en 1775, quand elle l'avait été par Vespucci l'an 1502. On lit aussi que les Bermudes ont été rencontrées desertes par Bermudez (Herrera). La depopulation pourrait bien avoir eu lieu par suite de cette découverte primitive. Dès que les tripulations des quatre navires avaient connaissance de ces îles et *y avaient fait des esclaves*, des contrebandiers y seront retournés les années suivantes, et auront forcé d'émigrer ceux des habitants qui se seraient échappés de tomber dans leurs fers. C'est ce qui est arrivé aussi aux îles de Bahama.

" rent qu'ils avaient à craindre une nation féroce et ennemie qui, à certai-
" ne époque de l'année, venait par mer à leur pays, entrant par trahison
" ou par force et en tuant beaucoup de naturels qu'ils mangeaient ensuite,
" que d'autres étaient emmenés captifs sans pouvoir se défendre ; nous don-
" nant à entendre que ces ennemis habitaient une île éloignée à cent lieues
" de là. Ils nous contèrent cela avec tants de preuves d'attachement, que
" nous en fûmes émus et que nous leur promîmes de les venger de tant
" d'injures, ce qui leur causa beaucoup de joie. Ils nous offrirent de se join-
" dre à nous, ce que nous n'acceptâmes pas pour plusieurs raisons ; cepen-
" dant nous admîtimes sept d'entre eux, sous la condition qu'ils revien-
" draient seuls chez eux dans leurs canots, ce dont ils convinrent sans
" difficulté, puis nous leur dîmes adieu à tous en les considérant comme
" amis.

" Remis de nos fatigues et nos avaries étant réparées, nous navigâmes
" sept jours vers l'E. N. E.* ; nous nous trouvâmes alors en face de beau-
" coup d'îles, quelques unes habitées et d'autres désertes, et nous étant
" approchés de l'une d'elles où nous jetâmes l'ancre, nous vîmes sur la
" plage un grand nombre d'habitants qui appelaient cette île Ity ; voyant
" cela nous mîmes à bord de nos chaloupes des hommes choisis avec trois
" canons, et nous approchant peu à peu de terre, nous pûmes distin-
" guer sur la plage au moins 400 hommes avec beaucoup de femmes. Ils
" étaient nus, paraissaient agiles, guerriers et courageux, parce qu'ils
" étaient armés d'arcs, de flèches et de lances, et beaucoup d'entre eux
" portaient des boucliers carrés, avec lesquels ils se défendaient avec beau-
" coup de dextérité sans être gênés pour lancer leurs flèches. Nous nous
" approchâmes de terre dans nos petites barques, et nous étions à peu de
" distance quand ils se jetèrent précipitamment à la mer et lançant une
" grande quantité de flèches, ils commencèrent à se défendre courageuse-
" ment contre nous pour nous empêcher de débarquer. Tous avaient le
" corps peint de diverses couleurs et ornés de plumes d'oiseaux. En voyant
" cela, ceux qui nous accompagnaient nous avertirent que toutes les fois
" qu'ils se plaignaient et qu'ils s'ornaient le corps de cette manière, c'était
" la preuve qu'ils étaient prêts à combattre. En effet, ils nous empêchèrent
" de débarquer de telle manière, que nous fûmes obligés de décharger sur
" eux nos canons ; et à peine entendirent-ils le bruit et qu'ils en observè-
" rent les effets, en voyant plusieurs d'entre eux tomber morts, ils se sont
" tous retirés à terre.

" Alors nous avons convenu d'envoyer à leur poursuite quarante deux
" des nôtres pour les combattre : et ayant débarqué avec nos armes, la ré-
" sistance qu'ils nous firent fut telle, que pendant près d'une heure nous
" avons lutté sans obtenir aucun succès, si ce n'est avoir tué quelques uns
" parmi eux, mais ils paraient nos coups de lances et d'épées avec beau-
" coup d'adresse. Enfin nous les avons chargés avec une telle impétuosité,
" qu'ils prirent la fuite vers leurs forêts en nous laissant maîtres du camp,
" avec beaucoup d'entre eux morts et blessés. Ce jour-là nous ne voulûmes
" pas les poursuivre plus loin parce que nous étions très fatigués ; nous
" retournâmes à nos navires, et telle était la joie des sept indiens qui étaient
" venus avec nous, qu'ils ne savaient comment nous la manifester. Le len-
" demain nous avons remarqué que beaucoup d'habitants s'approchaient de
" la plage, tous peints et ornés de plumes d'oiseaux, jouant des cornettes
" et d'autres instruments de guerre dont ils faisaient usage, ce qui était
" pour nous un admirable spectacle.

" Voyant qu'ils se préparaient à nous traîter hostilement, nous résolû-
" mes de tâcher d'arriver à les faire nos amis, et dans le cas contraire à
" les traîter en ennemis et à considérer comme esclaves tous ceux que nous
" ferions prisonniers.

* *Infra grego e levante;* mais s'il y a erreur de lecture dans le mot *greco*, au lieu de *siroco*, le rumb serait celui de E. S. E. (*infra siroco e levante*).

" Cette résolution prise, nous nous sommes armés le mieux possible et " nous nous approchâmes de la plage. Ayant peur, à ce qu'il paraît, de " notre artillerie, ils ne nous ont pas empêché de débarquer ; arrivés à " terre, nous nous partageâmes en quatre compagnies, chacune de cinquante " sept hommes avec son capitaine, et nous avons combattu longtemps corps " à corps, jusqu'à ce qu'ayant tués beaucoup d'entre eux, ils furent obligés " de prendre la fuite. Nous les avons poursuivi jusqu'à un de leurs villages, " où nous fîmes vingt cinq prisonniers.[1] Après avoir incendié ce village, " nous revînmes à nos navires, emmenant avec nous les vingt cinq prison- " niers et laissant morts et blessés un grand nombre d'eux, sans autre " perte de notre côté qu'un mort et vingt deux blessés ; tous ceux-ci, grâce " à Dieu, sont guéris.

" Ayant déterminé notre retour, les sept indiens venus avec nous, parmi " lesquels cinq furent blessés en combattant, retournèrent à leur pays très " contents et admirateurs de nos forces. On leur donna un canot que nous " prîmes dans l'île, avec sept des prisonniers, dont trois hommes et quatre " femmes. En suivant notre route vers l'Espagne, nous sommes rentrés au " port de Cadix avec 222 captifs, le 15 octobre 1499. Nous fûmes reçus " avec beaucoup de joie, et vendîmes nos captifs."

Ne nous arrêtons pas trop à ce nombre de prisonniers menés comme esclaves, et qui a été avec raison considéré comme exhorbitant. Sans doute il s'est glissé dans ce chiffre une nouvelle erreur. La narration même de Vespucci nous donne les preuves qu'il ne faut lire que 22. A Iti on a fait que vingt cinq prisonniers, desquels sept ont été donnés aux indiens amis, qui les ont emmenés avec eux. Mais aux dix huit restants il faut ajouter les deux prisonniers qu'on avait déjà fait à l'île habitée *(Ulua* ou *Sacrificios)*, et les deux vieilles femmes qu'on y trouva (voyez page 43) accompagnant un malade que l'on avait abandonné, et qui probablement mourût.

L'écriture du navigateur florentin (d'après ce que l'on voit du fac-simile de sa signature, page 68), n'était pas des plus claires. Sa plume, comme en général celles des vieillards, n'avait pas d'assurance, et quelques traits sortirent peut-être en double. Ainsi, au lieu de 3 degrés pour la latitude de Malaca, on a lu (voir le texte, page 62) 33 degrés. Les dix (X) mois, vers le sud, dans le troisième voyage, et dont on fait mention à la page 60, ont été désignés comme vingt (XX) à un autre endroit (page 14), et cela quand dans tout le voyage on n'avait pas mis même seize mois. Cela justifie bien, il nous semble, la lecture de 222 au lieu de 22.

En 1858 nous pensions que l'île d'Iti devait se trouver vers le nord-est du port du continent, par la fausse interprétation d'une manière de s'exprimer de Vespucci, qui dit toujours le *vent* pour le *rumb,* comme le remarque très bien Humboldt (Ex. Crit., t. V, p. 118).

On a cru trouver une grande objection contre la véracité de ce voyage de Vespucci, dans le fait de son silence sur l'endroit où il a coupé la *ligne des Antilles.* A cela nous répondons aujourd'hui avec notre propre expérience, que de nos jours les navires à voile et les bateaux à vapeur traversent quelques-uns des canaux entre ces îles sans voir la terre, de l'un ni de l'autre côté (surtout entre la Dominique et la Martinique, et même au nord de la Guadeloupe), soit parce qu'on les passe de nuit ou par la distance, soit enfin à cause des brouillards qui planent si fréquemment au dessus des îles de l'océan, et qui parfois les enveloppent. Et il ne serait pas impossible que la flotte où allait Vespucci, et qui vit la terre d'Honduras à 16°, eût passé entre ces dernières îles situées presque sous une telle latitude.

Nous offrons cette explication, même en croyant que notre voyageur aurait pû passer en vue de quelqu'île déjà connue sans la nommer, comme cela lui arrive dans son second voyage, où il a dû voir la *Trinidad.*

Nous finirons notre analyse du premier voyage de Vespucci en repro-

[1] Selon Herrera, les îles Bermudes ont été découvertes (dépeuplées) en 1522, par Juan Bermudes.

duisant de nouveau la fameuse lettre de Jérôme Vianello, écrite d'Espagne à la Seigneurie de Venise, rendant compte du retour du florentin Amerigo d'un voyage qui a beaucoup de rapport avec celui-ci. On sait que cette lettre a été fourni par Mr. Ranke à Humboldt, qui l'a publiée en 1839, tout en déclarant que la date du 23 décembre 1506, qu'on lui assigne, était impossible et la fesait non authentique. Si on arrivait à expliquer l'énigme, et la date étant trouvée de 1498 [par exemple, si on avait lu cccccvi (506) au lieu de iccccuc (1498)] on aurait la certitude que les renseignements de Vianello se rapportent à ce voyage.

Voici la lettre :

" Deux navires qui étaient allés entreprendre des découvertes dans " l'Inde, appartenant au Roi mon seigneur, viennent d'arriver. Ils avaient " pour patrons Jean Biscayen et Almerigo Florentin, lesquels ont navigué à " l'ouest-sud-ouest 200 lieues au delà de l'Ile Espagnole, qui est à 2000 lieues " des colonnes d'Hercule. Et ils ont découvert un continent (d'après leur " jugement), puisqu'ils ont vu la terre à 200 lieues au delà de l'Ile Espa- " gnole, et ils l'ont suivi par la côte pendant 600 lieues et ont rencontré un " fleuve large de 40 lieues à son embouchure. Ils ont remonté ce fleuve à " une distance de 150 lieues, et ils ont vu qu'il contenait beaucoup de petites " îles habitées par des indiens tous nus, se nourrissant de poissons. En- " suite ils ont contourné la côte de cette terre l'espace de 600 lieues et ont " rencontré un canot indien ressemblant à une buche creusée dans une pièce " de bois. L'archevêque va de nouveau expédier ces deux capitaines, avec " huit navires et 400 hommes bien armés, de l'artillerie, etc.' "

Nous savons que le pilote Jean Biscayen (Juan de la Cosa) a été avec le florentin dans le second voyage de celui-ci, qui fut celui qu'il fit avec Hojeda ; mais rien n'empêche que le même Cosa eut aussi accompagné Vespucci dans son premier voyage. Au contraire : on prouve (Humboldt, Ext. Crit., t. V, p. 163) qu'en 1497 et 1498 Cosa n'a pas été occupé ailleurs, et il est impossible d'appliquer le rapport de Vianello au voyage fait en partie avec Hojeda en 1499-1500, parce que dans ce voyage, quoique l'on soit passé devant trois grands fleuves, le Maragnan, l'Amazone et l'Orinoco, on sait qu'on n'a remonté aucun d'eux.

Remarquons bien. Vianello dit que la terre a été trouvée à deux cent lieues au delà de l'Ile Espagnole. Or, deux cent lieues, c'est la distance de Haïti à Honduras. Il dit aussi que la flotte a suivi la côte pendant six cent lieues, jusqu'à l'embouchure d'un grand fleuve. Six cent lieues c'est à peu près la distance, par la côte, du cap Higueras aux bouches du Missisipi. Vianello ajoute qu'on avait continué à suivre la terre encore six cent lieues. Et, si on compte le long détour de la Floride, on verra que ce n'est pas moins que la distance des bouches du Missisipi à l'entrée du magnifique port de Cheasapeak, situé, comme nous l'avons remarqué, sous une latitude un peu inférieure à celle de Lisbonne. Et ces six cent lieues sont d'accord avec les huit cent soixante dix que Vespucci compte depuis le point de la côte sous le tropique.

' "El venne qui do navili de la India de la portione del re mio sr li qual furono a discoprir patron Zuan Biscaino et Almerigo Fiorentino, li qual sonno passati per ponente he garbino lige 800 dila dela insula Spagnola che he dele forze (lisons *fozze*) de Herculus lige 2000 et hanno discoperto terra ferma, che chusi judichano siche lige 200 dela de la Sp. trovorno terra e per costa scorsono lige 600, ne la qual costa trovorno un fiume lige 150 nel qual sono molte isolette habitate da Indiani. Viveno general^e de pessi mirabilissimi, erano nudi. Dopoi tornorono per la costa di detta terra lige 600, onde se scontorno in una canoa de Indiani che a nr̃o modo e come uno zopello (lisons *copello*) de uno pezo de legno.... Lo Archepiscopo torna a spazar dicte do capetanii con 8 navilii con 400 homeni molto ben forniti d'arme, artigliarie...."

§ III.

Deuxième voyage de Vespuce.

Ayant examiné quels furent les parages où Vespucci a été dans son premier voyage, simplement par la lecture attentive de son récit, nous allons essayer du même procédé pour expliquer sa route dans le voyage suivant, fait encore aux frais de l'Espagne. Et par les raisons que nous avons donné précédemment (pages 67 et 68), nous nous garderons bien de consulter le texte de la lettre (par nous reproduite de la page 69 à la page 77) qui, rencontrée à la bibliothèque *Riccardiana*, fut publiée avec si peu de *critérium* par Bandini, au détriment de la bonne réputation de son compatriote le pilote florentin.

" Le 16 mai 1499, dit Vespucci, nous sommes sortis du port de Cadix, " fesant notre rumb vers les îles du cap Vert ; et, en passant à la vue de " la Grande Canarie, nous avons navigué jusqu'à une certaine île appelée " *de Feu*, où nous avons fait provision de bois et d'eau " (page 49).

Arrêtons-nous pour faire une petite remarque. Il y a des raisons pour supposer que la flotte a dû aller, non pas à l'*île de Feu*, comme on dit dans le texte imprimé, mais à l'*île de Fer*. Celle-ci appartenait à l'Espagne, tandis que la première, dans l'archipel du cap Vert, était au Portugal, et on sait qu'à tous les chefs des flottes espagnoles on recommandait de ne pas aborder les domaines portugais. Nous pourrions même citer un témoignage qui ferait augmenter encore plus notre hésitation à admettre ce relâche à l'*île de Feu;* mais comme ce détail n'a aucune conséquence pour la partie importante du voyage, nous préférons ne pas insister plus longtemps sur lui, admettant le texte tel qu'il est.

Suivons le récit de notre navigateur.

" Nous avons poursuivi notre voyage, continue Vespucci, en prenant " notre route vers le sud-ouest. Après dix neuf jours de navigation nous " sommes arrivés à une certaine terre neuve, que nous avons cru être " continentale, et en continuation de l'autre dont nous avons parlé dans " notre premier voyage. Cette nouvelle terre se trouve dans la zone tor- " ride, à 5 degrés au sud de la ligne equinoxiale, et à une distance de cinq " cent lieues vers le sud-ouest des îles que nous avons nommées. Nous y " avons observé qu'après le 27 (nous croyons qu'on a dû lire 21) juin, quand " le soleil entre dans le tropique du Cancer, les jours sont égaux aux nuits. " La terre y était trempée d'eau et arrosée de grandes rivières, et elle se " montrait verdoyante et couverte de grands arbres.... Après y avoir " fait plusieurs détours, nous avons remarqué que tout était couvert d'eau, " et qu'il n'y avait pas un endroit qui ne fut inondé."

Ces détails sont assez claires pour nous indiquer qu'on se trouvait sur la côte du Brésil, entre les forêts de palétuviers, à l'ouest de la province de Rio-Grande-do-Norte.

Poursuivons :

" Levant les ancres, nous avons commencé à naviguer la côte est-sud-est " pendant plus de quarante lieues.... mais nous avons rencontré un cou- " rant si fort, du sud-est vers le nord-ouest, qu'il nous fut impossible de " naviguer. En face de ces inconvenients nous avons résolu de rebrousser " chemin et de suivre vers le nord-ouest. En prenant ce rumb, nous avons " navigué au large de la terre, et à la fin nous sommes arrivés à un port " très commode, à l'entrée duquel se trouvait une très jolie île."

Toutes les circonstances de cette partie du récit se vérifient par ce qui se passe encore de nos jours sur ces côtes. Pendant les mois de juin et de juillet les vents y soufflent du rumb est-sud-est, en même temps que les

courants équatoriaux poussent avec grande violence vers l'ouest-nord-ouest, et les navires qui se trouvent près de la côte venant de l'est, ne peuvent pas facilement monter le cap de *San-Roque* ni celui de *Touros*.

Vespucci ajoute que de ces parages la flotte prit, au large de la terre, la direction du nord-ouest, et *à la fin* arriva à un port, etc.

Cette manière de s'expliquer, désigne que le port n'était pas très prêt: le rumb suivi, et surtout les indications du reste du voyage, nous font aujourd'hui croire que ce port n'était pas celui de Maragnan, imaginé par Navarrete (t. III, p. 245), et encore moins quelqu'autre à l'entrée de l'Amazone. Ce port, selon nous, doit avoir été celui de Cayenne, parce que Vespucci ajoute (page 51) que, naviguant au delà en allant toujours vers l'ouest, la flotte est rentrée dans une baie où l'on a été dix sept jours et où l'on a acheté cent cinquante perles aux indiens, qui les avaient prises à leurs voisins à l'ouest. Ces voisins devaient être les habitants de Paria, et ceux de la baie, les habitants de l'emplacement où se trouve l'actuelle colonie de Demerara.

Sortant de cette baie, la flotte a suivi au large de la côte et entra, pour se réparer, dans un autre port où les indiens furent hostiles. Poursuivant la navigation, on a aperçu une île située à quinze lieues de la terre.

Cette île, que Navarrete (t. III, p. 252) a faussement cru celle de Marajó, à l'entrée de l'Amazone, selon la description que nous en donne Vespucci lui-même, ne peut être que l'île Marguerite.

Après cette île, la flotte en visita une autre, qu'en raison de la taille élevée de ses habitants, on appela *l'île des Géants*.

Reprenons le récit de notre navigateur (pages 54 et 55) :

" Nous sommes allés plus en avant, en longeant la terre, et il nous est " arrivé plusieurs fois de combattre avec les habitants, parce qu'ils ne nous " laissaient rien prendre. Nous avions déjà envie de retourner en Espagne, " parce qu'il y avait presqu'un an que nous étions en mer, et nous avions " peu de provisions, et ce peu assez gâté, à cause des grandes chaleurs ; " parce que dès que nous étions parti, par les îles du cap Vert, jusqu'ici, " nous avions navigué continuellement dans la zone torride, et nous avions " traversé la ligne équinoxiale deux fois, puisque, comme je l'ai dit avant, " nous avions été à 5 degrés au sud de celle-ci, et nous étions alors sous " le 15e (*on devrait lire* 13e) degré de latitude nord. Au milieu de ce pro- " pos, il plût au Saint-Esprit de nous donner un peu de repos à tant de " peines ; attendu qu'étant à la recherche de quelque port abrité pour ré- " parer nos navires, nous avons rencontré un peuple qui nous a reçu en " bons amis, et nous étions informés qu'ils avaient une grande quantité de " perles orientales assez bonnes. Avec eux nous sommes restés quarante " sept jours, et nous y avons acheté cent dix neuf maros de perles presque " pour rien....

" Au bout des quarante sept jours, en prenant congé de ces gens dont " nous avions gagné l'amitié, nous en sommes sortis à cause de la nécessité " où nous étions de provisions, et nous sommes allés à l'*île d'Antille*, que " Chrystophe Colomb découvrit il y a quelques années, où nous avons fait " des provisions et où nous sommes resté deux mois et dix sept jours, pen- " dant lesquels nous avons souffert des peines et couru des périls avec les " chrétiens qui étaient avec Colomb dans cette île, par envie, à ce que je " crois, tout ce que je me garderais bien de raconter, par brièveté....

" Partant de cette île le 22 juillet, avec une navigation d'un mois et " demi, nous sommes entrés au port de Cadix le 8 septembre " (1500).

Telles sont les lignes avec lesquelles Vespucci finit son second voyage.

La date du retour de Vespucci à Cadix, consignée par lui-même dans sa lettre écrite en 1504 à Soderini, et publiée de son vivant, plusieurs fois, en différentes langues, sans réclamation de personne, est, par elle-même, ce nous semble, une raison plus que suffisante, s'il n'y avait pas d'autres (voir les pages 67 et 68), pour déclarer fausse et mal fabriquée cette

fameuse lettre que l'on croit écrite de Cadix le 18 juillet 1500 [1], et qui a induit en tant d'erreurs les écrivains plus éminents.

A présent nous allons prouver que le chef de cette petite flotte que, selon Vespucci, sortit de Cadix le 16 mai 1499, n'a pû être que Alonso de Hojeda.

Dans une déposition judiciaire, celui-ci interrogé, a déclaré :

1º Qu'il avait découvert la terre-ferme vers le sud, et l'avait cotoyée presque 200 lieues jusqu'à Paria (distance aproximative de Paria à Cayenne) ;

2º Qu'il sortit (du golfe de Paria) par la bouche du Dragon, et parcourût à pié l'île Marguerite et visita les côtes voisines, jusqu'en face des *iles des Géants ;*

3º Qu'il découvrit le golfe de Venecia *(Maracaibo)* et la province de Quinquibacoa ;

4º Enfin, que dans ce voyage l'ont accompagné "Jean de la Cosa, Amerigo Vespucci et plusieurs autres pilotes" [2].

Mais comment avoir la certitude que ce voyage de Hojeda, en compagnie de Vespucci, fut justement celui qu'il fit en 1499, et non pas un autre ?

Une déposition faite le 9 février 1513 par Nicolas Perez, maître du navire du Roi et compagnon d'Hojeda dans ce même voyage, viendra nous éclairer sur tous ces doutes : Perez nous dit positivement que le départ d'Hojeda pour ce voyage, fait aussi avec lui, eût lieu un peu avant celui de Pero Alonso Niño et Cristobal Guerra. [3] Ainsi, ce voyage n'a pas pu être autre que ce qu'il entreprit en 1499, et par conséquent le même second voyage de Vespucci.

D'un autre côté, nous savons que le navigateur florentin ne parle que de deux voyages au service d'Espagne. Or, il assigne comme nous l'avons vu au premier des dates et des chiffres de latitude et de longitude qui nous portent à des pays qui n'ont rien à faire avec ce que nous savons des voyages d'Hojeda. Donc, il ne reste que le second voyage, commencé en 1499, auquel puisse être appliquée l'assertion d'Hojeda, d'avoir navigué une fois avec lui.

[1] En relisant toute cette lettre, elle nous fait l'effet, ni plus ni moins, d'un *pot-pourri* de frases recueillies des autres lettres imprimées par un esprit méchant et peu instruit. Quelques fois elle est absurde, comme dans cette longitude de 84 degrés ouest de Cadix, et dans les projets d'aller à la découverte de la Trapobane, aux frais de l'Espagne, etc. Il faut encore aussi savoir au juste si le titre de *Vostra Magnificenza*, que Vespucci donnait au gonfalonier Soderini, pourrait avoir été aussi adressé à Lorenzo di Pier Francesco.

[2] Alonso de Hojeda dice, que la verdad de esta pregunta es que este testigo es el dicho Hojeda, que *vino á descubrir el primero hombre que vino á descubrir despues que el dicho Almirante*, é descubrió al mediodia la tierra firme, é corrió por ella casi 200 leguas hasta Pária, é salió *por la boca del Drago*, é alli conosció que el Almirante habia estado en la isla de la Trinidad junto con la boca del Drago, *é de allí corrió é descubrió la costa de la tierra firme, fasta el golfo de las perlas é bojó la isla Margarita y la anduvo por tierra á pié*, porque conosció que el Almirante no sabia della nada mas de habella visto yendo su camino, é de alli fué descubriendo toda aquella costa de la tierra firme desde los Frailes hasta en par de las islas de los Gigantes, el *golfo de Venezia* que es en la tierra firme, y la provincia de Quinquibacoa, y en toda esta tierra firme 200 leguas antes de Pária, é de la de Pária hasta las perlas, é desde las perlas hasta Quinquibacoa: que este testigo descubrió, nunca nadie lo hubia descubierto ni tocado en ello asi el Almirante como otra persona, y que en este viage que este dicho testigo hizo, trujo consigo á Juan de la Cosa, é Morigo Vespuche é otros pilotos: que fué despachado este testigo para el dicho viage por mandado de dicho D. Juan de Fonseca, obispo de Palencia, por mandado de SS. AA — (Navarrete, t. III, p. 544).

Les petites variantes *casi* au lieu de *ansi*, et *bojó* au lieu de *aojó*, ont été faites, consultant l'original manuscrit.

[3] Nicolas Perez, maestre del navío del Rey, vecino de esta villa de Santo Domingo, de edad de mas de 35 años, dió su declaracion en la misma villa en Miércoles 9 de Febrero de 1513, y dice que al tiempo que Cristóbal Guerra y Pero Alonso Niño fueron á descubrir, *este testigo iba asimismo con la flota de Hojeda é Juan de la Cosa á descubrir, é partieron primero* Hojeda é Juan de la Cosa del Puerto de Santa María, é Pero Alonso Niño é Christóbal Guerra partieron despues poco tiempo del condado (de Niebla), é entrámbas flotas fueron á barlovento de Paria, y la una fué por una parte y la otra por otra, y que la flota en que *este testigo iba, que era de Alonso de Hojeda, llegó primero a la vista de la tierra de Pária; pero que no desembarcaron allí*, salvo pasaron adelante ; é que dende á quince dias llegaron Cristóbal Guerra é Pero Alonso Niño. (Navarrete, t. III, pages 541 et 545).

Il faut ajouter que les points de contact entre le récit du second voyage de Vespucci et celui que Hojeda nous dit avoir fait avec ce pilote, sont très frappants. Pour nous en convaincre il suffit d'un simple rapprochement.

De Hojeda nous savons qu'après son arrivée en Amérique :
Il suivit la côte vers le nord ;
Il trouva des perles ;
Il a été attaqué par certains indiens de la côte, avec une perte de vingt hommes blessés et un mort [†] ;
Il débarqua dans l'île Marguerite et dans celle des Géants (*Curaçáo*) ;
Enfin il alla à l'Espagnole (Haïti), où nous savons ses démêlés avec Roldan.

Vespucci, de son côté, nous dit aussi qu'après un certain atterrage :
Il suivit la côte vers le nord ;
Il fit l'achat de quelques perles ;
Il est entré dans un port où les indiens ont été hostiles ;
Il parcourut une île, évidemment la Marguerite, où l'eau fraîche manquait [‡] et dont les habitants se nourrissaient de poissons [‡*] ;
Il débarqua dans l'île des Géants ;
Enfin il alla à l'Antille [‡‡], découverte depuis quelques années par Colomb, où, malgré les tracasseries et les dangers de la part des chrétiens de l'île, il se refit pour retourner en Europe.

Mais on peut objecter : le rapprochement n'est pas complet ; il laisse à désirer dans les détails du commencement et de la fin du voyage. Vespucci parle d'un atterrage au Brésil, et Hojeda ne nous en dit mot ; et en outre, la date du départ de Vespucci pour l'Europe ne s'accorde pas avec ce que nous savons du retour d'Hojeda.

Il faut bien admettre qu'il y a entre les deux récits des divergences bien notables, en apparence ; autrement comment s'expliquer qu'on ait pu tant s'égarer dans les rapprochements des deux voyages de Vespucci avec ceux d'autres navigateurs. Mais nous allons voir que ces difficultés peuvent s'expliquer, et qu'il ne reste aucun motif pour nous empêcher de croire que le second voyage de Vespucci ne soit le premier d'Hojeda.

Il est vrai que, dans sa déposition, Hojeda ne dit rien de l'atterrage au Brésil, dont Vespuce nous rend compte ; mais aussi il est incontestable que, outre qu'il n'était interrogé que sur la découverte de la *tierra firme* ou Paria, il pourrait bien avoir voulu faire, comme plusieurs autres témoins [‡‡*], une déclaration restreinte, surtout quand par l'atterrage au Brésil il avait manqué à ses instructions qui, d'après ce qui avait été stipulé à Tordesillas entre les deux couronnes, cinq années auparavant, lui ordonnaient expressément de ne pas toucher aux terres de la démarcation du Portugal [‡‡‡]. Et en 1515, quand il pourrait déjà savoir que son premier aterrage s'était fait sur des côtes n'appartenant pas à l'Espagne, il devait se rappeler qu'il lui avait coûté déjà une fois assez cher d'avoir montré qu'il faisait peu de cas de l'injonction de respecter les domaines portugais. On sait qu'après son

† Navarrete, t. III, p. 7.

‡ Le manque d'eau fraîche dans la Marguerite, déjà remarqué par Oviedo, quand il dit (I. 613) : "No las tiene (aguas) sino de Xagueys é mala," est confirmé par un voyageur moderne : "L'aridité du sol et la sécheresse du climat.... Les habitants préfèrent boire de l'eau de mare, quoiqu'elle soit toujours trouble." (*Voyage aux îles Trinidad, de Tobago, de la Marguerite*, par J. J. Dauxion Lavaysse, Paris, 1813, vol. II, pages 277 et 279).

‡* Encore aujourd'hui la pêche y est abondante : "La pêche (dit encore Lavaysse) est le principal objet du commerce de la Marguerite."

‡‡ Charlevoix, en disant que l'île *Espagnole* ou Haïti a été de toutes les Antilles celle qui a le plus attiré l'attention des espagnols, nous explique comment Vespucci lui a appliqué par excellence le nom d'*Antilla*. Canovai s'est bien trompé quand il a voulu prouver que cette Antilia n'était pas l'Espagnole.

‡‡* Nicolas Perez (Nav., III, p. 550) ne nous parle que de la découverte depuis la pointe du Drago jusqu'au cap de Vela, de même que Jean Gonzalez et J. Calvo (Ib. p. 553) n'avouent de la découverte de Lepe que la partie de l'Amazone vers le nord.

‡‡‡ Lettre de Roldan, Navar., III, 7 ; Herrera, Dec. 1a lib IV, cap. 1 : "El obispo se la dió (la licencia) firmada de su nombre, y no de los reyes, con que no tocasse en tierra del rey de Portugal."

premier voyage il avait été condamné pour avoir débarqué dans l'île de Santiago du cap Vert [9].

Ainsi, s'il se tait sur cet atterrage, quand il ne s'agit pas d'une confession générale, cela ne veut pas dire qu'il le désavoue. Et, selon toutes les règles de la critique, il n'y avait qu'un tel désaveu qui pût avoir la force suffisante pour détruire l'affirmative de Vespucci, d'autant plus que les lettres de celui-ci avaient été imprimées, à plusieurs reprises, lors de cette enquête. L'assertion de Vespucci est un argument décisif, surtout quand on pense qu'il écrivait librement en Portugal et pour l'Italie. Nous aurons une autre preuve en sa faveur en le voyant, le voyage suivant, chercher de nouveau cette terre à la même latitude de 5 degrés.

D'un autre côté, Empoli, qui partit de Lisbonne pour l'Inde, en compagnie d'Albuquerque, le 6 avril 1503, un mois avant le départ de Vespucci pour son quatrième voyage, en touchant au Brésil, nous dit que ce pays avait été découvert par Vespucci, d'autres fois *(altre volte)* [10]. Ainsi, le navigateur florentin, selon Empoli, avait été au Brésil deux fois au moins, dont l'une avant 1501.

Occupons-nous à présent de l'autre détail où le récit de Vespucci est en désaccord avec ce qu'on sait du premier voyage d'Hojeda. Nous voulons parler des dates du retour du navigateur florentin.

Nous croyons que, bien qu'elles ne s'accordent pas avec ce qu'on sait du retour d'Hojeda, fatigué de ses démêlés avec Roldan, il se serait empressé de revenir en Espagne, tandis que Vespucci, ami de Colomb, serait resté pour se refaire, et qu'il revint plus tard. Ainsi, nous sommes bien loin d'adopter les corrections que Canovai a faites dans les dates du retour, d'ailleurs très d'accord entre elles.

Nous croyons aussi que Hojeda et Cosa sont arrivés à Haïti quelque temps avant Vespucci. Nous savons (Navarrete, t. III, p. 7), que Hojeda et Cosa arrivèrent au port de Yaquimo (Jacmel) le 5 septembre 1499, et, d'après le récit de Vespucci, il résulte qu'à une telle époque, ce pilote devait se trouver encore sur les côtes de Venezuela. Cela signifierait que les navires de la flotte se sont séparés, et c'est justement ce que nous confirme une déposition judiciaire que, le 1er d'octobre 1515, fit Cristobal Garcia, de Palos. Ce témoin déclare que pendant qu'il était à Haïti, Hojeda et Cosa y sont arrivés dans un petit bateau, ayant perdu les navires ; et qu'avec eux sont venus quinze ou vingt hommes, parce que les autres avaient péris ou *étaient restés* [11].

§ IV.

Troisième voyage de Vespuce.

Vespucci [12] fit son troisième voyage outre-mer au service de Portugal, quand il formait des projets de retourner à la terre des perles (Paria).

[9] Navarrete, t. II, p. 430.

[10] "Ci trouamo tanto auanti, p. mezo la terra della vera croce, ouer del Bresil cosi nominata, *altre volte* discoperta per Amerigo Vespucci." (Ramusio, vol. I, éd. de 1554, fol. 158.)

[11] Cristóbal Garcia, vecino de Palos, de edad de 45 años, dió una declaracion en esta villa en 1° de Octubre de 1515 : dice que lo que sabe de su contenido es, que al tiempo quel dicho Hojeda é Juan de la Cosa vinieron á descubrir de tierra firme, este testigo estaba en Santo Domingo, *e allí vinieron los sobredichos en un barquete, que habian perdido los navíos*, é con obra de quince ó veinte hombres, que los otros se les habian muerto ó quedado, é que alli oyó decir que los dichos Juan de la Cosa é Hojeda habian descubierto en la tierra firme.— (Navarrete, t. III, pages 544 et 545).

[12] Pour nous aider à bien comprendre tout ce qui a rapport au troisième voyage de Vespucci, c'est à dire au premier qu'il fit au service du Portugal, nous possédons deux textes qui ne sont

Séjournant à Séville, au retour de son second voyage, il y reçut l'invitation, de la part du Roi Don Manuel de Portugal, de passer à Lisbonne et d'entrer à son service. Cette invitation a été renouvelée par les instances de son compatriote Julien Bartolomé Giocondo, négociant dans cette dernière ville, et qui vint expressément à Séville pour l'amener.

Pedr' Alvarez Cabral, en allant aux Indes Orientales avec une grande flotte, s'était éloigné des côtes occidentales d'Afrique, pour fuire les grands calmes qui règnent dans ces parages, et avait découvert à l'occident, vers la latitude de 16 degrés au sud, et au mois d'avril de 1500, une terre dont il avait tout de suite envoyé la nouvelle à Lisbonne, où l'on s'occupa de préparer une petite flotte pour l'explorer; vu que cette terre se trouvait comprise dans la démarcation assignée au Portugal par la convention de Tordesillas du 7 juin 1494.

Cabral avait donné à ce pays le nom de *Vera-Cruz;* mais en Portugal, vulgairement à ce qu'il paraît, on le nomma d'abord, si nous devons ajouter foi à quelques lignes de Lorenzo Cretico, ambassadeur de la Seigneurie de Venise à Lisbonne, Terre des Perroquets (*Terra dos Papagaios*), à cause de l'admiration qu'on y a éprouvé à la vue de quelques oiseaux de ce genre (des aras), que Cabral avait envoyé (Humboldt, Ex. Crit., t. V, p. 78). On la croyait encore une simple île, mais on a dû penser en Portugal, que ce pays se trouvant dans la même zone que les autres des Indes Occidentales déjà assez visitées par les navires espagnols, il était préférable d'envoyer dans la flotte d'exploration quelques individus pratiques de ces régions. Voilà, quant à nous, l'origine de toutes ces instances pour attirer Vespucci en Portugal, et très probablement aussi d'autres de ses compagnons.

Le fait est que Vespucci prit enfin la résolution de passer au service de ce royaume, quoique sans l'approbation de ses amis, qui connaissaient les égards qu'on avait pour lui en Espagne, et l'estime dont l'honorait le Roi lui-même.

A son arrivée à Lisbonne, il sut qu'on venait d'y équiper trois caravelles destinées à l'exploration de la terre rencontrée par Cabral bien au delà de l'équinoxiale.

Nous ne possédons pas encore des données assez sûres pour pouvoir décider qui était le chef de cette petite flotte. Quelques écrivains prétendent que ce fut Gonçalo Coelho. Nous l'admettons, pourvu qu'on nous accorde qu'il fût aussi le chef de la flotte d'exploration suivante, dans laquelle Vespucci est allé aussi de nouveau.

Les trois caravelles partirent de Lisbonne le 14 (dans la lettre à Soderini on lit 10), et prirent leur rumb vers les Canaries, sans y toucher, et se dirigèrent aux bas fonds des *Pargos*, qui se trouvent près de la côte d'Afrique, où ils firent des provisions de poissons pour leur voyage, selon l'habitude des vaisseaux portugais qui allaient aux découvertes. Trois jours après les caravelles continuèrent leur route, allant d'abord au port de Bezeguiche ou Besenègue, un peu au sud-est du cap Vert, et où se trouve

pas suspects, savoir : celui de la lettre à Lorenzo Medici, imprimé depuis 1504 au moins, et la partie correspondante de la lettre à Soderini, publiée vers 1506, et où il s'occupe plus qu'à la première de l'indication de la route. Nous allons les mettre tous les deux à contribution, en nous aidant aussi d'une indication qui se trouve au milieu du récit du voyage suivant, et à laquelle, à cause d'une faute d'orthographe probablement commise par le typographe, on n'avait pas fait attention. Nous nous garderons de prendre en considération les détails de la lettre du cap Vert, publiée par Baldelli (reproduite depuis la page 78 à la page 82), et de laquelle nous nous sommes occupés (pag. 67 et 68). Cette lettre ne contient pas, il est vrai, des assertions absurdes qui la rendent impossible, comme l'autre de la même source (un livre de Pier Voglienti), publiée par Bandini ; mais cela pourrait bien ne signifier autre chose sinon que sa fabrication avait été plus soignée, et qu'on avait mieux tiré parti de certains détails épars dans la narration du pilote de Cabral, imprimée par Ramusio, et dans d'autres écrits assez connus. Donc, il n'est pas étonnant qu'en analysant cette lettre, comme Humboldt l'a fait, on la trouve très d'accord avec les mêmes éléments qui auraient servi à sa confection. Aussi elle n'hasarde pas un seul fait qu'on ne possède point d'une autre source.

actuellement la colonie française de Gorée, pour y prendre de l'eau et le bois à brûler dont on avait besoin.

Cette opération les y retint quelque temps, peut-être les onze jours que le traducteur de la *Cosmographiæ Introductio* a lus dans l'ancienne édition de la lettre à Soderini, puisque le voyage suivant on s'est arrêté treize jours à une des îles du cap Vert.

Ainsi, quoique nous ayons cru (page 57) lire dans l'ancien texte deux (on y lit *ii*), nous penchons à croire qu'ils s'y arrêtèrent les onze jours.

Ils partirent enfin de ce port de Bezenègue, en prenant la direction de S. O. ¼ S. (*per el libeccio pigliando una quarta del mezzodi:* page 57, ligne 14e) et après une navigation de soixante sept jours, pendant quarante quatre desquels ils éprouvèrent un très mauvais temps, ils rencontrèrent enfin terre, sous la latitude de 5 degrés au sud de l'équinoxiale.

Ils jetèrent l'ancre le 17 août, à ce que nous dit Vespucci ; mais probablement ils avaient vu la terre la veille, jour de la fête de la Saint Roch, dont le nom a été évidemment donné alors au cap, qui le garde encore de nos jours.

On peut demander à présent pourquoi cette flotte a t'elle été chercher la terre à la latitude de 5 degrés au delà de la ligne, et non pas bien plus au sud, où l'avait rencontrée Cabral, dont la découverte avait provoqué cette expédition d'exploration. Pour nous la réponse est bien simple. Nous n'y voyons que l'influence que Vespucci devait exercer dans la direction de la flotte. Il l'a conduite aux parages où les courants l'avaient empêché d'atteindre à son précédent voyage. De là jusqu'au nord il avait déjà une idée de la côte : il désirait connaître le reste. Ainsi l'a fait Colomb dans son quatrième voyage : il se dirigea vers le cap d'Higueras, et suivit de là vers le sud, attendu que la côte nord venait d'être explorée par les compagnons du premier voyage de Vespucci. Et de même que ce point de départ de Colomb a été pour nous un argument en faveur du récit de Vespucci, quant à son premier voyage, le point de départ de celui-ci, dans le voyage dont nous nous occupons, nous donne un nouvel argument en faveur de son atterrage à 5 degrés sud, dans le voyage précédent.

A peu près devant le cap de *San-Roque* les caravelles jetèrent l'ancre le 17 août (on lit 7 par erreur dans la lettre à Lorenzo), et au nom du Roi (*per questo serenissimo Re:* page 57), prirent possession de cette terre, qui se montrait verdoyante. Il leur sembla qu'elle était habitée.

Le lendemain (18 août) ils débarquèrent de nouveau pour renouveler leur provision d'eau. On remarqua des habitants en grand nombre sur le sommet d'une montagne voisine, d'où ils n'osaient pas descendre. Comme il était déjà tard, on se contenta de leur laisser sur la plage des grelots et des petits miroirs, et on retourna à bord ; aussitôt on les vit descendre et prendre avec beaucoup d'admiration tout ce qu'on leur avait laissé.

Le surlendemain (19 août) on observa sur la côte beaucoup de fumée de distance en distance. Les marins, croyant qu'on les appelait, s'en furent à terre et virent des indiens qui faisaient des signes, mais qui ne s'approchaient pas. Alors deux de la flotte s'offrirent pour aller parmi eux avec des petits effets de commerce. Le capitaine sur leurs instances y consentit, à condition qu'ils seraient de retour cinq jours après.

Mais sept jours s'écoulèrent sans qu'ils fussent revenus. C'est à peine si chaque jour quelques indiens se montraient sur la plage, avec un aspect soupçonneux et sinistre.

Enfin, au septième jour (26 août) on prit la résolution de débarquer de nouveau, et les indiens envoyèrent leurs femmes parmi les marins. L'un de ceux-ci osa s'approcher d'elles ; aussitôt ces femmes l'entourèrent, et l'on vit que l'une d'entre elles, s'avançant armée d'un grand bâton, d'un seul coup lui brisa la tête et l'étendit mort.

D'autres le prirent aussitôt et l'emportèrent vers la montagne, d'où les indiens s'avancèrent hostilisant les marins et leur lançant une grande quantité de flèches.

Ceux-ci, au milieu de tant de confusion, eurent assez de dificulté pour rentrer dans leurs barques, et y trouver leurs armes. Heureusement ils purent tirer quatre coups de canon, ce qui épouvanta les indiens et les fit retirer. Mais ils allèrent vers la montagne et commencèrent à découper en morceaux le cadavre de la victime des chrétiens, à les montrer et à les rôtir.

Par cela on a su quel a dû être le sort des deux premiers. L'équipage demandait vengeance de ces faits barbares ; mais le chef de la flotte croyant qu'elle ne conduirait à rien, poursuivit son voyage.

Ils longèrent la côte vers l'est-sud-est, c'est à dire dans la direction qu'elle suit jusqu'au *cap de Santo-Agostinho* *, auquel ils donnèrent alors ce nom ‡, pour célébrer la fête du jour de la découverte (le 28 août).

Ayant doublé le cap Santo-Agostinho, la petite flotte suivit la côte vers le sud-ouest, relâchant souvent à terre et communiquant avec les habitants en grand nombre (*infinita gente*, page 59). Assurément on découvrit alors l'embouchure du fleuve *San-Francisco* le 4 octobre, et le port de Bahia (de *Tous les Saints*) le 1er novembre ‡†. C'est quant à nous de ce port, ou plus probablement encore de celui du *Rio-de-Caravellas*, que Vespucci dit : " En " naviguant, nous avons aperçu sur la plage des gens qui observaient la " merveille de nos navires. Nous nous sommes approchés, et après avoir " jeté les ancres dans un endroit convenable, nous sommes allés à terre, et " nous avons trouvé les habitants d'une meilleure condition que les précé- " dents.... Nous nous y sommes arrêtés cinq jours.... Nous convînmes " d'y prendre deux hommes pour nous servir d'interprètes, et trois d'entre " eux vinrent avec nous volontairement," etc.

La flotte suivit la côte vers le sud, et probablement découvrit alors le cap de *San-Thomé* le 21 décembre, le port de *Rio-Janeiro* le 1er janvier (1502), puis le port d'*Angra dos Reis* (Baie des Rois) le 6, l'île *Saint-Sébastien* le 20 et la rivière *Saint-Vincent* le 22 du même mois. En naviguant encore vers le sud, la flotte visita le port de *Cananéa*, où il fut laissé un éxilé portugais, qui vivait encore dans ces parages plus de trente ans plus tard. L'on suivit encore la côte, et l'on alla enfin relâcher et se reposer dans un autre port assez méridional, où la Grande Ourse se présentait très bas et presque sur l'horizon (page 59) ‡‡.

Les trois caravelles laissèrent ce port le 15 février 1502, et prirent à l'aventure vers le sud-est, par conseil de Vespucci, dont nous allons copier les paroles : " Nous avons tant navigué dans cette direction, dit-il, que le " 3 avril nous nous trouvions déjà sous une haute latitude, au delà du 52e " degré au sud, et à une distance de 500 lieues vers le sud-est du port d'où " nous étions partis.

* Vespucci place le cap sous le 8e degré de latitude austral, et, en désignant la distance qu'il y avait de là jusqu'à l'endroit où on vit la terre (3 degrés plus au nord), cette distance qui est à peu près de cinquante lieues (de quinze par degré), fut portée dans les textes imprimés, évidemment par erreur dans les chiffres, à 150 lieues.

‡ Ce n'est pas assurer que ce cap n'avait pas été découvert avant ; mais non par Pinzon, ni par Lepe ni par Velez. Les deux premiers ne sont pas allés si loin avant 1501, comme nous le prouverons à une autre occasion. Cependant même en supposant que le messager envoyé de Porto-Seguro par Cabral, avec la nouvelle au Roi, n'a pas eu le soin, chemin fesant, d'explorer la côte jusque là (puisque le Roi lui même supposait que cette nouvelle terre était une île, dans les instructions qu'il donnait à Joam da Nova, le mois de mars 1501, en lui recommandant qu'en cas de besoin, il pourrait aller refraichir et faire aiguade à cette *Ilha da Cruz*), nous savons que Joam da Nova a relâché au Brésil, au même endroit (Porto-Seguro) où Cabral avait laissé les deux exilés, selon nous l'avons dit (*Histoire Générale du Brésil*, I, 427), et il n'est pas impossible que Nova eut vu la terre près du cap de Santo Agostinho, comme nous l'assure (l. I, p. 235) Gaspar Correa, dans sa chronique *Lendas da India*, si souvent copiée par Barros ; ce qui détruit l'assertion de Humboldt sur ce point (*Ex. Crit.*, t. V, p. 108). Et il est possible que quelques autres navires ont aussi vers la même époque navigué par là, parce que quatre mois et demi après le départ de Nova, le 29 juillet, dans une lettre adressée de Cintra (Syntra, et non pas Santarem, comme l'a écrit Navarrete, voir *Hist. Ger. do Brasil*, I, 429) aux rois catholiques, le Roi se montrait meilleur informé, en disant : "Il parait que Notre Seigneur a permis, comme par miracle, que *cette terre* soit trouvée, parce qu'elle est nécessaire pour la navigation de l'Inde," etc. "*Llegó* (Cabral) *á una tierra* que nuevamente descobrió, á la cual puso nombre de *Santa-Cruz*, en la cual halló las gentes desnudas como en la primera inocencia, mansas y pacíficas, la cual parece que Nuestro Señor milagrosamente quiso que se hallase, porque es muy conveniente y necesaria para la navegacion de la India, porque allí reparó sus navíos é tomó agua ; y por el camino grande que tenia que andar no se detuvo para se informar de las cosas de la dicha tierra, solamente me envió de allí un navío á me notificar como la halló," etc.

‡† Sur cette découverte de Bahia en 1501 nous remettons le lecteur au voyage suivant, page 114.

‡‡ Par cette indication ce port devait se trouver à une latitude moindre de 38° 10', à peu près, selon les calculs de Humboldt (*Ex. Crit.*, t. V, p. 18). Vespucci a même désigné la latitude de ce port. Et si dans le chiffre il ne s'est pas glissé quelque erreur et si Vespucci a écrit effectivement 32° (et non pas 37° par exemple, comme on pourrait soupçonner par la terre qu'on découvrit au delà de 52°, avec le rumb que l'on suivit), il faudrait avouer que la petite flotte s'est exposée alors à des grands dangers en s'approchant des côtes basses et sablonneuses de Rio-Grande et en entrant sa barre, encore si dangereuse de nos jours, malgré l'aide des signaux de la tour d'*Atalaya*.

Nous avouons que notre esprit s'oppose à croire à un semblable relâche au port de *Rio-Grande* (du Sud), et nous penchons à croire plus probable que la flotte suivait de loin, dans le rumb de sud-ouest, ces côtes où il n'y avait point de montagnes à la vue, et que toujours dans ce rumb, elle aurait passé inaperçue l'embouchure du fleuve *Plata* et irait s'arrêter de l'autre côté près du cap *San-Antonio*.

" Ce jour il éclata une tempête, et la mer était tellement grosse que " nous fûmes obligés de plier toutes nos voiles et de courir à l'arbre sec " avec un vent sud-ouest très fort et une houle effrayante : était tel l'orage " que nous avons eu grand peur. Les nuits devenaient très longues ; celle " du 7 avril a été de quinze heures....

" Ce même jour, au milieu de l'orage, nous avons aperçu une nouvelle " terre : nous en avons suivi la côte près de vingt lieues (de 15 au degré), " et nous la rencontrâmes tout-à-fait sauvage. Nous n'y vîmes pas d'habi- " tants et n'aperçûmes aucun port, et cela, à ce que je crois, parce que le " froid y était si grand qu'aucun de nous ne pouvait le souffrir. En pré- " sence d'un si grand danger, et de l'épaisseur de la brume qui était telle, " que d'un navire on pouvait à peine distinguer les autres, nous avons ré- " solu de faire signal à la flotte, pour arriver avec le vent, et retourner " en Portugal. Et cela a été un très bon conseil, car si nous étions restés " sans doute nous nous serions tous perdus. Cette nuit et le jour suivant " l'orage fut si terrible que nous croyions que c'en était fait de nous. Nous " fîmes des promesses de pélérinage et d'autres cérémonies, selon l'usage " des marins dans des occasions semblables," etc.

Quelle est cette horrible terre? Bougainville a cru que c'était la côte des îles Malouines (ou Falkland) ; le savant Trigoso, de l'Académie des Sciences de Lisbonne, a imaginé que c'étaient les côtes de la terre Magallanique. Le docte Navarrete demandait si c'était le groupe de Tristam da Cunha ou l'île *Diego Alvares*[1]. Et Humboldt, en observant que les "vingt lieues de côtes.... excluent l'île *Columbus*, vue par le capitaine Long, et l'*Isla Grande*, toujours douteuse, dit : " *Dans l'histoire de la géographie, comme ailleurs, il est prudent de ne pas vouloir tout expliquer* (*Ex. Crit.*, t. V, p. 23). Cependant il crut à propos de revenir bientôt à ce sujet (t. V, p. 116), pour essayer de donner une explication, en disant que la flotte, "après avoir quitté le littoral du Brésil, serait revenue, sans le savoir, poussée par les courants ou les vents vers le Nouveau Continent, c'est à dire vers la côte orientale patagonique."

Or, une simple inspection de la carte nous dit que cette terre ne peut être autre que la *Georgie Australe*, nommée ainsi par Cook, qui crut la découvrir pour la première fois en janvier 1775. Si le 3 avril la flotte se trouvait à une latitude de plus de 52 degrés, il faut bien admettre que, en ayant suivi vers le sud-est, avec des vents forts pendant quatre jours, on se trouverait le 7 avril vers le 54e degré. Les côtes de la Georgie s'étendent justement, dans la direction où naviguait la flotte, par une longueur de trente et une lieues maritimes, et il suffit d'avoir devant les yeux la description du capitaine Cook[2] pour nous convaincre que la

[1] Le vrai nom de cette île est de Gonçalo Alvarez. L'erreur dans les cartes modernes est venu de ce qu'on écrivait sur les anciennes cartes portugaises, en abréviant, île de *Gº Alvarez.*

[2] Voici quelques extraits :

" L'intérieur du pays n'était ni moins sauvage, ni moins affreux.... On ne voyait pas un arbre, et il n'y avait pas le plus petit arbrisseau.... L'aspect de la terre est à peu près le même partout...."

" Le vent.... augmenta tellement, qu'avant trois heures, nous fûmes réduits à nos deux basses voiles, et obligés d'abattre les vergues de perroquet. Heureusement nous étions hors de la terre, avant que le coup nous surprit : il est difficile de dire quel accident nous serait arrivé, si le grain était survenu, tandis que nous étions sur la côte septentrionale...."

" Le lendemain (21 janvier), la tempête fut suivie d'une brume épaisse, accompagnée de pluie...."

" Le.... 23.... au matin à six heures, la brume se dissipa...."

" Le temps claire fut de courte durée ; bientôt la brume fut aussi épaisse que jamais, accompagnée de pluie.... Nous passâmes ainsi notre temps, enveloppés dans un épais brouillard continuel, et entourés de rochers dangereux...."

" Avec.... une grosse houlle du nord-est.... très fatigué de croiser dans une brume épaisse...."

" On a supposé que toutes les parties de ce globe, même celles qui sont les plus affreuses et les plus stériles, sont propres à être habitées par des hommes. Avant d'aborder sur cette île de la Georgie, nous n'étions pas éloignés d'adopter cette opinion, puisque les roches sauvages de la terre de Feu sont peuplées; mais le climat de la terre de Feu est doux, en comparaison de celui de

terre visitée par Vespucci, n'était autre que la Georgie du Sud, dont la côte est si sauvage et où sont si fréquentes les grosses mers et les brumes épaisses. Telle est aussi l'opinion d'un marin illustre, Mr. Duperrey.

En laissant ces parages si dangereux, et où l'épaisseur de la brume devait faire paraître le jour du 7 avril plus long que ce que nous donnent les calculs astronomiques, les trois caravelles suivirent par le rumb du nord-nord-est. Après elles se dirigèrent vers le port de Serra Leoa (Sierra Leona), où elles arrivèrent le 10 mai.

On y fit incendier une des caravelles qui ne pouvait plus naviguer, et. après un relâche de quinze jours, on partit pour les Açores. On y arriva vers la fin de juillet, et après quinze autres jours de repos, on fit voile pour Lisbonne, où l'on entra le 7 septembre (1502), après une absence de près de seize mois (par erreur on lit 15 dans les deux lettres de Vespucci : voir page 61), ayant navigué pendant quinze jours (dans les hautes latitudes méridionales) sans voir l'étoile Polaire ni aucune autre de la Grande ou de la Petite Ourse.

Comme, d'après les observations du capitaine Cook, la Georgie Australe gît entre les parallèles de 53° 57' et 54° 57', et Vespucci doit avoir parcouru presque jusqu'à son extrémité, on peut assurer sans peine que, parti de Lisbonne, située à 38° 43', il a navigué un arc de longitude de plus de 93°, et par conséquent un peu plus grand que celui du quart de cercle dont il se vante lui-même.

A son arrivée en Portugal, Vespucci s'empressa de présenter au Roi Don Manuel le *Journal* de ce voyage, et il écrivit à son ancien patron Lorenzo di Francesco une lettre, en lui rendant compte de son retour et en lui promettant de lui envoyer sous peu de jours des détails sur cette navigation.

Il y a des écrivains qui croient que la lettre (Vespucci paraît faire allusion à plus d'une) n'est pas perdue et qu'elle est la même que Bartolozzi a publiée pour la première fois en 1789, et que nous reproduisons de la page 83 à la page 86.

Sans la déclarer apocryphe, nous disons seulement que si la lettre datée du port du cap Vert eu avoir été inventée, quand on savait d'avance par le routier du pilote de Cabral que la flotte où se trouvait Vespucci y avait eté rencontrée, il nous semble qu'il ne serait pas impossible à un spéculateur méchant d'avoir fabriqué aussi la lettre que Vespucci lui-même avoue avoir écrit [1], en déclarant même le contenu.

Quelques mois s'écoulèrent sans que Vespucci pût réaliser sa promesse de rendre compte de son voyage. Il n'osait pas écrire sans avoir sous les yeux son *Journal* du troisième voyage, qu'il appelait "Troisième Journée" *(Giornata Terza)*, lequel le Roi Manuel gardait toujours. Cependant, voyant enfin approcher le moment de partir de nouveau, puisque l'on armait pour cela deux navires, Vespucci prit la résolution de lui faire un rapport de ce voyage, même avant d'obtenir du Roi son *Journal*.

Le résultat de cette résolution a été la lettre, qui fut peu de temps après traduite en latin (telle que nous la reproduisons depuis la page 13 à la page 26), laquelle fut de suite répandue dans toute l'Europe en plusieurs langues, comme nous l'avons dit (pages 10 et 11). Cette lettre contient moins de détails de la navigation que l'autre adressée à Soderini le 4 septembre 1504, déjà de retour du quatrième voyage, par la simple raison que celle-ci devait être écrite en présence du *Journal* de voyage, que le Roi

la Georgie; car le thermomètre était ici d'au moins dix degrés plus bas ; l'extrémité sud de l'Amérique a d'ailleurs l'avantage de produire assez d'arbrisseaux et de bois, pour fournir aux besoins des naturels, qui peuvent se garantir de la rigueur du froid et rendre, par la cuisson, leurs aliments plus sains. Comme il n'y a aucun bois à la Nouvelle Georgie, ni rien de combustible qui puisse en tenir lieu, je crois qu'il serait impossible à une race d'hommes de s'y perpétuer...."

1 Voir les pages 13 et 25. "Superioribus diebus *satis ample* tibi scripsi *de reditu meo*" etc. — "A te veniam pauca si .... hanc meam navigationem.... tibi non transmisi : ut *prostremis meis litteris tibi pollicitus fueram.*"

aurait probablement rendu à Vespucci avant qu'il entreprit le même voyage (quatrième). Dans cette lettre Vespucci "fait des observations générales sur les mœurs des indigènes, la beauté du paysage, les phénomènes atmosphériques et l'aspect du ciel austral." Il y annonce déjà que, dans son prochain voyage, il comptait passer "au Levant, par le sud" (*versus Meridiem a latere Orientis.... per ventum qui Africus dicitur:* voir page 26); c'est à dire aller chercher le chemin que plus tard franchit le fameux Magalhães.

Mais ce qui dans cette lettre est encore plus important, c'est son commencement, par l'audacieuse révélation faite par Vespucci, qu'il venait de parcourir des régions que l'on devait se permettre d'appeler *Nouveau Monde* (*illis regionibus.... quas.... Novum Mundum appelare licet:* voir page 13).

Et qu'on ne dise pas avec le savant Humboldt, que Vespucci croyait, de même que Colon avant de mourir, n'avoir visité que des terres appartenant à l'Asie. Dans cette même lettre Vespucci éclaircit d'avance sur ce point, la postérité sur tous les doutes possibles, en ajoutant: "La plupart des anciens disent qu'au delà de la ligne équinoxiale, vers le sud, il n'y a pas "de continent, mais seulement la mer, qu'ils ont appelé Atlantique, et "ceux qui ont dit qu'il y avait terre ferme, ont nié qu'elle pourrait être "habitée. Mais ma dernière navigation prouve combien cette opinion est "fausse, puisque j'y ai trouvé ce continent plus habité de peuples et d'ani-"maux que notre Europe, *que l'Asie* ou l'Afrique" (voir page 13). Il est donc bien clair qu'il a annoncé à l'Europe la véritable importance de la grande découverte de Colomb, quand ce grand homme insistait à dire qu'il n'avait fait autre chose que d'avoir montré comment il fallait aller par mer aux plages les plus orientales de l'Asie.

§ V.

Quatrième voyage de Vespuce.

Les informations données à Lisbonne sur les côtes du Brésil, par ses premiers explorateurs, n'étaient pas assez encourageantes pour faire tourner vers l'occident les vues du gouvernement, déjà peut être absorbé dans le grand projet de réaliser la conquête de l'Inde.

"La résistance qu'offraient dans cette lutte, et l'antique civilization de l'Asie et une population concentrée sur le littoral, fixait l'attention du gouvernement portugais bien plus que ces hordes barbares du Brésil, pauvres en métaux précieux, et faciles à subjuguer. Le pays.... n'inspirait de l'intérêt, qu'autant qu'on espérait trouver quelque passage vers l'ouest...." et qu'on pourrait s'en servir comme point de relâche pour les navires qui, même par le cap de Bonne-Espérance, faisaient la navigation de l'Inde.

Peu de jours après l'arrivée de nos deux caravelles à Lisbonne, y entra aussi la flotte de Joam da Nova, venant de l'Inde, avec une riche cargaison d'épices; la cour fut alors mieux informée que ces épices n'étaient pas une production de l'Inde, mais d'autres pays bien plus au delà, auxquels, disait-on, on devrait arriver plus facilement, en faisant la circumnavigation du globe par l'occident. C'était revenir à la pensée primitive de Colomb, mise définitivement en œuvre plus tard par Fernam de Magalhães.

Les informations obtenues alors à Calicut et à Cochim recommandaient surtout l'importance du port de Malaca, situé près de 3 degrés au sud de l'équinoxiale. On résolut donc à Lisbonne d'envoyer à ce port une petite flotte, et l'on offrit à Vespucci le commandement d'un de ces navires.

Peut-être pensa-t-on d'abord n'envoyer que deux navires, et Vespucci le croyait ainsi; mais, vers le milieu de l'an 1503, six étaient équipés, dont

quelques uns sans doute aux frais d'armateurs particuliers, qui généralement s'associaient alors à la Couronne pour ces entreprises, quand elles avaient un but commercial.

Le jour du départ de la flotte ne se fit pas attendre. Vespucci déclare que ce fut le 10 mai 1503 ; mais si on fait attention à ce qu'on arriva à l'île de Fernam de Noronha le 10 août, on est plutôt porté à croire que le départ n'eut lieu que le 10 juin, date assignée par Damiam de Goes [†] au départ de la flotte de Gonçalo Coelho, que par un simple rapprochement on reconnaît être la même dont Vespucci fesait partie.

Après une relâche de treize jours à l'une [‡] des îles du cap Vert, le chef de l'expédition suivit vers le sud-est, cherchant à voir terre à Serra-Leoa; probablement pour être plus sûr de pouvoir bien remonter le cap de Santo-Agostinho, comme l'ont fait plus tard beaucoup de pilotes de la carrière du Brésil, et non comme Vespucci l'a cru, pour aller faire à ce misérable endroit ostentation "d'être capitaine d'une flotte de six navires." Cependant ce chef y a voulu relâcher, mais après quatre jours d'attente il n'a pu réussir à le faire, et suivit sa route vers le sud-ouest. Ils croisèrent la ligne, et le 10 août, quand ils se trouvèrent à 3 degrés de latitude vers le sud (ils devaient avoir navigué au moins 500 lieues, et non pas 300, comme sans doute par erreur on lit dans la lettre à Soderini, page 62) ils virent distinctement à l'horizon une île, qui ne peut être autre que celle appelé actuellement de Fernando de Noronha. Sur un écueil près de cette île le vaisseau chef, de 300 tonneaux, fit naufrage ; mais heureusement toute la tripulation se sauva. Vespucci se trouvait alors à quatre lieues de distance de l'île, et il reçut l'ordre d'y aller avec son navire (*con la mia nave*, page 63) à la recherche d'un port. Il obéit, mais bientôt il ne vit plus les autres navires. Ce ne fut qu'au bout de huit jours qu'il aperçut au loin à l'horizon une voile, et il prit la résolution d'aller à sa rencontre, dans la crainte qu'on ne l'eut pas vu. Alors les deux navires retournèrent à l'île, y firent aignade, prirent du bois à brûler, et résolurent de partir vers le port de *Bahia*, découvert le voyage précédent [††] et où d'après leurs instructions, ils devaient se réunir en cas de séparation.

Ils arrivèrent ensemble à Bahia après un voyage de dix sept jours. Ils y restèrent deux mois et quatre jours à attendre inutilement les trois autres navires. Fatigués de tant de retard, Vespucci et l'autre commandant prirent la résolution de suivre la côte en avant (*piu inanzi*). Et continuant vers le sud, après avoir communiqué plusieurs fois avec les habitants, ils s'arrêtèrent à un port, lequel, (malgré toutes les erreurs glissées dans les chiffres par lesquels Vespucci a voulu bien le désigner) ne fut, quant à nous, que celui du cap Frio [‡‡].

† Damiam de Goes est l'historiographe plus digne de foi du règne de Don Manuel. Il a puisé aux sources, étant directeur (*guarda mór*) des archives (Torre do Tombo). L'évêque Osorio, si recommandable par son style, a une autorité bien inférieure pour les détails historiques.

Il n'est plus question du nom de Christovam Jaques comme chef de cette expédition. Nous avons prouvé (*Primeiras negociaçoes diplomaticas respectivas ao Brasil*, Rio-Janeiro, 1843) que Jaques n'est allé au Brésil que plus tard, sous le règne de Jean III. Nous croyons aussi aujourd'hui que ce chef n'a pas pu être Fernam de Noronha. Il est vrai que le mois de janvier 1504 le Roi fit donnation à Noronha de l'île de *Saint-Jean, qu'il venait de trouver;* et que cette île de Saint-Jean n'est autre que celle de *Fernam de Noronha*. Mais il est plus naturel de croire que Noronha l'avait découverte vers la Saint-Jean de 1503, et par conséquent avant le naufrage du 10 août.

‡ L'île n'est pas indiquée par Vespucci, mais nous savons que ce fut la capitale (Santiago), par les déclarations de son neveu, de Sebastien Cabotto et de Nuño Garcia (Navarrete, t. III, pages 319 et 320).

†† Voyez le texte page 63. On y lit : "*fussi a tenere nella terra, che el viaggio passato. Descoprimo in un porto, che li ponemo nome,*" etc. Le même texte, par les mots qui précèdent ceux-ci, montre clairement que le point avant *descoprimo* y fut placé par erreur ; parce que il est dit que d'après les instructions du Roi, ce port avait été désigné comme point de jonction. Donc, son existance était déjà connue en Portugal. La lettre adressée à Medicis confirme ce fait : le port de Bahia est sans doute celui duquel il dit que la côte y faisait un angle, en prenant vers le sud (*ad unum angulum, ubi littus versuram faciebat ad meridiem;* page 15).

‡‡ Quant au port du Brésil où on a laissé la factorie, nous devons commencer par dire qu'il n'y a pas de possibilité d'en fixer la position seulement par les trois indications contradictoires entre elles que nous lisons dans le texte imprimé de la lettre à Soderini, sans pouvoir deviner laquelle faut-il préférer. On y lit (voir page 64) que ce port se trouvait à 260 lieues (de quinze au degré) de Bahia, c'est-à-dire qu'il se trouvait de ce dernier port à une distance moindre que celle de

On a trouvé à ce port une grande quantité de bois de teinture (brésil), duquel on a chargé les deux navires, qui y sont restés pendant cinq mois.

Avant de partir, Vespucci avec son compagnon convinrent de laisser fondée dans ce port une petite factorerie, avec vingt quatre hommes armés, dans une forteresse garnie de douze canons.

Après une traversée de soixante dix sept jours, les deux navires arrivèrent à Lisbonne, le 18 juin 1503. On n'avait eu jusqu'alors la moindre nouvelle d'eux, et on ne savait rien non plus des autres navires. Ces derniers n'étaient pas encore de retour le 4 septembre, et à cette date Vespucci les croyait tous perdus [1].

Lisbonne aux Canaries, considérée par Vespucci comme de 280 lieues, et moindre encore que celles des Açores à Lisbonne ou de l'île de Fernando-Noronha à Bahia, par lui évaluées en 300 lieues. On y dit aussi qu'il se trouvait à 37 degrés à l'ouest de Lisbonne, et sous une latitude australe de 18 degrés. Ces indications sont absolument impossibles. D'abord au sud de Bahia, il n'y a pas de port situé à une longitude de 37 degrés à l'ouest de Lisbonne que celui de Santos; mais celui-ci est sous le parallele de 23° 53' et non pas sous celui de 18°. Si nous voulions nous guider par la latitude, comme nous l'avons fait dans notre *Histoire Générale du Brésil*, nous trouverions à 18° sud quelque port au nord du *Rio-de-Caravellas*; mais il ne serait à l'ouest de Lisbonne qu'un peu plus de 30 degrés, et en même temps la distance de 260 lieues jusqu'à Bahia deviendrait impossible.

Heureusement nous connaissans, par une autre source, quel fut le port où, dans les premières années après la découverte du Brésil, il éxistait une factorerie fondée dans le but de faciliter le commerce du bois de teinture. C'était le port du cap Frio. D'où il s'ensuit que des trois indications avec des chiffres tellement en désaccord, seulement celle des 260 lieues n'a pas été adultérée. La situation de la factorerie était donc à 33 (non pas 37) degrés ouest de Lisbonne et sous une latitude de 23 (non pas 18) degrés. Il n'était que très fréquent de confondre les chiffres 3, 7 et 8, de même que les chiffres 1 et 2. La *révélation* de l'existence d'une factorerie au port du cap Frio nous a été faite, par l'apparition du *Livro* de Duarte Fernandes, par nous rencontré à la *Torre do Tombo*, et publié pour la première fois en 1854 dans la note 13 (page 427 et suivantes) du premier volume de l'*Histoire Générale du Brésil*. Par ce livre on voit que le navire nommé *Bretoa* (c'est-à-dire *la Bretonne*), commandé par Christovam Pires est allé en 1511 (sept ans après 1504) charger du bois de teinture au port du cap Frio, où il existait (sur une île du port) une factorerie, avec son facteur, etc. D'autres navires y seraient allés les années précédentes.

Nous devons ajouter que les *padroens* de Cananéa, avec lesquels Ayres de Cazal a voulu argumenter que par là, au sud d'Iguape, a dû s'arrêter cette flotte, ont été examinés par nous, et qu'ils n'ont aucune date, ni l'écusson ni la devise du Roi Dom Manuel. Ils doivent, sans le moindre doute, y avoir été posés par Martim Affonso de Souza, qui s'y arrêta quarante quatre jours en 1531 (voir notre lettre sur ce sujet dans la *Revista* et l'*Hist. Ger. do Brazil*, t. I, p. 51).

[1] Pour ce qui regarde le sort des autres navires, tout en respectant une confidance sur un certain détai par rapport à Coelho, qui nous a été faite par un ami, nous devons avouer que nous commençons à croire que, dans le plan de suivre toujours leur voyage vers Malaca, ils arrivèrent au fleuve de La-Plata, pensant que c'était le passage vers la mer de l'Inde, probablement ce fleuve (de même que le cap à son embouchure) fut par eux alors nommé de *Santa-Maria*. Nous allons même jusqu'à croire que ce fut alors que Solis et Joam de Lisboa visitèrent pour la première fois ce fleuve, et que les navires dont il est question dans l'ancienne gazette en allemand, dont on garde un éxemplaire dans la Bibliothèque de Dresde (et dont la traduction a été publiée par Humboldt dans son *Ex. Crit.*, pages 240-245) ne peuvent être autres que deux de ceux qui s'étaient égarés à l'île de Fernam de Noronha. Humboldt croyait que le voyage de ces deux navires avait eu lieu vers le détroit de Magalhaens et à une époque moins reculée; et nous avons été assez heureux pour découvrir que la notice se rapportait au fleuve La-Plata avant 1509 (Hist. Gén. du Brésil, t. I, pages 29 et 243).

On sait que dans cet opuscule il est question de certains navigateurs blonds. Si le retour dont on parle dans l'opuscule a eu lieu en 1506 ou même en 1505, il est possible que quelque pilote arrivé avec les deux navires de la factarerie du cap Frio, au mois de juin 1504, serait passé à l'étranger, pour y engager des armateurs à envoyer d'autres navires à la recherche du bois de teinture, qui était trouvé être un article lucratif.

Nous avons dit quelque part qu'un de ces pilotes passé au service français était Joam Affonso Francez, ou en latin d'après un document de notre collection (G. 15, 24, 3, 16), Johannes Afonsus Francez *"qui erat expertus in viagus ad braziliarias insulas."* Sur cela on nous a reproché (*Bulletin de la Société de Géographie*, de Paris, vol. XIV, 1857, pages 317 à 323) que ce pilote était français. Le document suivant, dont on garde à la *Torre do Tombo* la minute originale contemporaine (Nº 10 du paquet (*maço*), 3º de l'armoire 26º de l'intérieur de la *Casa da Coroa*) prouve bien clairement, ce nous semble, que ce Joam Affonso était *naturel* du Portugal :

"Eu el Rei por este meu alv. por folgar fazer merce a *Joham Afomso frances* que ora anda na framça me praz lhe perdoar toda e qual quer pena ciuel e crime em que seja obrigado a mim e a minhas Justiças asy por hyr por piloto a minha costa da malagueta e' navyos de framça fazer resgate da dita malagueta e de dentes delefantes e outros ouro e toda outra cousa em grande dano e prejuizo de meu serviço e porq' tem encorrido por minhas *ordenaço'es em pena de morte perdimento de fazenda* e em outras graves penas as quaes todas e cada hua dellas livremente lhe ey por este alvara por relevadas e perdoadas, e quero e me praz que na'ca

§ VI.

Vespuce depuis son retour au service d'Espagne. — Possibilité d'un cinquième voyage.

"Le séjour du navigateur florentin en Portugal après son quatrième voyage ne fut que de quelques mois." Trois ans et demi auparavant le Roi Don Manuel, en envoyant des émissaires à Séville, avait réussi à le séduire "par des belles promesses: maintenant c'est Ferdinand-le-Catholique qui, à son tour, l'enlève au Portugal et lui ouvre une brillante carrière. Les connaissances qu'il avait acquises pendant le cours de ses navigations, le rendaient alternativement précieux à deux monarques puissants et rivaux"....

Amerígo Vespucci, alors âgé de plus de 53 ans, se voyait pauvre. "Cet état d'indigence devait l'avoir rendu facile à accepter les propositions de l'Espagne. Il allait toujours là où l'on voulait mettre à profit son talent...."[1] comme avait fait Colomb, laissant le service de Portugal pour celui de Castille, et comme après lui ont fait Solis, Fernam de Magalhães, Joam de Lisboa et tant d'autres. "Tous passèrent presque alternativement du service d'un prince à celui d'un autre. Leur loyauté consistait à embrasser avec ardeur les intérêts du pays" qu'ils servaient.

Vespucci accepta de nouveau les offres qui lui furent faites par les souverains catholiques, et il était de retour en Andalousie vers le commencement de 1505. La cour se trouvait alors à Toro, où les *Cortes* de Castille avaient été convoquées. Vespucci y fut tout de suite appelé et il s'y rendit au mois de février: des conférences qu'il y eut avec le gouvernement, il en résulta la résolution que la cour ferait préparer une expédition de trois navires pour aller à la découverte du *pays des épices*, en Asie. On allait de nouveau essayer à mettre en œuvre la pensée qui avait fait organiser en Portugal l'expédition dont les résultats échouèrent, en vertu du naufrage de Coelho sur un rocher de l'île Fernam-de-Noronha. Les ordres furent données afin que les trois navires fussent fabriqués en Biscaye. Probablement on avait arrêté qu'ils devaient être nouveaux.

Nous croyons que ce fut à cette époque que Vespucci se maria avec une dame espagnole, Maria Cerezo. Le fait est que nous ne pouvons pas croire qu'il était déjà marié quand il se décida à partir pour entrer au service du Portugal, surtout *insalutato hospite*, comme il dit. Nous pensons que le mariage eut lieu à cette occasion; parce que le 11 avril, dans une ordre royal qui fit donner douze mille maravedis à notre *Amerigo de Espuche*, pour

em tempo algum seja por yso requerido ne' demandado no Juizo ne' fora delle e asy lhe ey por perdoadas todas e quaysquer penas cives e crimes em que por qualquer outro cazo em que me tenha deservido em hyr asy a minhas terras do Brazil como a outras partes que sao' minhas e niso me deservyr porque todo livreme'te lhe permito e perdoo realmente e com efecto, outro syin quero e me praz que non seia preso retudo acuzado nem demandado no Juizo ne' fora delle pello cazo porque era dema'dado antes de sua *sayda destes Reynos* por duarte da paz acerqua da sua nao de q' elle era mestre e tomo sobre mym a paga e satisfaçao' do que elle niso por direito for obrigado e das quaes cousas todas e de cada huma dellas me praz o perdoar livremente como dito he e de todas as ditas pennas civeis e crimes em que por ellas e por cada hua dellas seja obrigado a mym, e a minhas Justiças viendo se elle viver com sua molher filhos e caza a meus reynos o'de viva e de que se for' o'de me folgarey de me servir delle e o encarregar em cousas de meu serviço com que receba de mym merce e favor como folguo de fazer aquelles que me bem servem.

E porem para sua guarda e minha lembrança lhe mandey dar este alvara por my' asyna'do o qual quero e me praz que valha e tenha força e vigor como se fose carta por my' asynada e selada de meu sello e pasada por minha chancelaria sem embarguo da minha ordenaçao em contrario no livro segundo de minhas hordenaçoes parafo xx e de todas as clausulas della que defende e manda que nao' valha alvara cujo efeito aja de durar mais de hum an'o poes quero e me praz que nao' aja lugar ne' se entenda e se' embargo de este no' ser pasado por minha chancellaria porque tudo ey asy por meu serviço" etc.

Dans les *Ordenaçoens* de Don Manuel il n'est question de peines que pour les *naturels* du royaume. Voici tout ce que nous y trouvons sur ce sujet:

"Outro si Defendemos, que ninhuu's Pilotos, Mestres, Marinheiros, que *Nossos naturaes forem*, daqui em diante nom aceptem ninhuu's partidos em ninhu'as naueguaçoo's' nem Armadas, que fora de Nossos Reynos e Senhorios se façam, nem vam em allas em maneira algu'a, sob pena se o contrairo fezerem, e lhe for prouado, percam por esse mesmo feito todos seus bens, amotade pera Nossa Camara, e a outra metade pera quem os acusar; e mais sejam degradados por quatro annos pera a Ilha de Sancta Ilena; porque pois em Nossos Reynos tem bem em que guanhar suas vidas em Nossas Armadas, e naueguaçoo's, nom he razam que sendo Nossos Naturaes façam em outra parte as ditas naueguaçoo's. E esto se nom entenderá naquelles que forem pera fazerem guerra a Mouros." (Liv. V, tit. 98, § 2).

[1] Humboldt, t. V, p. 152.

frais de voyage (*ayuda de costa*), on le nomme *vecino* de Séville, et on sait que le mariage avec une personne naturelle d'une ville, était un des moyens par lesquels on pouvait obtenir le titre de *vecino* de la même ville.

Il parait encore plus probable que Vespucci ait célébré son mariage vers cette époque, quand on remarque qu'en vertu d'une lettre patente du 24 du même mois d'avril, il fut naturalisé castillan †, et que par d'autres concessions royales il fut désigné comme capitaine de navire, avec le salaire annuel de trente mille maravedis, et chargé, en compagnie de Pinzon, de quelques commissions à Palos, etc.

Les trois navires commandés en Biscaye ne furent prêts qu'au mois d'août de l'année suivante (1506). Le 23 de ce mois le nouveau Roi d'Espagne (Philippe Ier) ordonnait de Tudela (*del Duero*) aux officiers de la *Casa de Contratacion* de Séville (Navarrete, t. III, p. 294) de s'informer près de Vespucci et de Pinzon si la saison était favorable pour leur départ, et de les interroger sur ce qui pourrait manquer. Les officiers répondirent, le 15 septembre suivant, assurant au Roi que la flotte ne pourrait partir avant février 1507, et ils chargèrent Vespucci d'être en personne porteur de cette réponse. En même temps ils confièrent à ce navigateur deux autres lettres, l'une adressée à De-Ville et l'autre à Gricio, chargeant confidentiellement le porteur de remettre seulement une, à celui des deux personnages indiqués, qui à son arrivée à la cour, tiendrait le portefeuille des affaires des Indes ‡.

A son retour en Andalousie Amerígo Vespucci s'occupa des approvisionements des navires qui devaient partir pour les Indes, et dans ce nombre furent compris ceux que l'on venait de fabriquer en Biscaye ; parce qu'on a dû ajourner alors l'envoi de la flotte aux pays des épices en Asie. Nous le trouvons encore absorbé au milieu de ces approvisionements pendant les deux premiers mois de l'année 1507. D'après certains extraits (Navarrete, t. III, p. 114), on croirait même qu'il s'y est occupé sans interruption pendant toute l'année ; mais ayant eu occasion d'examiner personnellement ces extraits et quelques autres documents à Séville, nous sommes à même de pouvoir assurer qu'il ne résulte pas de cet examen que Vespucci ait séjourné effectivement en Espagne depuis le milieu de mars jusqu'au milieu de novembre. D'un autre côté nous savons que vers le 24 (peut-être même un peu après) de ce dernier mois, la cour le faisait appeler à Burgos, en compagnie de Jean de la Cosa, et que les deux s'y rendirent immédiatement, emportant avec eux un peu d'or venu des Indes, dont la valeur a été considérée de six mille ducats. Ils ont été récompensés pour cette conduction, recevant chacun la gratification de six mille maravedis, par ordre royal du 14 mars 1508 ; et Vespucci toucha sa part et en donna quittance, le 18 du même mois.

Comme Cosa retournait justement à cette époque du voyage qu'il fit en 1507 avec deux caravelles au golfe de Darien, d'où nous savons qu'il retourna avec un peu d'or, il n'est pas impossible qu'il eut eu dans ce voyage pour compagnon, commandant l'autre caravelle, notre Amerígo Vespucci, qui aurait alors eu occasion de visiter l'étendue de la côte depuis le port où il aboutit à son second voyage jusqu'à celui où il attérit à l'occasion du premier. S'il en était ainsi, nous aurions pour le navigateur florentin un *cinquième* voyage fait en 1507. Si on réussit à prouver que Vespucci ait été cette fois encore avec Cosa, il faudra bien admettre que ce serait à ce voyage et non pas au premier en 1497-1498, que se rapporte la lettre de Jerôme Vianello, que nous avons transcrite à la page 102. Nous croyons même que l'on pourrait parvenir à examiner si ce voyage a eu lieu ou non et à vérifier la véritable date de la lettre de Vianello, si, par des recher-

† "Vos hago natural de estos mis reinos de Castilla é de Leon."

‡ Sans doute seulement la lettre á Gricio fut remise, et pour cela on l'a trouvée aux archives. Navarrete l'a publiée, t. II, pages 317 et 319.

ches * faites à Venise, on arrivait à savoir au juste l'époque du séjour de ce vénitien à Burgos. Si c'était vers la fin de 1498, sa lettre devrait se rapporter au premier voyage de Vespucci ; mais si, au contraire, on prouve qu'il ait séjourné à Burgos vers la fin de 1507, il faudrait admettre cette date comme étant la véritable de la lettre. Dans ce cas nous aurions jusqu'à l'évidence la preuve que Vespucci avait fait un voyage avec Cosa jusqu'au Darien, côtoyant six cents lieues avant (venant du nord) et autres six cents lieues après, et qu'ils avaient remontés à une grande distance le fleuve Atrato. On est même tenté à croire à ce voyage de Cosa avec Vespucci, et à supposer qu'il a été considéré comme un grand service fait par ces deux navigateurs à l'Etat, si l'on fait attention aux remarquables récompenses que furent accordées à l'un et à l'autre. On créa pour Vespucci, par décret du 22 mars (1508) la charge de *pilote majeur* du royaume, et outre les appointements que l'on fixa pour cette charge, on lui assigna une forte gratification annuelle par un autre décret de la même date. Cosa reçut le 17 juin de la même année, sa nomination comme *alguacil majeur* d'Urabá, emploi qui lui donnait des grands pouvoirs sur les indiens, et par conséquent des intérêts énormes en les appliquant au service des mines d'or que l'on savait exister dans le pays.

Quant à Vespucci, il est très probable que pour cette importance que l'on donna en Espagne à son savoir dans les sciences nautiques (qu'il ne connaissait probablement que par sa pratique) devait beaucoup contribuer la réputation qu'il avait déjà alors acquise dans toute l'Europe, grâce surtout aux deux éditions de l'ouvrage d'Hylacomylus faites en 1507, et dont quelques exemplaires devaient sans doute être arrivés jusqu'à l'Espagne, que depuis l'invention de l'art typographique, était assez en contact, pour le commerce des livres en latin, avec la France, l'Allemagne et l'Italie. Nous sommes d'avis que sa réputation dans tous ces pays comme grand cosmographe, a dû entrer pour beaucoup, au moins, pour l'expédition de cette fameuse lettre royale adressée à Amérigo Vespucci (on l'appelle *Despuchi*) de Valladolid le 6 août de cette même année †, et qui aura été lue et publiée *(leida é pregonada por pregonero)* dans toutes les villes, villages et hameaux du royaume, par laquelle Vespucci fut chargé d'examiner les pilotes sur l'usage de l'astrolabe et du quart de cercle, d'aprofondir s'ils réunissaient la théorie à la pratique, de leur donner des certificats, de les

* Nous avons écrit, sur ce sujet, à deux européens, nos amis Mr. Ferdinand Denis et Mr. Vegezzi Ruscalla, en leur priant de diriger et d'activer des semblables recherches.

† " Mandamos que todos los pilotos de nuestros reinos é señoríos, que agora son ó serán de aquí adelante, que quisieren ir por pilotos en la dicha navegacion de las dichas islas é tierra firme, que tenemos á la parte de las Indias, é á otras partes en el mar Oceano, sean instruidos e sepan lo que es necesario de saber en el cuadrante e estrolabio, para que junta la plática con la teorica se puedan aprovechar dello en los dichos viages que ficieren en las dichas partes, é que sin lo saber no puedan ir en los dichos navios por pilotos, nin ganar soldadas por pilotaje, ni los mercadores se puedan concertar con ellos para que sean pilotos, ni los maestres los puedan recebir en los navios sin que primero sean examinados por vos *Amerigo Despuchi, nuestro piloto mayor, é le sea dada por vos carta de examinacion e aprobacion de como saben cada uno de ellos lo susodicho* ; con la cual dicha carta mandamos que sean tenidos e recebidos por pilotos espertos do quier que la mostraren, porque es nuestra merced que seais examinador de los dichos pilotos ; y porque á los que no lo supieren mas fácilmente lo puedan aprender, vos mandamos que les enseñeis en vuestra casa en Sevilla á todos los que lo quisieren saber, pagándovos vuestro trabajo.

" E porque podria acaescer que agora á los principios hobiese falta de pilotos examinados, é por falta dellos se detuviesen algunos navios, de que se podria cabsar daño e pérdida á los vecinos de la dicha isla, como á los mercadores e otras personas que allá contratan, mandamos á vos el dicho Amerigo, e vos damos licencia para que de los pilotos e marineros que allá han ido podais elegir las personas que mas hábiles dellos falláredes, para que por un viage ó dos, ó por un espacio de tiempo, suplan lo que fuere menester entretanto que otros saben lo que han de saber ; e vendidos les señaleis tiempo para que sepan lo que les faltare de lo que han de saber.

" E asimismo nos es fecha relacion que hay muchos padrones de cartas de diversos maestros que han puesto e asentado las tierras e islas de las Indias á Nos pertenescientes, que por nuestro mandado nuevamente han seido descubiertas, los cuales estan entre sí muy diferentes los unos de los otros, así en la derrota como en el asentamiento de las tierras, lo cual puede cabsar muchos inconvenientes ; é porque haya órden en todo, es nuestra merced e mandamos, que se haga un padron general, e porque se haga mas cierto, mandamos á los nuestros oficiales de la casa de la Contratacion de Sevilla, que hagan juntar todos nuestros pilotos, los mas hábiles que se hallaren en la tierra á la sazon, é en presencia de vos el dicho *Amerigo Despuchi*, nuestro piloto mayor, se ordene e haga un padron de todas las tierras e islas de las Indias que hasta hoy se han descubierto pertenescientes á los nuestros reinos é señoríos, e sobre las razones é consulta dellos, e al acuerdo de vos el dicho nuestro piloto mayor, se haga un padron general, el cual se llame el *Padron Real*, por el cual todos los pilotos se hayan de regir e gobernar, é este en poder de los dichos nuestros oficiales e de vos el dicho nuestro piloto mayor, é que ningund piloto use de otro ningund padron sino del que fuere sacado por el, sopena de 50 doblas para las obras de la casa de la Contratacion de las Indias de la ciudad de Sevilla. Asimismo mandamos á todos los pilotos de nuestros reinos y señoríos que de aquí adelante fueren á las dichas nuestras tierras de las Indias descubiertas ó por descobrir, que hallando nuevas tierras ó islas o bahías ó nuevos puertos ó cualquier otra cosa que sea dina de ponella en nota en el dicho padron real, que en viniendo á Castilla vayan á dar su relacion á vos el dicho nuestro piloto mayor, é á los oficiales de la casa de la Contratacion de Sevilla, porque todo se asiente en su lugar en el dicho padron real, á fin de que los navegantes sean mas cabtos é enseñados en la navegacion.

" Otrosí mandamos que ninguno de nuestros pilotos que navegaren por el mar Oceano, de aquí adelante no vayan sin su cuadrante ó astrolabio é el regimiento para ello, sopena quel que lo contrario ficiere sea inhábile para usar el dicho oficio por tanto tiempo cuanto nuestra merced fuere, e no lo puedan tornar á usar sin nuestra especial licencia, e que paguen 10,000 maravedises de pena para las obras de la dicha casa de la Contratacion de Sevilla. E es nuestra merced é voluntad que por la forma susodicha vos el dicho *Amérigo Despuchi* useis é ejerzais el dicho oficio de nuestro piloto mayor, é podais facer e fagais todas las cosas en esta nuestra carta contenidas e al dicho oficio pertenecientes" etc. (*Navarrete, t. III, pages* 299-300, *ou plutôt* 199-201; *puisqu'on y saute de la page* 190 *à la page* 291).

instruire en se faisant payer par eux, de présider à la confection d'une *Carte-Patron* ou modèle (étalon) que l'on nommerait *Padron Real*, et serait successivement corrigé et amélioré par les informations que tous les pilotes venant des Indes seraient enjoints à fournir à la *Casa de Contratacion* de Séville.

Vespucci n'a pas joui longtemps de cette position paisible et aisée dont il goutait peut-être pour la première fois dans le cours de sa vie. Avant de compléter cinq ans dans ses nouvelles fonctions, il mourût à Séville le 22 février 1512, quelques jours avant d'avoir atteint sa soixante-unième année.

"On s'est trompé longtemps de quatre ans sur l'époque de cet évènement : la mort du navigateur à qui la *postérité a déféré le dangereux honneur de donner son nom au Nouveau Monde*, a été de nos jours l'objet d'une *découverte historique*. Vespucci est resté pauvre : Colomb le dépeint ainsi, lorsqu'il le vit rentrer en Espagne. La veuve du *Piloto mayor* eut à mendier une petite pension de 10,000 maravedis qui restait à la charge des successeurs de Vespucci *. L'homme qui avait fixé l'attention de deux rois, qui avait été tour-à-tour à la tête d'une grande maison de commerce, associé à des entreprises maritimes lucratives pour leurs chefs, et fournisseur de la flotte dans les armements de 1507, s'honora par son indigence, comme la plupart des premiers *conquistadores*, et comme beaucoup d'hommes dans les tourmentes révolutionnaires de nos jours. L'agitation devient souvent un intérêt de la vie intellectuelle assez puissant pour faire oublier des intérêts purement matériels" ‡.

Amerígo Vespucci ne laissa pas d'enfants. Il a légué ses papiers à son neveu le pilote Jean Vespucci, fils de son frère aîné Antoine Vespucci (pages 3 (note 17), 89 et 90).

* *Real cédula* du 28 mars 1512, publiée par Navarrete, t. III, p. 305. Solis fut le premier successeur de Vespucci, de 1512 à 1516; Sébastien Cabotto, qui suivit à Solis en 1518, s'est refusé à payer les 10,000 maravedis à la veuve de Vespucci, jusqu'à ce qu'on l'y contraint par le decret du 16 novembre 1523, qui lui ordonna de payer les pensions arriérées. Doña Maria Cerezo est morte l'année suivante (26 décembre 1524), et la même pension fut déclarée réversible à sa sœur Catalina Cerezo.

Nous devons ajouter que Vespucci avait fait à Séville son testament, et que le chanoine Manuel Catalño fut par lui indiqué comme son exécuteur testamentaire. Nous avons fait toutes sortes de diligences, dans les archives des notaires à Séville, pour obtenir la copie de ce testament; mais sans le moindre succès. Il ne faut pas cependant désespérer de le rencontrer un jour. Peut-être viendra-t-il éclaircir encore quelques doutes.

‡ Humboldt, Ex. Crit., t. V, pages 176 et 177.

ADDITION A LA PAGE 111. — Ayant montré (quand cette dernière feuille était déjà sous presse) la carte qui acompagne ce travail à Mr. Guglielmo Acton, commandant de la frégate italienne *Principe Umberto* en rade au Callao, ce marin éclairé, très familier avec la littérature des voyages, et lequel déjà quelques jours avant nous avait favorisé avec une marque très distinguée de sa bienveillance, a eu la bonté de nous informer que, en faveur de l'opinion de la découverte primitive de la Georgie par Vespucci, nous avions aussi l'autorité d'un des premiers voyageurs anglais. Effectivement, en nous ayant envoyé de bord l'ouvrage sur l'expédition de l'*Adventure* et la *Beagle*, imprimée à Londres en 1839, nous y trouvons (Appendix au vol. II, p. 304) que le bien regretté Fitz-Roy n'avait le moindre doute de ce que la terre découverte était la Georgie (*I have no doubt whatever was Georgia*).



ERRATA ADDITIONNELS (VOIR PAGE 8).

Pages.

1 — ligne 4me des notes — Colomb;
5 — vers la fin — Ghillany;
22 — ligne 1re — viginti;
47 — avant dernière ligne du texte italien — ueninano;
84 — lignes 27 et 46 — uetallo (sic).... e dicono;
104 — lignes 14 à 26 — habitants du golfe des perles ou *Curiana*, et ceux de la baie les habitants du port de Guarapiche (voir p. 8, vers la fin de la *Remarque*).

INDEX DES MATIÈRES.

LE PREMIER VOYAGE

DE

AMERÍGO VESPUCCI

DÉFINITIVEMENT EXPLIQUÉ

DANS SES DÉTAILS

PAR

F. A. de Varnhagen.

„Lo contemplino in una luce più pura i secoli che verrano, e tributandogli un giusto omaggio . . . lo tolgano infine alla pertinace congiura".

CANOVAI.

VIENNE: Chez le Fils de Carl Gerold — 1869.

PRÉFACE.

En abordant la publication de ces nouvelles études sur le premier voyage d'Amerígo Vespucci, nous commençons par déclarer que ce serait un déni de justice de voir dans notre travail autre chose que la recherche de la vérité historique, et que, de plus, ce serait méconnaître nos intentions que de nous attribuer la pensée de présenter Vespucci comme rival de *son ami* Christophe Colomb, le vrai héros de la découverte du nouveau monde.

Jamais, il ne nous est venu à l'esprit de faire de l'un le rival de l'autre. Nous avons toujours cru et nous croyons encore, que, quoique le nom de Vespucci ait été donné à l'Amérique, il existe une distance immense entre les mérites de l'illustre génois et ceux de l'humble et modeste navigateur florentin. Si un obscur géographe de Saint-Dié a, de bonne foi, proposé de gratifier du nom *d'Amérique* le nouveau continent, et si l'Europe centrale tout entière a admis, avec non moins de bonne foi, la proposition du géographe des Vosges, plaignons le sort qui a ainsi égaré la justice humaine, mais, à notre tour, gardons nous de renchérir encore sur les fautes de nos devanciers.

En tous cas, ce n'est pas au siècle de l'unité italienne qu'il serait opportun de renouveler ces luttes des Guelphes et des Gibelins, et ce ne serait certes pas à l'auteur de cet écrit, qu'il conviendrait de jeter ce brandon de discorde, après les études qu'il a consacrées aussi bien aux voyages de Colomb* qu'à ceux de Vespucci. L'un et l'autre méritent au même degré les sympathies des esprits impartiaux et des penseurs dévoués à la sainte cause de la justice.

Si Colomb a vécu assez longtemps pour connaître les amertumes de la supériorité et pour se convaincre de cette douleureuse vérité qu'il est difficile „d'illustrer sa vie sans en troubler le repos", de son côté, Vespucci, qui arrivé au déclin de sa vie avait enfin trouvé une existence paisible, fut après sa mort le point de mire d'attaques injustes et amères.

* Allusion aux publications de l'auteur: *Primera Epistola* etc. Valence; 1855; et *la Verdadera Guanahani*; Santiago de Chile, 1864; traduit en allemand, Vienne, 1869.

Sa mémoire devint la victime innocente de la même renommée qu'on lui avait d'abord accordée. Ne suivons donc plus ce misérable système qui consiste à flétrir l'honneur des petits pour exalter la gloire des grands, et, en nous occupant d'éclaircir l'histoire des voyages de Vespucci, plaidons à la fois une question de justice et de moralité.

Quand, au début de mes travaux littéraires, je me suis livré à l'étude des sources dans lesquelles je devais puiser les élémens de l'histoire de la colonisation et de la civilisation de mon pays, j'ai rencontré en première ligne, parmi les documens sur lesquels portaient mes recherches, le récit qu'écrivit Vespucci sur son troisième et quatrième voyage. Je reconnus alors la nécessité d'examiner, par une étude approfondie, si les déclamations contre Vespucci, accusé d'imposture, pouvaient mériter créance; et cette nécessité était d'autant plus urgente alors que des accusations semblables émanaient d'écrivains sérieux tels que Ayres de Cazal, Navarrete et Santarem.

Le résultat de cet examen fut complètement favorable à Vespucci. Dans un travail publié en 1839*, j'ai pris sa défense et je conclus par ces mots: „La gloire de la nation portugaise dans l'histoire des découvertes ne perdra rien de son „éclat si, en rendant hommage à la vérité, elle concède qu'un „pilote étranger, naviguant avec des bâtiments portugais, est „allé explorer une côte découverte par un portugais."

Ce ne fut que quelque temps après que mon attention se fixa sur le second voyage de Vespucci. Il y est question d'un atterage aux côtes du Brésil, vers le N. O. de Rio Grande do Norte. Il me fallut connaître le nom du chef compagnon de Vespucci, qui, avant Pinzon et Cabral, avait vu un parage du littoral du pays dont j'avais pris à coeur d'éclaircir l'histoire.

Malgré les apparences et malgré les inductions tirées par Humboldt** en faveur de Pinzon ou de Lepe, je reconnus que le chef de l'expédition avec laquelle naviguait Vespucci, ne pouvait être que Alonso de Hojeda, et j'exprimai cet avis en 1854 dans l'ouvrage *Historia Geral do Brazil.* Plus tard, dans mon dernier travail sur Vespucci, j'ai produit les preuves les plus irréfutables à l'appui de cette assertion.

Mais tout cela était insuffisant. En présence d'une critique sévère, l'autorité du cosmographe florentin pouvait être contestée tant que le premier voyage était lui même révoqué en doute, et tant qu'on pouvait accuser Vespucci d'avoir écrit une lettre dont les affirmations étaient en contradiction avec ce qu'il avait écrit dans deux autres lettres.

* Histoire Géographique du Nouveau Continent.
** Voyez Notes au *Diario* de P. Lopes de Souza.

Un voyage que je fis à Florence tout exprès pour fixer mes doutes, me fournit les preuves que la fameuse lettre publiée pour la première fois par Bandini, plus de deux siècles après la mort de Vespucci, était fausse. La persévérance dans l'étude du récit du premier voyage fit le reste.

J'étais, je dois le dire, soutenu dans ma tâche premièrement par le fait que Vespucci disparaissait d'Europe* précisément pendant le temps où il assure avoir été en voyage, dans un récit repandu de son vivant, par toute l'Europe en plusieurs langues, et qui alors ne trouva pas de contradicteur; deuxièmement, que les contradictions ne se produisirent que plus tard, lorsque l'on remarqua, — sans motif à mon avis — que ce voyage pouvait jusqu'à un certain point, nuire à la gloire de Colomb; troisièmement que les récits des trois autres voyages, également contestés d'abord, avaient fini par être acceptés.

Enfin l'ardent désir de réhabiliter tout à fait la mémoire d'un honnête homme, encore victime d'injustes soupçons, est venu me soutenir aussi dans mes efforts, au milieu des contrariétés que j'avais rencontrées en chemin.

Ainsi lancé dans l'étude de ce premier voyage, je n'ai pas hésité à déclarer qu'il ne pouvait en aucun cas se rapporter aux côtes de Paria ou Venezuela, et j'ai hautement affirmé qu'il ne fallait y voir qu'une exploration primitive du Yucatan, du Golfe Méxicain, de la Floride et de la Côte Atlantique des États-Unis.

Continuant de marcher dans cette voie, je vis la vérité se dégager progressivement. Ainsi qu'il arrive pour les points historiques très-obscurs ou très-controversés, le jour ne s'est fait que peu à peu, naissant d'inspirations successives jaillissant mélées d'erreurs, qu'il a fallu éliminer une à une.

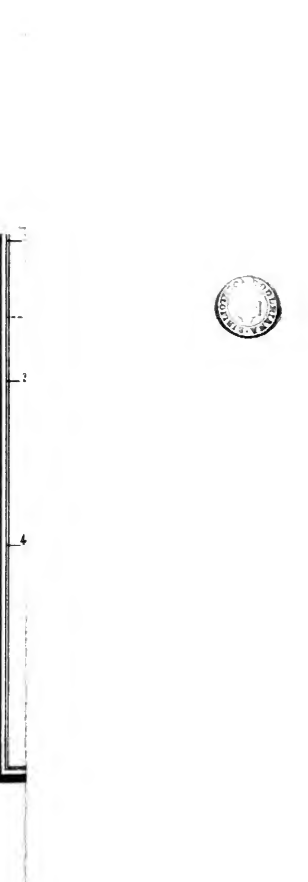
J'avoue qu'au moment de livrer mon précédent travail à l'impression, j'avais encore plusieurs doutes sur quelques détails. Grâce cependant à des lectures attentives, souvent répétées, du récit de Vespucci, dans son original adressé au gonfalonier Pierre Soderini en 1504, et à quelques faits nouveaux qui m'ont été suggérés pendant l'étude même, j'ai fini par voir mes doutes s'évanouir.

La relation de Vespucci est devenue pour moi aussi claire que celle de son deuxième voyage. Comme il arrive en pareil cas, pour l'une comme pour l'autre relation, j'en suis arrivé à m'étonner aujourd'hui de ce que l'on ait pu les comprendre différemment.

Je serai heureux si, après avoir lu attentivement les pages qui vont suivre, le lecteur partage mes convictions.

* Humboldt, en s'imaginant que tous ou une partie de douze vaisseaux, objet d'un contrat avec Bérardi, étaient destinés au troisième voyage de Colomb, a soutenu le contraire, mais ses argumens n'avaient pour base qu'une simple supposition, qui n'a pas été justifiée.

Ces pages tiendront lieu, pour le moment, de celles que nous avions promises pour compléter l'ouvrage. Nous nous proposons de publier encore une autre livraison qui contiendra quelques nouveaux éclaircissements sur les autres voyages de Vespucci. Dans tous les cas, le présent travail devra remplacer, soit pour les nouvelles éditions, soit pour les traductions, tout le chapitre du travail précédent, depuis la page 93 à la page 102.



I.

Les textes. — Le texte italien barbare. — Traduction latine par Jean Basin, réimprimée de nouveau en 1509 avec l'opuscule *Globus mundi*. — Un exemplaire de Ludd à Vienne. — Fautes du texte latin et du texte allemand. —

Pour procéder avec plus d'ordre et pour établir les faits avec le plus de précision possible, nous donnerons d'abord le texte de Vespucci, que nous aurons ensuite à commenter.

Il va sans dire que nous n'admettons comme texte légitime que celui que nous considérons comme original et qui est écrit en italien avec un grand nombre de mots adaptés à la langue espagnole ou portugaise, ou même avec des mots complétement espagnols ou portugais. C'est une sorte de langage *romanza* que parlent de nos jours encore des italiens non-lettrés, qui ont séjourné, comme Vespucci, dans des contrées où domine la langue espagnole ou la portugaise.

Quelques exemplaires de ce texte original imprimé à Florence même, en seize feuillets et sans doute en 1505 ou 1506, sont venus jusqu'à nous, et c'est ce texte que nous avons reproduit, page par page, ligne par ligne, avec les fac-simile des vignettes originales, de la page 33 jusqu'à la page 64 de notre précédent travail*.

On sait qu'à l'aide d'une traduction française faite sur ce texte original, on entreprit à St. Dié (Vosges) une traduction latine, et que celle-ci fut imprimée et publiée au mois d'Avril 1507, simultanément avec l'ouvrage de Waldzeemuller intitulé *Cosmographiae Introductio*. On en fit une réimpression au mois d'Août de la même année. On réimprima encore de nouveau ces lettres à Strasbourg en 1509. Et cette dernière fois non seulement en latin, mais aussi en allemand, pour accompagner les deux éditions, latine et allemande, de la même *Cosmographiae Introductio*, et pour être à la fois ajoutées aux deux éditions, également latine et allemande**, d'un autre opuscule *Globus Mundi Declaratio*, ou en allemand: *Der Weltkugel Beschreibung*.

Grâce à notre érudit ami Mr. Major, l'attention du monde savant a été attirée sur un opuscule de Gaultier Ludd, imprimée également à St. Dié en 1507 — format petit in folio (et non pas in 4º.) sous le titre de *Speculi orbis declaratio****.

Ludd y affirme positivement, que la traduction latine a été faite par le Chanoine Jean Basin de Sendacour.

* Voyez: *Amerigo Vespucci, son caractère, ses écrits (même les moins authentiques), sa vie et ses navigations.* Lima, 1865.

** Voyez à la fin la note A.

*** La Bibliothèque Impériale de Vienne possède un exemplaire de cette petite plaquette assez rare (28. L. 37).

L'opuscule *Speculi orbis declaratio* a été dédié par Ludd au Duc de Lorraine Réné, et il est possible que ce même Ludd ait contribué de son côté à propager l'erreur qui s'est perpétuée pendant si longtemps et d'après laquelle l'epître de Vespucci, évidemment écrite à Pierre Soderini, gonfalonier de Florence en 1504, aurait été adressée au même Duc Réné.

En comparant cette traduction avec l'original, on constate des différences notables* et on trouve même des passages tronqués. L'authenticité de la relation a du nécessairement souffrir de ces altérations, et une critique consciencieuse doit rejeter cette version, et repousser aussi les traductions allemandes, qui procèdent toutes de la même source, et non point du texte original, auquel, comme nous l'avons dit, nous nous tiendrons strictement dans les pages qui vont suivre.

II.

Commencement du récit de Vespucci. — Son entrée au service du Roi Ferdinand. — Indices appuyant ce fait. — Voyages aux îles Canaries. — Le Rumb 0¼ S. O. devait porter sur l'Amérique Centrale. Juillet 1497. — Omission de la mention des Antilles.

Vespucci commence ainsi son récit:

„Le Roi Ferdinand de Castille ayant résolu d'envoyer quatre na„vires à la recherche de nouvelles terres, je fus choisi par son Altesse „pour partir avec la flotte et aider aux découvertes.“

„Nous sommes partis du port de Cadix le 10 Mai 1497, et nous „avons fait route par l'océan, en employant pour tout ce voyage dix„huit mois, et en découvrant une grande étendue de terre ferme et un „grand nombre d'îles, la plupart habitées et dont les anciens écrivains „ne parlent point; et cela à ce que je crois, parce qu'ils n'en avaient „aucune connaissance, car, si ma mémoire ne me trompe pas, j'ai lu „quelque part que vers l'océan il n'y a plus d'habitants. De cet avis „a été notre poète Dante, au 26ᵉ chapitre de son Enfer où il parle de „la mort d'Ulisse.“

Dans ce voyage j'ai vu bien des merveilles.“

Arrêtons nous, et remarquons bien que Vespucci ne dit pas qu'il est allé au service du gouvernement espagnol ou de la Reine Isabelle la Catholique, mais il affirme positivement qu'il est parti au service du Roi Ferdinand, et qu'il a quitté la baie de Cadix le 10 Mai 1497. Ces assertions n'ont rien que de très-vraisemblable.

On sait, que depuis le mois d'Avril 1495 la navigation et le commerce des Indes occidentales avaient été déclarés libres. Tout armateur pouvait y envoyer des navires à la seule condition de les expédier du port de Cadix où on les enregistrait en leur imposant certains engagements envers l'État**.

A la suite de cette mesure, plusieurs navigateurs à ce qu'assure l'historien Gomara, „partirent à la recherche de découvertes, les uns à

* Voyez la note B à la fin.
** Navarrete II. p. 165 et 167.

leurs frais, les autres *aux frais du roi.* Tous espéraient s'enrichir. se créer une renommée et attirer sur eux la faveur des Rois. Mais — continue le même écrivain — comme la plupart d'eux n'ont fait que se ruiner en découvrant, il n'est pas que je sache resté souvenir de ces expéditions, ni même de ceux qui sont allés de l'autre côté de Paria depuis l'année 1495 jusqu'à l'année 1500"*. Or nous savons que le decret, qui affranchit la navigation, rendu le 10 Avril 1495 n'a été révoqué que le 2 Juin 1497, quand Vespucci se trouvait déjà en pleine mer.

Pendant que la flotte dont parle Vespucci, préparait son départ, Colomb employait tous ses efforts à obtenir la révocation des concessions du 10 Avril 1495 qu'il considerait comme une transgression de ses propres privilèges. Mais la flotte appareilla de Cadix le 10 Mai 1497, et ce fut seulement le 2 Juin suivant que le Roi signait à Medina del Campo, conjointement avec la Reine, l'ordre de révocation**.

On pourrait s'imaginer que cet ordre, fut retardé intentionellement pour des motifs touchant aux intérêts particuliers du Roi Catholique. Quatre jours avant le départ de l'expédition, le 6 Mai de la même année 1497, il signait encore avec la Reine une *provision* accordant la franchise de droits à tous les articles qu'on apporterait des Indes Occidentales***.

On sait que la présence de Colomb, qui se trouvait alors en Espagne, ne fut pas suffisante pour empêcher ces expéditions ou ces voyages libres. André Bernaldes, curé de Palacios, nous l'affirme dans son *Histoire des Rois Catholiques*, à l'endroit où il s'occupe de Colomb veillant aux préparatifs de son troisième voyage, et ajoute que „pendant que l'amiral était à la cour" on se concerta, on négocia† et on accorda à plusieurs autres capitaines des permissions pour aller à la découverte, et qu'ils partirent en effet.

Vespucci dit encore que le voyage a duré en tout dix-huit mois, que les navigateurs ont découvert une grande étendue de terre ferme — c'est-à-dire un grand continent. — et beaucoup d'îles, dont une grande partie étaient habitées. Ces indications ne font qu'augmenter l'intérêt qui nous porte à expliquer ce grand voyage, et elles serviront aussi à appuyer son authenticité si nous réussissons à l'expliquer.

Laissons le narrateur poursuivre son récit:

„Comme je l'ai dit, nous partîmes du port de Cadix avec quatre „navires marchant de conserve et nous commençâmes notre route en

* Entendiendo quan grandissimas tierras eran las que Christoval Colon descubria, fueron muchos á continuar el descubrimiento de todas: unos á su costa, *otros á la del Rey,* y todos pensando enriqueçer, ganar fama y medrar con los reyes. Pero como los mas dellos no hizieron sino descubrir y gastarse, no quedó memoria de todos, que yo sepa.... ni aun de todos los que fueron por la otra parte de Paria desde el año de 1495 hasta el de 1500. Fol. 50 ed. de 1553.

** Ce document se trouve dans l'ouvrage de Navarrete, t. II. p. 201.

*** Voyez le texte de ce document au 2e volume de Navarrete p. 196. Ce texte était déjà connu de Rafael Antonio y Acevedo qui le cite p. 2 et 209 de son curieux livre *„Memorias Historicas sobre la Legislacion y gobierno del comercio de los Españoles con sus colonias,* Madrid 1797.

† „E estando él (Colomb) en la corte, se negoció é concertó é se dió licencia a.... muchos capitanes....para ir á descubrir; é fueron," etc.

„nous dirigeant en droite ligne vers les îles Fortunées (appelées au-„jourd'hui *la Gran Canaria*) situées dans l'océan à la limite de l'occi-„dent habité, et placées sous le troisième climat, à l'endroit où le pôle „nord s'élève sur l'horizon de 27 ½ degrés, à la distance de 280 lieues „de cette ville de Lisbonne, vers le S. S. O. Nous nous y sommes „arrêtés pendant huit jours pour nous approvisionner de bois, d'eau et „d'autres choses indispensables. — Après quoi, ayant fait nos prières, „nous avons levé les ancres et mis les voiles au vent."

Dans tous ces détails il n'est pas un point, qui puisse faire douter de la véracité du récit de Vespucci.

Et cette distance de Lisbonne à la Grande Canarie considérée comme étant de 280 lieues nous servira d'échelle de proportion* pour apprécier les autres distances.

Comme Vespucci dit que la flotte s'est arrêtée pendant huit jours à la Grande Canarie, si l'on ajoute à ce laps de temps huit autres jours nécessaires pour le voyage de Cadix, il s'en suit que l'expédition ne serait repartie que le 25 ou le 26 Mai.

Vespucci continue ainsi:

„En commençant notre chemin vers O ¼ S. O. et en tenant cette „route nous avons tant navigué qu'au bout de trente sept jours, nous „fûmes devant une côte que nous avons pensé être une terre conti-„nentale."

„Cette terre est placée à l'occident des îles Canaries, dans la zone „torride, à une distance de près de mille lieues; parceque nous avons „trouvé, d'après les indications de nos instruments, que le pôle nord „s'élevait de 16° à l'horizon et que nous étions de 75° plus à l'occident „que les Canaries."

Jetons les yeux sur une carte marine, et nous verrons que ce parage de terre ferme, ou ce continent, où la flotte a dû arriver, en partant des Canaries vers O ¼ S. O. (en négligeant même les autres indications de Vespucci), ne peut se trouver que dans l'Amérique Centrale.

Vespucci ajoute que, en y arrivant, il venait de faire à peu-près mille lieues dans la zone torride. Or, en effet, si nous mesurons sur la carte la route suivie, nous reconnaîtrons qu'après avoir dépassé le tropique du Cancer et tenant le rumb O ¼ S. O., il a dû, avant de rencontrer le Nouveau Continent, faire plus de trois fois et demie la distance qui sépare Lisbonne de la Grande Canarie, distance qu'il évalue à deux cents quatre vingts lieues. Mais l'influence des courants devait être si favorable à sa marche qu'il ne faut point s'étonner si Vespucci n'a estimé qu'à mille lieues la distance parcourue, et qui, d'après ce que nous savons aujourd'hui, est de 1200 à 1300 lieues.

En ajoutant aux trente sept jours de route suivie depuis les Canaries les huit jours de station à cette île, et en comptant encore sept ou huit jours pour le voyage de Cadix, nous trouverons que le voyage entier a dû durer à peu-près cinquante deux jours, et que, par conséquent,

* Les autres distances désignées par Vespucci, comme par exemple celle de Lisbonne aux Azores (il n'indique pas l'île) évaluée à 300 lieues et celle de Bahia au parage méridional où il a quitté le continent en 1502, sont trop vagues pour qu'il soit possible d'en tenir compte.

on n'a pu apercevoir le continent que vers le commencement de juillet: c'est à dire quelques jours après que Sebastien Cabot l'eût découvert de son côté (24 juin), plus au nord.

Vespucci, dans son laconisme excessif, ne fait pas mention de l'endroit où l'expédition a navigué à travers les Antilles. On pourrait dire qu'il a pu passer par le large canal au nord de la Guadeloupe, dans la nuit ou pendant le brouillard, et que dans ce cas il ne l'aura pas vue; mais nous inclinons plutôt à croire que, poussé par le désir d'abréger son récit (il l'avoue lui même dans sa lettre), il a cru pouvoir omettre ce détail, de même qu'il a négligé d'autres points plus importants, et de même que, dans le voyage suivant, il a également omis de dire qu'il avait passé près de l'île de la Trinidad. Vespucci (et cette observation s'applique aussi à quelques autres oublis d'une nature semblable) écrivait sept ans après les évènemens qu'il raconte, et ne s'occupait dans sa relation, que de ce qui l'avait frappé le plus ou de ce qui pouvait, selon lui, attirer en Italie, l'intérêt de son correspondant et ancien compagnon d'études, Pierre Soderini.

II.

Indications vraisemblablement inexactes des latitudes et des longitudes. — Présomptions en faveur du cap *Gracias a Dios* comme point d'atterage.

Vespucci assure, que d'après les indications des instrumens de bord, le parage où l'on avait attéri se trouvait par 16° de latitude nord et par 75° de longitude ouest des Canaries.

Ne cherchons pas à prendre à la lettre ces deux indications, ni à appliquer à nos cartes actuelles, dressées après trois siècles d'observations répétées, avec des instrumens perfectionnés, les résultats donnés par des observations primitives faites en mer, à l'aide d'un astrolabe suspendu par le pouce devant les yeux, et exposé aux secousses et aux oscillations des navires.

On connait bien des parages de l'Amérique dont les latitudes ont été faussement déterminées d'abord, et indiquées comme étant de presque un degré plus au nord ou plus au sud que leur position véritable.

Quant aux longitudes, les différences sont encore plus considérables. On sait, entre autres, que celles du Brésil, inscrites au fameux *Routier* de Pimentel — publication du siècle passé, — sont données, si notre mémoire ne nous trompe point, avec un écart d'environ quatre degrès.

Ces différences devaient forcément se produire et atteindre des proportions plus remarquables encore durant les premières navigations, alors qu'on n'avait pas de chronomètre. En ce qui touche les longitudes, les pilotes se trompaient quelque fois de dix et même de quinze degrés, ainsi qu'on peut le voir au *Journal* de Colomb, à son retour du premier voyage. Ayant aperçu les côtes de l'île de *Santa Maria des Azores* le 15 février 1493, quelques-uns des pilotes la prirent pour

l'île de Madère et d'autres pour le cap de Roca. à l'entrée du Tage*. Or, la différence des longitudes entre le cap de Roca et l'île de Sainte Marie dépasse quinze degrès.

De ce que nous venons de dire, il résulte que si, par hazard, quelques autres indices nous amenaient à croire que l'atterage de Vespucci aurait bien pu se faire un peu au nord du cap *Gracias a Dios*, situé par 15° nord et 67° 7′ à l'ouest de la Grande Canarie (c'est à dire avec moins d'un degré de différence en latitude et huit en longitude) il n'y aurait, à nos yeux, aucun motif pour ne pas admettre que ce fut là le véritable atterage, car nous l'avons déjà dit, les chiffres indiqués ne peuvent guère être considérés que comme approximatifs.

Mais s'il existe d'autres indices, quels sont ils? Vespucci lui même se charge de nous les donner:

Poursuivons donc son récit:

„Nous avons mouillé à une lieue et demie de terre, nous avons mis „à la mer nos embarcations montées par des hommes armés et nous „nous sommes dirigés vers la plage. Avant d'aborder nous y avons „aperçu beaucoup de monde. ce qui nous a causé une grande joie."

„Nous avons rencontré des gens nus qui paraissaient avoir peur de „nous, et cela, à ce que je crois, parce qu'ils nous ont vus habillés, „et d'une autre figure qu'eux. Ils se sont retirés sur une hauteur et „malgré les signes de paix et d'amitié que nous leur avons faits, ils „n'ont pas voulu communiquer avec nous; de manière que la nuit sur„venant, et nos navires étant ancrés dans un endroit dangereux — la „côte étant sauvage et sans abri, — nous nous sommes décidés à partir, „à la recherche d'un bon port ou d'une anse où il nous fût possible „de nous mettre en surêté.

„Nous avons navigué au nord-ouest, qui était aussi la direction de „la côte, ayant constamment la terre en vue et découvrant du monde „sur la plage."

„Et après avoir navigué pendant deux jours encore, nous avons „trouvé un endroit assez sûr pour nos navires. Nous y avons mouillé „à une demie lieue de la terre, sur laquelle on voyait beaucoup de „monde etc."

Ces lignes nous apprennent que l'on avait d'abord mouillé devant une côte sans abri et où la houle était forte, de manière que l'on fut forcé de lever les ancres et de naviguer vers nord-ouest** en suivant la direction que prenait aussi la côte.

Or, ce parage, qui aurait pu être longé pendant deux jours vers le nord-ouest, ne se trouve dans ces voisinages que vers le cap *Gracias a Dios*, ou un peu au nord de ce cap. De là, en suivant les côtes basses et sablonneuses qui ferment les lacs Caratasca et Brewer on arriverait, même sans l'assistance de courants favorables, en deux jours à un petit port.

Remarquons encore un autre fait: parlant de la côte suivie, Vespucci emploie le mot *plages*, ce qui signifie clairement que pendant

* Despues del sol salido vieron tierra pareciales por proa al N. E.: alguns dician que era la isla de la Madera, otros que era la Roca de Cintra en Portugal. Colomb lui même croyait se trouver près de Canaries. Voyez nos notes à sa lettre envoyée de Lisbonne: Edition de Vienne de cette année.

** „*Per el maestrale, che cosi correva la costa.*" Non pas „*per el vento maestrale,*" comme cela est écrit quelque part.

cette navigation de deux jours, la côte que l'on longeait n'offrait ni élévations ni montagnes, mais qu'elle était au contraire comme celle qui s'étend depuis le cap Gracias jusqu'au port du Cap Cameron.

Or, les montagnes qui environnent ce dernier port, et l'élévation de la côte au bord de la mer donneraient aux navigateurs plus de confiance quant à la probabilité d'y rencontrer un bon mouillage (*assai sicuro luogo per le navi*); et effectivement Vespucci dit qu'on a trouvé un abri, de manière que l'on a pu jeter l'ancre à une demie lieue de terre.

Et, bien que nous sachions que les historiens assurent que le nom du cap *Gracias a Dios* fut donné par Colomb en 1502,* cela n'empêche pas que ce cap n'ait pu avoir été vu avant cette année, peut-être à l'insu de Colomb.

On a prétendu, et cela tout récemment encore, qu'il fallait réduire de moitié les 16° de latitude indiqués par Vespucci, parceque les instrumens employés alors donnaient toujours les hauteurs doubles, et que, en conséquence, la vraie latitude serait ramenée à 8°, ce qui nous ferait tomber sur les côtes de Paria ou Venezuela.

Sans trop insister sur ce point et sans trancher la question si une seule latitude double exceptionnellement inscrite dans la copie du journal de Colomb, écrite par Las-Casas, doit être considérée comme un *lapsus-calami*, disons simplement, que l'argument ne saurait trouver d'application au cas qui nous occupe. — Non seulement la route suivie et les circonstances indiquées désignent un parage dans l'Amérique Centrale, mais ce parage est encore plus clairement déterminé quand, en parcourant toujours la côte vers le nord, on ne tarde pas à se trouver au *bout du second climat*, presque sous *le tropique du Cancer*.

Et tout le monde sait qu'il n'existe pas, à la côte de Paria, ou de Venezuela, un seul point situé près de ce tropique. Donc, si l'on veut supposer, quand même, que l'attérage de Vespucci, ait eu lieu vers 8° de latitude, il faut nécessairement admettre que son voyage fut plus merveilleux encore qu'il ne l'a été en réalité, puisque, en tout cas, nous devons suivre Vespucci à la côte du Mexique au delà du 23e degré de latitude nord.

IV.

L'expédition fait relâche dans un port assez sûr — probablement celui du cap Cameron, habité par des Indigènes de race Caraïbe. — Opinion sur la description qu'en donne Vespucci. — Les mots *yucca*, *casave*, *ñame* et *canoe*. — Passages d'Herrera. — L'or en petite quantité. —

Poursuivons avec Vespucci:

„Ce même jour nous sommes allés à terre, avec nos chaloupes, et „nous avons débarqué en bon ordre avec quarante hommes.

„Les habitans évitaient de traiter avec nous, et nous n'avions aucun „moyen de les attirer à nous: pourtant nous avons tant fait en leur „donnant des clochettes, des miroirs, des rosaires, des *spaldini* et d'autres

* Voyez la note C à la fin. —

„bagatelles que quelques-uns d'entre eux, rassurés sur nos intentions, sont „enfin venus traiter avec nous.

„Ayant ainsi établi de bonnes relations d'amitié, la nuit survenant, „nous avons pris congé et nous sommes retournés à bord.

„Le lendemain, de très-grand matin nous avons vu sur la plage un „grand nombre d'habitants. Ils avaient avec eux leurs femmes et leurs „enfans.

„Nous nous sommes approchés de terre et nous avons vu qu'ils arri„vaient chargés de provisions, et avant que nous fussions débarqués, „un grand nombre d'entre eux — ils sont bons nageurs — se sont jetés „à la nage, allant à notre rencontre en mer, à la distance d'une portée „d'arbalète. Ils sont venus à nous avec tant de sécurité qu'on aurait „pu croire qu'ils avaient traité depuis longtemps, et cette sécurité nous „causa une grande joie."

Empressons nous de dire que ces indiens, nonobstant l'extrême bienveillance qu'ils ont témoignée à leurs hôtes, étaient des Caraïbes. Cette certitude résulte pour nous des renseignemens que le fils de Colomb (Don Fernando), Herrera et d'autres voyageurs ont laissés sur les habitants d'Honduras en général. Puis, le fait se trouve encore confirmé par les écrits publiés de nos jours qui constatent l'existence des Caraïbes dans le voisinage du cap Cameron. Des villages sont d'ailleurs désignés non seulement sur l'excellente carte de l'Amérique Centrale dressée par Max. de Sonnenstern, et sur celle de Honduras dans l'ouvrage de E. G. Squier *The States of Central America* (New-York, 1858), mais aussi sur toutes les cartes marines contemporaines. Nous connaissons même par une petite note de J. Galindo, publiée dans le journal de la Société Géographique de Londres (vol. III. p. 291) quelques mots de la langue de ces Indiens, et ces vocables* suffisent pour nous montrer que leur idiôme avait beaucoup d'analogie, non seulement avec l'*Arauac* et le *Wa-ya-wai* de la Guiane Anglaise, mais aussi avec le *Galibi* et par conséquent avec le *Tupi* ou *Guarani*. Ces analogies nous révèlent un fait éthnographique digne de remarque, c'est que les races tupis ou guaranis ont envahi jusqu'à cette partie de la côte.

Le navigateur florentin a également placé à cet endroit de son récit une description très-détaillée de la vie et des moeurs des Indiens, et, chose singulière, il s'est départi, dans ce passage, de son laconisme habituel, sans doute, parcequ'il supposait, avec raison, que ces détails intéresseraient le gonfalonier Soderini, bien autrement que ne le feraient, soit ses demonstrations astronomiques ou cosmographiques sur les longitudes et latitudes, soit la nomenclature de ses chefs et d'autres personnages inconnus de son correspondant.

Le récit de Vespucci nous répresente ces Indiens tels que Colomb a rencontré, en 1502, les indigènes près du cap Cameron qu'il nomma *Costa de la Oreja*, ainsi qu'on peut le voir dans la vie du même Colomb, écrite par son fils Don Fernando.**

* Mer: *Barana;* en tupi Paraná, en galibi *Balaná*: feu *Wat*, en tupi *Tatâ*, en galibi *Uatô*; lune *Hati;* en tupi *Taci;* canot, *Gureïra*, en tupi *Igára;* isle *Uban*, en tupi *Puam*.

** „Ma la gente, la qual giace piu in su verso l'oriente (du cap *Cajinas)* fino al capo di Gracie a Dio, é quasi negro, et di brutto sguardo, ne porta cosa alguna

Nous réservons pour une note finale* cette partie du texte de Vespucci, et nous nous contenterons d'en faire ici une analyse sommaire. D'après notre navigateur, les Indiens étaient anthropophages quant à leurs ennemis. Ils allérent entièrement nus, ne laissaient croître que les cheveux de la tête, se montraient d'une agilité extrême, et se servaient de l'arc et de flèches. Ils étaient en guerre avec des tribus voisines. Ils portaient, comme ornements, des plumes d'oiseaux et des colliers faits de vertèbres de poissons, et avaient des *botoques* aux lèvres, aux joues et aux oreilles. Ils ignoraient l'existence de la proprieté et habitaient de grandes barraques dans lesquelles ils couchaient sur des hamacs de coton. Ils se baignaient fréquemment, et changeaient de résidence tous les huit ou dix ans. Dans leur maladies ils observaient une diète rigoureuse, et connaissaient un mode de traitement analogue à *l'hydrosudopathie.* Les femmes, lorsqu'elles accouchaient, allaient vers la rivière, et revenaient immédiatement reprendre leur travail habituel.**

Leur nourriture principale était, de même que celle de presque tous les Indiens habitant la zône torride, le pain de manihot, et le *dioscorea cara*, ou selon Vespucci le *yuca*, le *casabi*, et l'igname.

Il suffit que l'igname se trouve parmi ces trois mots pour reconnaître que les autres termes pouvaient bien ne pas appartenir à la langue du pays. Le mot igname (*ñame* en espagnol, *inhame* en portugais) est d'origine africaine, comme on peut le voir dans le *Diccionario de Vozes Cubanas* par Prichardo; 3ème édition page 191. *Aje* était le mot des Antilles. Vespucci aura sans doute entendu, à bord, de la bouche des colons espagnols, non seulement les mêmes mots, mais aussi celui de *canoa*; — tous ces vocables étaient déjà familiers à ceux qui avaient été aux Antilles.

„Au commencement du voyage", continue Vespucci, „peut-être parceque „nous ignorions la langue des habitans, nous n'avons rien trouvé qui „pût rapporter quelque profit, si ce n'est quelques indices (*alcuna di-* „*mostra)* révélant qu'il y avait de l'or. Cependant, pour ce qui est „relatif à la position et à la qualité de la terre, il est impossible d'en „avoir une meilleure."

En effet l'or n'était pas un produit natif, existant sur cette côte; mais de temps à autre, on voyait quelques ornements de ce métal, que les indigènes avaient pris à leurs voisins avec lesquels ils étaient en guerre.

coperta, et in tutto é molto selvatica; et, sicome dicea l'Indian, che fu preso, mangia carne humana, et i pesci crudi cosi come gli amazza, et porta l'orecchie forate co' buchi si larghi, che commodamente vi potrebbe entrare un ovo di gallina. Da che l'Ammiraglio chiamó quella costa *costa dell' orecchia.*"

C'est sans doute ce passage ce qui a fait écrire à Herrera (Dec. I., liv. V., chap. VI.) ces lignes: „Habia otras gentes por aquella costa (Honduras) que tenian las orejas oradadas, i con grandes agujeros que cabia bien un huevo de gallina" etc.

* Voyez la note D.

** Ce fait est confirmé par Herrera, parlant des Indiennes d'Honduras. „Ibanse „las mugeres a parir al campo á algunas partes secretas á solas, cortaban ellas mismas „la vid á la criatura, porque entendian que se otra la cortaba no podria vivir, „lababanla luego en un arroio i ellas se lababan tambien." (Dec. IV., liv. VIII., chap. 6.)

V.

Un parage exploré, près du Tropique du Cancer, sert à faire reconnaître le trajet parcouru avant d'y arriver, et surtout la situation de *Veneziola*.

Afin de mieux nous orienter à travers le peu de renseignemens vagues donnés par Vespucci, ils nous faut prendre pour point de départ un parage qu'il désigne avec précision, et de là rebrousser chemin. Par ce moyen, nous reconnaîtrons quel fut le trajet parcouru.

Ce parage était encore dans la zone torride, mais déjà près du tropique du Cancer.

Avant d'y arriver, en quittant la première relâche (Honduras), on avait navigué en côtoyant la terre pendant plusieurs jours et en relâchant sur divers points, où l'on était entré en communication avec les habitants, qui étaient fort nombreux.

On entra enfin dans un autre port où il y avait un village bâti sur l'eau — comme Venise — ayant des maisons de bois élevées sur de gros troncs d'arbres. Pour faciliter l'intelligence de notre narration, nous désignerons ce port par le nom *Veneziola.*

Au départ de *Veneziola* on poursuivit la route continuant de longer la côte pendant environ 80 lieues, et on arriva au parage, dont nous avons parlé, près du tropique du Cancer. Ce ne pouvait être que vers Tampico.

Ayant marqué ce parage, il est facile de déduire celui où approximativement devait se trouver *Veneziola.* Et nous disons *approximativement,* parceque, s'il ne s'agissait que de 80 lieues prises exactement, notre tâche serait plus facile. Nous n'aurions qu'à mesurer les $\frac{80}{280}$ ou $\frac{2}{7}$mes de la distance qui sépare Lisbonne de la Grande Canarie et le compas montrerait où devait se trouver notre *Veneziola.* Mais comme cette station doit réunir plusieurs conditions pour répondre à la description de Vespucci, il nous faut procéder avec plus de précautions. Rappelons nous, avant tout, que nos marins, au 15e siècle, n'avaient pas la connaissance des courants du golfe méxicain, de ces courants qui devaient accélérer leur marche. Dans cette ignorance ils auront sans doute amoindri dans leurs évaluations la route parcourue; de telle sorte que le nombre de 80 lieues doit être considéré comme inférieur à la distance réellement franchie. Or, ajoutons seulement quelques lieues à ce chiffre, et nous nous trouverons dans les régions de Tabasco, où les inondations sont fréquentes, et où l'on trouve, de nos jours encore, d'après ce que l'on nous assure, des hameaux bâtis sur des troncs d'arbre.

Nous reviendrons sur ce point, en cherchant à fixer, autant que possible, la situation de notre *Veneziola.*

VI.

Arrivée à *Veneziola*, après avoir fait le tour du Yucatan. — Preuves à l'appui tirées d'autres sources. — Le golfe d'Hibueras avait été découvert avant 1502.

Venant d'Honduras, notre flotille, pour arriver à un port situé à environ 80 lieues au sud du tropique, a dû faire le tour du Yucatan. Mais

Vespucci, dans son laconisme, ne consacre à cette grande étendue de côtes que les quelques lignes que voici:

„Nous nous sommes entendus pour partir et pour avancer *(andare „piu inanzi)*, en côtoyant continuellement *(di continuo)* la terre. Nous „avons relâché souvent *(facemmo molte scale)* et nous avons commu- „niqué avec beaucoup de monde *(con molta gente)*."

„Et, au bout d'un certain nombre de jours, nous nous sommes trouvés „dans un port, (c'est déjà celui de notre *Veneziola)* où nous avons „échappé à un grand danger. Mais il a plu au Saint Esprit de nous „en tirer."

Vespucci était à ce point dominé par le désir d'abréger son récit *(io sono ito stringendo la lettera cuanto ho potuto)* qu'il ne dit mot ni du golfe d'Higueras, ni du Yucatan.

Nous reproduirons cependant plus loin* quelques textes d'Oviedo, de Gomara, de Martyr et d'Herrera, (textes déjà publiés par nous en partie) qui confirment que ces parages ont été explorés avant Colomb, dans son quatrième voyage, c'est à dire antérieurement à 1502, et nous citerons ici quelques lignes de l'ouvrage du même Herrera qui les a sans doute empruntées à quelque ancien document, comme il a fait pour tant d'autres renseignemens imprimés dans son livre, compilation mal digérée faite à l'aide d'une infinité de documens précieux qui commencent peu à peu à paraître.

Herrera cherchant à expliquer l'etymologie du nom donné au golfe d'Higueras (*Hibueras* un fruit de l'arbre *Crescentia Cujeté*, appelé de nos jours encore *Jiguera* à St. Domingue et Güira à l'île de Cuba) parle „*des premiers Castillans qui côtoyaient la terre*" en passant par ce golfe.**

Or, quels pouvaient être ces mystérieux *premiers Castillans*, dont le nom ne pouvait se prononcer, si non les voyageurs naviguant avec notre flotille?

Nous retrouverons plus tard ce même compilateur Herrera, nous aidant à éclaircir cette notice, et nous le verrons sans s'en douter, venir à la fois au secours de Vespucci, qu'il avait quelques pages plus haut,*** attaqué avec tant de véhémence.

* Voyez § XVI.

** „Llamó se golfo de las Hibueras, porque, passando por alli navios *de los primeros Castellanos, que costeaban la tierra*, hallaban por la mar gran suma de calabaças, que se crian en aquella tierra, que en Santo-Domingo llaman *Hibueras*, et se crian en sus arboles que se dicen Hibueros; i porque tocando en una poblacion que llaman Guaymura, que, segun se entendió, procuraron de tomar puerto en ella" etc. (Herrera, IV, VIII., chap. 3.)

*** Herrera, le chroniste des Indes Occidentales, en empruntant presque littéralement le texte latin de la *Cosmographiae Introductio* sur ce premier voyage de Vespucci dans tous ses détails, sachant que le navigateur florentin avait accompagné Hojeda en 1499, crût que ce voyage devait être le premier qu'il fit. Dans cette persuasion il changea la date en 1499, et quand il vit que le récit du navigateur florentin commençait à être en désaccord avec les faits qu'il connaissait par d'autres documents sur le premier voyage d'Hojeda en 1499, il cria à l'imposture, et il accusa Vespucci d'avoir tout brouillé à dessein, tandis que c'était lui, Herrera, qui se trompait, et qui allait aussi induire en erreur les Charlevoix, les Robertson, les Tiraboschi, et même les Navarrete et les Humboldt.

VII.

Récit de Vespucci de ce qui se passa à Veneziola. — Commentaires. — Constructions sur troncs d'arbres nécessaires en raison de la nature du sol. — Exemples pris en divers pays. — Applications de ces exemples à Tabasco. — Difficultés pour déterminer la position exacte de Veneziola, qui devait se trouver entre Coatzacoalcos et Terminos.

Sans nous arrêter d'avantage sur le Yucatan, dont Vespucci s'occupe si peu — peut-être parceque son navire n'a pu s'en approcher, en raison de ce que la côte y est d'un accès tellement difficile que les navires doivent* mouiller quelquefois à cinq lieues de terre, — disons quelques mots de Veneziola:

„Nous sommes allés à terre dans le port — dit Vespucci, — et nous „y trouvâmes un village sur l'eau comme Venise. On y voyait qua„rante quatre maisons ou grandes barraques bâties sur de gros troncs „d'arbres. Les portes de ces maisons étaient comme des ponts-levis que „l'on baissait pour passer d'une maison à l'autre. Lorsque les habi„tans nous ont aperçus, ils ont montré grand peur, et ont soudainement „levé tous les ponts. Et pendant que nous regardions cette merveille, „nous avons vu venir, par la mer, environ vingt deux de leurs canots, „construits d'une pièce avec un seul tronc d'arbre, et ils s'approchaient „de nos chaloupes, et, comme étonnés de voir nos figures et nos ha„billements, ils restaient à une certaine distance."

„Alors nous leur avons fait signe de venir à nous, les rassurant par „des gestes d'amitié. Et comme ils ne venaient pas, nous sommes allés „à eux, mais ils n'ont pas voulu nous attendre et sont retournés à „terre, en nous signifiant qu'ils reviendraient bientôt.

„Ils sont allés tout droit à terre, et ils n'ont pas tardé à revenir, „amenant seize jeunes filles, dont ils ont placé quatre dans chacune de „nos chaloupes; Votre Magnificence peut bien croire combien nous „nous sommes étonnés de cela; puis ils se sont mis avec leurs canots „entre nos chaloupes, et nous ont accompagnés, en s'entretenant avec „nous, de manière que nous avons pris tout cela comme démonstration „d'amitié.

„Cependant, nous avons remarqué beaucoup de gens qui sortant „des maisons, arrivaient à la nage; et comme ils s'approchaient de nous, „sans témoigner la moindre défiance, plusieurs vieilles femmes se mon„trèrent devant les portes des maisons, en jetant de grands cris et „en s'arrachant les cheveux, en signe de désespoir. Cela nous donna des „soupçons et chacun de nous prépara ses armes. Au même instant „les jeunes filles qui étaient dans nos chaloupes se sont jetées à la „mer, et les canots se sont séparés de nous; les hommes commencèrent „à nous lancer des flèches à l'aide de leurs arcs, pendant que d'autres „arrivaient à la nage, ayant une lance cachée sous l'eau; de manière „que, la trahison étant reconnue, nous avons commencé non seulement „à nous défendre mais aussi à les attaquer vigoureusement.

„Avec nos chaloupes nous avons fait couler un grand nombre (*molte*) „de leurs canots, leur causant beaucoup de ravages; et ils se sont tous „jetés à l'eau et, en abandonnant leurs canots et ayant beaucoup souffert, „ils s'enfuîrent vers la terre, à la nage.

„De leur côté sont morts quinze ou vingt: un grand nombre furent „blessés. Nous avons eu cinq blessés, lesquels échappèrent tous, par

* La costa de toda esta provincia (Yucatan) es tan baja, que en pocas partes se pode surgir á menos que á quatro ó cinco leguas de tierra. Herrera, Desc. Cap. 10.

„la grâce de Dieu. Nous avons pris deux jeunes filles et deux hommes. „Après, nous sommes allés à leurs maisons, et en entrant n'y avons „trouvé qu'une vieille femme et un malade. Dans ces maisons nous „avons pris beaucoup de choses, mais de peu de valeur, et nous n'avons „pas voulu incendier les maisons, parcequ'il nous semblait que cela „chargerait nos consciences."

„Nous sommes rentrés dans les chaloupes avec cinq prisonniers; et „nous sommes retournés aux navires, où nous avons mis les fers aux „pieds des prisonniers; mais, pendant la nuit, les deux filles (auxquelles „nous n'avions pas mis les fers) ont pris la fuite, comme aussi un des „hommes, de la manière la plus adroite du monde."

„Le lendemain nous avons résolu de sortir de ce port."

Sans faire de commentaires sur la partie de ce récit qui ne regarde pas notre travail actuel, et en remarquant en passant, que, d'après le récit même de Vespucci, les Indiens se seraient également plaints d'avoir été trahis, disons quelques mots de ce fameux village indien bâti sur la mer comme Venise.

On sait que cette innocente reminiscence de Venise a beaucoup contribué à entretenir l'erreur qui à persisté pendant si longtemps, et d'après laquelle le parage qui nous occupe se trouverait près du lac Maracaïbo à Venezuela.

Et pourtant quoi de plus fréquent, dans le nouveau, comme dans le vieux monde, notamment près des rivières exposées aux inondations, que de voir des maisons construites sur des troncs d'arbres ou grosses poutres pour que l'inondation arrivant, les habitans puissent se refugier dans l'étage supérieur.

Près du Nile, et sur quelques rivières de la Chine et de l'Inde, des constructions semblables sont fréquentes. En Amérique, elles existaient, non seulement près de Maracaïbo, mais aussi à l'entrée de l'Amazone.

Il n'y a pas encore long temps que, dans l'Ecuador, notre attention a été attirée sur un des villages les plus remarquables de ce genre; — celui de Bodegas sur un affluent du Guayas, capitale d'un département à quelques lieues de Guayaquil.

Ce ne sont pas les moeurs des habitants, mais c'est uniquement la suprême loi de la nécessité, qui enseigne aux habitants la construction de ces villages élevés sur pilotis.

Or, il existe peu de contrées où la nécessité de ces constructions primitives se fasse ressentir plus que sur cette étendue de terres au delà du Yucatan, près du golfe méxicain, que l'on appellait la province de Tabasco. Toute cette province, dit Herrera (Descr. chap. 10), „est une plaine arrosée par des canaux (*esteros*), des lacs et des lagunes; ainsi les communications s'y font par des bateaux et des canots". Près de la rivière de Coatzacoalcos (Guaçucalcos) ajoute Diaz del Castillo (chap. 103) „tout le pays est inondé" *(de cienagas)*. Ces informations se trouvent confirmées par les renseignements les plus précis recueillis de nos jours, et connus des Géographes.*

* Voyez l'*Atlas de Mexico* par Ant. Garcia y Cubas, Mexico, 1858; le *Dicc. Univ. de Hist. et Geogr.*, Mexico, 1853. et suiv.; et surtout les deux mémoires de Galindo et de Peter Masters, qui furent publiés dans le Journal de la Soc. Géogr. de Londres vol. III., pp. 59—64 et vol. XV., pp. 244—258.

D'après le simple récit de Vespucci, il ne serait pas facile de dire exactement quel était le port où se trouvait notre *Veneziola*. L'esprit belliqueux des Indiens, la presque certitude qu'ils n'étaient pas sujets méxicains,* la distance d'environ 80 lieues de Panuco, le genre de constructions employé dans le village, et l'absence sur cette partie de la côte de montagnes couvertes de neige, — du moins Vespucci n'en parle pas, — tout cela nous fait croire que ce port n'aurait pu être que l'un de ceux qui se trouvent entre la première bouche du lac de Terminos et la Barrilla de Coatzacoalcos. — Les bouches de la rivière de ce nom, à cause de leur position sur un angle rentrant de la côte, au point où celle-ci tourne vers le nord, auraient dû être facilement remarquées de ceux qui longeaient la même côte, en venant de l'Est.

S'il s'agissait d'un autre pays plus civilisé, le village aurait en tout cas survécu, et il pourrait, malgré les trois siècles et demi qui se sont écoulés depuis lors, nous servir de guide; mais par suite des habitudes des Indiens, de changer leurs villages au bout d'un certain nombre d'années, il ne nous est pas permis de penser que notre *Veneziola* existait encore au même endroit lors des explorations qui eurent lieu vingt ans plus tard.

N'oublions pas que d'après la description de Vespucci, les maisons de *Veneziola* seraient bâties en bois et couvertes comme des barraques (*Capane*). Cette circonstance est confirmée par Herrera** à propos de celles des anciens Chontals. Aussi le village de Tabasco devait être construit en bois, puisque les habitants, selon Herrera (Dec. II., lib. X., Cap. 9.), ont supplié Cortez de ne pas l'incendier. Encore de nos jours, les misérables habitations des Chontals sont en paille, ayant accès du côté de la forêt, et étant toujours ouvertes pour que les femmes et les enfants puissent s'échapper à l'approche des inconnus. Ainsi la forêt leur rend le même service que faisaient aux anciens Indiens les ponts-levis dont nous parle Vespucci.

VIII.

La flotte passe des eaux de Tabasco aux côtes de Panuco, sans relacher à aucun port de la côte de l'empire des Méxicains. On cherche à expliquer ce fait. Pourquoi la flotte est retournée en Espagne avec peu d'or.

Partant du dernier port, situé, assurément, dans les voisinages du Yucatan et à l'extrémité méridionale de l'empire des anciens Méxicains, la flotille suivit continuellement le long de la côte *(di continuo al lungo della costa)*, et n'alla relâcher, qu'au délà de l'autre frontière du même empire, parmi les Huaxtèques.

On peut bien dire, que dans sa haute sagesse, Dieu n'a pas voulu donner cet empire, avec ses trésors, à Ferdinand le Catholique, qui, à

* On sait que les peuples de Tabasco et Cotzacoalcos n'étaient point soumis par les Méxicains (Herrera Dec. II., Lib. IX., ch. 1er et Berualdes del Castillo, chap. 102). Herrera ajoute qu'ils étaient des hommes „féroces et belliqueux" *(hombres fieros i belicosos)*. —

** Sus casas siempre las usaron de madera, cubiertas de paja. (Herr. IV., X, chap. 2e.)

l'ombre du tronc, voulait spéculer avec ce que Colomb avait découvert.

En tout cas, la voilà expliquée, la raison pourquoi cette flotte, ayant côtoyé tout le golfe méxicain, revînt en Espagne avec si peu d'or. Du côté de Yucatan, ainsi que de Tabasco, les marins qui y sont allés plus tard n'en ont rencontré que très peu, et à peine ce que dans leurs guerres les habitants auraient pu enlever à leurs voisins.*

Nous ne nous expliquons pas pourquoi nos navires ont longé, une si grande étendue de terre sans y relâcher. Peut-être déjà fatigués de tant de relâches, toujours aux prises avec des trahisons, se sont ils contentés de constater qu'on n'y trouvait aucun parage vers les Indes, parages que sans doute leurs instructions leur prescrivaient de chercher. D'autre part il n'est pas impossible que les deux prisonniers qui étaient à bord y soient pour quelque chose, car ils avaient sans doute peur de tomber entre les mains de leurs ennemis mortels, les cruels Méxicains.

On pourrait cependant à bon droit s'étonner que les navigateurs n'eussent pas été attirés vers la terre par la vue du volcan Tuxtla et des pics neigeux d'Orisaba et Cofre de Perote. Mais l'on sait que, à cause des brouillards dont ils sont très souvent enveloppés, ces pics se cachent fréquemment à la vue des marins, de même que, du côté du Pacifique, le Chimborazo ne se montre à découvert à ceux qui se trouvent en pleine mer qu'à certains jours de l'année; et encore alors seulement au lever ou au coucher du soleil.

Or, il n'est pas impossible que ce même volcan ou que ces mêmes pics neigeux se fussent dérobés à nos navigateurs qui n'auront mis que deux ou trois jours pour franchir toute l'étendue, c'est à dire d'où on pouvait les apercevoir depuis Tuxtla jusqu'au Cofre de Perote. Et nous trouvons là un nouvel argument en faveur de ce fait probable que *Veneziola* était située vers Coatzacoalcos, ou encore plus à l'est; parceque si c'eut été près d'Alvarado, par exemple, le volcan de Tuxtla aurait été vu; et Vespucci pourrait en avoir dit quelques mots.

IX.

Description faite par Vespucci du pays (de Panuco) où il s'occupe de l'usage de manger der iguanes, des pâtés faits de petits poissons. Excursion dans l'intérieur.

Voyons maintenant le récit que Vespucci nous fait de ce pays du littoral de l'est, dans l'Amérique septentrionale, voisin du tropique du Cancer, qu'il visita, et nous présenterons ensuite nos reflexions, dans le même ordre que Vespucci observe pour sa narration.

„Le lendemain (dit Vespucci) nous avons pris la résolution de quitter „ce port et d'aller en avant. Nous avons suivi sans cesse au long de „la côte. Et nous avons vu d'autres gens, qui pouvaient être éloignés

*) Voyez Herrera, Dec. II., III., ch. 9 et IV., IX., 15.

„des précédents de quatre vingt-lieues, et chez lesquels nous trouvâmes „la langue et les habitudes bien différentes.

„Nous sommes entrés dans les chaloupes pour aller à terre, où nous „vîmes à peu près quatre mille âmes. Quant ils nous virent si près „d'eux, ils se sont mis à toute hâte en fuite, abandonnant ce qu'ils y „avaient.

„Nous descendîmes à terre, et nous suivîmes un sentier, qui conduisait „à la forêt, et à la distance d'un coup d'arbalête nous trouvâmes leurs „huttes, où ils avaient allumé de grands feux pour préparer leurs re- „pas, qui consistaient en quelques animaux et poissons de différentes „qualités.

„Nous y remarquâmes aussi un animal, que l'on rôtissait, lequel „ressemblait à un serpent; seulement il n'avait point d'ailes, et il était „si hideux que nous étions étonnés de sa laideur. Nous avançâmes „vers leurs maisons, et nous y vimes beaucoup de ces serpents ayant „les pieds liés, et une corde autour du cou, ce qui les empêchait d'ouvrir „la bouche, de même que l'on fait aux chiens, pour qu'ils ne mordent „pas. Ces animaux étaient d'un aspect si laid qu'aucun de nous n'osa „les toucher, les croyant vénimeux. Ils sont grands comme un chevreau, „et ils ont une brasse et demie de long. Les pieds sont longs et gros, „armés de griffes; la peau est dure et de diverses couleurs, le cou et „la tête sont comme ceux des serpents; et du naseau leur sort une „espèce de crête de poils, qui va le long du dos jusqu'à l'extrémité de „la queue; enfin nous avons cru que c'étaient des serpens vénimeux; „mais ces gens les mangent.*

„Nous y avons aussi remarqué que l'on faisait du pain avec des petits „poissons, péchés à le mer, et que l'on bouillait, puis qu'on pétrissait „pour en faire une pâte, comme celle du pain, laquelle ils rôtissaient „sur les braises, pour les manger. Nous en avons goûté et il nous a „paru excellent. Ils ont bien d'autres choses à manger, surtout des fruits „et des racines, ce que serait très long à raconter.

„Voyant que ces gens ne revenaient pas, nous prîmes la résolution „de ne leur rien prendre ici, pour leurs inspirer plus de confiance. Et „nous y laissâmes beaucoup de nos choses, dans un endroit où ils „pûssent les voir, et le soir nous sommes retournés aux vaisseaux.

„Le lendemain, au point du jour, nous vîmes beaucoup de monde „à la plage, et en y descendant, quoiqu'ils eussent encore peur de nous, „ils osèrent traiter avec nous, en nous donnant tout ce que nous leur „demandions. Enfin ils devinrent nos amis, et nous montrèrent leurs „habitations, où ils étaient venus pour faire la pêche, en même temps „ils nous prièrent d'aller à leurs maisons et villages, en nous assurant „qu'ils y nous recevraient en amis. Et ils ont pris tant d'amitié pour „nous, parceque nous avions avec nous les deux prisonniers, qui étaient „leurs ennemis. Comme ils nous faisaient de grandes instances, nous „avons pris la résolution de les suivre au nombre de vingt huit, en „bon ordre, avec la ferme résolution de périr, s'il le fallait. Après „y être resté à peu près trois jours, nous allâmes, avec eux, dans l'in- „térieur. Et à trois lieues de la plage, nous rencontrâmes un village, „de beaucoup de monde, mais de peu de maisons, car il n'en avait „que neuf. Nous y fûmes reçus avec tant de cérémonies barbares, „que la plume ne suffit pas pour en faire la description; ils dansaient, „ils chantaient, et ils pleuraient tout à la fois, et ils nous offrirent de „leurs mets. Nous y passâmes la nuit, et ils nous offrirent leurs „femmes, avec tant d'instances que nous ne pouvions pas refuser. Après „y avoir passé la nuit et le matin du lendemain, il y eut tant de monde

* C'étaient évidemment des iguanes.

„réuni pour nous voir que nous ne pouvions pas les compter. Les „plus vieux nous prièrent d'aller avec eux dans d'autres villages, qui „étaient plus à l'intérieur, ce qu'ils regarderaient comme une grande „marque d'honneur. Nous résolûmes d'y aller, et nous ne pouvons pas „dire combien d'attentions ils nous y rendirent. Nous avons été dans „plusieurs villages de manière que nous avons mis neuf jours pour „tout ce voyage. Nos amis étaient déjà inquiets sur notre retour. „Quand nous étions à dix-huit lieues dans l'intérieur, nous prîmes la „résolution de retourner aux navires. En revenant, beaucoup de „monde nous a accompagné jusqu'à la mer, les hommes de même que „les femmes, ce dont nous nous étonnâmes. Quand quelqu'un de nous „se fatiguait en chemin, ils le portaient très-commodement dans leurs „hamacs. Pour le passage des rivières, qui y sont très-grandes et „nombreuses, ils avaient des moyens si sûrs, que nous ne courions pas „le moindre danger; et plusieurs d'entr'eux suivaient, chargés des „choses qu'ils nous avaient données, à savoir des hamacs pour dormir, „de riches plumages, beaucoup d'arcs et de flèches, et des perroquets „de différentes couleurs.

„D'autres venaient chargés de provisions et avec des animaux. Ils „se croyaient très heureux de pouvoir nous faire passer les rivières sur „leurs épaules, et quand nous arrivâmes près de nos chaloupes ils y en„trèrent. Et c'était charmant comme ils s'empressaient d'entrer pour „aller visiter nos navires. Dans nos chaloupes nous avons pris tous „ceux que nous pouvions. Les uns s'y embarquèrent, et les autres, „faute de place, se mirent à la nage; de manière que nous nous trou„vâmes très-embarrassés, avec tant de monde à bord. Il y avait plus „de mille personnes, toutes nues et sans armes. Ils paraissaient très „étonnés de voir les appareils et *mécanismes*, de même que la gran„deur de nos navires.

„Il arriva alors un fait bien risible: nous avons résolu de tirer „quelques coups de canon, et quand ils en entendirent le bruit, le plus „grand nombre d'entre eux se sont jetés à la nage; à la manière des „grenouilles aux bords des marais, quand elles ont peur. Ceux qui „restèrent à bord étaient tellement terrifiés que nous nous sommes re„pentis de ce que nous avions fait. À la fin, ils se rassurèrent, quand „nous leur dîmes qu'avec ces armes nous ne tuions que nos ennemis. „Après qu'ils s'étaient amusés toute la journée avec nous, nous les „congédiâmes, en leur faisant savoir que nous voulions partir le même „soir. Et ils s'en allèrent, nous montrant beaucoup d'amitié et „d'amour.

„Au milieu de ces gens, à cet endroit, j'ai observé des habi„tudes et des manières de vivre si différentes que je ne peux pas „en donner les détails, car je dois dire à Votre Magnificence que, dans „tous mes voyages, j'ai pris des notes sur ce que j'ai trouvé de plus „admirable, et je les ai réduites dans un volume, en style de géographie, „intitulé *Le Quattro Giornate*. Cet ouvrage contient tout en détail, et „je ne peux pas encore en donner une copie, parceque je n'ai pas fini „de le reviser.

„Cet endroit est très-peuplé; et il y a beaucoup de rivières, et „peu d'animaux ressemblant aux nôtres; excepté le lion, et la pan„thère et les cerfs, les sangliers, les chèvres et les daims, quoique tous „un peu différents. Ils n'ont ni chevaux, ni mulets, ni ânes, „ni chiens, ni autres espèces d'animaux, tels que des brebis ou des „vaches. Ils ont d'autres animaux tous sauvages, dont ils ne peuvent „pas se servir, et qu'il serait très-difficile de nommer.

„C'était étonnant de voir la quantité d'oiseaux, d'espèces très diffé„rentes et de diverses couleurs.

„La terre est très agréable et abondante, couverte de forêts, qui sont „toujours vertes et ne perdent jamais leurs feuilles.

„Les fruits sont en très grande quantité et tous différents des notres.

„Cette terre se trouve dans la zone torride, près du parallele du „Tropique du Cancer, où le pôle s'élève sur l'horizon vingt trois degrés, „au bout du deuxième climat.*

„Beaucoup de gens venaient pour nous voir, et ils se montraient „étonnés de notre figure, et de notre couleur blanche, et nous deman„dèrent d'où nous venions, et nous leurs repondîmes que nous venions „du ciel pour visiter le monde; ce qu'ils ont cru.

„Nous avons inauguré ici des fonts baptismaux, et un grand nombre „se sont fait baptiser, et après ils se sont eux mêmes appelés *Carabi*. „Ce nom veut dire „un homme qui sait beaucoup".

„On appelle cette province *Lariab*.

„Nous sommes partis de ce port, en naviguant, etc."

X.

L'Iguane. — Pains ou pâtés de petits poissons. La description du pays et le mot *Lariab* sont d'accord avec ce que l'on sait des environs de Tampico. — Le mot *Carabi*.

Nous nous trouvons donc en présence de faits sur lesquels nous allons tâcher de justifier le récit de Vespucci:

1° L'iguane, nourriture des Indigènes.

2° De même le pain fait de petits poissons.

3° Une visite dans l'intérieur. Rivières navigables, etc.

4° Les Indigènes ennemis des deux prisonniers.

5° Le nom *Lariab* donné au pays *(la provincia se dice Lariab)*.

Nous allons nous occuper de chacune de ces assertions.

Quant à l'usage de manger l'iguane, le fait est admis par les historiens. Sans rechercher tous leurs temoignages, nous nous contenterons de celui d'Herrera. Après avoir dit (IV., IX., 13.) que, „quoique féroces à la vue, les iguanes étaient bonnes à manger," il assure positivement (IV., X., 12) que tout le monde les mangeait dans la *Nouvelle Espagne*." Or Vespucci a rendu compte de ces faits avant personne, et on voit que ses récits ont été confirmés.

Quant à ce qui est des pains ou pâtés de petits poissons, il est plus que probable que cet aliment se trouve encore de nos jours parmi le bas peuple, ou parmi les Indiens civilisés de la province de Tamaulipas, où la pêche est très abondante, à tel point qu'elle y constitue même une de ses principales ressources. Du reste, ces pâtés faits de petits poissons (que l'on prenait facilement à l'aide de paniers ou corbeilles) étaient une nourriture connue de presque tous les Indiens de l'Amérique.

Sans nous préoccuper de ce qu'en dit Herrera, au commencement du livre quatrième de sa première Décade, où il a simplement copié Vespucci, en faisant une fausse application de son rapport, nous rappelerons ce qu'il dit à un autre endroit (Dec. V., liv. I., chap. 9.), à propos de certains caraïbes d'Honduras. „Le poisson est répandu à

* Voyez la note E à la fin.

„l'infini dans leurs rivières et lagunes, et il est très-bon. Ils le font „sécher et en font une farine qu'ils gardent dans des calebasses pour „leur servir à manger.“ Dans l'intérieur du Pérou, les *Chiches*, (petits poissons, dont l'on fait sécher et fumer la pâte, bien pressée et disposée en petites tartines) sont un mets bien recherché. Au Brésil, dans quelques endroits, on mange aussi des pâtes de petits poissons des rivières préparées de différentes manières, suivant les provinces, et Gabriel Soares nous parle même de certains petits poissons de mer que les Indiens faisaient cuire au foyer dans des feuilles d'arbre.

Occupons nous à présent de l'excursion de Vespucci dans l'intérieur du pays. D'après certaines traditions recueillies plus tard, et que nous n'hésitons pas à ne faire remonter qu'à la visite de notre flotille, ou a dû avoir été du coté de Panuco; mais ce nom, encore de nos jours, s'applique à toute la région, et non pas seulement à la ville. La rivière principale de cette région est la Tamesin: elle vient du nord, et part de si loin que l'on peut la remonter en canot même jusqu'au delà de la ville Lleras, situé presque sous le Tropique du Cancer.* Ne serait-ce pas cette rivière que nos expéditionaires auraient suivie? L'indication du Tropique du Cancer nous la fait préférer à celle de Panuco, plus méridionale. Mais c'est là une question sur laquelle, sans autres données, il est difficile de hasarder une opinion. Seulement il faut convenir que, s'ils furent du côté de Panuco, ils n'ont pas été si près du Tropique. En ce qui concerne la beauté du pays, les animaux et les oiseaux de ses forêts, il suffit de se rappeler, qu'il s'agit d'un site tropical méxicain. Le grand nombre des rivières qui arrosent la province de Panuco est un fait bien connu des géographes.

Nous savons que le territoire de Panuco à partir du port de Tuxpan, était hors de la domination des Méxicains, et ce fait a été confirmé encore dernièrement par les recherches d'un savant méxicain.**

Vespucci ajoute que ce qui a beaucoup contribué à rendre hospitaliers ces Indiens ce fut la présence des deux prisonniers emmenés du port précédent, et qui étaient leurs ennemis. Ce fait pourrait nous faire croire que ces deux Indiens furent sujets de l'empire méxicain: mais comme tous ces Indiens étaient généralement en guerre entr'eux, nous ne saurions point nous arrêter à cette explication. Nous inclinons plutôt à croire que les Indiens de Panuco étaient ennemis des Chontals, et que peut-être ils guerroyaient entre eux, à travers le golfe. L'existence de

* Voyez la carte dans l'*Atlas de Mexico* par Garcia y Cubas.

** Voyez D. Manuel Orozco y Berro, „*Geografia de lengoas y carta etnografica de Mexico.*“ On lit aussi à la page 290 ces mots: „Esa fraccion de Mexico estaba fuera de los limites del imperio mexicano. La parte maritima del sur, sin poder asignar la verdadera extension, estaba ocupada por los huaxtecos: la nacion era entonces numerosa i guerrera, supuesto que ali fueron desbaratados las expediciones españolas que quisieron apoderar se del pais.... Los pueblos habitadores de aquel suelo no estaban adelantados en la civilisacion; no dejaron rastro de poblaciones mas o menos populosas, ni de templos, ni de artefactos siquiera groseros, y cuando los blancos fueron a estabelecer se allá, encontraron tribus dispersas y desnudas, barbaras en sus costumbres, cazadoras, y cuando mas algunas parcialidades, que sembraban pocas semillas y vivian en chozas miserables de palos y de zacate“.

certains rapports, et même de liens de parenté, entre les Chontals et les Huaxtèques est aujourd'hui constatée.*

Passons maintenant au mot *Lariab*. Nous n'avons pas pu rechercher sa définition ou son étymologie dans un dictionnaire de la langue Huaxtèque, aucun ouvrage de ce genre n'étant à notre disposition. Cependant nous croyons aujourd'hui que ce nom n'a pas été altéré. Nous le tenons pour être du pur huaxtèque, et cela parceque au nombre des quinze ou seize noms de villages huaxtèques, dont Mr. Orozco (page 289 de l'ouvrage cité) a pu recueillir les désignations anciennes, trois finissent en *ab* et ont des syllabes avec la lettre *l*. Ces noms sont:

Tanlajab;
Tancuayalab;
Tancuallalab.

Ces trois mots suffisent pour nous faire pressentir que celui de *Lariab*** n'est pas corrompu. Ils nous confirment aussi que nos voyageurs, en quittant le pays de Tabasco, ont effectivement été parmi des Huaxtèques. Si le mouillage avait été effectué parmi les Méxicains, Vespucci nous aurait plutôt transmis quelque nom se terminant en *tepec*, *tlan*, ou *itlan*, *cingo*, *calco*, ou *coaco* etc. Si c'eût été un peu plus au nord, comme par exemple là où se trouve actuellement Santander, nous aurions quelque nom d'assonance Caraïbe, tel que *Caribayos*, *Camariguanes*, *Characuais*, *Auyapemes*, *Yacanús*, ou tant d'autres que l'on peut trouver en consultant l'ouvrage de Mr. Orozco.

Ce voisinage d'un peuple qui, en présence des mots que nous venons de citer, devait sans doute avoir beaucoup de parenté avec les peuples guaranis, pourrait bien nous donner une idée de ce que le nom *Carabi*, cité par Vespucci, y fut aussi employé, dans le même sens que les peuplades du littoral du Brésil donnaient à leur mot *Caribâ*: même sans supposer qu'il y eût eu de la part de Vespucci, quand il écrivait la lettre après son quatrième voyage, quelque méprise à propos de ce nom, comme il est arrivé avec les quatre dont nous nous sommes occupé (pag. 9).

Quant au mot *Lariab*, qu'il nous soit permis de hasarder ici une conjecture. Peut-être la désinence *ab* a-t-elle dans la langue huaxtèque, une valeur analogue à celle du *tuba* ou *tyba* en guarani, ou à d'autres désinences que l'on trouve dans le celtique et dans plusieurs langues Orientales, dans les noms des états ou régions.

XI.

Traces du passage des navires à Panuco et à Yucatan recueillies plus tard. Fausse interprétation de ces traces. — Probabilité du séjour du matelot Gonsalo Guerrero à l'époque où Vespucci a passé à Yucatan.

Mais on objectera: comment se fait-il que ce prodigieux voyage n'ait pas laissé dans le pays même des vestiges d'une tradition qui aurait

* Voyez Squier, „*The States of Central America*“, pp. 316 et 317.
** Voyez la note F, à la fin.

pu être transmise une vingtaine d'années plus tard, par les vieillards, aux nouveaux explorateurs et conquérants de ces parages?

Rassurons nous. Ces vestiges sont restés, et ils existaient précisement des deux côtés du littoral de l'Empire méxicain. Seulement ils ont été, à notre avis, mal interprétés: on a préféré voir, dans certains souvenirs des Indiens, des récits se rattachant à des évenements surnaturels.

La traditon de cette visite parmi les Indiens de Panuco, a été évidemment recueillie par Sahagun (P. III., p. 134), quand en confirmant une opinion, qu'il avait déjà émise antérieurement (p. 132), il parle de l'arrivée à un port, du côté du nord du Méxique, de vaisseaux venus de la mer; et comme ils y ont débarqué, on a donné à l'endroit où ils se sont arrétés le nom de Panutla *(Panuco)* qui vent dire lieu où sont arrivés les gens venus par mer, ou lieu duquel ils sont partis vers la mer.*

Du côté du Yucatan il parait que l'auteur de l'histoire de Notre-Dame de Izamal parle aussi des traditions que l'on y conservait d'un ancien débarquement effectué sur ces côtes, par des gens venus sur de grands vaisseaux. Nous répétons ce fait tel que nous le trouvons cité, et sans donner le texte, n'ayant pas sous la main le livre où la tradition fut originairement recueillie.

De ce même côté, nous avons à citer encore un autre fait: celui relatif au matelot Gonsalo Guerrero, qui lors de l'arrivée de Cortez à Caçumel, se trouvait avec le cacique de Chetemal, et avait la réputation d'être un bon guerrier. Gonsalo Guerrero était marié dans le pays, avait le nez et les oreilles percées (comme *botocudo*) et ses mains étaient tatouées, ce qui était le signe distinctif des plus braves. Il refusa d'accompagner Geronimo d'Aguilar, quand celui-ci prit la résolution de se présenter à Cortez.**

D'après ce que dit la chronique ce Guerrero ne se trouvait pas au nombre des cinq compagnons d'Aguilar, qui tous étaient déjà morts de fatigue. Les services qu'il avait rendus, ainsi que son mariage, prouvent qu'il vivait dans le pays depuis de longues années. N'est-il pas vraisemblable qu'il s'y établit à la suite de quelque accident, et qu'il continua d'y résider depuis cette exploration primitive de la côte faite en 1497? —

Il ne serait pas impossible que, peu à peu, on parvînt encore à recueillir, dans les écrits des anciens historiens, d'autres traditions aussi confuses que celles-ci, et auxquelles on ne pourrait pas attacher d'importance, avant d'avoir préalablement étudié les faits que doivent servir de base à leur explication.

* Nous donnerons tout le passage de Sahagun en copiant même les mots, qui font remonter cette tradition à des temps bien plus reculés; „Ha años sin cuenta que llegaron los primeros pobladores à estas partes de la Nueva España, qui es easi otro mundo, y veniendo con navios por la mar, aportaron al puerto que está hacia al Norte, y porque alli desembarcaron, se llamó *Panutla*... logar donde llegaron los que vinieron por mar".

** Voyez Herrera II., IV., VII.

XII.

Suite du texte de Vespucci. — La difficulté qui s'est produite au sujet du rumb N. O. n'en est pas une.

Hâtons nous de poursuivre notre analyse.

Parti du port de la province *Lariab*, où on avait relâché, Vespucci continue ainsi:

„Nous avons tant navigué le long de la côte, en voyant toujours la „terre, que nous avons fait plus de 870 lieues, en suivant encore (*tut*-„*tavia* a aussi cette signification) la route vers le N. O., et en relâ-„chant maintes fois, et communiquant alors avec un grand nombre „d'habitants."

Nous sommes d'accord pour admettre que Vespucci, qui certes n'avait pas un style très-clair, a été plus confus que d'habitude dans cette partie de son récit; et ce fut justement pour cela que ce passage n'a pas encore été expliqué, et qu'on a pu révoquer en doute le voyage tout entier. Et cependant nous croyons, que, si le lecteur veut s'en donner la peine, il réussira à comprendre la phrase de Vespucci.

En rendant compte du reste du voyage effectué le long de la côte, Vespucci dit avoir navigué encore pendant 870 lieues, et il ajoute: *„tuttavia verso il maestrale."*

Or il est clair que, en longeant une côte pendant 870 lieues, quelque droite qu'elle fût, la ligne de rumb ne pourrait jamais être *constamment* celle du N. O. (*maestrale*) juste. Les vents et les sinuosités de la côte feraient changer la route sans cesse. Donc, on ne pourrait jamais voir dans la phrase de notre navigateur une précision mathématique.

Si nous lisons avec attention le récit entier de Vespucci, nous remarquerons qu'il a voulu être assez sobre dans les désignations des rumbs, et qu'il s'en occupe seulement chaque fois qu'il recommence à naviguer, en indiquant alors celui par lequel on reprend la route. — Ainsi, partant du premier point d'atterrage à la côte d'Honduras, il dit que l'on suivit vers le N. O., et puis il ne parle plus de rumb, bien que l'on a dû en changer bien souvent, pour faire le tour du Yucatan; d'abord vers N. $^1/_4$ N. E., puis, en arrivant au cap Catoche, vers l'O. et O. $^1/_4$ S. O., etc. —

Si nous pouvions supposer que le mouillage des navires à Panuco avait eu lieu près du cap Roxo, il n'y aurait pas le moindre doute que, en partant de là, il fallait, pour suivre la côte, prendre exactement le rumb N. O. — Et il est probable, ou au moins vraisemblable, que les vaisseaux venant du sud, le long de la côte, et rencontrant, devant eux, le même cap Roxo, et au large, les écueils des îles de Lobos et Blanquilla, ont dû s'approcher de terre, et ont pu s'y arrêter, à la vue des habitants, accourus en grand nombre sur la plage.

Mais, en supposant même que les navires ne se soient arrêtés qu'à Tampico, en suivant au delà, la côte jusqu'à Santander s'incline encore vers l'Ouest, et comme la variation de l'aiguille y est vers l'Est (de nos jours à peu près 8° $^1/_2$), les marins, sans connaître ce fait relativement à ce parage exploré pour la première fois, pourraient

bien se persuader, en se guidant par leurs boussoles, que la côte penchait beaucoup plus vers l'Ouest.

Vespucci semble, dans le récit de ce voyage, avoir à coeur de montrer qu'il a poussé très loin vers l'occident. Après le point d'atterrage sous une longitude, désignée comme étant de 75° O. de la Grande Canarie (nous avons vu qu'elle devait être moindre), il dit avoir continué vers le N. O. Or, au parage de notre *Veneziola*, il devait se trouver effectivement de dix ou onze degrés encore plus à l'Ouest. En partant de *Veneziola*, il dit de nouveau avoir suivi vers le N. O. Et en effet, arrivé au cap Roxo, il se trouverait de trois à quatre degrés plus à l'Ouest. En continuant, de ce point, de longer la côte, il a dû forcément naviguer encore dans un rumb entre N. et O., et, près la barre de Santander, il se trouverait de presque un degré plus à l'occident; et par conséquent, de plus de quinze degrés à l'Ouest du premier point d'atterrage: donc, *réellement*, d'un peu plus de 82 degrés à l'Ouest de la Grande Canarie, et de plus de $91\frac{1}{2}^{0}$ à l'Ouest de Cadix. Tel a été le terme le plus occidental de cette exploration. D'où il résulte que Vespucci a navigué aussi plus d'un quart de cercle de notre planète parallèlement à l'équateur.

Ce qui a causé la plus grande difficulté pour l'explication du passage qui nous occupe du récit de Vespucci, cela a été surtout la signification que l'on a voulu donner à l'adverbe *tuttavia*, en prétendant le traduire par *continuellement* ou *toujours*; quand il est plus naturel de supposer que Vespucci, dans le langage qui lui était particulier, eût plutôt employé ce mot dans un sens analogue à celui qu'a le *todavia* espagnol ou portugais, et qui est en même temps italien, d'après le Dictionnaire de la Crusca.

XIII.

Les 870 lieues parcourues depuis Panuco. Jusqu'où est on arrivé. Maximum. Minimum. — Appui, favorable à un cap, donné par trois cartes géographiques presque contemporaines.

En comptant la distance des 870 lieues d'après notre nouveau procédé, elle ne nous parait plus exagérée de cent lieues*. En effet: si nous rapportons cette distance, égale à trois fois et un septième de celle de Lisbonne à la Grande Canarie, sur une grande carte marine, le long de la côte, — à commencer depuis le cap Roxo, ou même depuis Tampico, jusqu'au delà de la pointe de la Floride (en ayant égard au détour causé par les *cayos* des *Tortugas*, en revenant du cap

* En indiquant à la page 46 de notre précédent travail (*Amerigo Vespucci* etc. Lima, 1865) que, au lieu de ce chiffre 870, il faudrait lire *770*, une faute typographique a défiguré notre pensée, en glissant un 3 pour un 7, et on a mis 370. Cette faute a été toutefois corrigée à la main, au dernier moment, dans presque tous les exemplaires, où l'on a mis 870; parceque nous avions déjà, à ce moment-là, l'idée que nous développons à présent.

Sable), — nous irons aboutir au cap Hatteras. Mais cette limite doit se restreindre beaucoup, lorsque nous devons compter, dans le nombre des 870 lieues, toutes les distances parcourues, pour entrer dans les ports et pour en sortir. Or, supposant que ces ports fussent dix ou douze en nombre, y comprises les bouches du Mississipi, les cinglages faits pour leur exploration pourraient bien donner une distance totale equivalente, dans son maximum, à celle entre les caps Hatteras et Cañaveral.

Nous verrons que le port de ce dernier cap satisfait à toutes les conditions que, selon Vespucci, réunissait celui de la terre ferme où se termina l'exploration. Et disons tout d'abord que nous possédons trois documens, d'autre source, qui nous confirment que justement un cap fût le terme d'une exploration de la Floride bien antérieure à celle de Juan Ponce de Leon en 1512, et dont les historiens ne se sont point occupés. Ces documents consistent en trois cartes géographiques, savoir:

1° Celle de 1504, appellée *Charta Marina Portugalensium.*

2° Celle de Jean Ruysch qui accompagne le Ptolémée de Rome de 1508.

3° Enfin, une autre qui est jointe au Ptolémé de Strasbourg de 1513.

Dans la première de ces cartes, de même que dans la seconde, qui est plus connue, parce qu'elle se trouve reproduite à la fin de l'*Histoire Géographique du Nouveau Continent* de Humboldt, on remarque, à une longitude ouest des Canaries, correspondante à peu près à 75 degrés, une étendue de côte où la désignation des noms, du coté du nord, finit justement par un cap, que l'on y nomme *Elicontii.* Ces noms doivent provenir d'une exploration de la côte faite par des navires envoyés par le roi Ferdinand d'Espagne. C'est ce qui prouve clairement cette inscription gravée en marge:

HVC USQ NAVES FERDINADI
REGIS HISPANIE P,VENERVT.

La carte du Ptolémée de 1513 offre des indications encore plus remarquables. Les côtes du Méxique y sont dessinées formant un golfe, et indiquant que l'on savait déjà qu'il n'y avait, par là, aucun passage vers l'Inde orientale. La partie septentrionale du golfe et la peninsule de la Floride y sont assez bien figurées. Cette péninsule se termine au Sud en deux pointes, dont l'une est désignée par le nom de *Courello* et l'autre, peut-être celle des Tortugas, par celui de *cap de la fin d'Avril.** Les dernières désignations, au Nord, se rapportent à deux caps: — ce sont, le cap *Litontir* (sans doute l'*Elicontii* de Ruysch) et le cap de la Mer occéanique (*del Mar Usiano*).

Nous pourrions bien nous dispenser de dire que le cap Cañaveral, situé, à peu près, dans la latitude nord de $28\frac{1}{2}$ degrés, satisfait aussi

* Nous croyons que la désignation de ce nom vient en aide à notre interprétation du récit de Vespucci, parceque comme il dit que vers la fin de Juin (après treize mois de voyage) il est arrivé au terme de l'exploration que nous supposons le cap *Cañaveral*, il n'est que très naturel de supposer qu'un mois et demi avant on avait bien pu se trouver aux prises avec les écueils de la pointe de la Floride.

à la condition tacitement contenue dans la lettre de Vespucci à Medicis* que le parage le plus septentrional de cette exploration devrait se trouver sous une latitude inférieure à celle de Lisbonne, d'où il commence à compter l'étendue d'un quart de cercle méridien jusqu'au delà de 50 degrés S.

XIV.

Fin du récit de Vespucci sur son 1er voyage. Ce récit aidera à déterminer le terme septentrional du même voyage.

Comment déterminer définitivement lequel des caps a été le terme septentrional de l'exploration?

Avant d'aborder cette question, étudions le dernier fragment du récit que Vespucci a consacré à ce voyage.

„Nous sommes partis de ce port, . . . et nous avons navigué tout le „long de la côte, en vue de terre, sur une distance de 870 lieues en „allant encore vers le N. O. (*tuttavia* verso el maestrale) en relâchant „souvent à terre et communiquant avec les habitants. Dans quelques „endroits nous avons acheté de l'or, mais en petite quantité. Et ce „n'était pas chose facile que de devoir découvrir la terre et de nous „informer si elle contenait de l'or. Enfin après treize mois de voyage,** „voyant nos vaisseaux et leurs apparaux en mauvais état et nos mate„lots très-fatigués, nous avons accordé en conseil de mettre les navires „à sec, pour les inspecter (parce qu'ils faisaient beaucoup d'eau) et „pour les calfater et les goudronner de nouveau, afin de pouvoir re„tourner en Espagne. Quand nous prîmes cette résolution, nous étions „près d'un port, le meilleur du monde, dans lequel nous sommes entrés „avec nos navires, et où nous avons trouvé des gens qui nous ont „reçus avec beaucoup d'amitié. Nous avons fait à terre un fort avec „des chaloupes et des tonneaux, et nous y avons mis des canons qui „jouaient de tous les côtés. Nous y mîmes aussi tout ce que nous „avions déchargé de nos navires, que nous conduisîmes sur la plage, „pour les réparer, avec l'aide des habitants, qui nous ont fourni des „vivres; de manière qu'en cet endroit nous nous sommes à peine servi „des nôtres, ce qui nous fut très-utile, parce que nous en avions peu „pour notre retour. Nous y restâmes trente sept jours; et nous sommes „allés souvent à leurs villages, où ils nous accueillaient avec beaucoup „d'honneur.

„Quand nous voulûmes partir, et suivre notre voyage, ils se plaignîrent „qu'ils avaient à craindre une nation féroce et ennemie qui, à certaine „époque de l'année, venait par mer à leur pays, entrant par trahison „ou par force et en tuant beaucoup de naturels qu'ils mangeaient en„suite, que d'autres étaient emmenés captifs sans pouvoir se défendre; „nous donnant à entendre que ces ennemis habitaient une île éloignée „à cent lieues de là. Ils nous contèrent cela avec tant de preuves

* De cette lettre à Medicis, dont l'original on croit perdu, nous avons reproduit (Voyez *Amerigo Vespucci* etc., Lima, 1865; pp. 13—26) la traduction latine faite, d'après ce que l'on sait à présent, par le celèbre dominicain véronais Fra Giovani del Giocondo, et nous y avons joint une traduction vénitienne publiée en 1507, à Vicenza.

** Cela répond à Juin 1498.

„d'attachement, que nous en fûmes émus et que nous leur promîmes „de les venger de tant d'injures, ce qui leur causa beaucoup de joie. „Ils nous offrirent de se joindre à nous, ce que nous n'acceptâmes pas „pour plusieurs raisons; cependant nous admîmes sept d'entre eux, à „la condition qu'ils reviendraient seuls chez eux dans leurs canots, ce „dont ils convinrent sans difficulté, puis nous leur dîmes adieu à tous „en les considérant comme amis.

„Remis de nos fatigues et nos avaries étant réparées, nous sommes „partis et, après avoir tenu la haute mer pendant sept jours par le „rumb de vent entre N. E. et E. *(per el vento infra greco e levante*)* nous „nous trouvâmes alors en face de beaucoup d'îles, quelques unes ha„bitées et d'autres désertes, et nous étant approchés de l'une d'elles „où nous jetâmes l'ancre, nous vîmes sur la plage un grand nombre „d'habitants. Ils appelaient cette île Ity. Voyant cela nous mîmes à „bord de nos chaloupes des hommes choisis avec trois canons et nous „approchant peu à peu de terre, nous pûmes distinguer sur la plage „au moins 400 hommes avec beaucoup de femmes. Ils étaient nus, „paraissaient agiles, guerriers et courageux, parce qu'ils étaient armés „d'arcs, de flèches et de lances, et beaucoup d'entre eux portaient des „boucliers carrés, avec lesquels ils se défendaient, avec beaucoup de „dextérité, sans être gênés pour lancer leurs flèches. Nous nous appro„châmes de terre dans nos petites barques, et nous étions à peu de „distance quand ils se jetèrent précipitamment à la mer et lançant une „grande quantité de flèches, ils commencèrent à se défendre coura„geusement contre nous, pour nous empêcher de débarquer. Tous „avaient le corps peint de diverses couleurs et ornés de plumes d'oi„seaux. En voyant cela, ceux qui nous accompagnaient nous avertirent „que toutes les fois qu'ils se peignaient et qu'ils ornaient le corps, c'était „la preuve qu'ils étaient prêts à combattre. En effet, ils nous empê„chèrent de débarquer de telle manière, que nous fûmes obligés de „décharger sur eux nos canons; et à peine entendirent-ils le bruit et „qu'ils en observèrent les effets, en voyant plusieurs d'entre eux tomber „morts, ils se sont tous enfuis vers la terre.

„Alors nous avons convenu d'envoyer à leur poursuite quarante deux „des nôtres pour les combattre: et ayant débarqué avec nos armes, la „résistance qu'ils nous firent fut telle, que pendant près d'une heure „nous avons lutté sans obtenir aucun succès, si ce n'est avoir tué quel„ques uns parmi eux, mais ils paraient nos coups de lances et d'épées „avec beaucoup d'adresse. Enfin nous les avons chargés avec une „telle impétuosité, qu'ils prirent la fuite vers leurs forêts, en nous lais„sant maîtres du camp, avec beaucoup d'entre eux morts et blessés. „Ce jour-là nous ne voulûmes pas les poursuivre plus loin, parce que „nous étions très fatigués; nous retournâmes à nos navires, et telle „était la joie des sept indiens qui étaient venus avec nous, qu'ils ne „savaient comment nous la manifester. Le lendemain nous avons re„marqué que beaucoup d'habitants s'approchaient de la plage, tous peints „et ornés de plumes d'oiseaux, jouant des cornettes et d'autres instru„ments de guerre dont ils faisaient usage, ce qui était pour nous un „admirable spectacle.

„Voyant qu'ils se préparaient à nous traîter hostilement, nous réso„lûmes de tâcher d'arriver à en faire nos amis, et dans le cas contraire „à les traîter en ennemis, et à considérer comme esclaves tous ceux „que nous ferions prisonniers.

* On se convainc de la véritable signification que Vespucci donne à cette phrase quand il l'emploie de nouveau, et, pour désigner le vent entre N. et N. E., il dit *infra el tramontano e greco.* (Voyez pag. 61 de notre travail *Amerigo Vespucci* etc.).

„Cette résolution prise, nous nous sommes armés le mieux possible „et nous nous approchâmes de la plage. Ayant peur, à ce qu'il paraît, „de notre artillerie, ils ne nous ont pas empêché de débarquer; arrivés „à terre, nous nous partageâmes en quatre compagnies, chacune de „cinquante sept hommes avec son capitaine, et nous avons combattu „longtemps corps à corps, jusqu'à ce qu'ayant tué beaucoup d'entre „eux, ils furent obligés de prendre la fuite. Nous les avons poursuivis „jusqu'à un de leurs villages, où nous fîmes 250 prisonniers. Après „avoir incendié le village, nous revînmes à nos navires, emmenant avec „nous les 250 prisonniers, et laissant morts et blessés un grand nombre „d'eux, sans autre perte de notre côté qu'un mort et vingt deux blessés; „tous ceux-ci, grâce à Dieu, sont guéris.

„Ayant décidé notre retour, les sept indiens venus avec nous, parmi „lesquels cinq furent blessés en combattant, retournèrent à leur pays, „très contents et admirateurs de nos forces. On leur donna un canot „que nous prîmes dans l'île, avec sept des prisonniers, dont trois „hommes et quatre femmes. En suivant notre route vers l'Espagne, „nous sommes rentrés au port de Cadix avec 222 captifs, le 15 Octobre „1499. Nous fûmes reçus avec beaucoup de joie, et nous vendîmes „nos captifs."

Cette conclusion de la relation de Vespucci nous offre deux nouveaux élémens pour déterminer le parage de la côte du continent de l'Amérique Septentrionale où s'arrêta l'exploration. Dans ce parage il y avait un port excellent, „le meilleur du monde", selon la phrase de Vespucci, enchanté encore de la bonne reception que les habitants lui avaient faite. Et en même temps, ce port était tellement situé que, en le quittant et après avoir tenu la haute mer pendant sept jours vers le O. N. O., on rencontra un archipel composé d'un grand nombre d'îles, les unes habitées et d'autres désertes.

Ne nous soucions pas trop du certificat de supériorité donné au port par Vespucci en 1498, alors que, à ce qu'il paraît il n'en avait pas encore vu d'autres, si ce n'est ceux du nord de l'Italie ou ceux de Barcelone et Cadix. Et nous disons en 1498, et non pas en 1504, parcequ'il est plus que probable qu'il n'écrivait point, après tant d'années écoulées, une aussi longue lettre, sans avoir sous les yeux les notes prises en voyage, notes que parfois il se contentait probablement de copier.

XV.

L'archipel d'Yty ne peut-être que celui des Bermudes. Les objections possibles se detruisent facilement. Le port du cap Cañaveral fut probablement le terme du voyage.

Mais où se trouve-t-il ce mystérieux archipel d'Ity, qui doit nous livrer le secret du dénouement final de ce fameux voyage? Quant à nous, nous croyons qu'il ne peut s'agir que de celui des Bermudes. Non seulement celui-ci répond, en tous points, à la description donnée par Vespucci, mais il est le seul, que l'on rencontre dans ces parages.

Nous allons au devant des deux seules objections, qu'on pourra nous faire, à savoir qu'au dire des historiens ces îles furent découvertes plus tard, en 1522, et qu'on les trouva alors inhabitées, ou entièrement dépeuplées.

En ce qui touche l'affirmation relative à ce fait que les Bermudes n'ont été découvertes qu'en 1522, nous répondrons, sans aller en chercher d'autres, avec un seul exemple, qui a le plus de rapport avec le cas dont nous nous occupons, savoir celui de la Géorgie Australe. Nous avons prouvé que cette terre, que l'on croyait n'avoir été découverte qu'en 1775 par Cook, avait été trouvée 273 ans auparavant par Vespucci; et bien que ce dernier ait lui-même constaté le fait dans sa lettre, si souvent imprimée, la vérité n'en a pas moins été méconnue jusqu'à nos jours.

La seconde objection, que l'on motive sur le dépeuplement des îles, n'est pas plus difficile à réfuter. Si ces îles ont été rencontrées *dépeuplées* en 1522, cela ne prouve pas qu'elles aient été également inhabitées vingt quatre ans auparavant. Ce fait pourrait plutôt nous faire croire que, à la suite de cette découverte primitive du petit archipel, en 1498, quelques marins de ceux qui étaient allés avec l'expédition, ayant touché une partie du prix de vente des 222* prisonniers, enlevés à si bon marché et bien vendus à Cadix, se seraient empressés d'y retourner plus tard, pour faire de nouvelles *razzias* d'esclaves, et pour aller les vendre aux Antilles, ou même en Espagne.

Et nous disons même en Espagne, parce que le fait d'anthropophagie constaté chez ces indiens, qui étaient probablement des Caraïbes, aurait autorisé leur vente en Europe, au moins tant que la traite, par rapport à eux, n'avait pas été defendue. Et cette defense n'intervînt qu'en 1514 (Herrera, I., X., VIII.)

L'insatiabilité, bien connue, des négriers explique ce dépeuplement, et il faudrait plutôt s'étonner s'ils avaient laissé dans ces îles une seule âme vivante. On sait que les femmes et les enfants se vendaient tout aussi facilement, et leur enlèvement même présentait moins de danger que celui des hommes.

Un fait historique, très connu de nos jours, corrobore notre opinion: c'est que**, plus d'un siècle après l'évènement qui nous occupe, l'île de Porto Santo, située non loin de Madère, est restée tout à fait depeuplée, à la suite d'une invasion de pirates, qui ont enlevé et emmené avec eux tous les habitants de l'île, y compris les femmes et les enfants.

Or, n'est-il pas rationnel de supposer que des faits analogues ont pu se passer également dans quelques unes des îles de l'Amérique, surtout antérieurement à l'arrivée de Nicolas d'Ovando en 1501, qui a été le

* Guidés par le texte latin nous avions dans notre précedent travail fait dire à Vespucci, que le nombre des prisonniers faits dans l'île avait été de 25. Le texte original désigne très clairement 250; et ce nombre s'accorde alors avec le nombre total de 222, qui arrivèrent à Cadix. De nos jours encore, que la traite des nègres est presque entièrement supprimée, nous avons vu aborder au Callao, venant de Chine, *dans un seul navire*, quelques cents Coolies: plus de la dixième partie de ces Coolies avait péri à bord, pendant le traversée.

** *Hist. Ger. do Brazil*, I, 336.

porteur des premières ordres de la Cour restreignant le commerce des esclaves Indiens, et défendant les expéditions ou *voyages libres*, entreprises sous le prétexte de faire des découvertes.

Pourquoi donc ne pas croire que des faits semblables se fussent passés par rapport à notre archipel, qui non-obstant formé de plus de 300 îles (dont quelques unes ne sont que de simples bancs de corail) n'en compte que cinq habitées et cela par une population qui, dans sa totalité, ne dépasse pas actuellement douze mille âmes. Nous devons ajouter que les mêmes ordres charitables donnés à Ovando, n'ont pas été exécutés. Ils furent bien vite révoqués, quant aux Caraïbes; puisque en 1504, les souverains d'Espagne autorisèrent solennellement l'asservissement de ces Indiens. Tout le monde pût, dès lors, s'emparer d'eux, en faire des esclaves et les *exporter*, à la seule condition de payer les droits au fisc.*

On connait suffisamment les nombreuses iniquités, qui se commîrent à l'occasion de ces trafics, ainsi consacrés légalement, et l'histoire nous dit que l'évêque Las Casas fut à ce point affligé de cet état de choses, qu'impuissant à enrayer le mal entièrement, il conseilla d'abandonner le trafic des nègres Indiens et de s'en tenir à la traite des nègres d'Afrique.

En rendant compte d'une expédition qui partît de Cuba en 1514, pour asservir les habitants des îles Guanajas, expédition dont les peripéties auraient pu fournir à Fénimore Cooper matière à un roman fort intéressant, Herrera n'a hésité à raconter le fait, en commençant par ces mots:

„Les Castillans continuaient à faire des associations, et au nombre d'un, deux ou trois navires... allaient. . captiver des Indiens *où ils pouvaient...*"

„Et observant que les naturels (d'une des îles Guanajas) ne se tenaient point sur leurs gardes, ils sont descendus à terre, et enlevèrent tous ceux qu'ils ont pu prendre, et ils se sont rendus à une autre (île), où ils ont fait autant; puis, ayant leur navire chargé d'esclaves, ils sont retournés à Cuba."**

Ajoutons ici que nous abritons quelques doutes quant à la véritable position de l'archipel caraïbe de St. Bernard, que l'on a voulu placer à l'entrée du golfe d'Uraba, peut-être sans autre raison que de se trouver ce nom cité dans une loi de 1504, à côté de celui de Barù, îles près de ce golfe. Nous ne croyons pas impossible que à l'avenir on vienne encore à prouver que cet archipel, fameux par la férocité de ses habitants canibales, n'était autre que celui des Bermudes. Comme notre flotille n'entra à Cadix que le 15 Octobre, il y a assez de possibilité

* „Acordaron de dar licencia á qualesquier personas ... paraque... pudiesem cautivar i llevar á qualesquier partes para venderlos i aprovecharse de ellos, sin incurrir en pena alguna, pagando el derecho real" (Herrera, Dec. I., liv. VI., chap. 8e.)

** Continuaban los Castellanos en hacer compañias, i con uno i dos, i tres navios... algunos ivan à... *cautivar Indios adonde podian*... Y estando los Naturales descuidados, salieron en una isla a tierra, prendieron *toda la gente* que podieron; fueron à la otra i hicieron lo mismo, i cargado el navio de gente se bolvieron á Cuba." (Herrera, Dec. IV., liv. II., chap. 7e.)

de croire qu'à l'occasion de la fête de St. Bernard (20 Août), elle se trouvait encore aux Bermudes, et que le 20 Août eût été le jour de ce fameux combat où l'on a obtenu, avec la victoire, 250 prisonniers.

Mais revenons à notre démonstration :

Si nous admettons, par une simple hypothèse, que l'archipel d'Ity ait été les Bermudes, et si nous nous transportons à ces îles, pour prendre de là, vers le continent, la route inverse à celle désignée par Vespucci, c'est à dire celle donnée par un rumb de O. S. O. à peu près (ayant égard à ce que les courants agiraient sur la dérive dans un sens opposé), nous tomberons juste sur le cap Cañaveral.

Ce fut donc, sans doute, la baie* de ce cap qui fut le dernier point du continent visité par Vespucci.

Quant à ce qui est de l'excellenee du port du cap Cañaveral, nous n'hésitons aucunement à croire que nos marins, arrivant sur de petits navires et n'ayant point à sonder le fond, n'auraient fait qu'admirer sa vaste étendue, dont un simple coup d'oeil jeté sur quelque carte marine peut donner une idée assez favorable.

On pourrait s'imaginer que, si la situation de ce parage n'était pas si bien indiquée par sa position par rapport aux Bermudes, le cap Hatteras, avec un port beaucoup meilleur, et situé sans comparaison plus près des Bermudes, aurait plutôt dû être considéré comme ayant été le terme final de l'exploration.

En effet, le cap Hatteras est bien plus près des Bermudes que le cap Cañaveral; mais, malgré cela, il n'est que très probable que les habitants de ce dernier cap étaient plus exposés que quelques autres plus au nord aux invasions des anciens Canibales Bermudiens. Soit que ces invasions fussent entreprises pour satisfaire à des instincts d'anthrophagie, soit qu'elles le fussent seulement pendant les époques de sécheresse, fréquentes aux Bermudes, pour éviter la famine ou la soif, nous croyons qu'il eut été beaucoup plus facile aux envahisseurs, dans leurs grands canots (dont ils pouvaient augmenter le nombre tant qu'ils voulaient, grâce aux bois de cèdre aromatique qui, encore de nos jours, couvrent le sol de ces îles), d'arriver au continent près du cap Cañaveral que près du cap Hatteras. Pour s'approcher de ce dernier cap, non seulement ils auraient eu à lutter contre les courants du *Gulf Stream*, les poussant vers le nord-est, mais contre une mer plus forte et même contre les bourrasques qui y sont encore de nos jours à redouter. En même temps que pour arriver à la Floride tout les aiderait. En sortant de ses îles, s'ils prenaient vers le Sud, ils ne tarderaient pas à se trouver à la merci des courants qui poussent avec force vers les îles de Bahama et la Floride, où ils seraient arrivés en quelques jours, sans avoir besoin de se fatiguer beaucoup en faisant usage de leurs rames.

* Peut-être le nom de *Bahia del Espirito Santo* fut donné à cette occasion au port *Tocobaga*, appellé plus tard de Meruelo, nom d'un pilote que fut rencontré près de ses parages en 1512, „*dans ses aventures*“ (probablement à la chasse des Indiens). — Nos expéditionnaires ont dû arriver près du cap Cañaveral vers la Pentecôte de 1498.

Pour leur retour, ils n'avaient qu'à se servir de nouveau des courants, suivant avec eux vers le N. E., et s'en écartant seulement au moment d'avoir presque gagné la hauteur de leur archipel. Encore de nos jours on rencontre, sur les plages de ces îles des barils, des caisses et des mats que les courants y conduisent; fait déjà observé en 1538 par Bartolomé Carreño.*

Des expéditions contre le cap Hatteras présenteraient toujours des difficultés pour effectuer le retour; parce qu'on devait courir le risque d'être emporté vers le *Gulf Stream.*

Les Caraïbes qui étaient si grands navigateurs, et qui, dans leurs canots, entreprenaient des expéditions si lointaines, devaient connaître tous les secrets de ces mers. Aussi il est plus que probable que les Indiens du Continent qui avaient accompagné la flotte, sont retournés chez eux prenant le Sud, et gagnant les courants jusqu'aux îles plus septentrionales de Bahama.

Pour ce que regarde ces Indiens du Continent, plus tard les évènements ont prouvé qu'ils ne valaient pas mieux que les autres.**

XVI.

Résultats de l'explication du premier voyage de Vespucci: 1° La réhabilitation complète de sa mémoire. 2° Un document qui vient éclaircir plusieurs faits. Circumnavigation de Cuba avant 1500, indiquée par Cosa et Martyr. Pinzon et Solis chefs de l'expédition. Temoignages de Martyr, Oviedo, Gomara et Herrera.

Le récit du premier voyage de Vespucci expliqué, dans ses moindres détails, produit un document de la plus grande importance pour l'histoire de l'Amérique. Non seulement il vient réhabiliter tout-à-fait la mémoire de son auteur, mais il vient à la fois transformer en faits historiques différentes assertions vagues, que l'on rencontrait dans les pages des historiens primitifs du Nouveau Monde, et que l'on ne savait pas expliquer. En effet: nous savons que, en 1494, Colomb fit constater judiciairement, par le témoignage de plusieurs pilotes et matelots*** que Cuba ne pouvait pas être une île, mais devait être un vrai Continent *(tierra firme).* D'un autre côté, Antonio de Herrera et d'autres historiens ajoutent que ce ne fut que l'année de 1508, que Sebastien de Ocampo entreprenant un voyage qui a duré huit mois, vérifia le fait d'être Cuba effectivement une île. Mais en face de ces deux assertions, nous possédions, dans la grande carte de Juan de la Cosa, dessinée en 1500, l'île de Cuba déjà parfaitement indiquée, et nous possédions aussi quelques pages de Pierre Martyr d'Anghiera, où il dit qu'il ne man-

* Voyez *Coleccion de varios documentos para la Historia de la Florida y tierras adyacentes por B. Smith* I., 93.

** *Informacion* avec des notes de Fr. Gregorio de Beteta dans la *Coleccion* de Buckingham Smith pp. 190—202.

*** Voyez ce document dans le vol. II. de Navarrete pp. 143 et suiv.

quait pas de gens qui *prétendaient avoir navigué autour de Cuba,** et il ajoute encore, que l'on comptait dans ce nombre Vincent Yañez (Pinzon), lequel s'était même avancé au delà, et avait rencontré d'autres terres à l'occident de la même île.

Ne faut-il pas aujourd'hui rapporter ce fait de la reconnaissance de Cuba comme île, à l'expédition dont il est question dans le récit du premier voyage de Vespucci? Il n'y a pas le moindre doute que si les expéditionnaires entrèrent dans le golfe méxicain du côté du Yucatan et en sortirent en longeant les côtes de la Floride, ils ont dû avoir laissé bien constaté que Cuba était resté isolée à leur droite.

Puisque Vespucci ne dit pas qu'il a été le chef de l'expédition, ne pourrions nous pas connaître le nom de ce chef?

Nous avons déjà vu Martyr d'Anghiera nommer Vincent Yañez Pinzon. Le même Martyr revient encore sur ce nom lorsque, à l'occasion de traiter de la baie de *Navidad*, à Honduras, il s'occupe, des alliances faits par le même chef Pinzon avec les caciques *Chiavaca*, *Pintigna*, *Chamaïlaba* (ce nom fait rappeller les mots huaxtèques de pag. 20) *Poloma* et *Pot.* Voici ce qu'il ajoute:

„Vicentius Annez institutum iter suum prosequens, *ad Orientem* regiones invenit *aquarum crebra illuvie desertas* et *stagnantia magnis tractibus* loca. Nec destitit a proposito, donec terrae illius *longissimae cuspidem* attigit: si cuspides appellare licet cuneos aut frontes acutas vel *promontoria marinas terras terminantia.* Ea cuspis Atlantem videtur velle impetere."

Remarquons bien que dans ce passage Martyr dit que Pinzon poursuivit vers l'Est, après avoir été au delà d'Honduras.

N'est ce pas une coïncidence manifeste avec ce voyage, où l'on a dû, après Santander, suivre beaucoup vers l'Est, pour arriver à la Floride?

Les dernières phrases de Martyr paraissent une espèce de satyre faite aux régions voisines du cap Cañaveral ou même à celles de la province de Tabasco. Bien des années plus tard, Jean de Laet** désignait ce dernier pays comme une *„plana regio et crebris paludibus et stagnis distincta."*

Martyr revient de nouveau à Vincent Yanez Pinzon pour le présenter comme associé, dans une exploration de ces parages, au célèbre navigateur Jean Diaz de Solis.*** Et il parle de ce dernier pilote encore une fois, quand après avoir décrit la côte depuis Paria jusqu'au

* „Neque enim desunt qui se circuisse Cubam audeant dicere. An haec ita sint, an invidia tanti inventi occasiones quaerant in hunc virum, non dijudico: tempus loquetur, in quo verus judex invigilat."

Hic Vincentius Annez... Cubam, a multis ad ea usque tempora, ob suam magnitudinem, continentem putatam, circuivit. Itidem et alii plures se fecisse aiunt. Vincentius Annez, cognito jam experimento patenti Cubam esse insulam, processit ulterius, et terras alias ad occidentem Cubae offendit" etc.

** *Hispania*, Edition Elzevir de 1619, pag. 227.

*** „Percurrisse quoque feruntur ea litora occidentalia Vicentius Agnes.... et Joannes quidam Diaz Solisius Nebrissensis, multique alii.

Probablement, comme il a été ordonné plus tard, l'un était le premier chef sur mer, et l'autre le premier à terre.

delà de Veragua, c'est-à-dire jusqu'à une rivière, dans la côte des Mosquitos, qu'il désigne sous le nom de San Mateo*, il continue ainsi: „Sed non sistit opus... Joannes Dias de Solis... ab eo fluvio *ad occidentem* tendens lequas et ipse percurrit *non paucas.* Sed littus illud medium ad septentrionem *curvatur.* Propterea *non examussim locatum inter dimensa*" etc.

Mais l'autorité de Martyr, dans ces passages un peu vagues et sans dates, ne serait pas suffisante pour nous contraindre à rapporter à l'époque du premier voyage de Vespucci (1497—1498) les faits qu'il lui a consacrés dans ses pages, et à les appliquer tous à une seule expédition, si les autres historiens ne venaient à son appui.

Voyons ce qu'ils disent.

Oviedo assure positivement que la découverte du golfe d'Higueras (Hibueras) fut faite, non pas par Colomb (en 1502), mais antérieurement**, par Juan Dias de Solis et Vicente Yanez Pinzon, „avant que celui-ci eût découvert l'Amazone": et par conséquent avant 1499.

Gomara confirme aussi la même opinion, en spécifiant que la découverte de la côte d'Honduras fut faite par Pinzon et Solis, trois ans (il se trompe en disant trois au lieu de quatre) avant que Colomb y allât, dans son quatrième voyage. Et pour ce qui nous regarde, il éclaircit encore mieux ce passage de son texte par quelques lignes qu'il insère à un autre endroit (ce sont celles que nous avons déjà reproduites à la page 3) de ce travail où il se plaint de ce qu'il ne fut pas resté de souvenirs de certaines expéditions faites „depuis l'année 1495 jusqu'à l'année 1500."

Nous croyons que les témoignages des trois premiers historiens Martyr, Oviedo et Gomara sont suffisants pour nous prouver que le voyage dans lequel Pinzon et Solis découvrîrent la côte d'Honduras fût de quelques années antérieur à celui de Colomb en 1502, et que par conséquent il doit avoir été celui dont nous nous occupons,*** par la simple raison que l'on n'en rencontre pas d'autre, auquel on puisse le rapporter.

Aux témoignages des trois historiens Martyr, Oviedo et Gomara, nous croyons pouvoir ajouter celui du chroniste des Indes. Au milieu d'une certaine obscurité et de quelque confusion dans les dates, il n'hésite pas à attribuer à la famille Pinzon,† et non pas à Colomb en 1502,

* Rivière au nord de Nicaragua où s'est perdue la caravelle de Nicuesa, et qui aura été appelée de *San Mateo* par Colon, lors de son arrivée le 21 Septembre 1502.

** „.... Algunos attribuyen al Almirante primero Don Christoval Colon, diciendo que él lo descubrió. Y no es asi; porque el golfo de Higueras lo descubrieron los pilotos Vicente Yañez Pinçon é Johan Diaz de Solis é Pedro de Ledesma, con tres caravelas, antes que él *Vicente Yañez descubriese el rio Marañon,* ni que él Solis descubriese el rio de la Plata." (Ed. de l'Académie de Madrid de 1851—1855, t. II, p. 140, liv. XXI, chap. 28.)

*** Il est possible que Pinzon ait pris avec lui, en 1497, dans le nombre des quatre navires de l'expédition les caravelles *Vicente Yañez* et *Fraila* (Navarrete, III, pp. 75—76.)

† El cabo i punta de Hibueras descubrieron los Pinzones (Dec. III, liv. V, chap. 12). Rappellons nous aussi le passage d'Herrera cité à la page 11 à propos des *premiers Castillans* etc.

la découverte du cap d'Hibueras, et il ajoute même que ce furent Pinzon et Solis qui découvrirent le *Golfo Dulce*, et donnèrent le nom à la baie de *Navidad*, et découvrirent le Yucatan.*

Il faut donc reconnaître que Pinzon et Solis se sont trouvés, tous deux avec l'expédition, qui, avant l'année 1500, découvrit des terres au delà de la côte d'Honduras, et acquit la certitude que Cuba devait être une île.

C'est une vérité historique qui doit être admise même par ceux qui voudraient encore soutenir que les mêmes navigateurs revînrent ensemble parcourir la même côte en 1508. Quant à ce détail, puisqu'il ne touche pas à notre travail actuel, nous nous réservons de dire ce que nous en pensons dans une note à part.**

Conclusion.

De tout ce que nous venons de dire, il résulte:

1° Que Amerígo Vespucci fit son premier voyage en 1497 et 1498.

2° Que dans ce voyage, il n'a pas été du côté de Paria ou Venezuela, mais sur les côtes d'Honduras, du Yucatan, du golfe méxicain et de la Floride.

3° Qu'il a relâché au Sud et au Nord des frontières de l'empire méxicain et a longé les côtes de cet empire sans y aborder.

4° Que le port du cap Cañaveral, vers le $28\frac{1}{2}$° de latitude nord, fut le parage du Continent où s'arrêta cette première exploration.

5° Que Vespucci a, dans ce voyage, effectué la circumnavigation des deux peninsules du Yucatan et de la Floride.

6° Que par la circumnavigation de cette dernière presqu'île, et par la route suivie pour continuer son voyage vers l'Europe, il a, déjà en 1498, acquis la certitude que Cuba devait être une île.

* „Sabido en Castilla lo que havia descubierto de nuevo el Almirante, Juan Dias de Solis i Vincente Yañez Pinzon determinaron de ir à proseguir el camino que dejaba hecho, i fueron à tomar el hilo desde las Islas de los Guanajos i volver de ellas al levante; pero navegaron desde las dichas islas hácia el poniente hasta el parage de el Golfo Dulce, aunque no lo vieron, porque está escondido; reconocieron la entrada que hace la mar entre la tierra que contiene el Golfo, i la de Yucatan que es como uma grande Enseada, ó Baia, que asi llaman los Marineros.... Y como vieron aquel rincon grande que hace la Mar entre dos Tierras, la una que está á la mano esquierda teniendo las espaldas al Oriente, que es la costa que contiene el Puerto de Caballos, i adelante de él el Golfo Dulce: i la otra de mano derecha, la Costa del Reino de Iucatan, parecióles gran Baia, i por esto la llamaron, la gran Baia de Navidad, desde donde descubrieron las Sierras (tierras?) de Caria; bolvieron al Norte, i descubrieron mucha parte de el Reino de Yucatan, pero como despues no huvo nadie, que prosiguiese aquel Descubrimiento, no se supo mas, hasta que se descobrió todo lo de Nueva-España desde la Isla de Cuba, i estos Descubridores, principalmente pretendian descubrir Tierra por emulacion del Almirante, i pasar adelante de lo que él habia descubierto" etc. (Dec. I, liv. VI, chap. 17°).

** Voyez à la fin la note G.

7° Que dans ce grand voyage il a eu pour compagnons Vicente Yañez Pinzon et Jean Diaz de Solis, et que ceux-ci étaient même les chefs de l'expédition.

8° Enfin, qu'en quittant le port du cap Cañaveral, pour revenir en Europe, la petite flotille a été aux Bermudes, alors habitées par des Canibales, que l'on a combattus et auxquels on a fait un grand nombre de prisonniers que l'on a emmenés en Espagne, où ils furent vendus comme esclaves.

Note A.

Page 1.

Le savant Alex. de Humboldt a eu occasion d'attirer l'attention sur le „fait digne de remarque"* de la publication, à la même année et dans la même typographie des deux opuscules latins *Cosmographiae Introductio* et *Globus Mundi Declaratio*, de Strasbourg, chez Jean Grüninger, en 1509.

Nous devons ajouter que l'on remarque également une connexité parfaite entre les éditions allemandes de l'une et de l'autre ouvrage, publiées la même année à Strasbourg, et par le même Grüninger.

Quand on examine avec attention plusieurs exemplaires des deux publications en allemand, on acquiert la conviction que la véritable connexité entre les deux ouvrages, en allemand comme en latin, consistait en ce que la lettre de Vespucci a été imprimée de manière à pouvoir se joindre à l'un et à l'autre ouvrage.

En effet: On rencontre souvent reliée séparément la lettre de Vespucci détachée du texte de l'opuscule *Welt-Kugel*; mais il existe aussi des exemplaires contenant cette lettre, et, ce qui est plus décisif, on trouve dans tous les exemplaires du texte allemand de celle-ci la déclaration suivante, imprimée à la fin:

> „Wie du aber dye kugel uñ beschreibung der gantzenn welt verston sollt, würst du hernach finden unnd lesen."

Et de son côté le même opuscule contient aussi des phrases qui se rapportent à l'annéxation de la lettre de Vespucci. Les voici:

Au chap. IV, on y lit:

> „das haupt ist orient der offgang oder Asia Die füeß der niedergang als die nüw welt dauon obgesagt ist" zc.

et au chap. XI:

> „aber nun seitmal di menschen subtiler clüger und gelerter .... mit schiffen, uñ gewer, haben sie vil and' ding erfundē wie da diß hieby getrukt büchlin vß weiset."

Les éditions du texte latin de la lettre ne contiennent pas la déclaration dont nous avons parlé; mais le *Globus Mundi* contient des phrases semblables à celles que nous avons copiées, et qui ont rapport à un ouvrage qui devait y être adjoint. — Or, les deux opuscules *Cosmographiae Introductio* et *Globus Mundi* occupent justement chacun les trois feuilles *A*, *B* et *C*, et les lettres de Vespucci commencent avec la feuille *D*, de manière à pouvoir s'adapter à l'un et à l'autre, sans aucun inconvénient.

Nous devons ajouter que nous croyons que l'opuscule allemand *Welt-Kugel* doit être consideré comme le texte original dont on a fait la traduction latine.

* *Examen Critique* etc., IV. p. 163.

On voit que les gravures (à l'exception d'une seule qui diffère dans les deux textes) ont été faites exprès pour ce texte. Dans une de ces gravures, reproduites dans l'édition latine, on lit même, en allemand, l'inscription *Nüw Welt* placée sur la partie la plus orientale de l'Amérique du Sud.

Le titre de l'opuscule en allemand est comme suit:

Der welt kugel
Beschrybũg der welt und deß gã
tzẽ Ertreichs hie angezögt un' vergleicht einer rotundẽ
kugeln, die dan sunderlich gemacht hie zů gebörẽde, dar
in der kauffmã und ein ietlicher sehen un' mercken mag
wie die menschen undẽgegẽ vns wonẽ võ wie die Son
vmbgang, herin beschriben mit vil seltzamẽ dingẽ.

Pour ce qui regarde la description de l'édition latine de cet opuscule, de même que celle des deux éditions de 1507 de la *Cosmographiae Introductio*, avec les remaniemens que ces deux éditions ont éprouvées, on peut consulter l'opuscule „*Martin Hylacomylus Waltzemüller*, *ses ouvrages et ses collaborateurs*,“ Paris 1867. —

Note B.

Page 2.

Outre les nombreuses erreurs de chiffres, dont nous parlerons plus loin, on rencontre dans la traduction latine bien d'autres fautes qui lui ôtent toute valeur.

Sans nous occuper de la grande méprise de l'adresser au duc René II., et de changer, continuellement en *Tua Majestas* le *Vostra Magnificenza* de l'original, adressé au gonfalonier Soderini, Jean Basin s'est permis d'ajouter au texte quelques mots qui ne se trouvent pas dans l'original, ni se trouvaient probablement. non plus, dans le texte français. C'est ainsi qu'il fait dire à l'auteur de la lettre qu'il adressait celle-ci au Roi Ferdinand de Castille, et se plaisait à en adresser à la fois une semblable à lui duc René *(ad Ferdinandum Castiliae Regem nominatim scriptas, ad te quoque mittam)*. — Ces mots ne sont pas de Vespucci, et ils ont été cause de beaucoup de confusions. C'est encore au traducteur qu'il faut attribuer l'introduction de deux mots que l'on cherche en vain dans l'original. Il fait dire à Amerigo que Georgio Vespucci était son oncle: „*Avunculi mei.*“ — Au moins ici il a dit une vérité, et la liberté qu'il a prise sur lui, comme traducteur, n'a pas eu des conséquences aussi funestes.

La conclusion de la lettre est rendue tout aussi infidèlement que son début. Nous donnerons les deux textes pour que le lecteur puisse les comparer.

Texte original de Vespucci:

„Et al presente mi truovo qui in Lisbona, et non so quello vorra el Re fare di me, che molto desidero riposar mi. El presente aportatore che é Benvenuto. di Domenico Benvenuti, dira a V M., di mio essere

Texte de la traduction de Basin:

„Et ita nunc apud Lisbonam ipsam subsisto, ignorans quid de me serenissimus ipse Rex deinceps efficere cogitet, qui a tantis laboribus meis jam ex nunc requiescere plurimum peroptarem, hunc nun-

ed di alcune cose si sono lasciate di dire per prolixita: perche le ha viste e sentite, Dio siao'eli.* Io sono ito stringēdo la lettera quāto ho potuto: et hessi lasciato a dire molte cose naturali, a causa di scusare prolixitá. V. M. mi perdoni: la quale supplico ch' mi tenga vel numero de sua servidori: ed vi raccommando ser Antonio Vespucci mio fratello, et tucta la casa mia.

„Resto *rogando* Dio, che vi accresca e di della vitta: et ch' salzi lo stato di cotesta excelsa Rep. et l'honore di V. M. etc. Data in Lisbona a di 4 di Septembre 1504.

Servitore Amerígo Vespucci in Lisbona."

cium majestati vestrae plurimum quoque interdum commendans. Americus Vesputius. In Lisbona."

Plusieurs mots très caractéristiques de l'original ont été changés, d'une manière pitoyable, en produisant des erreurs déjà reconnues.

De ce nombre sont:

Cambi au lieu de *Cazabi*,
Charaibi au lieu de *Carabi*,
Parias au lieu de *Lariab*
Besillicca (!) au lieu de *Besechicce*

Sans nous occuper de l'erreur de la date du second voyage (1489 au lieu de 1499), parce qu'elle était facile à reconnaître (puisque le 1er voyage s'était fait de 1497 à 1498) nous devons ajouter au nombre des fautes remarcables de la traduction celle de dire au commencement du 4e voyage que Malaca était *versus horisontem* quand dans l'original on lit: „verso l'*oriente*", ce qui est du reste confirmé par la fin de la lettre à Medicis sur le 3e voyage. On cherche aussi en vain à expliquer l'introduction dans le texte latin de ces mots (à la page 61). „*In quibus V diebus, CC et L in mari penetravimus leucas*" et de ceux-ci (de la page 51): *et secundum eam (plagam) navigatis LXXX circiter leucis, stationem quandam naviculis tutam reperimus.*"

Dans le récit du second voyage on remarque une autre faute. On ne trouve pas dans le texte latin tout ce-ci:

„che *come di sopra dixi, fumo fuora di epsa* (la ligne equinociale) *5 gradi alla parte dello austro.*" Or, ces phrases confirment l'atterage au Brésil.

Occupons-nous à présent des erreurs de chiffres. En grande partie elles pourraient bien s'expliquer comme des fautes typographiques, provenant de la mauvaise lecture des nombres romains du manuscript.

Nous présenterons ici une note de celles que nous avons averti, au nombre de vingt trois. Pour les pages, nous nous rapportons à notre texte *(V. Amerigo Vespucci, son caractère, ses écrits etc., Lima, 1865)*:

Pages	Texte italien	Erreurs du Texte latin
35	*10* maggio	*XX* die Maii
39 et 40	*XIII* case, *IV* mila, *VIII* in *X* anni	*VIII*, *X* millia, *octenio* ... aut *septenio*

* Sic. — An *Dio sia co lui?*

Pages	Texte italien	Erreurs du Texte latin
42	*42* case, *22* canoe *XVI* fanciulle.	*XX* ... *XII, VIII.*
44	*XXVIII* cristiani, *XVIII* leghe	*XXIII* ex nobis, *IX* leucis
47	*VII* giorni	dies (sans dire le nombre).
48	*250*	*25* (prisioniers).
49	*XLIV* giorni	*XIX* dies
51	*70* homini, *150* perle	*20* (homines), *CCCCC* uniones
55	*130* perle	*CXIX* unionum
59 (in fine)	*750* (leghe), *150*	*DCC* ... *C*... leucas
60	*XV* (Febraio), septe (abril)	*XIII* (Februarii), secunda (aprilis)
61	*XV* mesi	*XVI* circiter menses
64	*37* (gradi), *18* (giugno)	*XXXV* ... *XXVIII* (Junii.)

Nous devons confirmer ici ce que nous disons à la page 1, à savoir que l'édition originale a du être imprimée à Florence même. C'était là et non pas à Pescia, que Pietro Pacini da Pescia avait sa typographie. Dans la même année 1505 il a imprimé à Florence les *Sermons et Soliloques* de Saint Augustin, une *Imitation du Christ* en italien, et la *Vita di Philosophi* par Lahertius. — Il se peut bien que ceux qui auront occasion d'examiner ces éditions rencontrent encore la véritable origine de la vignette, représentant un philosophe assis et tenant un livre à la main, et qui se trouve reproduite à la page 34 de notre travail „*Amerigo Vespucci*“ etc.

Nous ajouterons aussi que l'édition du texte original n'a que le titre en caractères gothiques: tout le texte est en caractères *romains*, de ceux qui, vers la fin du 15ᵉ siècle, jusqu'à peu près vers la fin du premier quart du 16ᵉ, ont été les plus usuels non seulement en Italie, ou nous les voyons déjà employés à Venise depuis 1478 par Franc. Renner, et en 1497 par Felipe Pinzi, et en 1499 par Aldus Manutius (dans l'édition (in folio) *Veterum* Astronomicorum*), mais aussi à Bâle, où Henr. Bebel imprimait en 1496 la corographie d'Hartman, et à Strasbourg, où déjà en 1498 Martin Schott en faisait usage. Au 16ᵉ siècle ces caractères ont été plus en vogue jusqu'à cèder un peu la place aux *italiques*. À Strasbourg Schurer, Knoblauch et plus tard Grieniger les employaient; à Leipsic Jacob Thanner et Val. Schumann: à Cracovie Joh Haller; à Vienne Lucas et Léonhard Alantsee et Jérome Victor; à Cologne Nicol. Cesar et Godef. Hittorp; à Augsbourg — Miller, Sigismund Grimm et Marc Wirsung, etc.

Note C.

Page 7.

Notice detaillée des Indiens d'Honduras donnée par Vespucci.

„Je passerai maintenant à la vie et aux moeurs de ces gens. Ni „les hommes ni les femmes ne s'habillent. Ils n'ont d'autre enveloppe „que celle qu'ils ont eue en venant au monde. Ils sont de taille

* L'édition des astronomes plus modernes y compris le Dr. Bartolomé Vespucci, neveu d'Amerigo faite à Venise, aussi in folio, en 1508, est aussi imprimée dans ces caractères.

„moyenne, et bien proportionnés. Leur teint tire sur le roux comme le „poil du lion, et il me semble que s'ils s'habillaient, ils seraient aussi „blancs que nous. Ils ne laissent croître les cheveux qu'à la tête, et „ceux-ci sont noirs et longs, surtout chez les femmes que ces lon„gues chevetures rendent fort belles. Les hommes ne sont pas beaux. „Leurs figures sont plates comme celles des Tartares. Ils ne laissent „croître ni sourcils ni cils, et n'ont de cheveux qu'à la tête, parce„qu'ils considèrent la croissance des cheveux comme convenant seule„ment aux animaux. Les femmes sont très-agiles à la marche et à „la course, et nous sont, sous ce rapport, de beaucoup supérieures. „Nous avons maintes fois vu des femmes courir une ou deux lieues sans „la moindre peine. Ils nagent à merveille, et les femmes nagent mieux „que les hommes. Nous avons vu celles-ci nager en mer pendant deux „lieues sans se reposer.

„Leurs armes consistent en arcs et en flèches, qu'ils sont très ha„biles à fabriquer. Ils manquent de fer et d'autres métaux; mais, à „défaut de fer, ils garnissent la pointe de leurs flèches avec des dents „d'animaux et des arètes de poissons; et pour les rendre plus fortes, „ils les trempent au feu. Ils tirent bien, à ce point qu'ils chassent à „l'arc tout ce qu'ils veulent. Dans quelques endroits, les femmes sont „également très habiles au tir. Outre ces armes, ils ont encore des „lances, des javelots, et des massues très bien travaillées.

„Ils ont l'habitude de faire la guerre aux tribus limitrophes qui „parlent une langue différente de la leur; et ils sont cruels à ce point „qu'ils ne pardonnent jamais, à moins qu'ils ne laissent la vie à leurs „ennemis que pour leur faire endurer des souffrances plus grandes.

„Quand ils partent pour faire la guerre, ils emmènent leurs femmes, „non pour qu'elles combattent, mais pour qu'elles portent leurs pro„visions. Ces femmes sont en effet capables de porter sur leurs épaules, „pendant un trajet de trente à quarante lieues, un poids plus fort qu'un „homme des plus robustes ne parviendrait à lever de terre, ainsi que „nous l'avons vu maintes fois. Ils n'ont point de chef, et marchent „sans ordre, chacun pour son compte. Ils ne se battent pas pour „régner, ni pour agrandir leurs territoires, mais seulement pour satis„faire une inimitié de longue date. Et si on les interroge sur les causes „de cette inimitié, ils ne donnent d'autre raison que celle-ci: „venger „la mort de leurs ancêtres.

„Ils ne connaissent ni lois ni maîtres, et n'obéissent qu'à eux-mêmes; „mais ils s'encouragent les uns les autres, et se préparent à la guerre, „notamment quand l'ennemi a fait prisonnier quelqu'un des leurs. Et „alors le parent le plus rapproché du mort ou du captif se lève, court „par les rues ou par les places, se plaint sans cesse, et appelle les „autres à la guerre.

„Ils n'ont aucune notion de droit ou de justice, et ne châtient point „les malfaiteurs. Ils ne corrigent pas leurs enfants, et rarement se „querellent entr'eux.

„Leur conversation est très simple. Mais ils sont pleins de malice „et d'intelligence pour tout ce qui les touche. Ils parlent peu, et tou„jours à voix basse. Ils ont les mêmes accents que nous; mais ils „parlent entre les dents, et se servent de mots différents des nôtres.

„Il existe chez eux des langues très différentes, et nous avons re„marqué qu'à cent lieues de distance ils ne se comprennent plus les „uns les autres.

„Ils ne suivent aucune loi quant au mariage. Chacun prend la femme „qu'il veut, et la répudie quand cela lui plait, et la femme en fait autant, „sans qu'il en résulte la moindre offense soit pour l'un, soit pour l'autre:

„et cela parceque la liberté y est la même pour l'homme que pour la „femme.

„Ils ne sont point jaloux; mais ils sont extrêmement luxurieux, et les „femmes, sous ce rapport, dépassent les hommes. La décence me dé- „fend de dire ici ce qu'elles font pour satisfaire leur penchant. Elles „sont très-fécondes, et ne cessent point de travailler pendant leur gros- „sesse. Elles accouchent facilement et presque sans douleur.

„Leur manière de vivre est très-barbare. Ils n'ont point d'heure „fixe pour les repas et mangent quand ils ont de l'appétit, soit le jour, „soit la nuit. Ils prennent leurs repas assis sur le sol, sans nappe ni „serviette et mangent dans des vases d'argile, qu'ils fabriquent eux „mêmes, ou dans des calebasses.

„Ils couchent sur des hamacs de coton suspendus. Et quoique ce „mode de repos semble pénible, on y jouit, au contraire, d'un sommeil „plus doux que sur des matelas. Ils sont d'une grande propreté, se „lavent frequemment, et se montrent d'une grande pudicité pour tout ce „qui touche aux fonctions de la nature, qu'ils remplissent en faisant tout „leur possible pour n'être vus de personne. Seulement ils ne se cachent „point pour uriner.

„Les femmes, immédiatement après leur accouchement, vont se laver „à la rivière d'où elles reviennent parfaitement alertes. Elles souffrent „si peu pendant cette époque de leur vie, que leurs maris les maltrai- „tent, et quand cela arrive elles tuent, par un procédé qui leur est „spécial, le foetus au sein maternel. Il en résulte que beaucoup d'en- „fants meurent ainsi. Elles ont le corps bien fait, et bien propor- „tionné, de manière qu'on n'y saurait découvrir la moindre difformité, „et quoiqu'elles soient toujours nues, leur abdomen est conformé par „la nature de telle sorte qu'aucune partie honteuse ne puisse frapper „la vue. D'ailleurs cela n'aurait aucune importance pour eux, puisque, „sur ces gens-là, la vue des parties que nous appelons honteuses produit „la même impression que font sur nous les figures.

„Quelques fécondes que soient les femmes, elles n'ont jamais les „seins flasques, ni les ventres plissés. Elles se sont montrées très- „affectueuses à notre égard.

„Ils n'ont pas de réligion. On ne peut les appeler juifs, ni maures; „puisqu'ils ne font pas de sacrifices et qu'ils n'ont aucun temple pour „prier. D'après leur manière de vivre, ils ressembleraient plutôt aux „épicuriens.

„Ils vivent en communauté. Leurs maisons sont comme des cabanes „fort solidement bâties, et couvertes de feuilles de palmier, parfaitement „abritées contre la tempête et les vents. Dans quelques endroits ces „maisons sont vastes à ce point qu'une seule pourrait loger 600 âmes. „Nous avons vu un village, qui n'avait que treize maisons, qui ren- „fermaient quatre mille âmes. Tous les huit ou tous les dix ans, ils „changent leurs villages; et quand nous leurs avons demandé la raison „de ce déplacement, ils nous ont répondu que, en demeurent longtemps „dans un même endroit, l'air devenait infect et se corrompait, et les „rendait malades, explication qui nous a paru raisonnable. Leurs ri- „chesses consistent en plumes d'oiseaux, de diverses couleurs, en col- „liers qu'ils confectionnent avec des os de poissons, ou en pierres vertes „et blanches qu'ils mettent aux joues, aux lèvres et aux oreilles, ou „enfin en d'autres ornemens auxquels nous n'attachions aucun prix.

„Ils ne font point de commerce, n'achètent ni ne vendent, et se „montrent contents de ce que la nature leur donne. Ils n'attribuent „aucune valeur à ce que, nous, en Europe et ailleurs considérons comme „richesses, c'est à dire l'or, les bijoux, les perles et autres choses; et „même, s'ils en possédaient, ils ne travailleraient pas pour en acquérir,

„et ne les estimeraient nullement. Ils sont si généreux qu'ils refusent „très-rarement de donner ce qu'on leur demande. Aussi sont ils d'une „grande franchise à demander ce qu'ils désirent avoir. Mais leur plus „grande preuve d'amitié consiste à offrir leurs femmes et leur filles, et „ils considèrent comme un grand honneur de pouvoir donner leurs „jeunes filles vierges, et c'est pour eux la plus grande marque d'amitié „que de les accepter ainsi.

„Ils connaissent différentes manières de célébrer les funérailles. „Quelquefois ils enterrent leurs morts en mettant à côté d'eux de „l'eau et de la nourriture, croyant qu'ils s'en serviront. Ils n'allument „pas de cierges et ne pleurent point. Dans quelques localités ils sui„vent une coutume plus barbare et plus cruelle: lorsqu'un malade est „prêt à mourir, ses parents le portent au milieu d'une forêt, suspendent „un hamac entre deux arbres, y placent le malade, et dansent autour „de lui pendant toute la journée. Vers le coucher du soleil, on met „auprès de lui de l'eau et des provisions en quantité suffisante pour „qu'il puisse se nourrir pendant quatre à six jours. Après cela ils „l'abandonnent, et s'en retournent à leurs villages. Si le malade se „remet, mange, boit et revient, les siens le reçoivent avec de grandes „cérémonies, mais il en est bien peu qui se sauvent ainsi. On ne s'en „occupe pas autrement, et s'ils meurent ils n'ont pas de sépulture. Ces „gens ont encore beaucoup d'autres coutumes, que je n'indiquerai pas, „afin d'abréger.

„Ils emploient différentes médecines qui ne ressemblent pas du tout „aux notres, et nous nous étonnions de voir que quelques uns gué„rissaient.

„Nous apprîmes que quand un malade avait la fièvre, au moment „où celle-ci était la plus forte, on le baignait dans de l'eau froide, de „la tête aux pieds; après quoi ils allumaient un grand feu près de „lui, et le tournaient et retournaient pendant deux heures, jusqu'à ce „qu'il se fatiguât. Alors seulement on le laissait s'endormir. Et „beaucoup se guérissaient de cette manière.

„Ils font très souvent usage d'une diète sévère, et demeurent jusqu'à „trois jours sans manger. Ils emploient également la saignée, non pas „aux bras, mais aux lombes aux épaules et aux jambes. Ils savent „aussi provoquer le vomissement avec des herbes, qu'ils mettent dans „la bouche. Ils se servent encore d'autres remèdes qu'il serait long „de désigner. Leur tempérament est très phlegmatique, en raison de „leur nourriture, qui consiste généralement en racines de plantes, en „fruits ou en poissons.

„Ils ne sèment pas de grains, et pour leurs repas habituels font „usage de racines dont ils fabriquent des farines assez bonnes. Ils les „appellent *yuca*, *caçabi* et *ignami*. Ils mangent peu de viande, si ce „n'est de la chair humaine, parceque Votre Magnificence doit savoir „qu'ils sont tellement barbares que sous ce rapport, ils surpassent même „les bêtes; car ils mangent tous les ennemis qu'ils tuent ou font pri„sonniers, les femmes aussi bien que les hommes; et cela avec tant „de férocité que ce serait horrible à raconter, et plus encore à voir, „ainsi que cela m'est arrivé très-souvent. Ils se sont étonnés en ap„prenant que nous ne mangeons pas nos ennemis. Votre Magnificence „peut bien croire qu'il existe chez eux tant d'usages barbares qu'il est „impossible de les relater tous ici.

„Et comme j'ai vu dans ces quatre voyages tant de choses si différentes „de nos habitudes, je me suis proposé d'écrire un petit livre qui s'appelle „*Le Quattro Giornate*, et dans lequel je raconte comme mon faible esprit „me l'a permis la plupart des choses que j'ai vues. Je n'ai pas encore „publié ce travail parceque j'éprouve tant d'ennui, dans toutes mes affaires,

„que je n'ai point de gout pour ce que j'ai écrit; quoique plusieurs „personnes m'encouragent à le faire publier. Et comme on y verra toutes „ces choses en détail, je n'ajouterai plus rien ici sur ce sujet.

„Dans la suite, nous verrons d'autres singularités. Ce qui a été dit „suffit comme généralités."

Note D.

Page 9.

Malgré les témoignages des historiens opposés à notre manière de voir, nous hésitons à admettre que le nom de *Gracias a Dios* ait pu être donné à un cap par Colomb. Ce nom apparait à nos yeux comme le symbole d'un sentiment de piété par lequel des navigateurs, déséspérés de trouver terre, rendent Grâces à Dieu de leur avoir enfin fait entrevoir un port. — Tel n'était pas le cas de Colomb qui, en y arrivant, venait déjà de longer la terre et d'en prendre possession dans un port précédent, après avoir essuyé avec son frère et son fils une tempête dont ils était sortis en vue de l'île de Guanaja. Les compagnons de Vespucci, au contraire, ne sont arrivés à cette côte qu'après une longue navigation à travers l'océan, et après avoir avancé, pendant plusieurs jours, la sonde à la main, sur les bas fonds de ces parages. On comprend que, délivrés enfin de cette tourmente devant l'inconnu, ils aient manifesté par des actions de grâce, leur joie d'avoir trouvé terre et qu'ils aient voulu, par le nom donné à cette terre, perpétuer le souvenir de leur délivrance.

Les scrupules que ces déductions ont fait naître en notre esprit se trouvent appuyés encore par une autre considération, à savoir, la presque certitude que Colomb connaissait déjà, quant il entreprit son quatrième voyage, les résultats de l'exploration faite par les compagnons de Vespucci, et que c'est dès-lors avec la pleine connaissance du chemin poursuivi par ses prédécesseurs qu'il se dirigeait sur ces parages, à la recherche d'un passage vers l'Ouest, continuant sa route au Sud, sans s'occuper de la partie Nord de la côte, qui avait déjà été examinée.

On pourrait même croire qu'en partant de Cuba, pour s'avancer vers la terre ferme, Colomb avait d'abord eu l'intention de se diriger sur le cap de *Gracias a Dios* et que, s'il n'a point exécuté ce projet, c'est que les vents et les courants qui l'avaient pendant deux mois retenu en mer, le jétèrent plus vers l'Ouest.

Dans sa lettre aux Souverains Catholiques, écrite de la Jamaïque, le 7 Juillet 1503, Colomb, loin de dire qu'il avait donné à ce cap le nom de *Gracias a Dios*, parle de ce point comme s'il lui était déjà connu. Il dit simplement: „Je suis arrivé au cap de *Gracias a Dios* etc." Diego de Porras fut le premier qui, le 7 Novembre 1504, dit que ce nom avait été donné par l'amiral. Or, si la pieuse idée qui a inspiré le nom de *Gracias a Dios* était venue à l'esprit de l'amiral, pourquoi ne l'avait il pas réalisée, en l'appliquant soit à l'île de Guanaja, ou même à la pointe de Cajneas qu'il a passée avant d'arriver à celle de *Gracias a Dios*.

Le témoignage de Porras doit être accepté avec d'autant plus de réserve qu'il ajoute (Navarrete I, 284) que la côte, basse depuis le cap *Gracias a Dios* en suivant vers le Nord, ne commence à s'élèver qu'à proximité d'une rivière qu'on a appellée de *la Possession* parceque, — dit

il — l'amiral a sur ce point-là, „pris possession de la terre.“ Or, ce parage est le cap Cameron.

Est il admissible que Colomb, venant déjà du port de Cajinas ait attendu jusque là pour *prendre possession de la terre?*

Il est vrai que Pedro de Ledesma et Fernando Colomb disent aussi très clairement que ce fut l'amiral qui donna le nom au cap et le second explique même les raisons. Mais combien de faits ont été ainsi racontés d'abord d'une manière bien différente de celle d'après laquelle on les explique de nos jours. . .

Nous avons séparé ces lignes de notre texte, pour ne pas y mêler des conjectures qui ne sont point essentielles à son explication.

Note E.

Page 17.

Le système généralement suivi au 15. siècle, pour la division des climats était celui d'Erathostène, qui avait imaginé, pour la partie de la terre selon lui habitable, sept climats, passant le premier par Meroë, le second par Syène, le troisième par Alexandrie etc.

L'anglais Holywood, presque exclusivement connu sous le nom de Sacrobosco, qui n'est qu'une traduction italienne de *holywood* (*holy*, saint, et *wood*, bois), avait popularisé ce système par son opuscule *De Sphaera* où il avait, au 13e siècle, condensé presque toute la science astronomique des Arabes, s'érigeant ainsi lui-même en une sorte de Ptolémée de la fin du moyen âge.

Son petit livre *De Sphaera* se vulgarisa bientôt à ce point que l'on en publia, au moins, vingt six éditions jusqu'à l'année 1499; et ce nombre augmenta encore pendant le 16e siècle, où l'opuscule fut imprimé, non seulement en latin mais dans presque toutes les langues européennes; quelques unes de ces éditions parurent enrichies de commentaires des premiers mathématiciens de l'époque, au nombre desquels nous citerons Bartolomé Vespucci, Hartmann Beyer, Elias Vinet, Albert Hero, Francesco Giuntini et le portugais Pedro Nunes, qui en 1537 publia la traduction portugaise annotée.

L'autorité de l'astronome anglais est encore invoquée par Stöfler,* et même par Peucer en 1554.** Il fait terminer le premier climat à 20° 30′, le second à 27° 30′, le troisième à 33° 40′ etc. Hartmann Beyer indique les limites des trois premiers climats à 20° 33′, 27° 36′ et 33° 45′. — Cependant, pour être d'accord avec Ptolémée, selon le même Peucer, il faudrait considérer la fin du 1er climat comme se trouvant à 20° 14′, celle du second à 27° 40′ et celle du troisième à 33° 18′. —

Or, il faut reconnaître que depuis que l'on avait vérifié que toute la zone torride était habitable, tous ces systèmes de divisions de climats devenaient empiriques puisqu'ils n'étaient basés sur aucune loi, ce qui a fait très judicieusement dire à un des géographes les plus remarquables du 16e siècle: „Porrò, qui nostra aetate de climatum ratione scripserunt praeceptionem nobis dederunt cum ab initio, tum a fine claudicantem: qualis est Joannis a Sacrobusto, quem auctorem *De Sphaera* vocant.“ D'après les doctrines de ce géographe

* *Elucidatio Fabricae Ususque Astrolabii*, Oppenheym, 1512—1513, fol. X verso.

** *Quaestiones in libellum de Sphaera a J. a Sacrobosco* etc., Wittebergae, 1554.

(H. Glaréan), si le changement des climats devait s'opérer chaque fois que la durée des jours augmente d'une demi heure, le premier climat devrait commencer là où les jours ont 12 $^1/_2$ heures; le second où ils commencent à être de 13 heures, vers la latitude de 16° 27'; le troisième où ils commencent à être de 13 $^1/_2$ heures, vers 23° 51' 20"; le quatrième de 14 heures vers 30° 22', etc.

Or, d'après l'explication de Vespucci, il faut admettre, que c'est précisément cette théorie qu'il suit dans sa classification des climats des Canaries et de la terre de Lariab.

Il est plus que probable que Vespucci, écrivant en 1504, après avoir fait quatre voyages avec les meilleurs pilotes de son temps en Espagne et en Portugal, ayant connaissance de tous les livres astronomiques de ceux-ci, déjà habitué à faire usage de l'astrolabe et à se servir des Ephémérides de Monte Regio* et probablement en communication avec son neveu le Docteur Bartolomé Vespucci, professeur d'astrologie à l'université de Padoue et auteur de quelques travaux sur l'astronomie, devait être devenu un des premiers pilotes de son temps, lorsqu'il reçut sa nomination de *pilote majeur* d'Espagne.

Ainsi il ne faut voir aucune exagération dans ce qu'écrivit Francesco Giuntini, quand dans ses commentaires de Sacrobosco il s'exprime ainsi:

„Fuit enim Americus Vespuccius... nobilis Florentinus in Astronomia peritus, in disciplinisque Mathematicis excellentissimus. Quid, inquam, jucundius est cognitu, quam astrorum singulis horarum momentis exortus, atque occasus tam rectos, quam obliquos? Et similiter singulorum, signorum puncta, aut orientia, aut occidentia, unde pendet cognitio quantitatis ac diversitatis tam dierum, quam noctium artificialium: item longitudinis, atque latitudinis, regionum, ac civitatum? quae omnia navigantibus sunt necessaria, ut sciantur. Est equidem cognitiones altitudinis Solis, quae per instrumenta mathematicalia accipitur usus, atque utilitas permagna: in quibus rebus hic noster Americus satis versatus fuit, quem merito numerare possumus primum inter primos oceani navarchos."

Nous possédons du Docteur Bartolomé, neveu de Vespucci: 1° Un discours écrit pour défendre l'Astrologie, et prononcé à l'Université de Padoue en 1506, sous le titre: „*Oratio habita in celeberrimo Gymnasio Patavino, pro sui prima lectione. A. D. 1506;*" — 2° Des notes au traité de la Sphère de Sacrobosco; 3° Des additions au *Compendium Spherae Mundi* du célèbre évêque de Lincoln, Robert (Grosse-tête), auteur d'un traité sur l'Astrolabe et de plusieurs opuscules philosophiques.

Ces trois fruits de son travail parurent à Venise, dans un livre in folio, imprimé par *Rubeus*, avec d'autres opuscules de Purbach, Fabre et autres. Ce même livre fut réimprimé en 1531, également in folio, par Lucas Ant. Giunti, ce qui a fait dire à Bandini que le même Bartolomé avait écrit deux autres oraisons, aussi en faveur de l'Astrologie, en 1508 et en 1531; quand il est certain que nous n'en possédons qu'une seule faite en 1506 (et non pas en 1516, comme dit Bandini pag XXIII) imprimée pour la première fois en 1508, et réimprimée au commencement de 1531. On s'attriste en lisant l'éloquente oraison du Docteur Bartolomé de ne point y trouver quelques mots sur les découvertes de Colon, ou au moins sur les voyages de son oncle Amerígo.

* La 1ère édition de cet ouvrage faite à Nuremberg en 1474 donna tous les calculs jusqu'à 1506, de manière que les éditions qui suivirent durant le 15e siècle ne se distinguèrent que par la suppression des calculs s'appliquant aux années déjà écoulées, jusqu'à ce que Stöfler publia à Ulm (en 1499) la suite de ces tables jusqu'à l'année 1531.

En le voyant citer, presque à propos de rien et pour faire de l'érudition, non seulement Alfragan, Aristote, Ptolémée, Pomponius Mela et Euclide, mais aussi Avicenne, Pline, Averroes, Macrobe, Virgile, Ovide et Lucain, on s'étonne de le voir ainsi subir l'effet de la force des habitudes scholastiques. Les nouvelles autorités étaient déjà passées *dans les livres*, mais n'étaient pas encore admises *dans les écoles*.

Cela nous rappelle que, vingt années plus tard, un professeur de géographie à Basle, qui a eu quelque renommée, en écrivant un traité de Géographie, n'a su dire à propos de l'Amérique dans son chap. 40: „*De Regionibus extra Ptolemaeum*" que ces mots; „Porrò ad occidentem terra est quam *Americā* vocant, longitudine octoginta fermè graduum duae insulae(!) *Spagnolla* et Isabella: quae quidem regiones, secundum littora, ab Hispanis lustratae sunt, Columbo Genuensi et Americo Vesputio ejus navigationis ducibus." —

Note F.

Page 20.

Le mot *Paria*, incorrectement admis par le traducteur de la lettre de Vespucci à Soderini au lieu de *Lariab* (comme nous avons vu à la p. 38), a beaucoup contribué à faire croire que le premier voyage de Vespucci avait eu lieu vers les côtes de Venezuela, et fut la cause de ce que, dans quelques cartes du 16e siècle, on inscrivit ce nom sur la côte du golfe méxicain, près du tropique. L'éditeur Jean Théodor de Bry est allé plus loin: il a publié en 1619 que le premier voyage de Vespucci avait eu lieu *in Patriam*.

Nous avons toujours cru que le mot *Paria* de la traduction de la *Cosmogrophiae Introductio* était une corruption du vrai nom. Nous ajoutons aujourd'hui beaucoup de foi au nom *Lariab*. C'est donc celui de *Caria*, qui ne nous est donné que par une seule source, qu'il s'agit encore de vérifier, conjointement avec les faits dont nous nous occupons dans la note suivante.

Note G.

Page 34.

Nous croyons qu'il règne beaucoup de confusion et de contradictions dans les récits des écrivains qui se sont occupés de l'histoire de l'Amérique, surtout en ce qui touche l'époque précise et les détails du voyage que tous admettent avoir été fait par Pinzon et Solis à la côte d'Honduras.

Cette confusion provient en grande partie de la date de 1506, que l'historiographe Herrera a mise en tête de la page où se trouve la partie de son texte que nous avons reproduite dans la note de la page 34, et où il dit que Pinzon et Solis avaient découvert la Baie d'Honduras et encore plus au delà, vers le Yucatan.

Sans doute, pour écrire cette partie de son ouvrage, Herrera, ou bien l'écrivain auquel il a emprunté son récit, aura eu devant les yeux l'extrait de la partie du Procès *(Provanzas)* fait à l'amiral et que Navarrete a publié dans les pages 358 et 359 du 3e volume de sa *Co-*

leccion de los Viajes etc., ou, tout au moins, les lignes qui rapportent la déposition de Vincent Yañez Pinzon.

Et nous abritons cette croyance parceque, à l'un comme à l'autre endroit, il est dit qu'après avoir découvert la baie de *Navidad* les navigateurs ont aussi *découvert* les *sierras de Caria.*

Or, ne connaissant rien de ces *sierras de Caria*, nous sommes portés à croire que la copie de l'extrait du Procès, qui est conservé actuellement aux archives des Indes de Seville, où nous l'avons vue, et qui a servi à Navarrete, de même qu'elle avait déjà servi à Herrera, contient une faute (cette copie est remplie d'autres fautes semblables dans les autres déclarations), et que l'on y doit lire *descubrió* este testigo *las tierras* de Caria etc. (et non pas *las sierras*). — La suite du texte parait même justifier la correction, puisque il continue: „e *otras* tierras de mas adelante" etc. — Mais ce qui contribue aussi à prouver que l'on doit y voir une erreur c'est que de la baie de Navidad, on a bien pu découvrir quelques montagnes, mais non pas des *sierras* (Chaines de montagnes). — Navarrete écrit (III, 47) *Islas de Caria*, ce qui ne peut pas non plus s'expliquer. Empressons nous de dire que ce serait un grave erreur que de prétendre voir dans cette terre (ou même *sierra* si l'on y insiste) le village de *Cariai*, près de l'île de Quiriviri, sur la côte de Mosquitos et à une assez grande distance du cap Gracias a Dios, où Colomb a touché, après avoir doublé ce cap et où il a éprouvé les malheurs qui ont signalé son passage au *Rio del Desastre.* Quoique la terre y soit un peu plus haute que la précédante, on ne l'aperçoit pas, tant s'en faut, du golfe d'Honduras, ni même du cap de Gracias a Dios.

Mais, en reprenant le fil de nos idées, disons que nous avons la conviction, que Pinzon et Solis n'ont été de ce côté d'Honduras et du Yucatan qu'une seule fois; et comme les historiens y compris le même Herrera, à un autre endroit, disent positivement qu'ils y avaient été déjà quand Colomb y vint en 1502*, nous croyons qu'il faut en tout cas faire reporter à une époque antérieure à cette année les déclarations de Ledesma et Pinzon, qui se trouvent dans les extraits du *Procès*, publiés par Navarrete et que nous reproduirons ici fidèlement, quoique nous ayons la presque certitude qu'il contient quelques fautes.

Il faut remarquer que la demande du juge se trouve aussi tronquée dans l'extrait. Ainsi quand il y est dit: „Si les témoins savaient etc. qu'*après cela*" (Si saben etc. *que despues desto*), cet *etc.* pourrait bien contenir une date, par exemple celle de la découverte de l'Amérique, qui a été omise. De plus les interrogatoires ne sont pas transcrits selon l'ordre chronologique des faits; puisque ceux qui suivent immédiatement celui-ci se rapportent à la part qu'aurait pu avoir Martin Alonso Pinzon dans la première découverte, faite en 1492. —

Or la déclaration du pilote Ledesma y est très claire. Il dit positivement que Pinzon, Solis et lui sont passés au déla de l'île de Guanaja *vers le Nord* et sont arrivés aux terres de *Chabaca* et *Pintigron* (Pintigna de Martyr). Pinzon ajoute qu'on est allé, avec Solis, à la province de *Camarona*, et puis, en suivant la côte, jusqu'à celles de *Chabaca* et *Pintigron* (Pintigna de Martyr). Dans l'extrait on ajoute, *vers l'orient (hácia el oriente)*; mais il est bien clair qu'il faut voir là une faute, à moins que par les mots *hácia el oriente* il n'eût voulu se rapporter comme probablement Martyr (comme nous l'avons dit à la page 32) au chemin fait depuis Santander vers la Floride. En tout cas, Pinzon et Ledesma, quand Colomb était déjà mort, disent très positivement qu'il

* Gomara dit trois ans avant, et Oviedo dit que ce fut avant que Pinzon découvrit le Marañon (Amazone), et par conséquent avant 1500.

n'avait jamais été aux parages visités par eux. Donc il ne pouvait pas être question des côtes dépuis l'île de Guanaja vers l'Est parce que celles-ci avaient été visitées par Colomb en 1502.

Nous finirons cette note en reproduisant ici le chapitre de l'extrait des *Provanzas* faites en 1513, publiées par Navarrete (III, pp. 558—559), pour que les critiques puissent mieux apprécier la valeur de nos conjectures, ou plutôt de nos arguments

Item: Si saben etc. que despues desto Vicenti-añes é Juan de Solis fueron á descubrir por mandado de S. A., adelante de la dicha tierra de Verágua, todo lo que hasta hoy está descubierto, en lo quel dicho Almirante no tocó ni descubrió cosa alguna, lo cual descubrieron por su industria y saber, é que todo lo que los susodichos descubrieron es apartado de lo quel Almirante descubrió por mucha cantidad.

Pedro de Ledesma, piloto, dice que este testigo fué en compañia de Vicente Yañez é Juan de Solis *por mandado de S. A.*, é vido quel dicho Vicente Yañez é Juan de Solis descubrieron adelante de la tierra de Verágua, á una parte á la via del norte, todo lo que hasta hoy está ganado desde la isla de Guanaja hácia el norte, é que estas tierras se llaman Chabaca é Pintigron, é que llegaron por la via del norte fasta 23 (28?) grados é medio, é que en *esto no andubo el dicho D. Cristóbal Colon, ni lo descubrió, ni lo vido.*

Vicente Yañez Pinzon dice, que este testigo é Juan de Solis fueron por mandado de SS. AA., é descubrieron toda la tierra que hasta hoy está descubierta desde la isla de Guanaja fasta la provincia de Camarona, yendo la costa de luengo hácia el oriente *(occidente?)* hasta la provincia que se llama Chabaca é Pintigron, que descubrió este testigo é Juan de Solis; é que asimiso descubrieron, yendo la costa adelante, una gran bahía de la Navidad; é qué de allí descubrió este testigo las sierras (*tierras?*) de Caria é otras tierras de mas adelante, é que á *estas provincias nunca el dicho D. Cristóbal Colon ni otro por él llegó.*

* Alonso de Hojeda contesta por haber oido á Yañez y Solis, y visto la figura de la tierra que trajeron de su descubrimiento, y que es *apartado* y *otra cosa de lo que el Almirante descubrió.*

* Rodrigo de Bastidas, que Yañez y Juan Diaz de Solis fueron á descubrir abajo de Verágua, que no sabe qué tanto descubrieron, pero que es todo una costa con lo que el Almirante descubrió primero.

* Anton García, piloto, contesta porque vió la figura de lo que descubrió Juan Diaz, y que es todo una costa.

* Andres Morales, que todo es una tierra.

Nicolás Perez, que es apartado, porque el Almirante descubrió desde la punta de la Galla hasta la boca del Drago, que es obra de 50 leguas, é Hojeda descubrió desde la punta del Drago hasta la del cabo de la Vela, é Juan de la Cosa descubrió hasta el golfo de Urabá, que habia mas de 250 leguas mas adelante.

* Juan de Quejo y Juan Rodriguez, piloto, que *es apartado de lo que el Almirante descubrió.*

* Le * signifie que de ces dépositions on ne donne que l'extrait.

TABLE DES MATIÈRES.

CORRECTIONS ET ADDITIONS.

A CET OPUSCULE:

pages	ligne	au lieu de:	lisez:
1	24	ces lettres	la lettre de 1504
5	18	II.	III.
7	12	peut	peut-être à (corrigé dans quelques ex.)
7	dernière	spaldini	spallini
10	4	ils	il
19	17	situé	située
24	19	Ptolémé	Ptolémée
29	12	pût	put
30	3e (de la note)	ses	ces
32	16	faits	faites

AU PRÉCÉDANT CAHIER („AMERICO VESPUCCI" etc):

29	8 (col. 2e)	à Pescia, par Piero Paccini	à Florence, par Piero Paccini di Pescia.
31	56 (col. 2e)	würft da	würst du
16	14 (col. 2e)	à Pescia	à Florence
46	47 et 18	Rayez la note en marge.	Voyez la note de page 23 de cet opuscule.
90	17 et 18	1489	1491 (ou plutôt 1492, parce que etc.)
16	23	1492	1493
16	29—31	Rayez ces trois lignes*).	
93	7	1494	1495
16	6	169	167
112	33	en avoir	parait avoir

* N'ayant pas pu assister, à cause d'une courte absence, à la revision des épreuves des feuilles 23e et 24e (pp. 89—96), nous avons eté obligés de réimprimer, encore à temps, les pages 95 et 96 et nous avons remarqué, trop tard, qu'il aurait fallu avoir fait autant avec la page 90, où se sont glissées ces trois lignes qui appartenaient à un autre endroit, et contenaient de plus quelques phrases qui y ont été omises, produisant une erreur.

Imprimerie du fils de Charles Gerold.

NOUVELLES RECHERCHES

SUR LES DERNIERS VOYAGES DU NAVIGATEUR FLORENTIN, ET LE RESTE DES DOCUMENTS ET ÉCLAIRCISSEMENTS SUR LUI.

AVEC LES TEXTES DANS LES MÊMES LANGUES QU'ILS ONT ÉTÉ ÉCRITS.

PAR

F. A. de Varnhagen.

„Lo contemplino in una luce più pura i secoli che verrano, e tributandogli un giusto omaggio . . . le tolgano infine alla pertinace congiura“.

CANOVAI.

Imprimerie et édition de Charles Gerold fils à Vienne.

TABLE DES MATIÈRES

ADDITIONS ET CORRECTION:

A cette livraison:

Au document Num. 12 (pag. 38) il faut ajouter cette note:

En el márgen de esta cédula hay una nota que dice: En 28 de Marzo de 525 años se dió por despedido Juan Vespuchi para que no pudiese llevar salario ninguno por virtud de esta cédula, por cuanto S. M. lo mandó despedir como parece por una cédula que los SS. del Consejo de las Indias nos escribieron fecha á 18 de Marzo de 525. *(Hay una rúbrica).*

Et au doc. Num. 14 pag 39—40 celle-ci:

Está testada y hay una nota al márgen que dice: *falleció esta Maria Cerezo;* y en efecto, habiendo fallecido en 26 de Diciembre de 1524 se pagó á su hermana y heredera Catalina Cerezo el cumplimiento de sus 10 mil. mrs. anuales, segun consta en otros apuntes del mismo libro de la Contratacion. Infiérese de aquí que Vespucci no dejó sucesion de su matrimonio.

A la précédante livraison, pag. 21:

A propos de Gonsalo Guerrero, Gomara (chap. 52) dit expressément que en 1519 il était au Yucatan depuis plus de vingt ans (avia mas de veinte años.)

Idem page 30:

Rayez la note.

I.

ALGUMAS PAGINAS

DO

ELOGIO D'AMERIGO VESPUCCI PELO P. STANISLAO CANOVAI, A QUEM FOI EM 15 DE OUTUBRO DE 1788 ADJUDICADO, PELA ACADEMIA ETRUSCA DE CORTONA, O PREMIO PARA ESSE FIM INSTITUIDO PELO CONDE DE DURFORT, ENVIADO DE FRANÇA NA TOSCANA.

... „Secondiamo un invito che nel tempo stesso e ci condanna e ci onora. Lodiamo l' intrepido Navigatore, il Discopritore istancabile di Terre infinite, quell' egregio Toscano che tanto si aggirò per la sterminata ampiezza dell' opposto Emisfero, da lasciarvi impresso eternamente il suo nome. Se una vil gelosìa tentò di strappargli di fronte la meritata corona, se una Storia parziale ne impugnò con malizioso silenzio le segnalate intraprese, se una Critica sfortunatamente sedotta si rivolse a deprimerne il merito e ad annerirne il candore, lo contemplino in una luce più pura i secoli che verranno, e tributandogli un giusto omaggio d'ammirazione e d' encomio, lo tolgano infine alla pertinace congiura, e calpestino con abominio i suoi crudeli oppressori."

„Negare un' infanzia all' uomo straordinario, e pronunziar gravemente ch' ei fu mirabile fin dalla cuna, è un fabbricarne a somiglianza dei Poeti un Ercole favoloso: indagare i piccoli aneddoti di questa infanzia, e calcolare a lungo i gradi tutti del suo volgare sviluppo, è un traviarsi con pueril curiosità nei più meschini trastulli. No, non Vi aspettate o che Amerigo nascente divenga tra le mie mani un prodigio, o ch' io voglia strascinarmi con Lui dietro alle deboli traccie d' un equivoco tirocinio: dopo che l' energìa del suo pensiero chiamò dal Caos*) un' intera metà del Globo, e quasi con magico incanto le diè sul vasto Oceano l' esistenza, poco importa il sapere o quale Ei fu per l' avanti o dove accumolò tante forze. Congetturate però se Vi piace; proporzionate i mezzi al gran fine: unite l' immaginazione più fervida al raziocinio più scrupoloso, il possesso delle sottili Teorie al franco uso dei complicati Istrumenti, lo studio non interrotto dei Pianeti e delle Stelle alla cognizione accurata dei Continenti e dei Mari, lo strepito del Viaggatore alla solitudine del Filosofo, il valor del Soldato alla prudenza del Marinaro, la perizia del Commerciante all'

*) Revelando que era um novo continente, e não parte da Asia. Veja-se „*Amerigo Vespucci*" etc. pag. 113.

onoratezza dell Cittadino, il senno all' ingegno, la modestia all' elevatezza, il vigore alla sensibilità, l' audacia alla Religione, e allora...... forse avrete allora un abbozzo delle qualità sublimi e dell' invidiabil carattere d' Amerigo."

„Con questo corredo immenso di doti un uomo diviene in certo modo onnipotente: si progetti, e nulla è impossibili; si voglia, e tutto è fatto. Mille arcane combinazioni stanno sempre al suo fianco e gli offrono a gara i lor servigj; ei le maneggia con tale impero e le spinge all' opera con tanta rapidità, che l' effetto d'una penetrazione e d' un arte inarrivabile comparisce spesso una necessità di natura: l' Anima dalla sconosciuta sua sede, il Sole dal centro del suo Sistema non producono in altra guisa gli stupendi moti della macchina umana e l' ordine prodigioso dell' Universo."

„Ma dove rintracciare una sede al Vespucci, o per qual via situarlo nel centro che a Lui conviene, se la Spagna il suo novello soggiorno, ebra di gioja per le nascenti speranze d' un potere e d' una ricchezza infinita, non conosce altro genio e non rammenta altro nome che il nome illustre ed il genio impareggiabile del Colombo? Lasciamo alle penne prostituite il vile impiego di offendere o con falsi biasimi o con false lodi i grand' uomini: io non farò questi due la vittima l' un dell' altro; e come sabrei tessere a Newton un elogio senza ingiuria di Leibnitz, così parlerò del Vespucci senza oltraggiar la fama dell, Italiano Almirante. Egli ha già rotti i Confini del Mondo antico, già si è spinto con nobile audacia tra i vergini flutti di un Mare ancor senza nome e le Lucaje e l' Antille e Cuba e la Giammaica e la Spagnuola son divenute il premio dell' inaudito Viaggio; Isole vaste e feraci, ove l' ingordo Europeo calpestò per la prima volta le gemme e l' oro, obliando in confronto le Contrade famose del Gange e del Catai. Vola dal Messicano Arcipelago il grido dell' importanti conquiste, si scuoton da lungi le Nazioni ed i Regni, contempla giulivo la sua rinascente giovinezza il Commercio, e mentre tutti gli sguardi si fissano immobili sull' Autore dell' alta impresa, entra egli in Barcellona con tanta pompa, quanta forse al ritorno dei trionfanti Imperatori non ne vide in altri Secoli il Campidoglio. Ne va pensoso, ne va smaniante il Vespucci; i trofei del celebrato Milziade turbano il sonno a Temistocle, e il ripetuto annunzio delle paterne vittorie strugge in sospiri il cuor magnanimo d' Alessandro: ah! non vi è più Terra per me! tutto vede e tutto avidamente rapisce questo terribil despota dell' Oceano; e ben potrei vincerlo nell' ardire, ma come eguagliarlo nella fortuna e nella gloria?"

„Ecco i trasporti di quella viva emulazione che nasce dal sentimento incontrastabile dei talenti, che si nutre col succo più delicato e più puro della virtù, e che risplende incontaminata nell' orme tutte dei grandi Eroi: sembra inimicizia ed è gara,

sembra livore ed è generosa impazienza di segnalarsi. Avesse pure il Colombo dei nemici e dei rivali che somigliassero ad Amerigo! io non vedrei cangiarsi di subito in orrore ed in lutto la scena magnifica del suo trionfo, succedere al breve lampo d' un' efimera felicità la torbida notte dell' ignominia e dello scherno, e gemere sotto il peso d'infami catene quel Duce invitto che raddoppiati i dominj e le forze dell' ingrata Castiglia, null' altro chiedea che di portarne l' Insegne sino alla riva estrema dell' Occidente. Andate ora, e torcendo lo sguardo dalla metamorfosi atroce, esclamate al Caso e alla Sorte, suoni arbitrarj e sillabe sterili, cui non potrà mai associarsi una distinta nozione: eh! non son queste piuttosto le fila impercettibili onde una Mano regolatrice guida al suo scopo il vario intreccio delle cagioni, e prepara in silenzio gli strepitosi avvenimenti dell' Universo? Abbattuto dai colpi d' un implacabil vendetta e spogliato del diritto esclusivo alle scoperte e agli onori giace il Colombo in un' odiosa inazione: ma non perciò si erigono in faccia al Messico le nuove Colonne Erculee cui non osi oltrepassare il Nocchiero. Amerigo rannoda da tela pericolante de' fausti successi, Amerigo subentra al Colombo, e la solenne Epoca della total Rivoluzione del Globo è legata al Naviglio Fatale che già lo attende.

„Chi gli avesse detto in quel punto: Fermatevi illustre Vespucci, e pria che due Mondi, attoniti l'un dell' altro, si uniscano per vostro mezzo, penetrate meco per pochi istanti tra l' ombre dell' avvenire, ed osservate i risultati memorabili di questa unione. Quante merci, quanti tesori in Europa! qual rara industria nell' Arti, qual nuova sublimità nelle Scienze! Il corso incerto de' Cieli, le strane leggi dei Mari, la forma ignota della Mole Terrestre, l' indole pellegrina dei Monti e dei Fiumi, l'occulta virtù dei Minerali, dei Vegetabili, d'egli Animali, tutto si determina, tutto si volge o in diletto o in utilità della vita, nè resta forse un angolo solo tra noi ove non giunga la fortunata influenza delle vostre conquiste. Che dissi? diviene angusto ai novelli Tributi quanto serran di spazio il Mediterraneo ed il Glaciale; corre la Piena immensa ad inondare Affrica ed Asia, le politiche Società si livellano al punto più alto di lor grandezza, e basta la Terra da Voi scoperta a fare equilibrio alla vantata possanza del superiore Emisfero.“....

. . . .

...„Fu nel Brasile ove Amerigo spiegò senza avvedersene i prodigiosi talenti d' un Teofrasto e d' un Plinio. Ammiratore appassionato dell' inesausta Natura, pieno d'un vivo istinto per indagarne le divine bellezze, e dotato del sentimento più fino per assaporarle e per dipingerle, Voi lo vedreste errare estatico tra i boschi e tra i monti; arrestarsi alla vista d'un albero, d' un augello, d'un sasso; raccogliere i vaghissimi frutti, le

lucide gomme, i liquori balsamici; contemplar con trasporto la fertilità del terreno, la temperie del clima, la copia delle nutritive radici, la possanza dei sughi medicinali, la salute, il vigore, la lunga vita degli abitanti; e sfidar coraggioso il Naturalista del Lazio a trovar nell' Europa o nell' Asia tanti argomenti di Storia quanti il solo Brasile ne offriva per ogni parte al fuggitivo sguardo d' uno Straniero. La notte non sembra rapirgli il pomposo spettacolo della Terra che per variare il suo diletto con le cangianti meteore e con le faci immutabili del Firmamento; ve ne dirà la grandezza, il luogo, l' ordine, il moto; saprà numerarle, saprà comporne delle bizzarre figure; e perchè non invidj il Mezzogiorno i suoi vantaggi e la sua fama al Settentrione, arricchirà con Australi Costellazioni l' interessante Catalogo delle Fisse. Ah! dov' è quel prezioso Volume alla cui fede avea consegnati il Vespucci dei tesori sì vasti di naturale scienza e d' astronomica erudizione; qual cabala indegna o qual segreto disastro lo fece miseramente perire tra le mani medesime d'un Sovrano, cui le glorie e le fortune del Portogallo dovean consigliarne la più gelosa custodia!

. . . .

„Eppur lo credereste? l' Italia benchè partecipe delle sue glorie, e l' Inghilterra quantunque illuminata e sagace, nutron tuttora dei cuori sì poco grati delle menti cotanto anguste, che non solo han cangiati in una satira disonorante i fatti impareggiabili del Vespucci, ma reclamando altamente contro il Decreto unanime delle Nazioni, fanno ad Amerigo un delitto di questo Nome, e lo dipingono coi neri tratti d'un usurpatore ambizioso. Oh rossore! oh cecità! Non doveva l' Italia risovvenirsi di Mezio, l' Inghilterra di Guerik, l' una e l' altra del rinomato Conone? l' Artista d' Olanda compose quel Telescopio mirabile che pur si chiamo Galileano; il Console di Magdeburgo ideò quella Macchina interessante che porta il nome di Boyle; e il Geometra di Samo descrisse quella celebre Curva che poi fu detta Archimedèa: poichè merita insomma di dare il nome ad un Paese non già chi si appagò di salutarlo da lungi, ma chi ebbe tanto d' intrepidezza da scorrerlo addentro e da farne la sua conquista.“

„No, non è vero che la morte imponga silenzio all' invidia: dopo cinquanta lustri ella insulta adirata alla memoria e alle ceneri d' Amerigo. Oh! se la Patria che portò Egli sempre scolpita nell' affettuoso pensiero, se i dolci Amici tra le cui braccia volea chiudere il giorno estremo, ne avessero presentita l' indegna sorte, con quali prove, con quali autentiche testimonianze non avrebbero disarmato il rancore d' un' incredula posterità!“ . . .

II.

OPINIÕES DE BARTOLOZZI*) E DE NAPIONE.**)

„Da tutto ciò che esposi, risulta che Amerigo fù un uomo di un genio sublime, che svilluppò superiormente all' educazione, che avea ricevuta. Non si può però rifiutarli il titolo ancora di uom fortunato, se amò la gloria, e l' esser rinomato dai Posteri, perchè nissun altro mortale potè dare, come esso, il nome ad una delle quattro parti del Mondo, come tutte le Nazioni li accordarono, senza che dimandato, o sperato lo avesse. In memoria delle sue fatiche, il suo nome resterà per sempre scritto a gran caratteri sopra la maggior delle quattro parti del mondo, come pure nel Cielo al lato a quel dei Grandi Astronomi, e per avere il primo osservate, ed in parte descritte le stelle dell' Emisfero Australe.“.....

„L' invidia e la calunnia tentarono di cancellare, oscurare, ed imbrattare il nome d' Amerigo che scritto era su la terra. Ma tali vili e rampanti Mostri di rado inalzano lo sguardo fino al Cielo, ove il nome d' Amerigo era parimente impresso, e però restovvi illibato, e dai loro attachi incontaminato ed illeso.“

Bartolozzi.

„E se si diede Amerigo il vanto di perito Astronomo, non fu a torto. Il Riccioli di fatto, come osserva il Bandini, annovera nel suo Almagesto Amerigo Vespucci tra gli scopritori di dodici nuove Costellazioni australi: e per questo suo sapere fu quindi nominato Piloto maggiore del Re di Spagna, nella qual carica morì: ed è da credere che le Carte nautiche da lui formate e sottoscritte fossero tenute in que' principj delle navigazioni al Nuovo-Mondo da tutti i piloti per le più perfette e per le più sicure.“

„Se non fu adunque Amerigo il primo, che approdasse al Brasile, divide però giustamente col Cabral la gloria della scoperta, sia per avere diretto il viaggio sia per averne percorse le coste, e per avere più minutamente visitata la contrada, sia finalmente per averla scientificamente descritta. Che poi sia stato dato il nome suo, secondo ogni verosimiglianza, non da lui, e dopo di lui primieramente al Brasile, poscia al Continente Australe, e per ultimo a tutto il vasto Continente del Nuovo-Mondo, rispetto al Brasile si potè fare a buona ragione, e fu un' achidentalità rispetto alle restanti provincie, ed a tutta l' America; ed io mi compiaccio davvero che siasi potuto liberar pienamente dalle accuse di usurpatore delle

*) *Ricerche istorico-critiche circa alle scoperte d' Amerigo Vespucci etc., da Francesco Bartolozzi,* Firenze 1789, pag. 166 e 167.

**) *Della patria di Cristoforo Colombo etc.* Firenze 1808, pag. 172 e 173. — As palavras que transcrevemos deste autor, o Conde *Gianfrancesco Gateani Napione*, devem considerar-se de maior importancia, por isso mesmo que, no seu empenho de sublimar os serviços do seu compatriota, nem sempre os factos respectivos ao florentino Vespucci foram por elle, em outro de seus opusculos, apreciados com a devida benevolencia. Nesta parte foi Napione tão pouco feliz, como o foi no seu empenho de querer nobilitar mais a Colombo, entroncando-o n'uma familia mais aristocratica que não era a sua, segundo hoje está demonstrado.

glorie del nostro celebratissimo Cristoforo Colombo questo illustre Fiorentino. Nè le saprei dire abbastanza, Amatissimo Signor mio, quanto mi sia dolce il poter affermare che un Toscano, vale a dire un uomo nato nella contrada d' Italia, che, dopo la propria, per mille rispetti mi sia più cara, e singolarmente per essere oramai divenuta, come già l' Attica del famoso Pomponio, la seconda patria di Lei, sia stato uno di quelli, che hanno cooperato maggiormente, anche con lumi scientifici, alla più grande, alla più vantaggiosa impresa che si sappia essere stata mai eseguita da uomo mortale, la scoperta del Nuovo-Mondo fatta dal nostro Cristoforo, e sia stato così fortunato di dargli il proprio nome.“ *Napione.*

III.

TERCEIRA VIAGEM DE VESPUCCI.

Admittindo-se, como não pode deixar de admittir-se, que foi a Georgia Austral a terra, alem de 52° S., visitada por Vespucci, e que para chegar a ella do Continente, seguira elle pelo rumo de S. E., pode chegar-se ao conhecimento da paragem do mesmo Continente que serviu de ponto de partida. Ora fazendo-se o calculo, ainda suppondo que a variação da agulha não fosse menor de 15°, resulta que essa paragem do Continente devia achar-se à foz de Rio da Prata, e que por conseguinte anda errada, nas edições da carta de Vespucci a Soderini, a indicação da latitude em 32 gráos; e que em logar de 32 se deve ler 37, segundo suspeitamos na nota 4a, da pag. 110. E com effeito justamente esta latitude de 37° S., como termo das explorações portuguezas no Continente meridional, é a indicada pelo monge Marco Benevenuto na sua *Nova orbis descriptio,* annexa á Geographia de Ptolomeo publicada em Roma em 1508, na qual como é sabido se deram outras indicações importantes acerca das primitivas explorações feitas na costa de Brazil.

Por outro lado, o facto de que os exploradores de 1501 chegaram até o Rio de Prata e tiveram conhecimento da seu *estuario,* que tomaram por um estreito que devia communicar o Atlantico com o mar do Japão e China, que se julgava ficar logo de outro lado, se comprova com os proprios preparativos que logo depois do seu regresso a Lisboa ahi se começaram a fazer para a nova expedição que devia ir ao Levante, pela banda de sul do occidente: expedição que, como sabemos, chegou a partir com seis navios, ás ordens de Gonçalo Coelho, em 1503, indo nella Vespucci, — sem nenhum proposito desta vez de explorar as costas do Brazil, como se viu obrigado a realisar, em virtude dos contratempos que lhe sobrevieram nas aguas de Fernão de Noronha.

Provado assim que a expedição de 1501 chegou ás aguas do Prata, (embora sem reconhecer que eram ellas de um rio), já podemos, sem nenhuns escrupulos, aceitar como verdadeiro chefe dessa expedição a D. Nuno Manuel, que em um documento diplomatico que abaixo publicamos, era uns trinta annos depois, por um embaixador portuguez, designado à soberana d' Hespanha como possivel primeiro descubridor desse rio. D. Nuno Manuel, do Conselho d' elrei D. Manuel, seu almotacé mór, foi pessoa a elle mui chegada, segundo se collige da carta de 11 de março de 1515, impressa nas Provas da Hist. Genealogica T. 6º pag 109. Porem, como homem do mar, não consta que se distinguisse; e talvez fosse esta a unica viagem que fizesse; pelo que não é improvavel o facto, narrado por Vespucci, de que esse chefe, reconhecendo a sua insufficiencia como nauta, viera a final a confiar a elle Vespucci a direcção da viagem.

O documento a que acima nos referimos diz assim:

„Senhor-Quando castanho aquj chegou eu estaua pera despachar hum correo porque aquele mesmo dja me chamou a emperatriz e me djse que polo que lhe eu tjnha djto e principalmente polo que ela desejaua fazer en todalas cousas de vosso seruico tjnha acabado co estes de seu conselho das antjlhas e com o cardeal que não mandasem daquy pesoa alguma fazer Requerimento a Vossa altesa sobre o Ryo da prata como estauão determynados se não que escreuesem a lopo furtado que ho fjzese por outros termos majs brandos soomente poloque conpria ha justica do enperador pojs he notorjo que tem posse daquele Rio primeiro que Vossa altesa; e que me Roguava que escreuese loguo isto com as majs palauras que me parecese necesarias pera que Vossa altesa mandase Responder com algum bom meo e que ela faria muito por deter as cartas que se sobrysto aujão descreuer a lopo furtado alguns djas ate ver a Resposta do que eu aguora escreuo.

A sustancya do que lhe Respondj foy que lhe bejaua as mãos por comecar a entender estes do seu conselho e o modo de negociar que sempre buscauão; e pois que ja asy entraua njsto que de todo os deuja apartar de cousa tam herrada como herão estes Requerjmentos por qualquer maneira que fosem por que pera boa Reposta e justa de tudo o que me djzia e lhe djzião dous soos pontos notase por principaes afora outros muytos que todos lhe muytas vezes tjnha dito: o primeiro que Vossa altesa no Regimento de martjm affonso lhe mandava e encomendava toda amjzade com castelhanos e que não lhe tomasse nem contendesse sobre cousa que pusujssem: a segunda en que se arematão todas he que conforme aas capitolações dos Reis pasados Vossa altesa lhe mandou por mjm diser que ela por parte do emperador e sua mandase averiguar en que tempo descubrira o dito Rjo; e que Vossa altesa mandarja muy brevemente saber *en que tempo descubrira huma armada de dom nuno manoel que por mandado del Rey voso paj que estaa em gloria foy descubrjr ao dito Rio*; e que quem se achase por verdade que primeiro descubrira estiuese em pose ate se lançar a linha etc. e que olhase ela pojs os de seu conselho djsto fugião que não tjnhão nenhuma Rezão nem querião senão buscar manhas e bjcos pera fazerem negocios a seu moodo e não como compria ao serviço do enperador e seu; a jsto me respondeo que o não aujão se não pola pose a qual lhes vossa alteza tomava tomando martjm afonso qualquer parte daquele Rio; e que

porisso me Rogava que todavya escrevese logo a Vossa altesa antes que fosem as cartas pera lopo furtado faser o Riquirimento por bem da pose do enperador: eu lhe dise que eu escreveria loguo como me mandava e que não sabya cousa que Vossa altesa mjlhor pudese Responder do que tjnha Respondjdo nem que a ela milhor estivese: e que quanto a djzerem que em tomar martjm afonso parte do Rjo lhes faria ofensa e lhes tomaua sua pose, que jsto hera muy grande engano porque o Rjo he tamanho e faz tantas voltas e tam grandes que ja poderia ser que das tres partes delle as duas estyvesem na demarcação de vossa altesa e quyça que todo ou tambem polo contrajro e que por isto e por tudo martjm afonso não pudja herrar segjndo o Regjmento de Vossa altesa nem se poderião achar mjlhores meos que os que Vossa altesa tjnha ofrecjdos, e que porem eu escreueria o que me mandava e que esperava que entre tamto ela acabase de conhecer a Resão e verdade que Vossa altesa ofrecja e de que sempre usava em todalas suas cousas etc.

Parece me que pera mjlhor Vossa altesa me deue loguo mandar responder espantandose muito de não aceytarem os meos e determynação que Vossa altesa escreueo mostrandose djsto malcontente com as majs palauras neçesarias etc. Isto djguo porque creo segundo os negocios de qua vão e tudo estaa fraco que aproueytara asy aguora como pera o diante e o não Responder e djlatar lhes dão a eles que djzer e cuydão que se não djlata senão por myngoa de Rezão e Justjça, e desta maneira que djto tenho que vossa Alteza mande Responder não poderão djzer o que aguora e sempre djzem. „vossa Alteza o vera mylhor e mandara Responder como majs for serujdo". Nosso Senhor a uyda e Real estado de vossa Alteza acrecente como desejo. De medjna do campo a quatore de dezembro de quinhentos trinta e hum annos. Bejo as Reaes mãos de vossa Alteza." Alvaro mendez de uasconcelos. (C. Chron. P. 1 M. 48, D. 8.)

IV.

QUARTA VIAGEM DE VESPUCCI.

O facto por nós investigado como unico possivel (na nota da pag. 115), de que a bahia de Cabo Frio fôra a paragem em que por Vespucci havia sido deixada em 1504 a primeira colonia no littoral do Brazil, é confirmado pelo cosmographo mór Alonso de Santa Cruz, que no seu *Islario,* offerecido ao Imperador Carlos V., que existe manuscripto*) na Bibliotheca imperial de Vienna, diz expressamente: *„Junto a esta Baya* (de Cabo Frio) *fué donde Amerigo Bespucho* (sic) *piloto maior de Castilla en el ultimo viaje que hizo fundó una casa donde dejó 24 christianos".*

Por esta occasião devemos acrescentar que, em vista de uma noticia que achamos em Panzer (X., p. 24), a Zeytung aus Bresillig Landt, e Copia respectiva devem ter sido publicadas em 1507; pois a 7 de Nov. do anno anterior foi em Roma publicado por Joam Besicken o folheto de Pedro

*) Veja-se a nossa memoria *Sull' Importanza d' un Manoscrito inedito della Biblioteca Imperiale di Vienna &* impressa nas *Mem. da Acad. I.* de Vienna, Classe filosofico-storica Vol. 60. pag. 405—413.

Affonso Malheiro *Gesta proxime per Portugalensis in India. Ethiopia. et aliis orientalibus terris etc.*, de que deve ter sido traduzido o texto allemão que se acha em Dresda. Esta data vem a nosso apoio na opinaõ de que os dois navios de que na mesma *gazeta* ou relação se trata não foram outros senão os que na ilha de Fernão-de-Noronha se apartaram dos dois com que Vespucci foi até o Cabo-Frio, quando os outros dois seguiram até o rio da Prata, e talvez até a Bahia de S. Mathias, e voltaram ao porto do Rio de Janeiro; onde se demoraram tanto tempo que dahi proveio, segundo as averiguações do nosso douto amigo o Sr. J. C. da Silva, que nas cartas contemporaneas, (mal copiadas depois, v. gr. no Ptolomeo de 1513 e no globo de Schöner) se conceituou esse porto com o nome de P. da demora de Gonçalo Coelho *(G°. Coelho detentio)*. Na opinião do mesmo Sr. J. C. da Silva, as noticias contidas na dita *gazeta* devem haver sido escriptas, desde logo em allemão, por algum dos colonos do Fayal, e talvez de Lisboa pelo proprio Behaim, antes de fallecer em 1507.

E' sabido que Humboldt opinou que devia ser o proprio estreito de Magalhães, o ao sul do Brazil de que trata a dita Zeytung; e que pela primeira vez em 1854 na nossa *Hist. Ger. do Brazil* apresentámos a idéa de que esse chamado estreito não podia ser senão o *estuario* ou entrada do Rio da Prata. E' o que hoje julgamos mais que confirmado pela nova interpretação dos factos referentes ás duas expedições de 1501 e 1503; e até pelas proprias palavras de Pigafetta, que nos diz que ainda o famoso Fernão de Magalhães e seus companheiros imaginavam que por ahi devia de haver passagem para o Mar do Sul*).

E muito mais terminante que o testemunho de Pigafetta é o de Francisco Albo, que no seu curiosissimo *Diario* diz o seguinte:

„Martes 10 del dicho (Enero de 1520) tomé el sol en 75 grados, tenia de declinacion 20 grados, vino á ser nuestra altura 35 grados, y estabamos en derecho del cabo de Santa Maria: de alli adelante corre la costa leste oeste, y la tierra es arenosa, y en derecho del cabo hay una montaña hecha como un sombrero, al cual le pusimos nombre Monte Vidi, y en medio del y del cabo Santa Maria hay un rio que se llama rio de los Patos, y por alli adelante fuimos todavia por agua dulce, y la costa corre lessueste oesnoroeste 10 leguas de camino; despues corre nordeste sudueste hasta 34 y un tercio, [1]) en fondo de 5 y 4 y 3 braças, y alli surgimos, y enviamos el navio Santiago de longo de costa por ver si habia pasage, *y el rio está 33 grados y medio al nordeste;* [2]) y alli hallaron unas isletas, y la boca de un rio muy grande: [3]) era el rio de Solis, é iba al norte, y asi tomaron la vuelta de las naos, y el dicho navio estuvo lejos de nosotros obra

*) „Li nostri pensavan di poter passar nel mar del sur, cio é di mezzo di, ma non vi é passagio alcuno, senon il fiume i qual é 17 leghe largo nella bocca. (Ed. de 1536 §. 8.)"

[1]) Por conseguinte não longe de Martim Garcia.

[2]) Estas palavras parece que se deveriam ler duas linhas mais abaixo.

[3]) O Rio Negro ou o Uruguay? Em todo caso foi ahi que pereceu Solis, e não no Santa Luzia.

de 25 leguas, y estuvieron en venir quince dias; y en este tiempo íbamos otras dos naos á la parte del sur á ver si habia pasage para pasar, i ellos fueron en espacio de dos dias. y alli fué el capitan general. y hallaron tierra al susudeste lejos de nosotros veinte leguas,*) y estuvieron en venir cuatro dias, y en veniendo, tomamos agua y leña, y fuimonos de alli voltando de un bordo y otro con vientos contrarios hasta que venimos en vista de Monte Vidi, y esto fué a 2 dias del mes de Febrero, dia de nuestra señora de la Candelaria, y a la noche surgimos á 5 leguas del monte, y nos quedaba al sueste cuarta de leste."

*) Seguramente nas immediações do sitio em que está hoje Buenos Ayres.

V.

CERTEZA DE UMA QUINTA VIAGEM DE AMERIGO VESPUCCI, E POSSIBILIDADE DE UMA SEXTA AO NOVO CONTINENTE.

Havendo folheado na Bibliotheca de S. Marcos de Veneza, os livros de notas, tiradas das correspondencias dos diplomatas venezianos pelo secretario Marino Sanuto, tivemos a fortuna de encontrar apezar da falta da ordem chronologica com que taes notas e extractos se acham transcriptos, as paginas em que vem copiado o trecho de Jeronimo Vianello, do qual o Sr. Ranke aproveitára as poucas linhas que offereceu a Alex. Humboldt, e que este sabio publicou na pag. 157 de Vol. 5° do seu *Exame critico.*

Acha-se o dito trecho de Vianello quasi no fim do vol. 6° (11 folhas antes da ultima), e é na sua integra do teor seguinte:

Copia de uno Capitolo di lettere di hironimo Vianelo scrite a la Segnoria Data a Burgos adi 23 dezembro 1506.

„El vene qui do navilj de la India de la portione del re mio Signore li qual furono a discoprir Patron Juan biscaino et almerigo fiorentino li qual sono passati per ponente e Garbino lige 800 di la dela insula Spagnola che he da le forze (sic) de hercules lige 2000 et hanno discoperto terra ferma, che cussi judicano perche lige 200 de là dela Spagnola trovorno terra, et per costa scorseno lige 600 ne la qual costa trovorno un fiume largo in bocha lige 40, et furone supra el fiume lige 150, nel qual sono molte isolete habitade da Indiani. Viveno zeneralmente de pesse mirabelissimi, et vanno nudi dapoi tornorono con alcuni de quelli Indiani, et passorono per la costa de dicta terra lige 600 unde scontrorno in una chanoa de Indiani che a nostro modo e come un zopollo de uno pezo de legno cavado andava a la Vella et passava alla terra ferma con homini 80 con molti archi et targe de uno legno molto lezier come scuro ma fortissimo et passavano alla Terra ferma per prender Indiani che abitano li de li quali non se ne serveno in alcun servitio ma li mangiano como noi altri cervi caprioli et altri animali, li nostri preseno dicti Indiani, i archi de li qual sono de ebano et sue freze, le corde veramente sono de nervi de bisse. Presa dicta chanoa tornorono a la dicta isola dove li vene contra molti et molti Indiani zeneralmente con archi et forno ale mano, li vinseno, et introrono in

dicta isola, la qual trovono molto sterile: a la parte de mezo zorno in uno piano trovono tanta quantita de serpi et bisse, et dragi che era cossa de maraviglia. cuidavano che parevano cossa molto admiranda. Tal drago ero piu grande che un capodoglio*), et é divisa la insula da un monte. L'una parte da Septentrione, l'altra a mezzodi: quella da Septentrione è habità da questi Indiani, l'altra da questi animali venenosi: Unde qua dicono che lhoro astimano che mai passo niuno de quelli serpi a la parte habitada, imo che in tuta quella insula da quella parte no ze bisse, ne altro animal simile. Visto questo partino dicti navilj et conduseno 7 Indiani boni peoti de quella terra, et costa et furono ad uno loco dove se dice alseshij e seguiteno 400 lige suso al ponente garbino per costa, et messeno in terra trovorono molti casali de li qual escirono in contra molti Indiani per acceptarli, et farli honor, et dicono che uno de essi avanti li haveva predicto como era per venir certi Navilij de Levante de un gran re a loro ignoto, che haveria tutti lhoro per sui servi, et che tutti sariano dotati di vita perpetua et le sue persone sariano adornati de varij vestimente. Dicono, che visti i nostri navilij disse el suo re. Eco qui li navilij che gia X anni ve dico el qual re vene con 1º. pecto d'oro masizo ligato al pecto con una catena d'oro, et una maschera d'oro con quatro sonagli d'oro de una marcha l'uno ali piedi, et con lui veniva XX. Indiani tuti con maschare d'oro a la faza con nachare d'oro sonando, che pexavano da marche 30 l'una, et quando veteno quelli de l'insula con lhoro incomenzorono a sdegnare et combatere grandemente con saete advenenade con li nostri Erano lhoro da cercha 5000, et de li nostri smontorono in terra 140. fono a le mano li tagliorono a pezi zercha 700, morto uno de li nostri de una saeta. Furono a li casali et tolseno de le nachare maschare sonagli et quella armatura con el dicto re preso in vita per marche 800 d'oro, et messino focho in dicte Caxe et li steteno zorni 96 perchi li tre navilij che restavano se abissorono, et andono a fondi. Visto questo tolseno fuora le vittuarie, et munitione, et se feseno forte in terra con una torre molto bona, et ogni zorno erano a le mano con Indiani, la nocte dentro del suo parcho, et el zorno fuora in ordenanza, e quanto che i caminavano, tanto aquistavano, non ossarano slargase de la sua stanzia. Uno zorno furono a uno lago et con certi Vernicalj scomenzorono a lavar de quella terra, et cadauno in meza hora trazeva chi quatro chastigliani, chi sie, et chi octo d'oro, et li fu dicto per do de quelli Indiani pressi, che non dovesseno faticharse a lavar, ma che de là de una montagna, che li stava davanti meza liga molto alta nel piano erra un fiume nel qual nel fondo non bisognava molto lavar, ma che cadauno in un zorno potria raccoglier diexe marche per pocho se adoperasse. Tandem lhoro como persone persse, et fuora de speranza de repatriar deliberó a li batelli et barche li restava acrescer l'orlo, et acosta per terra seuir a la volta de la Spagnola; nel tempo de 96 zorni che steteno de li — si moriteno de una infirmità li vene che restono 44. per nº. et con adiuto de Dio veneno a salvamento, et lassorno ne la Torre diexe homini, che volseno restar forniti per uno anno de vituarie et munitione et lhoro tornando furono combatuti tre volte da Indiani con sue chanoe, e sempre li vinseno, et sono venuti a salvamento qui a la Corte. Ho visto tutti quelli ori et varie cosse che hanno portato de li, fra le altre piper mirabile ma piú grosso del nostro, come un biso mezano, et nose muschade, ma tute come noxe mascule, hanno portato marche 70 de perle bone tutte verzene, et alcune de X charati e di XII. tonde et peri verzi assassimo**) Indiani veramente in mezo la

*) *Capodoglio*, cachalote.
**) Sic.

Galta hanno forato et portano una pietra verde como de diaspro longa quattro dedi, et altri al labro de soto la bocha, zeneralmente sono senza barba.

„Lo Archiepiscopo torna a spazar dieti do Capitanij con 8. Navilij con 400 homeni molto ben forniti d'arme, artigliarie etc."

Em presença deste documento e de sua autenticidade por nós reconhecida, não podemos pôr em dúvida que Vespucci effectuára uma 5a. viagem ao novo Continente; e como Vianello estava ja em Burgos em 1505, nenhuma difficuldade devemos ter de referir a este ultimo anno o facto, seja em virtude de qualquer systema differente de chronologia, seja porque Marino Sanuto haja equivocado o anno, ao copiar essa parte da carta de Vianello. (Veja o Appendice V.)

E não só em vista do documento que fica transcripto do registo original de Sanuto, secretario da Republica de Veneza durante muitos annos, se deve ter por certo que Vespucci effectuou uma quinta viagem ao novo Continente, mas ha toda a probabilidade que de novo ahi voltasse em companhia de Juan de la Cosa no anno de 1507, e ha até possibilidade de que elle ahi voltasse de novo em 1509. Ao menos chegou isso a estar decidido, segundo deprehendemos de duas cartas escriptas de Burgos pelo novo agente veneziano Francesco Corner, successor de Vianello, em 19 de Junho e 16 de Julho de 1508.

Encontram-se essas duas cartas copiadas no codice 1108 da 7a Classe dos do legado deixado em 1843 pelo nobre Girolamo Contarini á Bibliotheca de S. Marcos de Veneza; onde tivemos occasião de as examinar, graças ás indicações do Sr. Harrisse, que nos mostrou ja dellas uma cópia que lhe havia sido subministrada pelo Sr. Rawdon Brown.

A primeira dessas cartas, que se acha a fol. 338, conclue com a seguinte noticia:

„Insuper si dice questa Maestá haver dato circa 19m. ducati a mj. Almerico, et Zuam Biscain, i quali a su spese vanno all' acquisto dell Isole trovate novamente, le quale loro chiamam terra ferma. Nec alia."

Na outra carta, datada *die XVI,* a fol. 347 (e cujo mez se omitte na copia, mas que se deprehende ser de Julho por se encontrar entre duas, uma de 6 deste mez e outra de 7 d' Agosto) Corner e' ainda mais explicito quando diz:

„Da nuovo mj. Almerico fiorentino, che é quello che va discoprindo le Isole, me ha detto gia essere nove gia giorni s. de Sivilia esserli gionta una nave con oro per valuta de ducati 10m; et perché assai delli quali cose questa Maestà ha la decima et poi 7 per cento per daty, quelli venuti con detta nave dicono che continuamente augmenta la invention dell' oro. Et che lui Almerico ha havuto ducati 13m. delle tratte de dette Isule, et che é per andare a provedere de buene navi a Biscaglia, le quale tutte p. le vol fare investire de piombo, et andar per via de ponente a trovar le terre che trovano Portoghesi navigando per levante; et *patirà infallanter questo Marzo.* Nec alia."

Que o anno de 1508, da carta do mesmo Corner, corresponde ao identico do nosso calendario, se deprehende da confrontação das outras noticias que dá nas mesmas cartas com o que acerca da Corte de Hespanha nos consta das chronicas desse reino, e nomeadamente dos Annaes d' Aragão e Chronica de D. Fernando por Zurita. Justamente em fim de Julho de 1508 teve logar, segundo este chronista (Liv. 8 cap. 21), a partida d'elrei para Andalusia, annunciada ja por Corner nesta ultima carta. Se Corner diz „*Questo Marzo*", é que provavelmente contaria ao modo florentino, de sorte que o seu anno de 1508 so concluiria a 25 do mesmo proximo futuro março (de 1509.)

Estes documentos vem-nos dar novo apoio contra a asserção de haverem sido duas as expedições que se dizem effectuadas por Pinzon e Solis em 1506, 1507 e 1508.

Desde logo a data de 1506, assignada por Herrera a uma dellas, se comprova de impossivel; e foi ella pelo mesmo Herrera tão erradamente inscripta à margem, como o havia sido no capitulo anterior (16° do liv. 6° da 1. decada), em que trata do primeiro chamamento de Vespucci à Corte, depois de haver effectuado ao serviço de Portugal, as suas 3a e 4a viagem, — chamamento que se prova ter tido logar, não em 1506 mas em 1505.

Em 1507 teria logar a 6a viagem de Vespucci, effectuada em companhia de Cosa; e não é provavel que ao mesmo tempo andassem em outra expedição, para os mesmos fins, os ditos Pinzon e Solis, a menos que não quizessemos fazel-os chefes dos navios de Vespucci e de Cosa, quando alias Vianello nos diz eram delles commandantes *(patron)*.

Tão pouco é provavel que se, em Junho ou Julho de 1508, esses dois navegadores estivessem para partir ou houvessem partido, deixasse Corner de occupar-se delles, quando o fim da sua viagem não era senão esse mesmo que elle refere, nomeando a Vespucci.

De todas estas premissas não será licito conjecturar que Pinzon e Solis fossem antes, de novo reunidos como em 1497, os chefes da expedição cuja partida era annunciada como infallivel para a primavera de 1509? — Não podemos afirmar que nessa expedição tenha ido Vespucci; mas temos por mui provavel que fosse essa mesma a que se diz regressára em fins de Outubro desse anno, em virtude das desintelligencias entre os dois chefes; da averiguação acerca das quaes saiu Solis compromettido.

Martyr que, alias em nossa opinião envolveu, tratando desta nova expedição de Pinzon e Solis, factos que julgámos dever attribuir antes á de 1497—1498, affirma positivamente que o mesmo Pinzon foi de viagem no anno anterior ás de Hojeda e Nicuesa *(anno priore à discessu ducum Nicuesae et Fogedae)* as quaes sabemos terem tido logar em 1510.

Mas por que banda seguiu a expedição? Pela parte de Centro-America e de Paria ou pela do Rio da Prata? —

E' este um dos pontos ainda obscuros da historia dos descobrimentos, em que cremos que mais serviço pode prestar á verdade quem avente conjecturas hypotheticas, do que quem repita, sem exame, o que disseram outros, sem o devido criterio.

· Herrera, como todos que tem jurado em suas palavras, dizem que as expedições foram duas: uma a Honduras, em 1506 (data que é impossivel, segundo dissemos), á qual consigna no principio da cap. 17 do liv. 6 da. I. decada, as poucas linhas que transcrevemos na pag. 34 do nosso anterior trabalho; e outra ao cabo de Santo Agostinho até á latitude meridional de quasi quarenta gráos; da qual dá razão, tratando dos factos que classifica no anno de 1509, do modo seguinte:

„Partieron de Sevilla, el año pasado, Juan Dias de Solis . . . . i Vicente Yanez Pinçon, con laso po caravelas armadas por elrei, i desde las islas de Cabo Verde fueron à dar en la Tierra-firme, al cabo de S. Agustin; i pasando adelante, llevando la via del sur, costeando la Tierra-firme, fueron à ponerse casi en quarenta grados de la otra parte de la Linea Equinocial i siempre que salian a tierra ponian cruces, i hacian todos los Autos posesionales que eran necesarios; i pareciendo les que era bien dar la buelta, se tornaron à Castilla, haviendo tenido poca conformidad en este viage; por lo qual se mandó en Sevilla recibir informacion, i hallàndo culpado à Juan Dias de Solis, los oficiales de la Casa de la Contratacion le prendieron, i embiaron à la Carcel Real de la Corte, i a Vicente Yanez hizo elrei merced, i en particular en algunas cosas en la Isla de S. Juan, que no tuvieron efecto."

Se foi esta a expedição que se levou avante, a ella se devem reportar as instrucções que o mesmo Herrera, no principio do livro setimo da primeira decada, declara haverem sido dadas em 1507 aos mesmos Pinzon e Solis, para irem a descubrir, justamente com duas caravelas, ficando Vespucci em Sevilla *para fazer as marcas.*

Martyr diz que Pinzon, em 1509, retrocedera de Veragua, Uraba e Coquibacoa até Cumaná e Bocas de Drago; e que depois, passando a linha, chegára a sete gráos alem da equinocial, a um cabo que descreve com as palavras que copiamos na pag. 32 de nosso anterior trabalho, julgando, no meio da falta de ordem chronologica que muitas vezes se nota em Martyr, que escrevia só de ouvida, que melhor quadravam a outra paragem, onde cremos ter o mesmo Pinzon terminado a viagem a que as attribuimos; mais por uma especie de instincto do que com sufficienencia de razões; pois reconhecemos que essas palavras no texto de Martyr, estão por elle applicadas a certa localidade ao sul da equinocial.

Adiante diremos que fundamento teria Herrera para fazer chegar Pinzon até perto de 40° S., o que foi por outros explicado como uma expedição ao Rio da Prata, á qual tambem nós a

principio démos credito; mas que até agora não temos podido justificar por nenhum documento. O que temos sim por bastante provavel, como jà outra vez dissemos, é que Solis (não Pinzon) tivesse estado antes no rio da Prata, mas ao serviço de Portugal, e em um dos navios da expedição de 1503, que ficaram com Gonçalo Coelho e regressaram em 1505 ou 1506; depois de haver-se demorado por muito tempo no Rio de Janeiro, como dissemos.

VI.

LIBRETTO DE VERCELLESE (1504). APELLIDO FRACANZANO. CARTA DE D. MANUEL DE 1505.

O unico exemplar conhecido do afamado folheto por Vercellese impresso em 1504, se encontra (sob o no. 22 do vol. 1873) na bibliotheca marciana de Veneza. E' todo em caracteres redondos e tem por titulo:

> **Libretto De Tutta la Nauigatione de Re de Spagna De Le Isole Et Terreni Nouamente Trouati.**

Porem este titulo se acha no alto da 3a pagina, numerada Aii, faltando, neste exemplar, unico que se conhece, a folha de rosto; de maneira que o folheto que devia conter 16 folhas so ahi tem 15. — Está a ultima pagina em branco, e a penultima acaba com estas palavras:

> **„Finisse el libretto de tutta la navigatio'e del Re de Spagna de le Isole & terreni nouame'te trouati. Stampada in Venesia per Albertino Vercelle se da Lisona a di x de Aprile MCCCCCIIII.**
>
> CON GRATIA ET PRIVILEGIO.“

Ao contemplar este folheto, que, como é sabido, comprehende um extracto feito por Angelo Trivigiano da Primeira Decada de P. Martyr, ao ver que é unico, e ainda assim incompleto, mais nos afirmámos na opinião de que mais algum poude haver sido publicado por Vercellese, dos que depois entraram na collecção de Vicenza, de 1507, por Francanzano.

Não é impossivel que no titulo que falta se revelasse este mysterio. Em todo caso é certo que com o não aparecimento de outros folhetos se não deve argumentar, quando tão pouco faltou para que deste mesmo se não tivesse conhecimento.

Continuamos a interpretar por *Fracanzano* e não por *Fracantio* a abreviatura *Fracan*, ao advertir que o Cav. Morelli tambem assim o designava, e que deste modo o nomea tambem o erudito e judicioso Bartolozzi (pag. 14), e igualmente o douto autor do Catalogo do Bib. Publica de Ferrara. Alem de que, segundo investigações feitos a rogo nosso, em Montalboddo, na marca de Ancona, não existe, nem existiu jamais que se saiba, o appelido de *Fracancio*.

Devemos acrescentar que Faccioli no seu *Catalogo Ragionato de Libri stampati in Vicenza* &, impresso em Vicenza em 1796,

contempla, em additamento ao que dissera o P. Calvi (Angiolgabriello), ainda outro Fracanzano da mesma cidade, e é appellido que hoje se acha disseminado por quasi toda a Italia, incluindo a mesma Ancona.

Em additamento a quanto consignámos nas pag. 112 e 113 da opusculo *Amerígo Vespucci* etc., cremos dever aqui juntar copia de algumas linhas de uma carta escripta pelo rei D. Manuel a Fernando o Catholico, em Março de 1505. Transcreveremos essas linhas em italiano, por quanto *ate hoje* somente conhecemos delle o texto traduzido nessa lingua, que foi

„Impresso em Roma per maestro Joanni de Besicken nei (sic) ano Mcccccv a xxiij de Octobre"

com o titulo:

Copia de vna littera del Re de Portogallo mãdata al Re de Castella del viaggio e successo de India.

Vimos desta traducção o exemplar que possue a Bibliotheca de S. Marcos de Veneza (Vol. 1257 — 2), e que não é unico, pois de outro exemplar existente na Bibliotheca Corsini ha dado noticia Mr. H. Narducci. Esperamos que com o tempo ainda se virá a encontrar o texto castelhano, como succedeu com a célebre carta de Colombo enviada de Lisboa, de cuja edição feita seguramente em 1493 e em Barcelona, somente ha poucos annos se teve noticia, pelo exemplar que existe na Bibliotheca Ambrosiana de Milão.

Tratando nessa carta da viagem de Cabral, diz o rei D. Manuel, segundo o texto italiano, que transcreveremos fielmente:

„Navigando passato il capo verde scoperseno Vna terra nouamẽte a notitia de questa ñra europa venuta: alla quale terra d' Santa Croce pose il nome: e q'sto p'che nel litto fece adrizare vna altissima Croce: altre la chiamano terra nuoua ouero mu'do nuovo. E q'sta terra dove forseno vltra il tropico de Cancro gradi xiiij*) como li marinari p. li suoi quadra'ti e astralabii tolsino laltura p. che cõ instrume'ti astrologici nauicano aq'lla parte. Partendosi dal dicto C. verde e posta fra ponẽte e lebechie venti p'ncipali distanti dal dicto C. verde leghe cccc. Deli habitatori: fertilitate: magnitudine: co'ditiõe: e se sia Insula o terra ferma p.altre n're hauemo dato piena in formatione a V. S." —

Já se vê que occupando-se D. Manuel nesta carta tambem da America, deve ella ser, daqui em diante, contemplada nas *Bibliothecas Americanas*, embora no seo titulo nada ha que o indique.

*) Erro evidente por XVII.

VII.

FOI A IMPRENSA QUE DEU AO NOVO-CONTINENTE O NOME D' AMERICA.

A' existencia da imprensa deveu Amerigo Vespucci a propagação das suas duas cartas, e deveu tambem Martim Waldzemüller a propagação e prompta aceitação da sua proposta para ser adoptado o nome de America.

Bastante conhecidas são dos eruditos as passagens do opusculo *Cosmographiae Introductio*, publicado por meio de duas edições integras em 1507, em Saint-Dié; opusculo em que a adopção do dito nome foi proposta sem a menor intervenção directa de Vespucci, a não ser o favor com que a imprensa de varios paizes, por meio de uma duzia de edições, propagára a carta por elle escripta a Medicis, pelo menos revelando que se acabava de descobrir não as costas orientaes da Asia, mas sim um verdadeiro *Mundo Novo*. Vimos como o dito opusculo *Cosmographiae Introductio* teve logo em 1509 mais duas edições (uma em latim e outra em allemão) em Strasburgo, e não tardou a ter outra em Lyon, feita por Jean de la Place, que Brunet attribue ao anno de 1510, mas que um anonymo contemporaneo crê de data posterior sete ou oito annos.

Tantas edições em tão poucos annos, todas acompanhadas da traducção da carta de Vespucci a Soderini (que nellas, por engano, se dá como dirigida ao duque-rei René II da Lorena) não deviam contribuir pouco a propagar a idéa, que alias nenhum campeão se apresentava a combater.

Assim, ao mesmo tempo que se planisava a reimpressão da *Cosmographicae Introductio* de 1509, que devia sair á luz não so em latim mas tambem em allemão, se publicava pela mesmo typographia em Strasburgo, igualmente em latim e em allemão, outro opusculo intiulado *Globus Mundi Declaratio**), no qual o nome de *America* aparece já adoptado; influindo talvez para isso o proprio Waldseemüller, que julgamos não seria estranho á composição e publicação deste ultimo opusculo.

Seguiu-se João Schöner na obra *Luculentissima quaedã terrae totius descriptio,* que em 1515 publicou em Nuremberg (65—XV fols de 4º), incluindo no cap. XI, a folhas 60, intitulado „*De America quarta orbis parte*" etc., estas palavras:

> „America sive *Amerigen* novus mundus: et quarta orbis pars, dicta ab ejus inventore Americo Vesputio viro sagacis ingenii: qui eam reperit Anno domini 1497".

Adoptou igualmente o mesmo nome o suisso Joaquim de Watt (Vadianus) em uma epistola ou carta escripta de Vienna a Rudolpho Agricola, que não sabemos tenha sido publicada antes de Maio de 1518, em que, sem data, acompanhou a edição de Pomponio Mela, impressa in folio na mesma Vienna, por

*) Veja-se o nosso precedente trabalho, pag. 36 e 37.

Lucas Alantse; bem que nas edições subsequentes della (junto o ao texto da mesmo Pomponio Mela), de Basiléa de 1522 e de Paris de 1530 (por Chr. Wechel) se diz escripta em 1512; e provavelmente o mesmo succederá na de 8° de Paris (igualmente de Chr. Wechel) de que dá noticia Graesse e não tivemos occasião de ver. Nessa epistola ja o mesmo Watt por duas vezes menciona o nome de America, dizendo em uma:

„Americam à Vesputio repertam"

e em outra:

...„immensum Pelagus interesse inter extremum ab America occidens et oriens Ptolomei etc."

Em 1520 era de novo esse nome lançado ao publico, não só por Pedro Bienewitz mais conhecido por Apianus em um mappa-mundi*) que então publicou em Vienna d' Austria, acompanhando uma edição de Solinus feita por Jo. Camers, como pelo Dr. Margalho (Pedro?) no seu *Phisices Compendium* impresso nesse mesmo anno em Salamanca, e no qual consignou estas palavras:

„Prima est Asia secunda Africa et tertia Europa. . . addenda tamen veteribus incognita *America* a Vesputio inuenta que occidentem versus" etc.

Igualmente em 1520 foi inscripto o dito nome no globo do proprio Schöner (que cremos ser o mesmo que hoje se encontra em Nuremberg, e cujo hemispherio occidental se acha reproduzido pelo Sr. Guillany) por elle offerecido em 1523 ao conego de Bamberg, Reymer de Streytpergk, por meio de uma carta datada de *Timiripa,* que corre impressa**) na qual, depois de fazer menção das viagens do Gama, Colombo (não trata de Vespucci), Cortez e Magalhães (cujo resultado conhecia ja, e mui provavelmente pela edição da carta de Transilvano, de Colonia, de janeiro desse mesmo anno) lhe diz: *„Accipe igitur hunc a me formatum globum, ea animi benignitate, qua eum laborem ad tui nominis honorem lubens agressus sum."*

Em 1522 se encontra o mesmo nome *America* ja associado á obra de Ptolomeo, apparecendo inscripto por Lourenço Phrisius em um mappa que acompanha a mesma edição.

Em 1524 o dito Apiano (*„dictus Benewitz, de Leisznick,"* como elle proprio declara) publicou em Landshut (*typis ac formulis* D. JoannisWeyssenburgers) um curioso livro sobre Cosmographia***)

*) Com o titulo: TIPUS ORBIS UNIVERSALIS JUXTA PTOLOMEI COSMOGRAPHI TRADITIONEM ET AMERICI VESPUCII ALIORUMQUE LUSTRATIONES A PETRO APIANO LEYSNICO ELUCUBRATA MDXX.

**) Não a temos encontrado mencionada em nenhuma das mais conhecidas bibliographias, e apenas vimos della o exemplar (47 - Z. 28) da Bib. Imp. de Vienna, de 4 folh. de pequeno 8o., com o principio do titulo deste modo:

DE NVPER

SVB CASTILIAE AC PORTUGA –

liae Regibus Serenissimis repertis Insulis ac Regionibus, Ioannis Schöner Charolipolitani epistola & Globus Geographicus, seriem nauiga tionum annotantibus &.

***) *Cosmographicus liber &*

contendo 114 paginas em 4°; (52 folhas e mais quatro de introducção e tres de appendice) dedicado ao arcebispo de Salzburgo, e ornado de muitas estampas, no qual nome America se acha inscripto, não só nos globos a folhas 2 verso e 63; mas tambem na folha 103, tratando da situação das ilhas do novo continente *(Insulae Americae adjacentes)*, e antes na folha 65, dizendo:

Secunda Pars prin
cipalis hujus Libri de Summa
necnō particulari Europae
Africae: Asiae et Ame-
ricae Descriptione.

e logo adiante, no cap. 4°. da mesma 2a. parte, que vem a fol. 69 e se intitula — **De America,** — lê-se:

„America: quae nunc Quarta pars terrae dici tur ab Americo Vespuccio eiusde' inne'tore nomen sortita est Et non immerito: quoniam mari vndiq' clauditur Insula ap pellatur. Ptholomeo autem e antiquioribus p. p. nimiam eius ditant iam in cognita permansit. Inuenta quidem est Anno Christi 1497. exmandato regis Castiliae: p. p. eius quoque magnitudinem Nouus mun dus appellatur. In ea incolae nudi" &
— Habet autem America insulas adiacentes q3 plurimas vt Parianā Insulam, Isabellam quo Cuba dicitur (sic) Spagnollam in qua reperit lignu' Guaiacum quo vtuntur nostrates contra morbum Gallicum Ac colae vero Spagnollae insulae loco panis vescuntur serpentibus maximis et radicibus. Ritus et cultus istarum circumiacentium Insularum par est Americae accolarum cultui".

Depois desta curiosissima 1a edição de Apiano, da qual possuimos um exemplar, não nos consta que seguisse outra obra concorrendo a fazer popular o nome de America antes da de Henr. Glareanus Loritus, que em 1527 (Graesse, III, 93, dá ração de uma edição de 1526, que não vimos) publicou em Basilea o seu opusculo — *De Geographia liber unus* — em que consignou o dito nome de America, nas poucas linhas que dedica a essa parte da terra, e que reproduzimos na pagina 46 do nosso anterior trabalho.

Esta obra de Glareanus foi adoptada por compendio nos collegios: e della temos tido occasião de ver, alem de outras posteriores, as edições de 1528, 1530, 1533, 1534, 1538, 1539, 1543 e 1551; sendo a de 1528 igualmente de Basilea, de Friburgo a de 1530 e as tres ultimas, e de Veneza as outras tres; parecendo-nos provavel que outras edições intermedias aparecessem, entre as que acima mais se distanciam entre si. — Seguiram-se as edições do mencionado livro de Apiano, exornadas por Gemma Frisio de 1529, 1533, 1539, 1540, 1541, 1545, 1550, 1551—53, 1564, duas de 1574, com suas competentes traduções em francez, hespanhol, italiano &, alem das

de um pequeno resumo (attribuido ao mesmo Apiano) da *Cosmographiae Introductio*, levando o mesmo titulo, igualmente em latim, e incluindo tambem a asserção de que Vespucci havia descoberto a nova parte da terra, pelo que se lhe dava o nome de *America*.

Deste opusculo, em pequeno formato, temos pessoalmente examinado as edições de 1529, (de Ingolstadt de 36 fol. só numerados até 16), de 1533 (de Veneza per Jo. Antonium & Fratres de Sabio, 32 folhas, acompanhado uma edição do dito Glareano de 46 folh.), de 1550 (de Paris por Guill. Cavellat, 47 Fol.) e de Outubro de 1554, de novo de Veneza por Franc. Bindonis (31 folhas); e tomamos nota, no catalogo da bibliotheca publica de Padoa, da existencia ahi de mais duas edições, ambas de Veneza, uma de 1535 (P. 624, D. 19) e outra de 1564 (S. a. 9932).

E quanto a Gemma Frisius, não somente elle propagava a adopção do nome *America*, por meio da dita obra de Apiano que commentara, mas tambem em um livro acerca dos principios da astronomia e cosmographia que publicou primeiro em Antuerpia em 1530, e de que se fizeram outras edições, das quaes conhecemos as de 1548 e 1553, e de 1556 traduzido em francez.

O mencionado J. Schöner continuava entretanto no mesmo proposito de admittir para o novo continente o nome de America. Este nome foi por elle de novo adoptado no *Opusculum Geographicum*, que em 1533 publicou em Nüremberg, e talvez em mais algum dos muitos folhetos que por esse tempo deu á luz, ou em alguma edição mais dos que acima mencionámos.

Igual procedimento começaram a ter alguns compiladores, editores e traductores de varias obras geographicas ou astronomicas. Entre elles citaremos apenas o Florentino M. Mauro que no opusculo, contendo uma traducção ou compilação de Sacrobosco, publicado em Veneza, a expensas do hespanhol Juan Ortega de Carrion, em Outubro de 1537 (reimpresso em Florença em 1550), inclue, entre as gravuras, dois hemispherios, n'um dos quaes (a fol Hiii) se lê distinctamente o nome *America*, adulterado em *Ametrica* na bella estampa que se acha no verso do rosto.

Seguiram-se novas edições de Ptolomeo propagando o mesmo nome, e entre ellas citaremos as do hespanhol Miguel Servet de 1535 e 1541.

Pelo mesmo tempo Seb. Munster adoptava tambem o nome de *America*, primeiro em 1532 no *Novus Orbis* de Gryneo (reimpresso em 1537 e 1555) e depois, na sua propria *Cosmographia*, impressa mui augmentada*) em 1544, 1550,

*) A 1a ediça'o da Cosmographia de Seb. Munster fora publicada em Francfort sobre o Meno em 1537, mas na'o tratava sena'o da Europa, como se deprehende do seu proprio titulo Cosmographei MAPPA EVROPAE, Eygentlich fürgebildet &c. — Desta ediça'o hoje rarissima e pouco conhecida, possuimos um exemplar. Consta de 24 folhas de 4o, sem paginaça'o, tendo a folha 23 a assignatura

1554 (Praga), 1556, 1562, 1569, 1572, 1574, 1575 (Colonia), 1578, 1588, 1592 e 1598, e igualmente em latim de 1550, 1552, 1554, 1559, etc., em francez de 1552 e 1574, em inglez de 1553 e 1574, em bohemo de 1554 etc.

A par de Apiano, de Phrisius e de Munster concorreu tambem Jo. Honter, que nas suas *Rudimenta Cosmographica*, das quaes temos visto (do seculo 16°.) dez edições, feitas em Tiguri, Basilea, Antuerpia e Colonia, alem da de Cronstad de 1542, incluiu, sob o titulo de *Universalis Cosmographia*, um mappa mundi, onde está ja escripto *America*.

Isto, alem de alguma edição ou tradução, ou compilação de todas as obras mencionadas que havera' por em quanto escapado ás nossas investigações bibliographicas, e de outros livros contemporaneos, alias conhecidos, que contendo já o mesmo nome de *America*, não exerceram tanta influencia, por haverem contado menor numero de leitores e haverem tido por conseguinte menos edições. Neste número incluimos a Jacques Focard, 'que, sem talvez saber a origem do vocabulo *America*, no opusculo que em 1546 (e de novo em 1555) publicava em Lyon, com o titulo de *Paraphrase de l'Astrolabe* etc., havendo descripto as tres partes de globo, segundo os antigos, acrescenta que, depois destes, não se havia encontrado mais terra que se podesse chamar continente, „excepté une appellée *Amérique*, de laquelle ne sommes encore bien asseurés"; mas que entretanto a descreveria succintamente, sem se guiar pelos sonhos dos que a tinham navegado e continuavam navegando, somente no intuito (acrescenta) de ahi traficar etc.

Neste numero devemos tambem contar a André Thevet, publicado em Francez em 1551 e em italiano pela 1.° vez em 1561, e a outros desse tempo.

Em todo caso, simplesmente em vista de quanto exposemos cumpre admittir que durante pouco mais de meio seculo, se fizeram sem a menor duvida, mais de sessenta edições de obras, todas propondo e *ensinando* a adopção do nome *America*; — as quaes obras, ou pelo menos quasi todas ellas, foram compendios adoptados logo nas gimnasios e universidades de varios nações por serem escriptos em latim, que era entaõ a lingua dos mesmos gimnasios e universidades. Ora como destes compendios pelo menos, as edições se fariam em mais avultado numero de exemplares, cremos não exagerar avaliando em mais de sessenta mil o numero destes que, com a proposta ou a adopção do nome *America*, se propagaram desde logo pelas escolas e universidades, pelo menos da Europa central e da Italia; — sendo certo que na Hespanha e Portugal o ditõ nome, por falta de sancção official dos governos, tardou mais

Fiij. Acompanham o livro depois da folha A, dois mappas, um da Europa e outra de parte das margens do Rheno, achando-se outra parte destas em um 3o mappa impresso no proprio texto a fol. 3. Em outras paginas se veem mais 22 gravuras em madeira, repetindo-se a primeira dellas no frontespicio.

em ser geralmente aceito; de modo que nas suas colonias da America, taes como o Brazil, o Mexico e o Peru, que eram as que por seus prodigios e productos mais prendiam a attenção, nem tinham quasi idéa do mesmo nome, alias dado a parte do mundo em que ellas se achavam, quando já quasi toda a Europa o havia adoptado, ainda antes que o apparecimento do importante *Theatrum Orbis* de Abraham Ortelio em 1570 (obra que pela sua erudição e pelo luxo e esmero na execução fez epoca na historia da Geographia) acabasse de sanccional-o. Entretanto Camões na sua epopéa, impressa em 1572, apezar de se referir varias vezes ao Brazil e outras paragens da *America*, não escreveu uma só vez este nome.

Outro tanto podemos dizer de Pero Lopes de Souza, de Gandavo, de Soares e outros escriptores portugueses ou hespanhoes do seculo 16.°

Resumindo, dizemos que a idéa de Waldzeemuller não houvera nascido se as cartas de Vespucci não se houvessem antes propagado mais que as de Colombo, *por meio do imprensa;* que essa idéa não se houvera propagado, sem a reproducção *pela imprensa,* por meio de varias edições, da proposta feito não só nos dois opusculos intitulados *Cosmographiae Introductio e Globus Mundi declaratio,* como dentro de pouco nas obras dos outros autores que adoptaram a idéa e a apoiaram.

Os resultados alcançados pela mesma imprensa foram logicos. Se delles resultou, como se pretende, uma injustiça a Colombo, a origem esteve em que o publico, supremo juiz em semelhantes baptismos que só por elle e para elle se fazem, lendo e apreciando mais a principio as cartas de Vespucci que as de Colombo, fez que aquellas se fizessem muito mais conhecidas.

VIII.

APPENDICE PRIMEIRO. *)

Periodos copiados do opusculo de Bartolozzi (Ricerche etc. pags. 79 a 85 e pag. 93) acerca da vida de Vespucci antes de emprehender a primeira viagem, com argumentos a favor d'esta ultima.

„Molte lettere esistono **) scritte ad Amerigo prima che egli partisse di Firenze dalla maggior parte delle quali si ricava che Vespucci era un' agente di questo Lorenzo di Pier Francesco de Medici, e di più da una lettera data dei 5. Maggio 1491. si cava che stava in casa di questo Lorenzo, perchè nell' indirizzo ci si legge *ad Amerigo Vespucci in casa di Lorenzo di Pier Francesco de' Medici.*

„Io scorsi tutte queste lettere, e per la sostanza delle cose contenute non credei che potessero interessare il publico, nè riguardare la vita d' Amerigo in cosa di qualche rilievo, e perciò io non pubblico. In una però di detto Lorenzo ad Amerigo scritta da Cafaggiolo il 24. Settembre 1489. si ricava che egli aveva una casa di commercio in Spagna, e che i di lui agenti non erano fedeli, incaricando Amerigo di prendere alcune informazioni.

„Quest' infedeltà degli Agenti di Lorenzo, fù la causa, per cui poi fù Amerigo da esso spedito in Spagna per invigilare sopra quel commercio, e perciò comunemente creduto mercante. L'ultima di queste lettere è data dei 9. Marzo del 1491. cioè per noi 92., perchè l' anno, come ognun sà, si cominciava allora ai 25. di Marzo, e serve a indicarci l' incirca del tempo della sua partenza per la Spagna, come vedremo altrove, e ciò è tutto quel che di più interessante si trova in tante delle di lui lettere, che si conservano tuttora.

„Questo Lorenzo de Medici aveva dunque per suo agente Amerigo: egli lo mandò alla sua casa di commercio in Spagna, che poi si soppresse, e con questo Lorenzo ebbe Amerigo un regolar carteggio finchè visse, come lo dimostrano le relazioni, che esistono tuttora, che scrivevano a Lorenzo de Medici, come era quel Donato Nicolini, da cui forse discese quel ramo, che rimpatriò non son già molti anni. Ora io dimando, se era possibile, che nelle due relazioni del terzo viaggio potesse a questo Lorenzo de Medici dire di aver fatti due viaggi verso l'occidente per il Re di Spagna, se ciò non fosse la verità?

„Come averebbe egli potuto imposturare di aver fatto un sì considerabile viaggio d'un anno, ad una persona, da cui egli doveva ricevere la sussistenza; giacchè la sua famiglia non par, che fosse allor ricca, benché avesse un fratello Cavalier di Rodi, pur ne aveva un' altro in Pisa, che prega Amerigo d'andare a rammentare la morte, e che è suo figlio a sua madre vedova, che rifiuta mandarli una camicia, come ricavai da una lettera, mentre ancora aveva egli realmente fatto si può dir quasi il servitor domestico all' istesso Lorenzo suo concittadino, suo pari, benchè più ricco? Come averebbe egli pututo Amerigo scrivere la relazione dei quattro viaggi al Gonfaloniere della Repubblica Fiorentina, die cui era stato condiscepolo, e mandarliela per mezzo del Benvenuti suo compatriotto, e suo amico, e che cita per testimonio di ciò, che scrive, imposturando un viaggio, che egli non avesse fatto? Un viaggio d'un anno, la scoperta del continente d'un mondo nuovo, è ella una cosa, che uno possa facilmente fingere ai suoi contemporanei? egli non era il solo Fiorentino, che fosse allora in Spagna, e in Portogallo,

*) Acrescentamos os tres seguintes appendices, com o proposito de reunir nesta nossa publicação tudo quanto deve contribuir ao *julgamento* de Vespucci pelo publico, sem recorrer a outros livros. V.

**) „Filza 58 num. 10. Carteggio della Famiglia de Medici, in stato privato, nell' Archivio Mediceo riunito a quello della vecchia Segretaría di stato di Firenze".

e tutti avevano carteggio con la lor Patria, ove Amerigo non poteva tar credere una sì grossolana menzogna, se il fatte non fosse stato vero, trattandosi ancora di una materia che per la novità, per la speranza del guadagno, e per sua grandezza, teneva a se rivolti gli sguardi di tutta l'Europa......

Io non dimando in favor d'Amerigo dei nuovi documenti, benché é posibile ll trovarne anco in Italia, purchè si cerchino ma dimando un attenta considerazione dei fatti, dimando della ragione, e del buon senso, e la di lui onoratezza sarà al sicuro. Si rifletta che non è possibile di tacciar, d'impostore Amerigo, senza nel tempo istesso dare la medesima taccia, o quella almen d'imbecille a Lorenzo de' Medici, a Pietro Soderini, ed a quanti Fiorentini erano in Spagna, in Portogallo, ed in Firenze, che lasciarono correre, o si lasciarono mischiare in tale impostura. Eppoi perchè nissuno Istorico Spagnuolo si oppose alle pubblicate relazioni del Vespucci fin del 1507.? Perchè non rivendicò egli Pietro-Martire la verità almeno dopo di essere stato in Italia, ove scorrean le relazioni del Vespucci, ed invence posteriormente scrive al Viceré di Granata, che non pone come aveva promesso ciò che à raccolto, perchè *non semper oportet stare pollicitis*, quando appunto seppe rivendicarla contro il Cadamosto, che credette, che l'avesse alterata? Queste son le ragioni alle quali vorrei che obiettassero, almeno i viventi Istorici, che anno tacciato di mala fede Amerigo Vespucci, ed anzi io silfido a rispondere, o fin d'adesso dichiaro, che non an che rispondere .

. . . .

„Tredici lettere scritte *ad Amerigo Vespucci in Firenze* si conservano nei nostri Archivi, che provano, che Amerigo restò in questa Capitale fino all' anno 1492. In una di queste, che non poteva essere ignorata, perché pubblicata nella vita d'Amerigo, si prova che egli era in Firenze nell' estate del 1489. L' ultima delle sopra citate lettere, che io ò ritrovate data del 9. Marzo 1491. prova come dissi, che egli era in Firenze nel 1492. perchè è notissimo, che in quel tempo si cominciava a contare l' anno dal di venticinque Marzo giorno dell' Incarnazione".

IX.

APPENDICE SEGUNDO.

Documentos acerca de Americo Vespucci publicados por Navarrete.

Núm. 1.

Real cédula mandando reintegrar á Juanoto Berardi, florentin, 65 mil marav., que habia prestado por órden de SS. AA. (Archivo de Simáncas.)

El Rey é la Reina. = Jurado Fernando de Medina: Nos vos mandamos que los sesenta y cinco mil maravedis quel Arzobispo de Granada libró en vos, en el cargo de la Cruzada, á Juanoto Berardi, florentin, vecino de Sevilla, de cierto prestado que prestó por nuestro mandado, que les paguedes al dicho Juanoto ántes é primeramente que otros maravedis que en vos esten librados, é tomad en vos el libramiento del dicho Arzobispo é los otros recabdos de que en él hace mencion, con los cuales recabdos é con esta nuestra cédula, mandamos que vos sean rescebidos en cuenta los dichos sesenta é cinco mil maravedis; é non fagades ende al. Fecha á diez dias de Julio de noventa y cuatro años.

Núm. 2.

Real carta al arcediano de Sevilla D. Juan de Fonseca, previniéndole que iba Juanoto Berardi á entender en el despacho de las carabelas, en nombre del Almirante de las Indias etc. (Arch. de Sevilla, lib. de traslados de cédulas y provisiones de armadas para las Indias de los años 1493 á 495, fol. 65.)

El Rey é la Reina. = D. Juan de Fonseca, arcediano de Sevilla. Ya sabeis lo que vos habemos escrito sobre el despacho de las carabelas que fan de ir á las islas de las Indias: ahora va allá Juanoto Berardi para entender en ello en nombre del Almirante de las dichas islas, porque tiene su poder para ello, el cual fa de tener libro é cuenta é razon, así de lo que se fa gastado fasta aquí como de lo que de aquí adelante se gastare, porque por el libro del oficial de nuestros contadores mayores é por el suyo se pueda averiguar la cuenta dello cada que fuere menester: por ende Nos vos mandamos que fagais quel dicho Juanoto Berardi y el oficial de nuestros contadores mayores tengan sus libros é cuenta é razon, así de lo que se ha gastado fasta aquí como de lo que se gastare de aquí adelante en la dicha negociacion de las dichas islas, porque Nos confiamos quel dicho Juanoto mirará con toda fidelidad las cosas de nuestro servicio. De la ciudad de Segovia á quince dias de Julio de noventa y cuatro años.

Núm. 3.

Real cédula mandando dar á Amerigo Vespucci 12 mil maravedis por ayuda de costa. (Archivo de Simáncas, libros generales de cédulas, núm. 10, fol. 69.)

El Rey. = Alonso de Morales tesorero, de la Serenísima Reina Doña Juana, mi muy cara é muy amada hija: Yo vos mando que de cualesquier maravedis de vuestro cargo deis é pagueis luego á Amerigo de Espuche, vecino de la cibdad de Sevilla, doce mil maravedis. de que yo le fago merced, para ayuda de su costa, é tomad su carta de pago, con la cual é con esta mi cédula mando que vos sean recebidos en cuenta los dichos doce mil maravedis; é non fagades ende al. Fecha en la cibdad de Toro, á once de Abril de quinientos cinco anos. = YO EL REY. = Por mandado del Rey administrador é gobernador. = Gaspar de Gricio.

Núm. 4.

Real carta de naturaleza de los reinos de Castilla y de Leon, á favor de Vespucci. (Arch. de Simáncas.)

Doña Juana por la gracia de Dios etc. = Per hacer bien y merced á vos Amerigo Vezpuche, florentin, acatando vuestra fidelidad é algunos buenos servicios que me habeis fecho, é espero que me hareis de aquí adelante, por la presente vos hago natural de estos mis reinos de Castilla é de Leon, é para que podais haber é hayais cualesquier oficios públicos Reales é concejales, que vos fueren dados é encomendados, é para que podais gozar é gozeis de todas las honras, gracias é mercedes, franquezas é libertades, exenciones, preeminencias, prerogativas é inmunidades, é todas las otras cosas, é cada una dellas que podiéredes ó debiéredes haber é gozar si fuérades natural de estos mis reinos é señoríos: é por esta mi carta, ó por su traslado signado de escribano público, mando al Ilustrísimo Príncipe D. Cárlos, mi muy caro é muy amado hijo é á los Infantes, Duques, Prelados, Condes, Marqueses, é Ricos-homes, Maestres de las Ordenes, é á los del mi Consejo, é Oidores de las mis audiencias, Alcaldes, Alguaciles de la mi Casa é Corte, é Chancillerías, é á los Priores, Comendadores é Subcomendadores, Alcaides de los Castillos é Casas fuertes é llanas, é á los Concejos, Corregidores, Asistentes, Alcades, Alguaciles, Regidores, Caballeros, Escuderos, Oficiales, é Homes buenos de todas las ciudades, villas é lugares de los mis reinos é señoríos,

é otras cualesquier personas mis súbditos é naturales, de cualquier ley, estado, condicion, preeminencia é dignidades que sean ó ser puedan, que agora son ó serán de aquí adelante, que vos hayan é tengan por natural de estos mis reinos é señorios, como si fuésedes nascido é criado en ellos, é vos dejen é consientan haber cualesquier oficios públicos Reales é concejales que vos fueren dados é encomendados, é otras cualesquier cosas que en ellos hobiéredes, segun dicho es, así como si fuésedes nascido é criado en ellos, é vos guarden é fagan guardar las dichas honras, gracias é mercedes, franquezas é libertades, exenciones, preeminencias, prerogativas é inmunidades, é todas las otras cosas é cada una dellas, que podiades é debiades haber é gozar siendo natural de estos dichos mis reinos é señoríos, é que en ello, ni en parte de ello, embargo ni contrario alguno vos non pongan ni consientan poner; lo cual mando que así se haga é cumpla, no embargante cualesquier leyes, ordenanzas de estos mis reinos, que en contrario de lo susodicho sea ó ser pueda, con las cuales é con cada una dellas de mi propio motu é cierta ciencia é poderío Real absoluto, de que en esta parte como Reina é Señora natural quiero usar, dispenso en cuanto á esto toca é atañe, quedando en su fuerza y vigor para las otras cosas adelante, é los unos nin los otros etc. Dada en la ciudad de Toro á veinte é cuatro dias del mes de Abril, año del nascimiento de nuestro Salvador Jesucristo de mil é quinientos é cinco años. = YO EL REY. = Yo Gaspar de Gricio etc. = Licenciado Zapata. = Licenciado Polanco.

Núm. 5.

Carta del Rey D. Felipe I á los oficiales de la contratacion para que avisen lo que falte y sea necesario proveer para el mas pronto despacho de la armada destinada á la especería. (Simáncas, lib. gen. en el de 1506 á 1523. Cámara, Ced. y Relac. núm. 12, fol. 90 vto.)

El Rey. = Mis oficiales de la casa de la contratacion de las Indias que residis en la cibdad de Sevilla: ya sabeis como estaba *mandado* hacer una armada para descobrir la especería, é estaba mandado hacer en Vizcaya los navios que eran menester para ello, é agora yo he sabido que los navíos son acabados de hacer, é que son partidos para esa cibdad, é porque mi voluntad es que la dicha armada parta lo mas presto que ser pueda por los inconvenientes que sabeis que se siguirian de la dilacion, por ende yo vos mando que luego que esta viéredes me aviseis si estan á punto los dichos navios, é si teneis recabdo del bizcocho que para ello es menester, é si esto está aparejado hableis á Vicinti Añes é á Amerigo para que digan si será tiempo de partir ántes de invierno, é me enviad luego su parescer, é si no está aparejado todo lo que es menester escrebidme qués lo que dello falta, é para cuándo se podrá tener aparejado, é qués lo que acà es menester proveer para ello, é con este correo me avisad largamente de todo ello porque se dé la órden que conviene para se despachar lo mas presto que ser pueda. De Tudela de Duero é veinte y tres de Agosto de quinientos seis años = YO EL REY. = Refrendada del Secretario.

Nota. *Algunas cédulas que anteceden estan refrendadas del secretario Pedro Jimenez. Carta al Secretario Gaspar de Gricio.* (Minuta original ó coetánea en el Archivo de la Contratacion en Sevilla, de donde la copió Muñoz.)

Núm. 5a.

Noble é muy vertuoso Señor: Despues que vimos una breve carta vuestra, por la cual nos hecistes saber de qué manera andaban los negocios, y supimos que vuestra merced se habia ido á reposar á su casa, esperando que tambien habria acá mudanza, habemos emperezado en

el escribir, y despues que habemos sabido quel Rey é la Reina, nuestros Señores, mandaron llamar á vuestra merced, y que SS. AA. tienen buena inclinacion á estos negocios de las Indias, debemos creer que se querrán servir de vuestra merced para que haya de continuar el cargo que hasta aquí ha tenido de los dichos negocios de las Indias, porque otra manera sería como los que navegan sin gobernalles; è por ende le hacemos saber como habiéndonos enviado á mandar el Rey nuestro Señor que le hagamos saber en qué términos està el despacho del armada quel Señor Rey Don Fernando mandó hacer para ir á descubrir el nacimiento de la especería, é non habiendo de patir la dicha armada antes de Hebrero, acordamos que vaya Amerigo á S. Alteza, el cual va informado de todas las circunstancias de la dicha armada, y lleva memorial de las cosas que se han de proveer demas de lo que está ya proveido: y porque no dudamos questando vuestra merced en la Corte verá las cartas é memoriales quel dicho Amerigo lleva, no es menester, salvo que nos remitamos á las dichas escripturas, y aun si tuvieramos certenidad de la estada de vuestra merced en la Corte no fuera menester tan larga informacion, porque vos, Señor, pudierades suplir en todo.

Serán menester para el despacho de la dicha armada, sobre lo ya gastado, mas de ocho mil ducados, y estan gastados otros tantos; verdad es que en lo gastado se incluyen los quinientos é cuarenta mil que pagamos à Bobadilla por el Sr. Tesorero Morales para el pan que se nos habia de dar en Murcia, é no se nos dió y se habian de cobrar allá del dicho Tesorero que Dios haya: podrá ser que á vuestra merced parecerá grande contía de dineros el gasto de la dicha armada, mayor que pareció al principio por la relacion que al Sr. Rey D. Fernando enviamos, lo cual procede del precio del pan que entonces no se estimaba á valer mas dol coto y del sueldo de doscictos hombres que no se contó, salvo por cuatro meses que será menester que sean pagados por seis meses, como lo verá vuestra merced por el dicho memorial; y demas del gasto desta armada hay necesidad de gastar otros muchos dineros en cosas necesarias para la torre que se ha de facer en la costa de las Perlas, y para provenimiento de las carabelas questan en la Isla Española para servicio de la dicha isla, lo cual consta por los memoriales quel Gubernador y Oficiales nos han enviado de la Isla Española, de que lleva los traslados el dicho Amerigo, y Diego Benito que con nosotros asiste en todos estos negocios y en nombre del Tesorero Nuño de Gumiel recibe y ha recibido la parte perteneciente al Rey nuestro Señor, no entiende de gastar solo un maravedí sin espreso mandamiento de S. A., é por ende el dicho mandamiento es necesario; y otrosí, es necesario que haya declaracion si en el gasto que se hiciere de aquí adelante en la dicha armada, y en las otras cosas ha de pagar la mitad el Señor Rey D. Fernando e gozar la mitad del provecho que resultare, é cómo ha de ser porque non haya confusion y todo vaya por su orden muy á la clara.

Lo que nosotros entendemos es quel Rey nuestro Señor ha de gozar de la mitad de todo lo que las Indias han rentado desde veinte é cuatro de Noviembre del año pasado; no decimos de lo que se ha traido desde el dicho dia porque seyendo cogido é rentado de antes entendemos que de aquello no le pertenece parte á S. A., segund que lo ha declarado el Sr. Rey D. Fernando: es verdad que la Cédula por la cual el Sr. Rey D. Fernando nos envió á mandar que acudiesemos al Tesorero Nuño de Gumiel con la dicha mitad, dice de lo que se hobiere traido desde el dicho dia veinte y cuatro de Noviembre, lo cual parece que fue yerro del Secretario Almazan. Otrosí, entendemos quel Rey nuestro

Señor ha de contribuir en la mitad de los gastos fechos por el Sr. Rey D, Fernando, es á saber en los que han dado fruto desde el dia veinte é cuatro de Noviembre, é lo han de dar dende en adelante, es à saber en semejante gasto como es este del armada, y en el gasto de las tres carabelas latinas, las cuales han comenzado á servir en este dicho tiempo, y estan para servir adelante. Item, lo que se ha gastado en el edeficio desta Casa de la Contratacion y otros gastos de semejante calidad que por no alargar no replicaremos: de todo esto querriamos declaracion; y á vuestra merced encomendamos que lo provea é procure como viere que conviene, que mucha merced nos fareis en ello. Prospere nuestro Señor la vida é honra de vuestra merced como desea. De Sevilla á quince de Setiembre. = Para Gaspar de Gricio.

Nota.

A continuacion de la minuta original se halla la siguiente „Memoria de los Oficiales de la Casa de la Contratacion para el Capitan Amerigo Vespuche.“ *Llevais tres cartas para el Rey, Mosior de Vila y el Secretario Gricio, y cinco memoriales, uno sobre el despacho del Armada, los otros venidos de la Española, de cosas necesarias para la Torre quel Rey D. Hernando mandó facer en la costa de las Perlas; otros dos sobre las carabelas que sirven en Española, y cosas para la fortaleza que se face en ella. — Si está en la Corte Gricio, y sirve lo de Indias dalde la carta, mostralde los memoriales, y os guiará como el Rey vos oiga y alcanceis buen despacho. Somos informados que el Rey ha encomendado los negocios de Indias á Mr. de Vila, su Camarero mayor. Si así es, idos derecho á él. Lo que principalmente deseamos es claridad del concierto entre el Rey nuestro Señor (era D. Filipe I.) y el Señor Rey D. Hernando, porque sepamos dar lo suyo á cada uno.*"

Núm. 6.

Primera parte de una certificacion dada por el archivero de Indias de Sevilla, de varias partidas relativas á Vespucci, que se encuentran en ciertas cuentas.

D. Josef de la Higuera y Lara, archivero del general de Indias en esta ciudad de Sevilla. = Certifico que en el legajo 3.º de la contratacion, compuesto de un libro que se intitula de Armadas, *de los años de 1506 y 1507, y que es del cargo y data de los navios, mercaderias y mantenimientos que se compraron para el viage de la especeria, estan copiadas varias partidas y entre ellas, con expresion de los folios donde se hallan, las siguientes.*

En la primera hoja que no tiene folio dice. = Amerigo Vespuche, capitan, se le mandó pagar por el trabajo é costa que puso con su persona é con sus mozos en manificiar el trigo é farina é vino, que se compró é vendió de la casa, é cargó para las Indias (cárgase al tesorero de la armada á fojas 186 treinta mil maravedis) veinte é un mil é cuatrocientos é setenta é cuatro maravedis que se le restaron debiendo de su sueldo á complimiento de los 80 mil mrs. que hobo de haber fasta en fin del año de 1507, demas de los 58, 526 mrs. que se le pasan en *cuenta en el libro de la armada*: cárgase al tesorero en el libro del armada á fojas 186.

En el folio 21 vuelto, que trata de la distribucion de los taladros y barrenas entregadas por Cristóbal Vizcaino, dice. = Diéronse à Amerigo para la carabela pequeña que se hizo en Sevilla en tanto que anduvo por el rio á hacer la farina que se envió á la isla Española, y el trigo que se vendió, é las nueve suertes. . . . . . cuatro.

Al folio 24 vuelto que trata de la distribucion del trigo comprado en Sevilla del almacen del Arzobispo, dice. = Que se dieron á Amerigo Vespuche 178 cahices é seis fanegas de trigo, lo cual se asienta á su cuenta en este libro á fojas 27.

En el folio 25 vuelto, que trata de la distribucion de los cien quintales de bizcocho que recibió Lope de Várgas, dice. = Que dió á Amerigo dos quintales de bizcocho, los cualas gastó en manificiar la harina é trigo

de las nueve suertes; hase de cargar el valor destos al tesorero por la razon de los seis susodichos.

Al folio 26 vuelto que trata de la distribucion de los cien quintales de bizcocho que debe Pero Hernandez de la Alcova dice. = Que dió á Amerigo dos quintales, los cuales gastó en manificiar la harina é trigo en las nueve suertes, é allí se cargan á cuenta de la harina al Rey, y hánsele de descargar, y cárgase el valor dellos al tesorero.

En el folio 27 vuelto dice. = Cuenta del trigo que Amerigo recibió.

Debe Amerigo como por la cuenta de la data del trigo paresce que recibió 178 cahices y seis hanegas de trigo, los cuales se distribuyeron en la manera siguiente.

Ha de haber Amerigo.

Que dió Alonso Martin Naranjo, carretero, vecino de Brenes, 57 cahizes y medio de trigo para hacer harina en las aceñas de Cantillana, los cuales se le cargan al dicho Alonso Martin en esta otra foja adelante.

Resta.

Que debe Amerigo 121 cahices de trigo, los cuales se cargan adelante á fojas 29.

En el folio 29 que trata de la distribucion del trigo que debia Alonso Martin Naranjo, dice. = Que dió á Amerigo cinco arrobas de harina, las cuales se le han de cargar el valor de ellas al tesorero.

En el mismo folio vuelto está asentada la distribucion de los 121 cahices de trigo.

Al folio 35 que trata de la distribucion de los arcos de fierro que se recibieron de Francisco Bernal é de Pero Hernandez de Aviñon, dice. — Que se consinaron á Amerigo, al tiempo que estaba en Villalba, 780 arcos de toneles, los cuales él dá destribuidos en la manera siguiente: en los 84 toneles machos que envió á las nueve suertes 495 arcos, porque los 82 toneles traian á seis arcos y el uno traia tres y el otro ninguno. Otrosí da en cuenta el dicho Amerigo que dejó en Manzanilla en la bodega de Francisco Pinelo nueve toneles en pie con sus arcos de fierro. Da en cuenta dicho Amerigo, que dejó asimismo en la bodega de Francisco Pinelo, en una cámara encerrados 231 arcos de tonel de fierro. Cargáronse en Sevilla 20 toneles, los 10 de vino en el año pasado de 1507 en los navíos de S. A., é los 10 de vinagre que se cargaron en el año de 508 en la nao Mediana, de que va por maestre Estéban de Santa Celay, en los cuales entraron 120 arcos de fierro

En el folio 37 vuelto hay una partida que dice. = Ha de haber Pero Alonso de Marchena, segun por la cuenta que dió Amerigo Vespuche, capitan, paresce, el cual dicho Amerigo tovo relacion de todo lo quel dicho Pero Alonso de Marchena entregó por mandado de los oficiales de Sevilla los toneles siguientes.

Al folio 42 vuelto, que trata de la distribucion del sebo comprado en Sevilla á Salvador Martin, hay otra partida que dice. = Que se dieron à Diego de Grageda y á Amerigo Vespuche, capitan, al tiempo que estaba acordado de ir por *Maestre en la nao Mediana*, 32 arrobas y cinco libras de sebo para echar á monte é despalmar è galafatear costados é cubiertas de las naos de S. A. para el primer viage que hicieron á la isla Española.

Y en el folio 82 vuelto, que es el último que tiene dicho libaro, está el asiento siguiente. = El tesorero tiene recebido fasta en 2 de Mayo del año de 1508, de la suma de los dichos 282.370 maravedis susodichos, así en dineros de contado como cargados por bizcocho en la cuenta de la armada al Rey, como por la mesma cuenta paresce, 156.252 mrs., de los cuales se sacan 51.454 mrs. que tiene pagados a Amerigo, demas

de los asentados en el libro que se hizo de los gastos de la armada en esta manera, los 30 mil por el trabajo é alguna costa que puso en manificiar el trigo é farina de la casa é el vino de Villalva, é los 21.474 á complimiento de los 80 mil que montó su salario que tiene fasta en fin del año de 1507, demas de los 58.526 que le estan asentados en el libro de la armada, de manera que sacados de los dichos 156.252 mrs. suso dichos, que paresce que tiene rescibidos, resta á cuenta del tesorero 104.778.

Cuenta para con el Rey.

Monta la partida susodicha	282.370
Sácanse 51.454 que se dieron á Amerigo	51.454
Resta á cuenta que se han de cargar	230.916

(Núm. 6 a).

Apunte de Reales cédulas que el Licenciado Tello envió á Amerigo Vespucci, Juan de la Cosa y Fr. Diego Madaleno, sin expresarse las fechas. (Arch. de Sim., lib. gen. de Cédulas, núm. 14, fol. 135 vto.)

„Una Americo Despuche que luego en viendo la cédula (ó carta) de S. A. venga aquí á esta corte.

Otra tal á Juan de la Cosa que venga luego.

Otra á Fr. Diego Madaleno que venga luego é traiga consigo al prior de Santo Tomas Dávila, y que dén priesa en su venida, y entretanto provean de manera que una beata de su orden que estaba en Toledo se torne á Avila á su monasterio hasta que se le mande otra cosa.“

Las cédulas anteriores á estas partidas estan fechas en Búrgos á veinte y seis de Noviembre de mil quinientos siete.

(Núm. 6 b).

Real cédula mandando pagar á Amerigo Vespucci 6 mil maravedis y à Juan de la Cosa igual cantidad, por ayuda de sus costas en traer de las Indias 6 mil ducados de oro. — Sigue el recibo de ámbos. (Arch. de Sim.: original en los descargos de los Sres. Reyes-Católicos.)

El Rey: Ochoa de Holanda, Yo vos mando que de los 6 mil ducados de oro que recebistes por mi mandado de Amerigo Vespuche é Juan de la Cosa que trujeron de lo de las Indias, déis é pagueis al dicho Amerigo Vaspuche 6 mil mrs., é al dicho Juan de la Cosa 6 mil mrs., que son todos 12 mil mrs., de que yo les hago merced para ayuda de sus costas, é tomad sus cartas de pago, con las cuales, é con esta mando que vos sean recebidos é pasados en cuenta los dichos 12 mil mrs. Fecha en *Búrgos* á catorce dias de Marzo de quinientos é ocho años. = YO EL REY. = Por mandado de S. A. Lope Conchillos. = A Ochoa de Holanda que dé á Amerigo 6 mil mrs. é á Juan de la Cosa 6 mil de que V. A. les hace merced para ayuda á sus costas por lo que gastaron en la traida del dinero. *Al respaldo de esta cédula original se halla puesto el recibo de dicha cantidad escrito de mano se Amerigo, y dice á la letra así:*

Conoscemos nos Amerigo Vespucci é Juan de la Cosa, que recebimos de vos Ochoa de Holanda los 12 mil mrs. destotra parte contenidos, conviene á saber: cada uno los 6 mil; é porque es verdad firmamos aquí a las espaldas nuestros nombres, hoy sábado diez y ocho de Marzo de mil quinientos ocho años. = Amerigo Vespucci. = Juan de la Cosa. = *El año en el recibo está en números romanos y se puede leer mil quinientos nueve.*

Núm. 7.

Real cédula señalando á Amerigo Vespucci el sueldo de 50 mil mrs. como Piloto mayor. (Arch. de Ind. de Sevilla, leg. núm. I.° de la Casa de la Contratac., lib. I. de Toma de Razon de Títulos y Nombramientos desde 1503 à 1615, fol. 27.)

El Rey. = Nuestros oficiales de la Casa de la Contratacion de las Indias, que residis en la ciudad de Sevilla: mi merced é voluntad es de tomar é recibir por nuestro piloto mayor á Amerigo Vispuche, vecino de la dicha ciudad, é que haya é tenga de Nos en cada un año cuanto mi merced é voluntad fuere, con el dicho oficio 50 mil mrs.; por ende Yo vos mando que lo pongais y asenteis así en los libros que vosotros teneis; é vos el tesorero de la dicha casa le pagueis de cualesquier maravedis de vuestro cargo los dicho 50 mil mrs. este presente año de la fecha de esta mi cédula, é dende en adelante en cada un año cuanto mi merced é voluntad fuere; é tomad su carta de pago, con la cual, é con el traslado desta dicha mi cédula signado de escribano publico, mando que vos sean recibidos é pasados en cuenta en cada un año los dichos 50 mil mrs., é asentad el traslado de esta mi cédula en los dichos libros, é sobreescrita de vosostros esta oreginal tornad al dicho Amerigo Vispuche para que la él tenga, é non fagades ende al. Fecha en Burgos á veinte y dos dias del mes de Marzo de quinientos ocho años. = YO EL REY. = Por mandado de Su Alteza; Lope Conchillos. = E en las espaldas decia: acordada. Y púsose en las espaldas de la cédula de S. A. lo siguiente: Asentóse esta cédula de S. A. en el libro de los oficios y situados de la casa de la Contratacion que tienen los oficiales della, á fojas cuatro, en diez de Junio de mil quinientos ocho, para que se guarde y cumpla lo en ella contenido, segun que Su Alteza lo manda. — El doctor Matienzo. = Juan Lopez de Recalde.

Núm. 8.

Real cédula concediendo á Vespucci sobre su sueldo de 50 mil mrs. otros 25 mil anuales por ayuda de costa. (El mismo Arch. y lib. dicho, fol. 27 vto.)

El Rey. = Nuestros oficiales de la Casa de la Contratacion de las Indias, que residis en la ciudad de Sevilla: mi merced é voluntad es que demas de eos 50 mil mrs. que por otra mi cédula mandé asentar á Amerigo Vispuche de salario por nuestro Piloto mayor, haya é tenga de Nos de merced de ayuda de costa ostros 25 mil mrs. cada año; por ende Yo vos mando que lo asenteis ansí en los libros que vosostros teneis, é vos el tesorero de la dicha casa le pagueis los dichos 25 mil mrs. este presente año de la fecha desta mi cédula, e dende en adelante en cada un año cuanto mi voluntad fuere, é tomad su carta de pago, con la cual, é con esta mi cédula ó con su traslado signado de escribano público, mando que vos sean recibidos é pasados en cuenta en cada un año los dichos 25 mil, é asentad el traslado de esta dicha mi cédula en los dichos libros, é sobreescrito de vosotros tornad este oreginal al dicho Amerigo para que lo él tenga, é non fagades ende al. Fecha en Búrgos a veinte y dos dias del mes de Marzo de mil quinientos ocho. = YO EL REY. = Por mandado de Su Alteza: Lope Conchillos. = E en las espaldas estaba puesta una señal del obispo de Palencia. Asentóse esta cédula en diez de Junio de mil quinientos ocho. = El doctor Matienzo. = Juan Lopez de Recalde.

Núm. 9 *).

Real título de Piloto mayor, con extensas facultades, á Amerigo Vespucci. (Arch. de Simancas.)

Doña Juana etc. — Por cuanto á nuestra noticia es venido, é por esperiencia habemos visto que por no ser los pilotos tan espertos como seria menester, ni tan estrutos en lo que deben saber que les baste para regir é gobernar los navíos que navegan en los viages que se hacen por el mar Océano á las nuestras islas é tierra firme, que tenemos en la parte de las Indias, é por defecto dellos, é de no saber como se han de regir é gobernar, é de no tener fundamento para saber tomar por el cuadrante e estrolabio el altura, ni saber la cuenta dello, les han acaecido muchos yerros, é las gentes que debajo de su gobernacion navegan han pasado mucho peligro de que nuestro Señor ha seido deservido, é en nuestra hacienda, é de los mercadores que allá contratan, se ha recibido mucho daño é pérdida; é por remediar lo susodicho, é porque es necesario que así para la dicha navegacion, como para otras navegaciones, que con ayuda de nuestro Señor, esperamos faser para descobrir otras tierras, es necesario que haya personas mas espertas é mejor fundadas, é que sepan las cosas necesarias para las tales navegaciones, é los que debajo dellos fueren puedan ir mas seguramente; es nuestra merced é voluntad, é mandamos que todos los pilotos de nuestros reinos é señoríos, que agora son ó serán de aquí adelante, que quisieren ir por pilotos en la dicha navegacion de las dichas islas é tierra firme, que tenemos á la parte de las Indias, é á otras partes en el mar Océano, sean instruidos é sepan lo que es necesario de saber en el cuadrante é estrolabio, para que junta la plática con la teórica se puedan aprovechar dello en los dichos viages que hicieren en las dichas partes, é que sin lo saber no puedan ir en los dichos navíos por pilotos, nin ganar soldadas por pilotaje, ni los mercadores se puedan concertar con ellos para que sean pilotos, ni los maestres los puedan recebir en los navíos sin que primero sean examinados por vos Amerigo Vespuchi **), nuestro piloto mayor, è le sea, dada por vos carta de examinacion é aprobacion de como saben cada uno dellos lo susodicho; con la cual dicha carta mandamos que sean tenidos é recebidos por pilotos espertos do quier que la mostraren, porque es nuestra merced que seais examinador de los dichos pilotos; y porque á los que no lo supieren mas fácilmente lo puedan aprender, vos mandamos que les enseñeis en vuestra casa en Sevilla á todos los que lo quisieren saber, pagándovos vuestro trabajo etc. E porque podria acaescer que agora á los principios hobiese falta de pilotos examinados, é por falta dellos se detuviesen algunos navíos, de que se podria cabsar daño é pérdida á los vecinos de la dicha isla, como á los mercadores é otras personas que allá contratan, mandamos á vos el dicho Amerigo, é vos damos licencia para que de los pilotos é marineros que allá han ido podais elegir las personas que mas hábiles dellos falláredes, para que por un viage ó dos, ó por un espacio de tiempo, suplan lo que fuere menester entretanto que otros saben lo que han de saber; é venidos les señaleis tiempo para que sepan lo que les faltare de lo que han de saber etc. E asimismo nos es fecha relacion que hay muchos podrones de cartas de diversos maestros que han puesto é asentado las tierras é islas de las Indias á Nos pertenescientes, que por nuestro mandado nuevamente han seido descubiertas, los cuales estan entre sí muy diferen-

*) Parte deste documento ha sido transcripta, *ante*, *p.* 118; onde se deve riscar a última linha e o fim da anterior desde „*ou plutôt*"; pois não houve o engano que ahi se suppoz.

**) Corrigimos *Vespuchi* por *Despuchi* como se lê nos doc. 12 e 13 porque nos antigos. MSS. o V e o D eram quasi identicos. V.

tes los unos de los otros, así en la derrota como en el asentamiento de las tierras, lo cual puede cabsar muchos inconvenientes: é porque haya órden en todo, es nuestra merced é mandamos, que se haga un padron general, é porque se haga mas cierto, mandamos á los nuestros oficiales de la casa de la Contratacion de Sevilla, que hagan juntar todos nuestros pilotos, los mas hábiles que se hallaren en la tierra á la sazon, é en presencia de vos el dicho Amerigo Vespuchi, nuestro piloto mayor, se ordene é haga un padron de todas las tierras é islas de las Indias que hasta hoy se han descobierto pertenecientes á los nuestros reinos é señoríos, é sobre las razones é consulta dellos, é al acuerdo de vos el dicho nuestro piloto mayor, se haga un padron general, el cual se llame el *Padron Real*, por el cual todos los pilotos se hayan de regir é gobernar, é esté en poder de los dichos nuestros oficiales é de vos el dicho nuestro piloto mayor, é que ningund piloto use de otro ningund padron sino del que fuere sacado por él, sopena de 50 doblas para las obras de la casa de la Contratacion de las Indias de la cibdad de Sevilla. Asimismo mandamos á todos los pilotos de nuestros reinos y señoríos que de aqui adelante fueren á las dichas nuestras tierras de las Indias descubiertas ó por descobrir, que hallando nuevas tierras ó islas ó bahías ó nuevos puertos ó cualquier otra cosa que sea dina de ponella en nota en el dicho padron real, que en vinien do á Castilla vayan á dar su relacion á vos el dicho nuestro piloto mayor, é á los oficiales de la casa de la Contratacion de Sevilla, porque todo se asiente en su lugar en el dicho padron real, á fin de que los navegantes sean mas cabtos é enseñados en la navegacion etc. Otrosí, mandamos que ninguno de nuestros pilotos que navegaren por el mar Océano, de aquí adelante no vayan sin su cuadrante ó astrolabio é el regimiento para ello, sopena quel que lo contrario ficiere sea inhábile para usar el dicho oficio por tanto tiempo cuanto nuestra merced fuere, é no lo puedan tornar á usar sin nuestra especial licencia, é que paguen 10 mil mrs. de pena para las obras de la dicha casa de la Contratacion de Sevilla. E es nuestra merced é voluntad que por la forma susodicha vos el dicho Amerigo Vespuchi useis é ejerzais el dicho oficio de nuestro piloto mayor, é podais facer é fagais todas las cosas en esta nuestra carta contenidas é al dicho oficio pertenecientes, é por esta nuestra carta, é por su traslado, sinado de escribano público, mandamos al Príncipe D. Cárlos, nuestro muy caro é muy amado Hijo, é á los Infantes, Duques, Perlados, Condes Marqueses, Ricosombres, Maestres de las órdenes, é á los del Consejo é Oidores de las nuestras Abdiencias é Chancellerías, é á los otros Priores, Comendadoreo, Subcomendadores, Alcaides de los Castillos á Casas fuertes é llanas, é á los Concejos, Corregidores, Alcaldes, Alguaciles, Regidores, Caballeros, Escuderos, Oficiales é Hombres-buenos de todas las cibdades é villas é lugares de los nuestros Reinos é Señoríos, é á todos los capitanes de navíos, pilotos, marineros maestres é contramaestres, é otras cualesquier personas, á quien lo en esta nuestra carta contenido atañe ó atañer pueda, que vos hayan é tengan por nuestro piloto mayor, é vos dejen é consientan usar del dicho oficio, é facer é complir todas las cosas en esta nuestra carta contenidas é á ello pertenecientes; é para epjecucion é complimien to dello vos den todo el favor é ayuda que les idiéredes é hobiéredes menester, que para todo lo que dicho es, é para cada cosa ó parte dello, vos doy poder complido con todas sus incidencias é dependencias; é porque lo susodicho venga á noticia de todos, é ninguno pueda pretender inorancia, manda mos que esta nuestra carta sea leida é pregonada por pregonero, ante escribano público, porlas plazas é mercados é otros lugares acostumbrados de la dicha cibdad de Sevilla, é de la cibdad de Cáliz, é de todas las otras cibdades, villas é lugares destos reinos é señoríos, é si dende

en adelante alguna ó algunas personas contra ello fuere é pasare, vos las dichas justicias ejecuteis en ellos y en sus bienes las penas en esta nuestra carta contenidas; por manera, que lo susodicho se guarde é haya efecto sin falta alguna, é los unos ni los otros non fagades ni fagan ende al, sopena de la nuestra merced de 10 mil mrs. para la nuestra cámara; é demas mandamos al home, que vos esta nuestra carta mostrare, que vos emplace que parezcades ante Nos en la nuestra corte, do quier que Nos seamos, del dia que vos emplazare fasta quince dias primeros siguientes, so la dicha pena, so la cual mandamos á cualquier escribano público, que para esto fuere llamado, que dé ende al que vos la mostrare testimonio signado con su sino, porque sepamos en cómo se cumple nuestro mandado. Dada en la villa de Valladolid á seis dias del mes de Agosto año del Nascimiento del Señor Jesucristo de mil é quinientos é ocho años. — YO EL REY. — Yo Lope Cunchillos, Secretario de la Reina nuestra Señora, la fice escribir por mandado del Rey su Padre. — Acordada, el obispo de Palencia. Licenciatus Ximenes. (Este es el registrador.)

Num. 10.

Segunda parte de la certificacion del archivero de Sevilla principiada en el Núm. 6, que contiene otras partidas con referencia á Vicente Yañez Pinzon, Vespucci y otros, constando por una de ellas el fallecimiento del segundo.

Asimismo certifico que en el legajo 1.º de dicha Contratacion compuesto de cuatro libros ó cuadernos, divididos en cuadernillos, folio mayor, de la cuenta y razon de la tesorería, que abrazan desde el año de 1503 á 1515, á los folios que abajo se expresan se hallan copiadas las siguientes partidas.

En el lib. 1.º al fol. 49 hay una que dice. — En sábado 17 dias del mes de Mayo de 1505 años se dieron é pagó á Pedro de Miranda, vecino de Sevilla, 153 mrs. que son porque fué con una carta mensagera á la villa de Pálos é Moguer á Vicente Yañez Pinzon, sobre razon de lo que se habia de consultar é fablar con Amerigo é el dicho Vicente Yañez en lo tocante á la armada que se ha de facer por mandado de S. A. por los susodichos: estuvo tres dias: hobo en el camino cuarenta y cuatro leguas en ida é vuelta.

En el mismo folio vuelto hay otra que dice. — Fué despachado Pedro de Miranda, vecino de Sevilla, con cartas para SS. AA. é para su secretario Gaspar de Gricio, sobre razon de lo platicado é razonado sobre la armada que S. A. quiere mandar facer á Amerigo, florentin, é Vicente Yañez Pinzon, estante el Rey nuestro Señor en Segovia: ha de haber por cada dia real é medio de los que estuviere en la ida é estada é vuelta: mandósele que fuese en ocho dias, ha de traer certificacion del dicho secretario: diósele luego para en cuenta de lo que montare su salario 20 rs., partió miércoles en la mañana 5 de Junio: no trujo certificacion, mas por las cartas del Rey nuestro Señor é de su secretario Gaspar de Gricio paresce que sirvió bien: estuvo en la ida é estada en la corte é vuelta á esta ciudad diez é nueve dias, á real é medio montan 28 rs. é medio: diósele libramiento que le pagasen.

En el folio 129 vuelto está la partida que sigue. — Que se dieron á los herederos del secretario Gaspar de Gricio, é por una carta del dicho secretario, fecha en Burgos á 2 de Noviembre del año de 506, á Francisco de Riverol, mercader ginoves, estante en esta ciudad de Sevilla, 12.766 mrs. y medio que dice por la dicha carta que ha de haber el dicho Francisco de Riverol, para en cuenta de ciertos maravedis quel dicho secretario le debia, los cuales, segun por la dicha carta paresce, hobo de haber el dicho secretario en la manera siguiente: por un capítulo de la dicha su carta, el cual dice así: yo he de dar á Francisco

de Riverol 14 maravedis que me escribieron de Canaria que se le debia de cierta agoa que se trajo para unas tierras para regarlas, á mí me deben vuestras mercedes 24 ducados que dí á dos correos en Villafranca, é tres que dí á otro, é uno que dí á otro, é medio á otro, é seis reales que dí á otro en Burgos de dos portes, é dos ducados que dí á Vicente Yañez, é tres ducados, á Amerigo que son los dichos *12.766* mrs. é medio, suplico á vuestras mercedes ge los manden dar á Francisco de Riverol, é lo restante á cumplimiento de 14 mil mrs. que serán 1.233 que yo los cumpliré acá, é me envien la carta de pago suya, fecha &c. Los cuales dichos 12.766 mrs. é medio se pagaron al dicho Francisco de Riverol en 22 de Marzo de 1508, é dió su conocimiento de como los rescibia en las espaldas de la dicha carta del dicho secretario.

En el folio 120 vuelto hay otra que dice. — Dió el dicho tesorero á un peon que se envió á Amerigo Vespuche. capitan, por el rio *á* yuso hasta Manzanilla con cartas de los oficiales para que viniese á dar cuenta del trigo que habia seido á su cargo, 136 mrs.

Al 130 vuelto y en su márgen está la nota que sigue. — Montó el costo del armada de la dicha especería (sin los 51.474 maravedis que se pagaron á Amerigo) allend de lo asentado en el dicho libro fasta en fin del año de siete 5.016. 468 mrs. é los dichos 51.474 mrs. se cargan por costas de la dicha armada en el dicho libro de la especería en la cuenta del año de ocho.

En el 132 hay otra partida que dice. — Ha de haber el dicho tesorero 7.636 mrs. que en 1.º de Febrero de 508 años pagó de contado á Pedro Despinosa por una cémila en cerro que se compró para enviar en él á la corte los 6 mil ducados que se enviaron á S. A. con Juan de la Cosa é Amerigo é Vicente Yañez é Juan Diaz Solís: costó la dicha cémila de primera compra 20 ducados, é cuatro reales que se dieron al corredor, que son los dichos 7636 mrs.

En el mismo folio vuelto dice otra partida. — Ha de haber el dicho tesorero 2.250 mil que los 8 de Hebrero de 1508 años se enviaron á S. A. con Juan de la Cosa é Amérigo Vespuche en 6 mil ducados de oro.

Al folio 142. — Que pagó á Amerigo Vespuche 69.250 mrs. é son que hobo de haber por su salario de este presente año de 508, es á saber: los 6750 mrs. por el salario que hobo de haber desde 1.º de Enero deste presente año hasta los 22 de Marzo del dicho año, á razon de 30 mil mrs. por año que montan los dichos 6750 mrs., é por el salario desde los 22 de Marzo, lo que S. A. le mandó dar de salario en cada un año 75 mil maravedis por dos cédulas firmadas de su Real nombre, cuyos treslados estan en el libro de los treslados á fojas 217, fasta en fin de dicho año, á razon de 75 mil mrs. por año que montan 62.500 mrs. son todos los dichos 69.250 mrs.

Al folio 55 vuelto. — Que pagó á Amerigo Vespuche é Diego Rodriguez de Grageda é Esteban de Santa Celay, maestres de las naos de S. A. é otras personas, por costa de la hacienda que procedió de la armada de la especería este año de ocho 161.392 mrs. é medio.

En el cuaderno ó libro 2.º al folio 22 hay otra partida que dice. — Que pagó á Amerigo Vespuche, piloto mayor, por la quitacion de este presente año de nueve 75 mil mrs, los cuales S. A. le manda dar en cada un año por su Real cédula.

Consta en el mismo cuaderno ó libro que se pagaron á Amerigo Vespuche en tres partidas los 75 mil mrs. correspondientes al año de 1510.

En el cuaderno 3.º aparece que se pagaron á Amerigo Vespuche, en otras tres partidas, los 75 mil mrs. que disfrutaba como piloto mayor, correspondiente al año de 1511.

En el propio cuaderno al folio 64 está la partida que sigue. — Que pagó en 24 de Hebrero de 1512 años á Manuel Cataño, canónigo en la santa Iglesia de esta ciudad de Sevilla, como albacea é testamentario de Amerigo Vespuche, piloto mayor de S. A., ya defunto, 10.937 mrs. é medio quel dicho Amerigo Vespuche hobo de haber del salario que de S. A. tenia en cada un año desde 1.º dia del mes de Enero de este dicho año hasta 22 dias deste dicho mes de Hebrero que falleció el dicho Amerigo, á razon de 75 mil mrs. por año.

Num. 11.

Real cédula señalando á la viuda de Vespucci la pension vitalicia de 10 mil mrs. sobre el sueldo trasladado á Juan Diaz de Solis. (Dicho Arch. de Sevilla, lib. citado en el Núm. IV, fol. 12.)

El Rey. — Nuestros oficiales de la casa de la Contratacion de las Indias que residis en la ciudad de Sevilla; por otra mi cédula, como vereis, he fecho merced á Juan Diaz de Solis del oficio de nuestro piloto mayor, en logar é por fin é vacacion de Amérigo Vespuchi, ya difunto, é que tenga con el dicho oficio los 50 mil mrs. que el dicho Amerigo tenia en cada un año é que dellos se paguen á María Cerezo, muger del dicho Amerigo, 10 mil mrs. para en toda su vida, de que yo le hago merced en emienda é satisfaccion de los servicios que el dicho su marido nos fizo, é porque mi voluntad es que aquello se cumpla, por esta mi cédula mando á vos el nuestro tesorero que sois ó fuerdes de la dicha casa, que de los 50 mil mrs. del salario del dicho piloto mayor, dédes é paguedes á la dicha María Cerezo los dichos 10 mil mrs. este presente año de 512 desde el dia de la fecha desta mi cédula fasta en fin dél, é dende en adelante en cada un año para toda su vida, é tomad sus cartas de pago, con las cuales, é con el traslado desta mi cédula, signada de escribano público, y con fe como se descuentan de los 50 mil mrs. de salario del piloto mayor, mando que vos sean recibidos é pasados en cuenta en cada un año los dichos 10 mil mrs., é asentado el traslado de esta mi cédula en los libros de esa casa, é sobreescrito de vosotros tornad esta original á la dicha María Cerezo para que lo en ella contenido haya efecto, é non fagades ende al. Fecha en Búrgos á 28 dias del mes de Marzo de 1512 años. — YO EL REY. — Por mandado de S. A. Miguel Perez de Almazan. Púsose en las espaldas de la dicha cédula lo siguiente: Asentóse esta cédula de S. A. en los libros de los oficios y situados de la Casa de la contratacion que tienen los oficiales della, á fojas doce, en 26 del mes de Abril de 1512 años, la cual dicha cédula está señalada del obispo de Palencia. *(Hay dos rúbricas.)*

Núm. 12.

Real cédula señalando á Juan de Vespucci, sobrino de Americo, el sueldo de 20 mil mrs. como piloto. Y nota de la fecha en que fué despedido (Dicho Arch. y lib. fol. 15.)

El Rey. — Nuestros oficiales de la casa de la contratacion de las Indias que residis en la ciudad de Sevilla, sabed: que mi merced é voluntad es que Juan de Vespuchi, sobrino de Amerigo Vespuchi, nuestro piloto mayor, ya difunto, haya é tenga de Nos en cada un año, asentado en los libros de esa dicha casa por nuestro piloto é que contino esté aparejado para nos servir así por mar como por tierra. 20 mil mrs.: por ende Yo vos mando que lo pongades é asentedes así en los libros de esa dicha casa, é vos el doctor Sancho de Matienzo, nuestro tesorero de la dicha casa, de cualesquier maravedis é oro de vuestro cargo le dad é pagad los dichos maravedis este presente año,

el cual corra é se cuente desde la fecha de esta mi cédula fasta ser complido, é dende en adelante en cada un año, cuanto nuestra merced é voluntad fuere, é tomad vos el dicho nuestro tesorero en cada un año su carta de pago en las espaldas de un treslado, signado desta dicha mi cédula, con el cual recaudo mando que vos sean recibidos é pasados en cuenta los dichos 20 mil mrs. en cada un año, é asentad esta dicha mi cédula en los libros de esa dicha casa, é sobreescrita en las espaldas tornad esta original al dicho Juan Vespuchi para que la él tenga por título del dicho oficio, é non fagades ende al. Fecha en Búrgos à 22 dias del mes de Mayo de 512 años. — YO EL REY. — Por mandado de S. A., Lope Conchillos. La cual dicha cédula estaba en las espaldas señalada del obispo de Palencia, é asentóse en ella lo siguiente: Asentóse esta cédula de S. A. en los libros de las mercedes que tienen los oficiales de S. A. de la casa de la contratacion de las Indias que residen en esta ciudad de Sevilla, á fojas quince en 18 de Setiembre de 1512 años. — Juan de Medina. — Ochoa de Isasaga. — Juan Lopez de Recalde.

Núm. 13.

Real carta-orden al obispo Fonseca para que informe sobre la aptitud de Andres de S. Martin para el empleo de piloto mayor, vacante por muerte de Juan Diaz Solis. (Arch. de Simáncas, lib. gen. de cédulas: Cámara 1506 á 1523, núm. XII, fol. 134.)

Reverendísimo in Cristo Padre &c. — Andres de Sant Martin nos hizo relacion que al tiempo que Amerigo Vespuchi, piloto mayor que fué de las Indias, fallesció, que puede haber cinco años, él se opuso al dicho oficio de piloto mayor, é que porque por estar en aquella sazon ocupado en la casa de la Contratacion de la cibdad de Sevilla en cosas de nuestro servicio, é no se haber hallado presente, fué proveido del dicho oficio de piloto mayor Juan Diaz de, Solis, de lo cual diz que él reclamó, é quel Católico Rey mi Señor, que haya gloria, por razon dello é por ser persona suficiente, lo rescibió por su piloto de la dicha casa, é le mandó asentar con el dicho oficio 20 mil mrs. cada año entretanto que se ofrecia otra cosa en que le hacer merced, el cual diz que ha servido hasta aquí á Nos é á nuestra Corona Real en cosas de la dicha casa, é que tiene habilidad é suficiencia para servir en el dicho oficio de piloto mayor, é que porque agora es fallescido el dicho Juan Diaz de Solis, é por su fin quedó vaco el dicho oficio de piloto mayor, nos suplicaba le hiciésemos merced de le mandar proveer dél; por ende afetuosamente vos rogamos que vos informeis de lo susodicho, é de la habilidad é suficiencia del dicho Andres de Sant Martin; é fasta tanto que Nos seamos en esos nuestros reinos, que placiendo nuesto Señor será presto, proveais en ello como vierdes que cumple á nuestro servicio é á la buena gobernacion de las dichas Indias, reverendísimo in Cristo Padre &c. De la villa de Bruselas á diez y ocho de Noviembre de mil quinientos y diez y seis años. — YO EL REY. — Secretario Pedro Jimenez. — Va señalada del Chanciller, é del obispo, é de D. García.

Núm 14.

Real cédula comprensiva de la que va inserta en el Número 11, mandando se continúe á la viuda de Amerigo Vespucci la pension de 10 mil mrs. sobre el sueldo de Sebastian Caboto, que habia sucedido á Juan Diaz de Solis en el empleo de Piloto mayor. (Arch. de Indias de Sevilla, leg. y lib. citados en el Núm. 7.°, fol. 42 vto.)

El Rey. — Nuestros oficiales que residis en la ciudad de Sevilla en la Casa de la Contratacion de las Indias: bien sabeis como el católico Rey mi Señor é Abuelo, que sea en gloria, mandó dar y dió para vos

una cédula firmada de su nombre, su tenor de la cual es este que se sigue: El Rey. — Nuestros oficiales de la contratacion de las Indias que residis en la ciudad de Sevilla &c. (*Es la misma que se halla colocada ántes con el núm 11.*) — E agora la dicha María Cerezo me hizo relacion diciendo: que despues que fué hecha la dicha merced del oficio del dicho su marido al dicho Juan Diaz de Solis, siempre le fueron pagados los dichos 10 mil mrs. descontándose al dicho Juan Diaz de Solis de la dicha quitacion que con el dicho oficio habia de haber, como por la dicha cédula se manda, hasta quel dicho Juan Diaz de Solis falleció desta presente vida, que Nos hicimos merced del dicho oficio á Sebastian Caboto, y aunque por su parte vos fué y há sido muchas veces requerido que le pagásedes los dichos 10 mil mrs. de la quitacion é salario quel dicho Sebastian Caboto habia de haber con el dicho oficio de Piloto mayor, diz que vosotros no lo habeis querido facer sin que vos mostrase nuevo mandamiento nuestro para ello, porque en la provision que mandamos dar al dicho Sebastian Caboto no facia mincion de ello, de que dice que ha recibido agravio é daño, porque los dichos 10 mil mrs. estaban y estan situados sobre el salario del dicho oficio de Piloto mayor para en toda su vida; é me suplicó é pidió por merced le mandase pagar lo que hasta aquí se le debe, y de aquí adelante hobiere de haber ó como la mi merced fuese, é porque como sabeis los dichos 10 mil mrs. fueron dados á la dicha María Cerezo por los servicios del dicho su marido, é conforme á la dicha cédula le estan situados, y los ha de haber para en toda su vida del salario del dicho oficio de Piloto mayor, y aunque por vacacion del dicho Juan de Solis Nos proveyésemos del dicho oficio á otra persona, no se entendia que por eso habia de dejar de pagar los dichos 10 mil mrs. ni fué razon que vosotros lo hobiérades dejado de cumplir, siendo cosa de limosna y descargo, no habiendo revocacion nuestra para ello, y porque mi voluntad es que así se cumpla: por ende Yo vos mando que veades la dicha cédula que de suso va encorporada, y la guardeis y cumplais en todo é por todo, segun é como en ella se contiene, y en guardándola é cumpliéndola, del salario quel dicho Piloto mayor ha recibido desdel dia quél goza del dicho salario é hobiere de haber de aquí adelante, hagais pagar é pagueis á la dicha María Cerezo lo que hasta aqui se le debe, y de aquí adelante hobiere de haber en cada un año por todos los dias de su vida; y lo que hobo de haber del tiempo que estuvo vaco el dicho oficio de Piloto mayor que no se pagó salario del á ninguna persona, lo pagad á la dicha María Cerezo de nuestra hacienda á razon de los dichos 10 mil mrs. en cada un año, é non fagades ende al. Fecha en Pamplona á 16 dias del mes de Noviembre de 1523 años. — YO EL REY. — Por mandado de S. M. Francisco de los Cobos. Y al pie de la dicha cédula estan cuatro señales de firmas, y pusóse en las espaldas de la dicha cédula lo siguiente: Asentóse esta cédula de SS. MM. en los libros de la casa de la Contratacion de Sevilla en 10 dias del mes de Diciembre de 1523 años, para que se guarde é cumpla lo en ella contenido segun que S. M. por ella manda. (*Hay dos rúbricas.*)

X.

APPENDICE TERCEIRO.

Copia de um capitulo de Bandini acerca da familia Vespucci, acompanhado de sua arvore genealogica pelo mesmo Bandini em 1745.

Quella infinita provvidenza, ed arte, che ordinò le cose tutte, affinchè da esse ne risultasse l' alto potere del l' ineffabile Creatore, fece da piccioli luoghi, e agli occhi nostri i meno considerati, sorgere maravigliosa virtù, o nel terreno, o nelle piante da esso prodotte, o sivvero negl' ingegni degl' uomini, che in detti umili luoghi trassero i natali. E tralasciando molte volte la magnificenza delle altere Cittadi, forse per umiliare la tracotanza delle medesime, fe sì, che da bassi villaggi venissero alla luce uomini di raro, e di elevato ingegno, che al sostenimento, e alla saggia direzione delle potenti Repubbliche fossero bisognevoli. Per non andare gli antichissimi tempi indagando, e in ricerca delle straniere nazioni, ci si presenta un picciolo villaggio nella Toscana, non molto lungi dalla nobilissima, e al pari di qualsivoglia altra rispettabile Città di Firenze, nominato Peretola, che resta situato presso a tre miglia Italiane nella vicinanza d' essa Città, dalla parte di Ponente, in deliziosa campagna.

„Celebre si è questo luogo per gli alloggiamenti di Castruccio Intelminelli Signore di Lucca, il quale, come riferisce Gio: Villani, fece nell' anno 1325. a di 4. di Ottobre per dispetto, e vergogna de' Fiorentini correre tre Pali dalle nostre Mosse infino a Peretola. Parimente nominato si è, per essersi rifugiato, e nascoso nella Casa de' Signori del Bene, quel Diavolo della novella del Machiavelli, che da Firenze fuggiva la persecuzione de' suoi creditori.

„Da questo luogo adunque, siccome fanno fede i nostri Storici, e le pubbliche memorie, ebbe il suo cominciamento la Famiglia de' Vespucci, della quale cantò Ugolino Verini:

„Venit & ex isto Soboles Vespuccia vico
„Egregiis ornata viris, nec inhospita Musis.

„Fino negli antichi tempi si osserva potente questa Famiglia, poichè in un libro di Paci seguite tra diversi del Distretto Fiorentino si legge, che nei 1342. a' tempi del Duca d' Atene, la famiglia de' Vespucci fe pace co' Grifoni da S. Miniato, oggi nobilissima Famiglia Fiorentina; tra' quali è nominato Ser Ugolino, di Ser Genesio, che intervenne in detta pace.

„Vennero i Vespucci intorno al Secolo XIII. da Peretola in Firenze, e siccome fu molte volte solito delle Famiglie Nobili, che dal Contado vennero nella Città, fermarono le loro abitazioni presso alla porta, fuori della quale avevano i loro antichi Beni; così i Vespucci vicino alla porta già detta delle Carra, e oggi al Prato, per dove si va a Peretola si fermarono, nel Popolo di S. Lucia di Ognissanti, in quella casa, che fo cantonata in via nuova di Borgognissanti, e che oggi serve di Spedale pe' poveri infermi, sotto la direzione de' pacifici Religiose di S. Gio: di Dio, dove si scorgone ancora le sue armi, e dove per memoria fu collocata sulla Porta, per la quale s'entra in Convento, la seguente Iscrizione, dettata dal sempre rinomato Abate Anton M. Salvini.

AMERICO VESPUCCIO PATRICIO FLORENTINO
OB REPERTAM AMERICAM
SVI ET PATRIÆ NOMINIS ILLVSTRATORI
AMPLIFICATORI. ORBIS. TERRARVM.
IN HAC OLIM VESPVCCIA DOMO
A TANTO VIRO HABITATA
PATRES SANCTI IOANNIS DE DEO CVLTORES
GRATÆ MEMORIÆ CAVSSA.

Altre Case possedevano i Vespucci, intorno a queste dello Spedale, siccome chiaramente apparisce dalle armi, che assai antiche si veggono nel Cortile della Casa, unita al Palazzo già de' Cini, oggi posseduto per Livello dal Signor Cavaliere Ugolino del Cav. Cosimo Grifoni.

„Ebbe fino da' primi tempi uomini non tanto nelle lettere, che nella pietà singolarissimi. E per vero dire Simone di Piero Vespucci in questa ultima si segnalò, posciachè, avendo guadagnata nella mercatanzia gran somma di danari, ne impiegò la maggior parte in servizio Divino, e in soccorso de' poveri. Fece fabbricare nella Chiesa di Ognissanti, unitamente colla sua moglie Giovanna, Figlia d' Amerigo di Francesco da Sommaia, una Cappella magnifica, e la fecero dipignere, collocando nel mezzo d' essa il loro Sepolcro, siccome apparisce dalle seguenti parole attorno di esso scritte in Carattero Gotico:

SEPVLCRVM SIMONIS PETRI DE VESPVCCIS
MERCATORIS AC FILIORVM ET DESCENDENTIVM
ET VXORIS QVÆ FIERI AC PINGI FECIT
TOTAM ISTAM CAPELLAM PRO ANIMA SVA
ANNO MCCCLXXXIII.

„Volle ancora in sollievo de' poveri vicino alle sue case erigere uno Spedale, intorno alla fondazione del quale, credo non discaro a chi legge il riportare una lettera scritta a nome della Repubblica Fiorentina da Colluccio Salutati, che si conserva originale in un Codice posseduto dal Sig. Abate Folco del Sig. Barone Cerbone del Nero, e da esso cortesemente communicatami.

CARD. PADVANO.

„Reverendissimi in Christo Pater. Scripsimus de mense praesenti Summo Pontifici, quod Simeoni Vespuccii aedificatore cuiusdam hospitalis Sanctae Mariae de humilitate, concedere dignaretur, quod altaria duo posset erigere Campanas, & campanile construere, atque tenere, praesentareque tam hospitalarium, quam rectorem, sicut in alia tua gratia continetur, non obstante clausula, quae apposita fuit, salvo iure parrocchialis ecclesiae, & omnium aliorum per quos videbatur executio dictae gratiae per calumniam impediri: verum quod per venerabiles Fratres, Reverendum Magistrum Lucam, & alios de comitatu Ecclesiae omnium Sanctorum, fuimus insuper multis rationibus informati, quod hoc est ipsius, & dictae Ecclesiae tam inhorabile, quam damnosum; & nos vellemus tales supplicationes nostras prodesse, quod nullius iura penitus lederentur. Dignationi vestrae, tanto affectuosius possumus supplicamus, quanto iura Deorum, Fratrum, atque Parochiae, dignemini vestris patrociniis adiuvare; etiam si utile futurum esse videritis, huiusmodi iura praefato Domino nostro de devotionis nostrae more commendabo. Non enim aliter civibus nostris ad favorem obnoxii sumus, quam ut adiuvandi studio, nemini tamen iniuriam faciamus. Datum Florentiae die 31. Octobris 14. Ind. 1390."

Fu questo Spedale sottoposto fino dell' anno 1400. alla Compagnia del Bigallo, con patto, che sempre si dovesse chiamare Santa Maria dell' Vmiltà, e dovesse servire con 18. letta fornite di tutti gl' arnesi necessari, con due Altari nella Chiesa, e con più beni stabili per lo mantenimento al servizio de' poveri, e mantenersi laicale; siccome risulta dal Contratto rogato da Ser Paolo Nemi a di 12. di Luglio di detto anno. Sodisfece a tutto la Compagnia suddetta fino all' anno 1627 nel qual tempo per ordine del Gran Duca Ferdinando I. fu conceduto a' Fratelli di San Giovanni di Dio, con obbligo d' esercitarvi l' Ospitalità, e con altre Leggi, che si ricavano dall' istrumento rogato da Ser Gherardo Gherardini ne' 17. Febbraio dell' anno 1587. Nello spoglio delle Famiglie fatto da Scipione Ammirato, e che scritto dal medesimo

intorno al 1587. si conserva nella Libreria di Santa Maria Nuova a pag. 76. si legge un' altra curiosa notizia del medesimo Simone, sotto il dì 18. di Dicembre 1390.„ Il Comune di Firenze havendo guerra soleva gravare i Cherici, & havendo gravato Santa Trinita prese cambio a Vinegia da Vgucciozzo de Ricci & entrò mallevadore Simone Vespucci, divoto del Munistero gravato di nuovo in fior 200. d' oro, gli li dava Giovanni del Buono, ma volendo l' usufrutto, & sicurtà del capitale, di nuovo si ricorre al detto Vespucci,-& egli promette.„ Il suo figliolo Giovanni fu carissimo ad Alfonso Re d' Aragona e di Sicilia, talmentechè lo elesse suo Consigliere famigliare e domestico, come si ricava dall' Istrumento che conservasi nella famosa libreria Strozziana, in fine di cui si legge „Datum in nostris felicibus Castris prope Capuam: „e nel 1470. tanto era l' amore, che portava verso la Casa Vespucci, che si ricava da un altro istrumento esistente nella medesima libreria, aver' egli fatta donazione della terra di Laconia nella provincia di Calabria, nel piano della Città di Neocastro a Piero *), e Giuliano Vespucci, e a Marco suo figlio, e Discendenti dell' uno e dell altro sesso.

Quindi è che fu ben presto distinta dalla Repubblica di Firenze questa illustre famiglia, poichè fino dall' anno 1348. ammesse Vespuccio di Dolcebene al godimento de' maggiori Vfizzi, ne' quali risederono poi 25. volte de' Priori tre in quello de' Gonfalonieri di Giustizia 21. tra' sedici Gonfalonieri di Compagnia, e 25. de' dodici buon' Uomini.

Nè lasciò detta famiglia siccome feconda d' Vomini giudiziosi d' avere più Notai della Repubblica, uffizio in que' tempi assai ragguardevole, tra' quali io trovo nell' anno 1336. Amerigo di Stagio, che roga varie scritture da me vedute; il sepolcro del quale esiste in una piccola stanza, che fa ricetto alla scala del Campanile d' Ognissanti, nel quale in carattere Gotico è scritto:

SER AMERICI STAGII DE VESPVCCIS ET DESCEND.

Negl' Anni 1455. e 1459. si trova Anastagio suo figliolo Notaio de' Signori. siccome ne' tempi posteriori sederono molti altri in tale considerabile impiego. Giuliano di Lapo nel 1448. fu ammesso co' suoi discendenti alla Cittadinanza di Volterra, come ricavasi da una cartapecora della Celebre Stroziana, dove sono molte lodi del detto Giuliano. Nell' anno 1453. si trova Commissario Generale de' Fiorentini. e nel 1459. Ambasciadore a Genova, e poco dopo Potestà di Pistoia. Le azioni del quale imitando Piero suo figliolo, fece anch' esso vantaggiosi progressi nella Repubblica, talmentechè fu eletto nel 1474. Capitano delle Galere de' Fiorentini, destinate al viaggio di Barberia, e poco dopo per quello di Soria, e nell' anno 1470. fu inviato Ambasciatore al Re di Napoli, dal quale in segno di benemerenza fu creato Cavaliere, e nel ritorno che fece alla Patria, venne onorato delle solite insegne, colle quali si soleano distinguere i Cavaliere. E finalmente nel 1494. fu mandato Governatore a Pistoia, di dove ho veduta io una lettera originale appresso il Signor Abate Scarlatti Erudito Gentiluomo della Città nostra, scritta a Lorenzo de' Medici riguardante affari Civili ei quella Città. Si servì molto la Repubblica di un altro Giuliano di Marco, a cui scrisse la Signoria, quando era Commissario di Signa, che procurasse d' assicurare la Lastra, per poter far venire con sicurtà i Navicelli da Pisa, infino alle fosse d' Ombrone, e di Bisenzio, mentre il Principe d' Oranges sottomettendo i Castelli, procurava di toglierci la libertà, a persuasione de' nemici, e traditori della felicità della Patria, siccome racconta l' Ammirato sotto l' anno 1521.

*) Um Piero Vespucci era chefe de uma das Galeras commandadas por Luca di Maso degli Albizzi, que em 1429 arribaram a Lisboa, como se pode ver do *Giornale di bordo* do mesmo Albizzi, e das *Lettere ai Consoli del Mare* (dist II. classe X, Filza 8) citados pelo Sr. G. Canestrini na sua memoria sobre as relações commerciaes entre os Florentinos e os Portuguezes, & —.

Siccome in una bene instituita Repubblica, ebbero sempre il posto principalissimo, ed il luogo più ragguardevole le scienze, e l' arti; di quì è, che la famiglia de' Vespucci destinata ad illustrare la sua Patria, non meno che il mondo tutto, colla dilatazione di una delle parti principali di esso, non mancò d' avere soggetti nelle lettere singolarissimi. Fra essi noi ravvisiamo Guid' Antonio di Gio: pregiatissimo, ed eccellente Dottor di legge. Adoperato fu egli in diversi rilevanti affari della Repubblica, la quale non al nome vano di nobiltà o di sostanze, ma alla capacità, ed al valore appoggiava l' interesse dallo Stato; perciò l' anno 1478. fu spedito Ambasciatore a Roma, e due anni dopo al Re di Francia. Nel 1483. ritornò Ambasciatore al Pontefice, col quale fece lega a nome della sua Patria, e si adoperò per la conferma delle Decime Ecclesiastiche in sovvenimento dello studio di Pisa. Un anno dopo tornò a Roma, a prestare obbedienza a nome de' Fiorentini a Innocenzio VIII. nella sua Esaltazione. Nel 1394. poi fu Ambasciatore al Re Carlo di Francia, e nell' istesso tempo s' osserva Residente appresso il Duca di Milano. Dinuovo nel 1497. dovè tornare in Francia, per domandare al Re aiuti per la guerra di Pisa, e in fine nel 1498. si vede inviato a Milano, e alla Repubblica di Venezia. Riformò la Corte della Mercanzia, e molte altre cose operò a benefizio della Patria, e felicemente condusse a fine; sicchè meritò, che Andrea D' Azzi Letterato celebre del Secolo XV. gli facesse il presente Elogio, che si trova impresso alla pag. 108. della Raccolta delle sue Poesie fatta in Firenze dal Torrentino nel 1549.

Epitaphium Guidantonii Vespuccii.

INTERPRES GRAVIS UTRIVSQVE IVRIS
QVI SE MELLIFLVAE FLVORE LINGVAE
NON VESPAE AST APIVM GENVS PROBAVIT
GVIDO ANTONIVS HOC IACET SEPVLCHRO
IS QVEM VIVERE OPORTVIT PERENNE
VEL NVMQVAM SVPERVM VIDERE LVMEN.

Non dissimile a Guid' Antonio fu Giovanni suo figliuolo, che dal Latino riportò nella nostra dolcissima favella, mentre stava a studio in Pisa, avendo 12. anni, la guerra di Catilina di Salustio, indirizzandola a suo padre. Questa bella traduzione si conserva nella scelta Libreria del Signor Priore Orlandini, dal figliuolo del quale Signor Cavalier Fabio mi fu gentilmente comunicata, e fatta vedere in un Codice in quarto di pagine 50. nella prima del quale si leggono le presenti parole „Hic liber est Ioannis Vespucci, καὶ τῶν φίλων. Dopo ne segue la Lettera dedicatoria, che è la seguente:

„Ioannes Vespuccius Guidantonio Patri
„Opt. S.

Cum iamdiu me Augustinus Pisis praeceptor meus, Pater optime, ut exercendi gratia ingenii, atque memoriae, nonnihil e latino sermone, in vernaculam linguam convertere adhortatus fuerit; ac voti sui ipse, cum praesertim Sallustium Crispum, mihi, Bartholommaeoque condiscipulo, hoc brumali tempore interpretandum sumpserit, compos effectus sit; cui, quam tibi, cui plurima, immo si verum non inficiamur omnia debeo, lucubratiunculas meas ipse consecrarem non habui. Tua etenim sollertia, una cum praeceptoris facundia, neve ingenium natura hebes meum nihil agendo, situ, & atra rubigine, penitus obsolesceret, hisce meis lucubratiunculis non parum suffragata sunt. Vt igitur nulla dies sit, ut aiunt, sine linea, tibi vero, ac praeceptori morem geram, & mihi, sit operae pretium; utque deni que, quatenus diu nobis vivere negatur, monimentum aliquod supersit, quo nos vixisse, brutisque animalibus, ut summus noster Historicus inquit, excelluisse testemur; Sallustii Ca-

tilinarium, pro virili mea, iam nomini tuo dedicatum, in Etruscam linguam traducere adgressus sum: non quod me fugiat, & Sallustio aliquantulum iniuriari, propteraque numquam vulgo melius, atque libentius, quam latini ab eruditis legetur, & tibi non iucunditatis aculeum in animo infigere, seu relinquere, sed potius perinde atque acriori illum aceto, namque latinitati usquequaque vacas depungere: verum flagitium hoc mihi ipse condonabis, qui stimulis, atque calcaribus tui in me singularis amoris ad hoc impulsus fuerim. Accipe igitur ut brevitate Auctorem imitemur hilari animo, Pater mi. unici tui nati primitias. Accipe, inquam, opusculum hoc, prout aetatula mea, quae hisce diebus tertium lustrum, si dematur triennium claudere trepidavit, & ingenioli vires patiuntur exanclatum. Quocirca si ulla ex parte hoc tibi Patri suavissimo, ac nostra tempestate Florentiae, ut omnes uno ore dicunt Iurisconsultorum consultissimo probatum iri sensero, nutu, suasuque tuo; in posterum, ni ulcere effoetum corpus habeam, ad maiora mehercules excitabor. Tu interim mihi Pater exoptatissime vale, atque salve, & historiam hanc qualiscumque sit, suo ordine perlegito. Datum Florentiae die meo geniali videlicet 4. Idus Novemb. 1490.

„G. Sal. Historia e latino, in Etruscam linguam her Ioannem Vespuccium.

Segue poi la Storia traportata nel Toscano idioma, della quale questi è il cominciamento „Tutti gli uomini, e' quali più excellenti degl' animali bruti esser desiderano, con grande aiuto si sforzino è bisogno, che la vita con silentio. come le bestie non passino, le quali la natura alla terra inclinate; et al ventre obediente ha formato &c.

Da ultimo „τέλος, ac Deo laus".

Di questo medesimo Giovanni trovo, che intorno all' anno 1525. si serviva molto Leon X. poichè nella raccolta fatta dal Bembo delle sue Lettere latine scritte a nome del Pontefice, se ne trovan due appartenenti a Giovanni. La prima, che è nella pag. 314. porta il seguente indirizzio „Ioanni Blassiae triremium Praefecto „dice„ Mandavi Ioanni Vespuccio; quem ad Octavianum Genuensium Ducem, & Federicum Archiepiscopum Salernitanorum fratres misi, ut ad te sermonem meum, quem cum eo habui, perferret, iis de rebus, quas te scire magnopere cupio &c. „Nell altra poi, che è indirizzata al fratello Giuliano de' Medici si legge „Narravit mihi Ioannes Vespuccius familiaris tuus de valetudine tua, quotidie tibi melius esse, sperareque se brevi te convaliturum" &c.

A Simone di Giovanni fratello di Guid' Antonio, secondo quello, che riportano il Vasari nella terza parte delle Vite de' Pittori, e Raffaello Borghini nel suo Riposo, noi dobbiamo le belle opere di Andrea di Domenico Contucci dal Monte a S. Sovino, della qual Terra, illustre per essere stata madre di un Pontefice, e di un Gran Maestro dell' Ordine Geresolimitano, e por molti altri valorosi Uomini nelle scienze, e nelle arti, ritrovandosi Potestà osservò un giorno, che Andrea ancor fanciullo in tempo, che avea cura d' una mandra di pecore delineava sull' arena varie figure d' uomini con molta maestria. Maravigliandosi di ciò Simone lo richiese, se volea venir seco, lo che accettando di buona voglia il fanciullo, condusselo a studiare la dipintura in Firenze, acconciandolo nella scuola d' Antonio del Pollaiolo, sotto del quale in breve, come ognun sa, eccellente divenne.

Nè meno degli altri fu illustre Giorgio Antonio ziopaterno del nostro Amerigo. Ebbe questi gran familiarità con Marsilio Ficino, trovandosi continuamente assiduo alle sue letterarie conferenze, come riferisce il medesimo Ficino in un' Epistola a Martino Uranio. Fu Proposto della nostra Cattedrale, e accrebbe il Martirologio di Usualdo, che fu impresso col suo aumento in Firenze l' anno 1486. Era poi di

sì illibati costumi, che volgarmente lo Specchio della pietà, e probità Fiorentina si diceva. Ne dette di ciò chiarissimi contrassegni allora-quando abbandonati del tutto i terreni piaceri, e i comodi di sua casa, si ritirò in S. Marco di Firenze, prendendo l' abito della Religione Domenicana sotto Fra Girolamo Savonarola, dove visse santamente, come dalla Cronica manoscritta in cartapecora del medesime Convento apparisce; poichè alla pagina 148. a tergo si legge il seguente elogio:

„Fr. Georgius Antonius Vespuccius, Ser Americi de Vespuccis Praepositus Cathedralis Ecclesiae Florentinae, vir de integritate vitae, & morum in urbe Florentia semper, & a cunctis opinatissimus: litteris Latinis, & Graecis ornatissimus, a quo bonae litterae, & in urbe Florentia & in tota ferme Italia exceptae sunt. Hic annorum 64. etsi habitum nostrae Religionis assumpserit a Fr. Hieronymo (Savonarola scilicet) 5. Iunii 1497. tamen ut sibi, & propinquis in suarum rerum dispositione consuleret; ad hanc diem petiit dilationem professionis".

Fu uno de' compagni del celebre Fr. Girolamo Savonarola, da cui si dice, che avesse avuta la commissione di tradurre dal Greco nel Latino idioma i monumenti Greci di Sesto Empirico. La qual traduzione era fama, che si conservasse nella copiosa Libreria di San Marco di Firenze; ma con tutte le ricerche da me fatte, non è stato possibile il potervela ravvisare. Imperocchè peritissimo era non tanto nella Latina, che nella Greca favella, come si ricava ancora dalla seguente lettera scritta a Riccardo Becchi, e che originale nella Stroziana conservasi.

IHS XPS.

„Georgius Antonius Vespuccius, Riccardo Becchо S. P. D. VII. Idus Aprilis, reddidit mihi A. nepos tuas suavissimas literas, in quibus probavi admodum & celeritatem, & facilitatem in scribendo tuam. Quarum altera studium quoddam, & ardorem litterarum ostendit, altera copiam dicendi non parvam. Perge igitur, mi suavissime Riccarde, perge, praesta, inquam, quod tam bono principio polliceris, ut primis cetera respondeant, illudque semper in corde habeas, te hinc eo animo, & ea omnium expectatione profectum, ut perpaucis post annis ad nos melior, ac doctior, revertare: cuius rei gratia nulli est labori, aut tempori parcendum, atque omnibus viribus conandum est, ut, hoc aetatis flore totius vitae fructus adpareat: nam ut *Φιλισιῶνος* summa est, *ψῦχὴν θάνατος οὐπ ἀπόλλυσιν, ἀλλὰ κακος βίος*, hoc est, Animam non mors perdit, sed mala vita. Verum alibi idem, *ψῦχὴ*, inquit, *σοφοῦ ἁρμόζεται πρὸς θεὸν*, idest, Anima sapientis Deo accommodatur, & quadrat. Quamobrem Clitarchus, *τὴς ψυχῆς*, inquit, *ὡς ἡγέμονος ἐπιμελοῦ, τοῦ δέ σώματοσ, ὡσ σρατιώτου, προνόκ*, idest, Animae curam habeas, uti ducis; corpori vero, ut militi, consulas. Sed quia tibi non cum paucis, ut hic, sed cum pluribus, *οἱ δέ πλέονες κακοι*, ut *Βίας* ait, vivendum est, duo illa D. Gregorii teneas: Non est laudabile bonum esse cum bonis, sed bonum esse cum malis: Superbia odium generat, humilitas amorem; *καὶ τοῦ Νείλου, μακάριος ὁ τὸν βίον ὑψηλόν ἔχων ταπεινον δὲ τὸ φρόνημα*; idest, Beatus est, qui excelsam quidem vitam agit, humilem vero de se opinionem habet. *Εωκράτη* demum *ἐν μέν τῷ πλειν*, ait, *πύθεσθαι δεὶ τῷ κυβερνίτῃ, ἐν δὲ τῷ ζῆν τῷ βουλένειν δυναμένῳ βελτίον*; idest, In navigando quidem gubernatori parendum est, in vita autem ei, qui consulere melius potest.

„Scriberem huiusmodi plura, ut longi temporis moram longioribus literis resecarem; sed in te cognovi paterni ingenii modestiam, & gravitatem. Accessit insuper bonarum artium apud nos studium, ac bene vivendi consuetudo, quae faciunt, ut dubitare non videar, quin tecum sine dubio praestes, qui a teneris unguiculis a nobis cognitus es. Quod ut facias, te per amicitiam nostram, quantum te amo, oro, & obsecro.

Reliqua si qua sunt nepos ipse coram explicabit: cum reditus tarditas, me quoque tardiorem fecerit. Tu tamen rescribe celerius, ut nos quoque celeriores facias, meisque verbis P. Victorium, animi dimidium nostri, aliosque discipules, ac amicos nostros, salvere plurimum iubeas, meque singulis commenda; me vero, ac meis, ut tuis utere. Etsi enim procul ab oculis es, haud tamen procul a corde meo: te esse, ut aiunt, existimes velim, ἔῤ ῥωσο παὶ εὐτύχειφίλος τοῖς φίλοις Deus nos ad portum pervehat exoptatum. Haec tecum familiariter, & quae dabam Flor. IV. Nonas Maias 1477".

Possedeva inoltre una sceltissima raccolta di Codici Greci e Latini, una gran parte de' quali postillati di sua propria mano si conservano nell' Opera di S. Maria del Fiore, e nella Libreria di S. Marco, benchè ne siano sparsi per altre Librerie, e case particolari, tra' quali ho osservato io in S. Lorenzo un Codice di Marziale, nel fine del quali si leggono le infrascritte parole: Liber F. Anastagii Vespuccii & Georgii Antonii eius fratris.

Ma essendo oramai ricolmo di gloria, e di meriti, appressandosi l' ora della sua morte, si ritiró nel Convento di Fiesole, dove riposó nel Signore nella seconda feria della Resurrezione il dì 17. d' Aprile 1514. di anni 80.

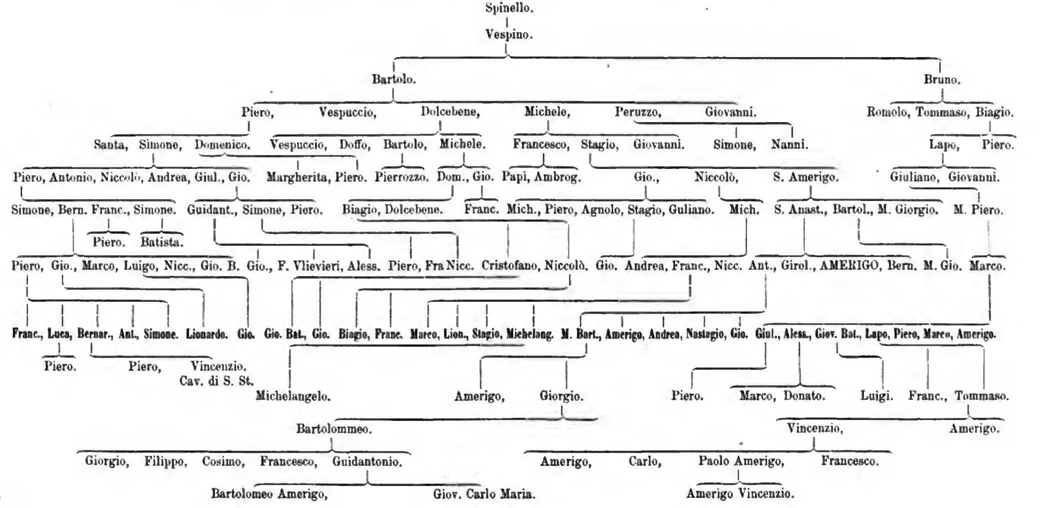
Molti fanno di esso onorevol menzione, e tra moderni il Signor Canonico Salvino Salvini decoro e ornamento della Città nostra nella sua bellissima Opera de' Canonici Fiorentini, che con ansietà s' attende fra gli eruditi; e il Signor Dottore Stefano Fabbrucci, degnissimo Professore nella Università Pisana, nel quarto Opuscolo sopra l' Origini, e progressi della detta Università.

Antonio Vespucci fratello del nostro Amerigo, fu anch' esso molto valente uomo. Andó a studiare a Pisa, come ho osservato da una Lettera del medesimo, scritta a Anastagio suo padre il dì XIII. di Gennaio dell' anno 1476. nella quale lo avvisa del suo felice arrivo in quella Università per darsi totalmente agli studi la quale si conserva nella famosa Libreria Stroziana nel Codice 118. in fogl. dove pure un' altra se ne trova indirizzata dal medesimo Antonio a un certo Giovacchino di Bartolommeo da Pesaro ne' 13. Aprile 1477. con la presente soprascritta „Peritissimo Scholari D. Bartholomaeo Ioachini de Pensauro tamquam Fratri Rmo. Pisis. Dirimpecto a Sancto Pietro in Vinchola. „Lo ringrazia in essa delle sue lettere, e lo prega a volersi informare co' Medici di quella Università sopra il male di sua madre. Di questi pure fa menzione il Varchi sotto l' anno 1528. con tali parole „Ultimamente vinsero nel medesimo giorno per un' altra provvisione degna di moltissima lode che a Ser Antonio di Ser Atanagio Vespucci, il quale avea con fede e sollecitudine trenta anni la Repubblica per Cancelliere delle Tratte servito, trovandosi oggimai vecchio, e per la molta età quasi inutile, si traesse lo scambio, ed egli esercitando, o non esercitando l' ufizio, secondochè meglio gli tornava, tirasse il salario medesimo.

Finalmente non è da tralasciarsi il suo figliuolo Bartolommeo laureato nelle arti di Medicina, e nelle Mattematiche, il quale fu eccellente Filosofo e Cosmografo. Passó da Firenze sua Patria nella famosa Università di Padova, ove fu condotto a dare pubbliche lezioni di Astrologia. Fioriva ivi con grandissimo credito nella fine del secolo XV. e ne componimenti suoi rendè viepiù eterno il suo nome *).

*) Segue Bandini dando menos exactamente noticia dos discursos de Bartolomeu sobre Astrologia, segundo dissemos no trabalho anterior pag. 45. O discurso proferido por Bartolomeu em 1506 foi tambem publicado em Junho de 1518 na obra *Sphera Mundi nouiter recognita* & 1. vol. de 253. Fol. de Folio, imp. em Veneza (Giunta.)

ARVORE GENEALOGICA DA FAMILIA VESPUCCI, SECUNDO BANDINI.



XI.

APPENDICE QUARTO.

Elucidações mais minuciosas acerca da 4ª. viagem de Vespucci, de que se trata no cap. IV, pag. 10 e 11.

Cremos que ao menos um dos navios que ficaram no Brazil ás ordens de Gonçalo Coelho chegaria á bahia, depois denominada de S. Mathias por Fernão de Magalhães, por que sabemos que, ao sul dessa bahia, que os antigos consideravam na latitude de 40° proximamente, foi a principio collocado, por parte de Portugal, o ultimo dos marcos da costa que considerou dentro da sua demarcação; e justamente a latitude austral de 40º foi o termo onde a relação Zeytung aus Presilig Landt, que julgamos referente aos ditos navios que ficaram com Gonçalo Coelho, declara haverem chegado em sua exploração. — Com effeito o narrador, depois de dar conta de como um dos navios recolhera, provavelmente a Lisboa, aos 12 de Outubro (de 1506?), prosegue:

„Tendo chegado á altura de quarenta gráos, viram como o Brazil concluia por um Cabo que se prolonga pelo mar: e ao montal-o acharam que a terra, como no meio-dia da Europa, se dirigia de leste a oeste. E' como se ao passar o estreito de Gibraltar, se proseguisse pela Costa de Berberia. Quando teriam andado umas sessenta leguas alem do Cabo, acharam-se com terra firme do outro lado, e tiveram que dirigir-se para o N. O.; mas veiu-lhes tal tormenta que não poderam continuar."

„Obrigados pelos ventos tiveram que regressar para o Brazil (Presill). O piloto que dirigia este barco, meu intimo amigo, é o mais célebre de quantos pilotos tem elrei de Portugal. Tem feito varias viagens á India; e me assegurou que, segundo seu calculo, não pode haver mais que seiscentas leguas de distancia, desde o dito Cabo do Brazil, que se deve considerar o principio deste paiz, até Malaca. Diz tambem que dentro em pouco, no commercio da especiaria, o rei de Portugal ganhará muito em aproveitar-se desta nova derrota para a navegação entre Lisboa e Malaca, terra esta para a qual, segundo elles, a costa se ia afeiçoando".

„De regresso ao Brazil os nossos viajantes descobriram bellissimos rios e portos de facil entrada, e um paiz tanto mais povoado quanto mais se aproxima do Cabo. Os habitantes são de boa indole, sem leis, sem reis; e só obedecem aos mais anciãos. Tem sempre guerras, mas não se devoram uns aos outros como no Brazil: matam porém os prisioneiros sem remissão. A sua lingua differe da do Brazil inferior. Notam-se nesta gente reminiscencias de S. Thomé, e os moradores pretenderam mostrar aos Portuguezes pela terra dentro as suas pégadas"...

„Os naturaes carecem de ferro, e dão, como no Brazil, por uma chave, quanto possuem. Tambem tereis satisfação em saber que os viajantes annunciam haver obtido, na embocadura de um rio que fica na distancia de duzentas leguas áquem do Cabo para a Europa, noticias da existencia, pelos sertões, de muita prata, ouro e cobre. Asseguram até que o capitão do outro navio trará ao rei de Portugal um machado de prata. Os naturaes tem-os de pedra. Trazem tambem um metal da côr do latão que não se enegrece (oxida); ignora-se que metal seja, quiçá ouro de baixo quilate. Ouviram falar de um povo das serras, rico de armaduras feitas de chapas de ouro, muito delgadas, que os combatentes levam sobre o peito e na testa. O capitão traz comsigo um morador do paiz o qual quiz absolutamente ver o rei de Portugal, e di-

zer-lhe como se offerece a trazer-lhe tanto ouro e prata *) que apenas o poderão carregar seus navios."

„Os moradores da costa disseram que, de quando em quando, ahi chegavam outros navios, cujos tripolantes se vestiam como os nossos, e tinham quasi todos a barba ruiva. Os Portuguezes creem por estes signaes serem Francezes"....

A vista desta narração e meditando melhor no teor della, começamos até a inclinarnos a que a exploração da especie de mar mediterraneo de que se trata, deve antes referir-se á propria bahia de S. Mathias do que ao rio da Prata, conforme ainda admittimos no texto a pag. 11.

Que da costa desde o rio da Prata até a dita bahia de S. Mathias tinha já noticia Fernão de Magalhães se deprehende das informações que lhe deu João de Lisboa do cabo de Santa Maria, *onde ja tinha estado antes*, e dos nomes de enseada de *Santa Apolonia* e bahia das *Arêas* que já eram conhecidos antes de elle ahi chegar em 1520.

João de Lisboa era sem duvida piloto em um dos navios de Coelho, da mesma maneira que Solis, o qual provavelmente foi então que visitou pela primeira vez essa parte da costa, achando-se ao serviço de Portugal.

Que a demora de Coelho no Brazil foi muito grande é especie tradicional, a tal ponto que Gabriel Soares e outros chegaram a asseverar não haver elle regressado senão depois de fallecido elrei D. Manuel em 1521. Assim não é muito que admittamos que essa demora fosse de tres annos, e que o regresso, ou ao menos a noticia de que não se havia perdido, só chegasse a Lisboa em outubro de 1506, anno em que julgamos ter sido a relação (Zeytung) escripta.

O certo é que já em 1507 o facto dessa demora na costa do Brazil, e em um porto que evidentemente se reconhece haver sido o do Rio de Janeiro, era consignado em uma carta maritima dessa parte da costa (talvez uma das ultimamente publicadas pela Academia de Munich) aproveitada pelos editores do Ptolomeo de Strasburgo de 1513, cujos elementos se reuniram no dito anno de 1507 **). Com effeito, em vista do fac-simile da competente carta dessa edição de Ptolomeo que aqui apresentamos, o leitor poderá bem na serie de lettras

pinachullo detetio ***)

mediante um pequeno esforço restaurar a genuina inscripção que estaria talvez em lettras minimas no original; a saber:

gonc. choelho detẽtio.

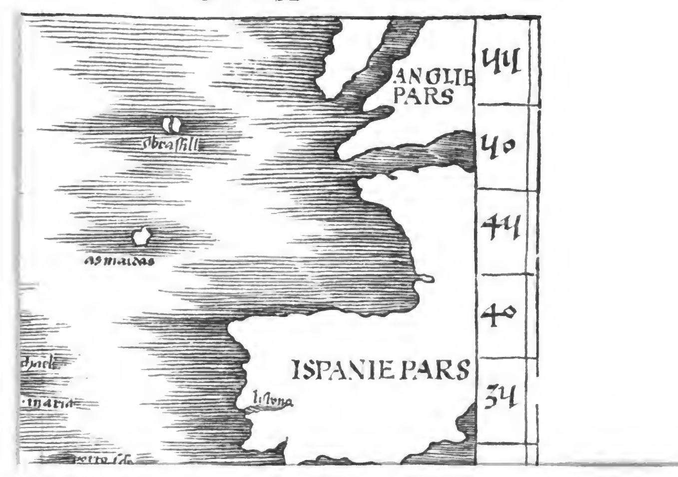
*) Desta forma ao anno de 1506 remontam as noticias primeiras chegadas á Europa das riquezas do Perú.

**) E' sabido como esta edição ainda que so' concluida em 1513 fora começada quasi seis annos antes. E' o que asseguram o collaboradores Eszler e Uebelin, na dedicatoria de 13 de março do dito anno 1513, e o que se confirma pela seguinte declaração que se encontra no principio da 2ª. parte da obra:

„Charta autẽ Marina quam Hydrographiam vocant, per Admiralem quondam serienis. Portugaliae „regis Ferdinandi, cæteros denique lustratores verissimis p agratiõ-ibus lustrata: ministerio Renati „dum vixit, nunc pie mortui Ducis illustriss. Lotharingiae liberalius praelo graphationi tradita est: „cum certis tabulis a fronte huius chartæ specificatis. Cuius item Ducis illustriss. honori cedit ex„tensa ad finẽ Dominij sui tabula studiosissime pressa. Nam eius terræ latebris, Vosagi dico rupi„bus nobile hoc opus incaeptum, licet quorũdam desidia ferme sopitum, *a sexennali sopore per nos „tandem excitatum est.*"

***) Schöner, que para o seu Globo parece ter tido em vista este mappa do Ptolomeo de 1513, copiou de modo identico as primeiras duas palavras; mas esta ultima escreveu distinctamente *detentio*. No 2º. mappa de Kunstman lemos *pinondo detentio*, e no 5º. *pinacolo detencio*. Cumpre advertir que as latitudes do mappa de 1513, principalmente fóra dos tropicos, parece terem sido escriptas nas margens so para embellecel-as, e não ha que buscar as referencias exactas a ellas das passagens do mesmo mappa. *Cananor*, tanto no dito mappa, como no do Ptolomeo de Roma de 1508, é erro em vez de *Cananea*, como se vê nos mappas 3º. e 9º. do Atlas de Kunstman.

NOVE


ANGLIE PARS
ybrasill
asmaidas
ISPANIE PARS
lisbona
44
40
44
40
34

XII.

APPENDICE QUINTO.

Analyse da carta de Vianello. Quinta e sexta viagens de Vespucci. Origem provavel da latitude de 40° S., assignada por Herrera como termo de uma navegação de Pinzon e Solis ao sul do Brazil. (pag. 14 e 16 in fine.)

Em presença da carta de Vianello somos obrigados a admittir que Vespucci effectuou uma quinta viagem, que nada se oppoê a que tivesse logar de maio a dezembro de 1505; — anno este em que cremos deve ter sido escripta a mesma carta; a qual, chegando a Veneza em 1506 e sendo transcripta pelo mesmo Vianello, quando já se achava familiarisado com o escrever mais este ultimo anno, repetiu-o por engano.

Varias circumstancias da viagem narrada por Vianello estão de accordo com as que nos deixou Gomara da primeira viagem de Cosa a Santa Marta, Cartagena, Rio de Sinú e Urabá: e embora o mesmo Gomara lhe assignasse a partida em 1504, não é impossivel que outros navios partissem depois a reunir-se-lhe, ou que o mesmo Gomara se enganasse na data, como lhe succede tantas outras vezes.

Em todo caso não pode ser questão da viagem do mesmo Cosa em 1507, porque nesta não foram mais que duas caravellas, a *Huelva* e a *Pinta*, e Vianello dá razão de tres „*navilii che restavano*", quasi no fim da viagem; ao passo que Gomara diz que a primeira expedição de Cosa a Urabá tivera logar com quatro vellas, voltando Cosa pela *Española*, trazendo muitos escravos e bastante ouro, circumstancias que se inferem igualmente da carta de Vianello.

Em abril de 1505 mandava-se abonar a Vespucci *ajuda de custo*, o que indica preparativo de viagem, chama-se-lhe *capitão* o que, entre homens do mar, queria diser que era chefe de algum barco, e se lhe dá carta de naturalisação; e, em maio seguinte, achava-se o mesmo Vespucci ja no porto de Palos, (donde partiam então muitos navios), e ahi ia um expresso a consultal-o, assim como a Pinzon, acerca de certos navios que se haviam mandado construir em Biscaya.

Estaria tambem Pinzon de partida e faria parte da expedição? — E' o que Vianello nos não revela.

A descripção de Vianello é sem duvida feita com alguma confusão e parece conter redundancias. A extensão total percorrida na terra firme não passaria de 600 leguas, incluindo as navegadas pelo rio, que poderia ser o *Magdalena*, ou mais provavelmente, em virtude da muita largura que se dá á sua embocadura, o de Urabá ou actual *Atrato*.

Que a viagem narrada por Vianello teve logar ao longo das costas alem de Paria se collige não só por se dar razão de algum resgate de perolas, como do cacique ou rei *con uno pecto d'oro masizo ligato al pecto con una catena d'oro etc.*, o que faz lembrar a „*armadura de oro, a manera de coselete*", collares e outros objectos de ouro lavrado, encontrados, segundo Herrera, (IV, VII, 6°) ainda por Alfinger na peninsula de Coro, mais de vinte annos depois. O muito ouro encontrado sobre a costa poderia haver tido logar em Coquibacoa, unica paragem em que, segundo o mesmo Herrera (Descr. Cap. 8°), se achou junto á costa ouro de boa lei em quantidade.

O proprio nome *Alseshy* poderia julgar-se corresponder ao de *Arcay*, que no Ptolomeo de 1513, como se vê do fac-simile adjuncto, se dá a uma das peninsulas contiguas ao golfo de Maracaibo. Se assim fosse a ilha de que se trata poderia ser a de *Oruba*.

Gomara (cap. 68) diz porem que a ilha visitada por Cosa foi a de *Codego* ou *Carex*, depois dita de *Tierra-Bomba*, em frente a Cartagena, e que na terra firme visinha fôra Cosa encontrar-se (segundo lhe parecia) com Luiz Guerra; e que só depois é que haviam passado a saltear a dita ilha, a tomar 600 Indios e a correr a costa entrando no golfo de Urabá, onde em um areal se havia encontrado muito ouro, o primeiro que dali fora apresentado ao rei; — mas no capitulo anterior havia dado razão de que o ouro fora encontrado no rio de Sinú, e de que tambem ahi havia estado Cosa. Neste caso a ilha em questão seria mais provavelmente a *Forte* ou *de Broqueles*, e não a de *Codego* nem a de *Oruba*.

Não faltará quem na linha 47 de pag. 13 queira antes ler *terra* onde se diz *Torre*, segundo transcrevemos fielmente do original de Sanuto.

Se a carta de Vianello nos obriga a crer que Vespucci effectuou esta viagem, a frase de Corner „*che é quello che va discoprindo le Isole*“ vem em favor das conjecturas que já se podiam fazer (veja ante pag. 117 e 118) de que elle tivesse tido parte em outra nova viagem com Juan de la Cosa, igualmente a Urabá, em 1507; e da qual se achasse de regresso em fins de Novembro em que foram chamados á Côrte: onde, ao que parece, somente se apresentaram em Fevereiro de 1508, levando comsigo seis mil ducados do ouro trazido da America, e sendo logo, em março seguinte, mui generosamente agraciados tanto Cosa como Vespucci, dando-se a entender que grande serviço haviam elles prestado.

Ao apresentarem-se na Côrte, em Fevereiro de 1508, Cosa e Vespucci, foram acompanhados de Pinzon e Solis; quer porque só então regressariam estes de alguma expedição, quer porque já se tratava da que depois levaram a effeito em 1509, segundo Martyr, ou em 1508, segundo Herrera. Nesta temos por menos provavel que fosse Vespucci, ao reparar que em 12 de Junho de 1509 se achava elle em Sevilha (*Navarrete, III, 323*). —

Pelo que diz respeito á origem da latitude meridional de 40°, que o mesmo Herrera assigna á viagem que suppoz terem feito ao sul do Brazil Pinzon e Solis em 1508, cremos que somente poude esse chronista havel-a tomado de Gomara, que alias (no Cap. 88) só tratou de Solis, sem mencionar Pinzon. E quanto a nós, Gomara não poude ter tido outra fonte para dar essa latitude senão a relação que citamos (**Zeytung aus Presillg Landt**), que se refere a uma navegação, em que suppomos haver estado Solis, mas ao serviço de Portugal. — Se essa relação foi originariamente escripta em allemão ou se em italiano é ponto que nos reservamos discutir em melhor occasião.

Artigo do National Intelligencer de Washington de 15 Julho de 1858 acerca das primeiras tentativas do Autor em defensa de Vespucci.

Correspondence of the Newark (N. J.) Advertiser.

FLORENCE, JUNE 20, 1858.

„Another attempt is made to reinstate Americus Vespucius. Since Humboldt absolved him from the old Spanish charge of defrauding Columbus there has been a better disposition to remember his really memorable services, so prized and honored by all contemporary authorities, including his friend and guide, the pioneer navigator himself. But his claim to the highest distinction remains under protest; and a chivalrous South American, M. Varnhagen, Brazilian Minister at . . . . now comes forward to redeem it, with an elaborate dissertation on the discovery and first exploration of the Gulf of Mexico and the United States. The learned researches of Humboldt having brought to light the fact that the name was first given te the Continent by contemporary French and German writers without the knowledge of Americus . . for, with superior literary attainments, he confessedly had a more decided itch for writing than any of his companions — M. Varnhagen would infer his title to the rewards of discovery, and rummages eagerly among the scant vestiges of the time for evidence to establish it.

„The claim that he first saw the main land turns wholly on the question whether his first voyage was made in 1497 or in 1499; since it is certain that Columbus did reach it during his third voyage in 1498. The most diligent search has hitherto failed to find any other unequivocal record of a voyage in 1497 than that confained in the famous gratulatory letters written by Americus at . . . . in 1504 to the Chief Magistrate of his native city, Florence, recounting four several voyages then just completed. Mr. Irving, following Herrera and other early Spanish writers, regards the first of these, reporting the discovery of the coasts of Central and North America in 1497, so important if true, as a pure invention; while Humboldt's more extended subsequent studies serve to snow that it is probably a perverted copy ef a genuine report of his visit in the expedition of Hojeda in 1499, and that the confused dates and manifest misprints, like similar errors in other versions of his voyages, are attributable to careless or designing editors, as Americus, whose integrity is now conceded, did not himself publish any of them; and such corruptions were frequent in writings of the day.

„M. Varnhagen makes an issue with both; and insists that undisputed Italian, French, and Latin versions of the letter were extensively published within three years of its date, as proved by incidental references in authentic contemporary maps and other documents; that the minute description of countries not visited by the expedition in '99 evinces personal observation, and thus corroborates the dates; that it was unquestioned for near a century, when Herrera, historiographer of the King of Spain, . . . denounced it as an imposture; and that there is no reason to doubt that it was among the narratives of Americus in the hands of the son and first biographer of Columbus, in which he found „no deceit or injustice toward the Admiral.“ Having thus inferred the authenticity of the letter, it is claimed as conclusive testimony, since the integrity of the author, whom, Columbus pronounced „worthy of all confidence“, was never impeached by any contemporary authority. The objection that no other proof or monument of so remarkable a voyage remains is . . . . . disposed of by the testimony of Humboldt that through a concourse of circumstances difficult to explain, many other events that by their novelty have equally thrown light on all Europe have left no sign in any of its archives“.

„A rather labored effort is made to supply this absence of documentary evidence by a series of probabilities; such as that Americus was engaged at Seville in '95 and '96 with a contract to furnish four vessels for an exploring expedition, and that no trace can be found of his presence in Europe during '97; that the honors subsequently conferred upon him by both Spain and Portugal were beyond the merits of a mere subordinate member of an expedition; that Peter Martyr, the friend of Columbus, writing of the Admiral's exploration of the Bay of Honduras, concedes that it had been visited before by others, which Oviedo's History of the Indies confirms; . . . and that the various continental writings which ascribed to him the credit of discovering the continent were received at Seville, while he was yet striving there among the friends of Columbus, without a protest.

. . . .

„It would appear by the letter which is so insisted upon as his title to the name of the New World that he sailed from Cadiz with an expedition of four vessels on the 10th of May, 1497, and reached what is now called the Bay of Honduras at the end of thirty seven days; that, pursuing the coast, they explored the great Gulf, frequently stopping to examine the country and parley with the natives, who are graphically described; and that, ... they sailed round the Cape (Florida) . . . Here, in the spring of '98, being well entertained by the Indians, of whom unmistakable descriptions are given, they remained over a month for repairs and the putting together the materials of a small vessel; and, in return for favors received, co-operated with their native friends in subduing a belligerent tribe on a neighboring island called Ite, . . . and succeeded in taking many prisoners as hostages. At the close of this seven days' war the expedition returned to Cadiz, in October, having been absent about seventeen months.

Such is the claim; whether precisely just in the manner and form stated is nevertheless a question of secondary interest, since it must be conceded that the greater glory of discovery is due to the master man who first opened the way. Then the Northern coast was certainly discovered by another bold Italian navigator, (Sebastian Cabotto, or Cabot, as the English wrote the name), under the British flag, only seven days after the alleged landing of Americus at Honduras. It is, by the way, rather remarkable that no Italian Power ever had the slightest possession on the continent, though, its first four discoverers (including Verrazzano, a Florentine) were all Italians: a significant historic illustration of the course of empire. The family of Americus, ... is still represented in this city by the worthy descendants of an uncle. The present head of the family, a gallant young antiquary of noble presence, is in honorable employment under the Government. One of the sisters is, I believe, somewhere in the United States. The original family residence is here carefully preserved, and an authentic bust of the navigator adorns the public museum. A fine portrait by a distinguished cotemporary master was confided to Mr. C. Edwards Lester some years ago as a present to the Government of the United States."



